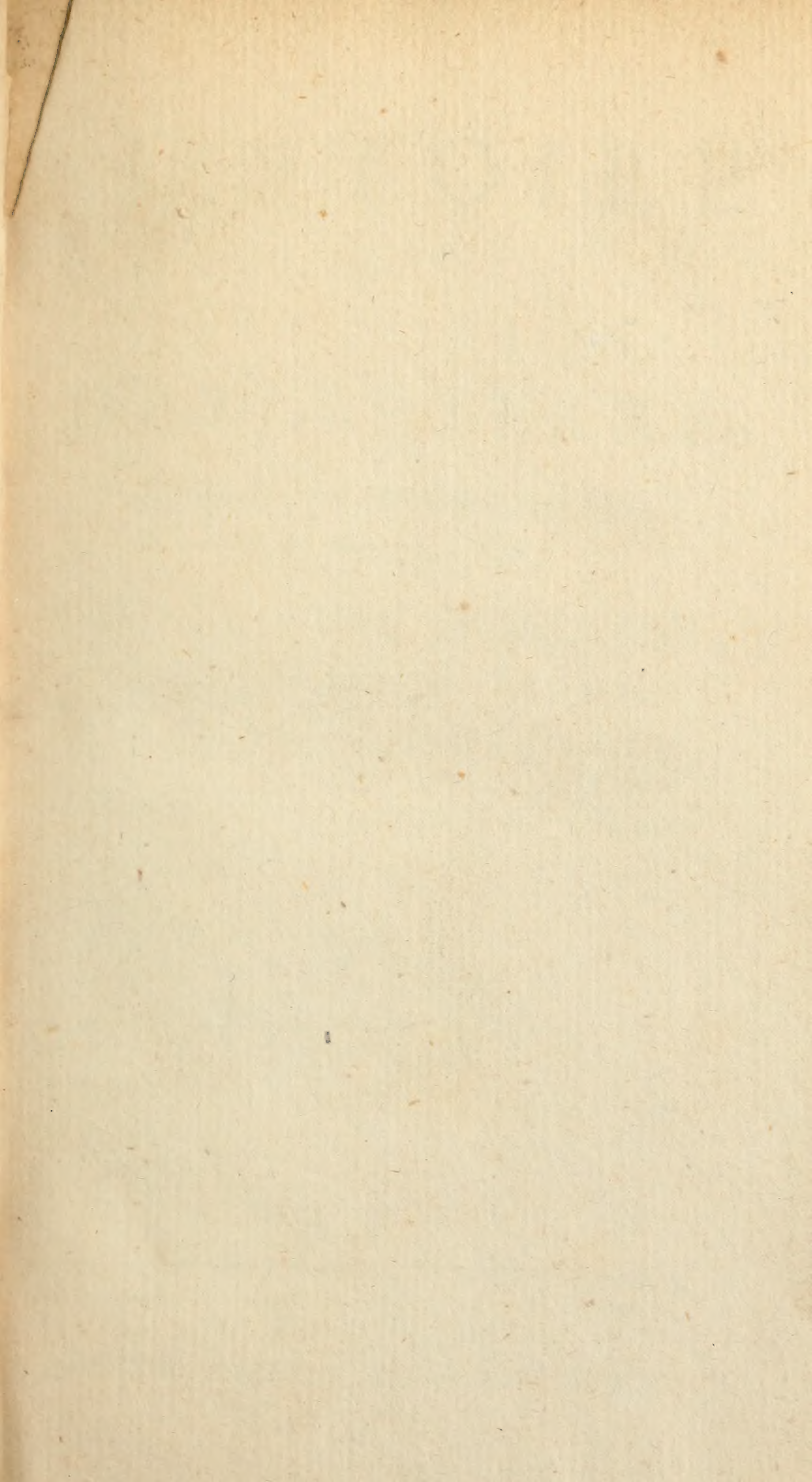


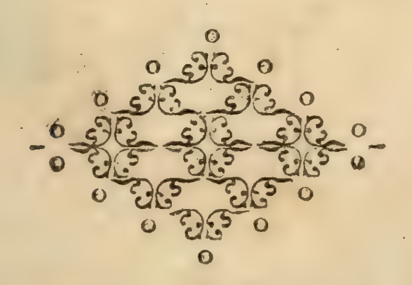
HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
D'ANGLETERRE,

Depuis le commencement de la Monarchie.

PAR LE PERE D'ORLEANS, *De la Compagnie de* JESUS.

TOME TROISIEME.

Nouvelle Edition, corrigée & ornée de figures



A PARIS,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AU ROY.



IRE,

Voici le troisiéme Volume de l'Histoire des Revolutions d'Angleterre que je dédie à VOTRE MAJESTE. Il n'a pas tenu

à Elle qu'elle n'ait empéché la derniere : si ses conseils eussent été suivis, si on eût accepté son secours, le Roy d'Angleterre seroit encore sur son trône.

Ce Prince est excusable d'avoir eu égard à la délicatesse de ses Peuples, à qui vôtre Religion & vôtre Puissance avoient rendu vôtre Alliance suspecte : mais que vous étes genereux, SIRE, d'avoir entrepris sa défense, depuis même que ses malheurs ont ôté toute autre ressource à son courage & à sa valeur ! VOTRE MAJESTE' verra dans cette Histoire la justice de la cause qu'elle soûtient ; c'est celle de cette même Religion qui vous rend si redoutable à ceux qui attaquent

l'Eglise, dont vous êtes aujourd'hui l'unique appui, contre les efforts de tant d'ennemis, qui ont ligué contre elle ses propres enfans, sous prétexte de les unir contre vous. Ce sont les combats du Seigneur, pour parler comme l'Ecriture, que vous soûtenez depuis si long-temps, non ceux du Roy d'Angleterre ni les vôtres: & le succès continuel que Dieu vous y donne en est un témoignage évident.

En six ans d'une guerre où VOTRE MAJESTÉ *a toute l'Europe sur les bras, ces bras invincibles ont ajoûté à vos Conquêtes des Provinces entieres, des Places imprenables, parmi lesquelles Mons & Namur, que*

Vous avez ſoûmis en perſonne, à la vûe de cent mille hommes qui les défendoient, ſuffiroient ſeules pour rendre un régne recommandable & glorieux. Les Batailles de Fleurus, de Staffarde, de Stenkherque, de Nervvinde, de la Marſaille, & celle qui a commencé cette campagne en Catalogne, ſans compter tant d'autres combats où vos Armes ont toûjours conſervé leur ancienne ſuperiorité ſur celle de vos ennemis, ſont des ſuccès, que les Monarchies les plus favoriſées du Ciel n'ont jamais vû en pluſieurs ſiecles. La Mer, après vous avoir donné une victoire ſignalée, & tant d'autres grands avantages ſur les Flotes des Liguez, Vous a manqué

une ſeule fois, pour apprendre à la Nation qu'il faut avoir quelque égard au nombre, & qu'Hercule même ne combat pas contre deux.

A cet évenement près, par où les Alliez ſe peuvent-ils vanter de vous avoir entamé? VOTRE MAJESTE' n'avoit plus qu'un Ennemis à craindre: Dieu vient de vous en délivrer. Vôtre Peuple étoit menacé d'une diſette qui affligeoit les pauvres, & par contre-coup vôtre bon cœur. Le Ciel a donné à vos vœux une année, dont l'abondance eſt capable de ſuppléer à la ſterilité de pluſieurs. Cette nouvelle faveur d'enhaut eſt à VOTRE MAJESTE' un gage de beaucoup d'autres d'autant plus ſûr, qu'elle en a té-

moigné plus de reconnoissance : nous venons de nous joindre à elle pour en rendre graces au Seigneur. Si les Princes Confederez avoient pour leurs Peuples les sentimens que vous avez pour les vôtres, au lieu de rendre graces à Dieu pour vos dernieres Victoires, nous en aurions rendu pour la Paix : VOTRE MAJESTÉ y a sacrifié des Conquêtes, qui coûteroient bien des Campagnes à ses ennemis, quand ils deviendroient heureux. Le Seigneur, SIRE, dissipera les Nations qui veulent la guerre : Vous en triompherez cependant & nous leverons les mains au Ciel, afin qu'il continue à répandre sa benediction sur vos Armes dont

personne ne souhaite plus la prospe-tité, que celui qui est avec plus de respect & plus de dévoüement qu'aucun autre,

DE VOTRE MAJESTE',

SIRE,

Le très-humble & très-obeïssant serviteur & fidele Sujet,
PIERRE-JOSEPH D'ORLEANS,
de la Compagnie de JESUS.

L'Epitre au Roy & cet Avertiſſement ſont pour les Livres neuviéme & ſuivans.



AVERTISSEMENT.

JE rends raiſon ſur ce Volume, pourquoi je le donne ſi-tôt au public contre mes premieres réſolutions. Cette Préface regarde d'autres points dont j'ai jugé qu'il importoit que le Lecteur fût prévenu.

Le premier eſt, que cette partie de mon Ouvrage eſt une Hiſtoire complete de la Maiſon Stuart, depuis qu'elle a joint les Couronnes qui ſont la Monarchie Britannique dans la perſonne de Jacques Premier. Quoique celle de ce Prince y ſoit traitée avec moins d'étenduë que celle des autres, je ne croi pas avoir omis aucun évenement de ſon Regne qu'on puiſſe être fâché d'ignorer, & je me flatte d'avoir donné une connoiſſance de ſa perſonne qu'on ſera bien aiſe d'avoir. Ma narration vient juſqu'à nos jours, & renferme la Révolution qui met encore l'Europe en feu. J'ai vû la difficulté de l'entrepriſe : Les faiſeurs de Libelles & d'Apologies peuvent ne la

pas apprehender, parce qu'ils ne mettent dans leurs Ecrits que ce qui eſt favorable à leur cauſe. Un Hiſtorien qui cherche la verité, qui la veut dire, qui la regarde comme la premiere loi de ſa profeſſion, ne peut qu'il ne ſoit embaraſſé à la trouver, & encore plus à s'en expliquer dans un ſujet comme celui-ci, ou ſans compter d'autres conſiderations, qu'un homme ſage ne doit pas mépriſer, chacun a pris ſon parti ſur des préjugez que les Ecrivains ont peine à détruire. J'ai paſſé par deſſus ces obſtacles, j'ai écrit une des plus délicates parties de l'Hiſtoire de notre temps; j'y ai cherché la verité, & je l'ai dite ſans autre égard que de rendre juſtice à qui je la dois. C'eſt l'unique motif qui m'engage à prendre parti quand je le prens. Je voi des gens qui deſireroient que ceux qui écrivent l'hiſtoire n'en priſſent point, & qu'ils ne fiſſent autre choſe que de raconter ſimplement les faits, laiſſant aux Lecteurs à porter leur jugement ſans prévention ſur ce qui eſt bien ou mal fait.

Cette regle eſt bonne, & ceux qui la ſuivent, ſe mettent moins en danger que les autres de s'éloigner de la verité : mais il eſt des natures d'Hiſtoire où un Ecrivain ne peut pratiquer cette maxime,

ſans préjudice de cette verité même dont il eſt redevable aux Lecteurs. Telles ſont celles où un Hiſtorien écrit après les Auteurs paſſionnez, qui par d'atroces calomnies ont noirci des actions loüables & des acteurs vertueux : qui ont attaqué la Religion, l'autorité legitime, les Souverains, qui contre les préceptes de l'Ecriture, *ont touché les Oints du Seigneur, & répandu leur malignité ſur ſes Prophetes.* Ceux des Sectaires ou des Rebelles, qui de nos jours ont écrit l'Hiſtoire des trois derniers Rois d'Angleterre, ſi nous en exceptons quelques-uns moins emportez & plus ſoigneux de leur propre réputation, ont ſi peu gardé de meſures, ont rempli leurs Livres, ou plûtôt leurs Libelles, de tant de venin contre ces Princes, contre la Religion Catholique, dont le dernier a fait profeſſion contre les droits de la Royauté, qu'un Hiſtorien qui veut dire le vrai & le faire connoître aux Lecteurs, ne peut ſe diſpenſer de les prendre à partie. Je l'ai fait le moins ſouvent que j'ai pû ; & quand je l'ai fait en attaquant l'Hiſtorien, j'ai obſervé de ne point bleſſer le reſpect qu'on doit aux perſonnes, que leur naiſſance, leur dignité, leur caractere doit rendre reſpectables, à ceux mêmes qui ne peuvent approuver leur conduite. J'ai

rendu justice aux bonnes qualitez de ceux qui en ont eu de mauvaises. J'ai loüé les actions des plus méchans hommes, quand ils en ont fait de loüables, & je n'ai pas refusé à Cromvel, que son parricide a rendu le plus odieux Tyran qui fut jamais, l'honneur d'avoir été un grand Génie, un grand Politique, un grand Guerrier.

J'ai gardé la même conduite envers ceux dont la verité & la justice m'ont engagé à prendre le parti : Je n'ai dissimulé, ni les fautes, ni les défauts, ni les mauvaises mesures des Princes dont j'ai défendu la cause. Je ne les ai excusez que quand j'ai crû de bonne foi qu'ils étoient excusables, & si je craignois d'avoir excedé, ce seroit plûtôt du côté de la liberté que du côté de la flatterie.

Le second point sur lequel j'ai crû devoir prévenir le Lecteur, regarde les Memoires dont je me suis servi. J'ai préferé dans ce Volume, comme j'ai fait dans les deux autres, les Histoires connuës & publiques, aux manuscrits secrets & particuliers. On m'en a indiqué que j'ai negligez, parce que je n'y ai pas trouvé toute l'autorité necessaire à être employez sûrement. On m'en a fourni neanmoins d'un caractere à ne me laisser aucun scrupule de m'en servir, & qui m'ont été de grand secours.

AVERTISSEMENT.

Pour l'Hiſtoire de Charles Premer, M. le Marquis d'Eſtampes a bien voulu me communiquer les lettres originales de feu M. le Maréchal d'Eſtampes ſon grand pere, Ambaſſadeur en Angleterre durant la tenuë du fameux Parlement qui donna les premieres atteintes à la fortune de ce Roy. J'y ai trouvé beaucoup de choſes que je n'ai point trouvé ailleurs, à cauſe de la liaiſon que ce Miniſtre avoit avec les principaux de la cabale Parlementaire, que la France ménageoit alors pour contrebalancer la Cour qui étoit preſque ouvertement dans les interêts d'Eſpagne.

Le P. de la Ruë m'a fait voir un Extrait qu'il a fait autrefois de ſa main, des lettres du Maréchal d'Eſtrades au Cardinal de Richelieu, où j'ai trouvé des particularitez qui m'ont éclairci ſur des points importans que l'on ſçait, mais que l'on ſçait mal, parce qu'on ne les ſçait que ſur des brûits publics qui les alterent & les confondent. Le caractere du copiſte m'a tenu lieu de l'original : ceux qui le connoiſſent jugeront que j'ai pû en uſer ainſi.

Pour l'Hiſtoire de Charles II. M. l'Avocat General de Lamoignon m'a fait part d'une Rélation d'Angleterre écrite par lui-même dans un voyage qu'il fit à Lon-

dres l'an mil ſix cens ſoixante-cinq. Cet Ecrit eſt tiſſu, pour ce qui regarde ce Regne, de ce qu'il apprit du Roy même. Ce Prince étant en France, avoit reçû quelque bon office de feu M. le Premier Preſident; il en voulut témoigner en Angleterre de la reconnoiſſance à ſon fils. Il le logea à Withal, & lui donna beaucoup de liberté de le voir; & comme par les queſtions que M. de Lamoignon lui faiſoit, il s'apperçut qu'il recüeilloit tout ce qu'il pouvoit ramaſſer des particularitez de ſon Hiſtoire, il eut la bonté de l'en inſtruire lui-même; & ce fut ſur ce qu'il lui en apprit, que fut faite la rélation dont je parle, à laquelle M. de Lamoignon joignit un portrait de cette Cour qui m'a ſervi de guide pour les temps ſuivans, & que j'ai trouvé ſi conforme à ce que m'en ont dit depuis pluſieurs Seigneurs de la Nation qui ont fait une partie de cette Cour-là même, que j'ai admiré qu'un jeune Etranger en eût ſi bien connu le génie, les intrigues & les interêts.

Je puis dire avoir eû le même bonheur pour l'Hiſtoire de Jacques Second. J'ai eû la liberté de conſulter ce Prince auſſi long-temps que je l'ai deſiré. Je ne crains pas de l'avoüer, puiſque la plûpart des faits que j'avance, ſont d'une notorieté ſi

publique

publique, que personne n'en disconvient, non pas même ses ennemis. Il n'y a gueres de difference entre ce que nous racontons tous, que dans les principes & les motifs des actions que nous racontons. Je ne croi pas qu'aucun homme équitable juge des intentions de ce Monarque & des ressorts de sa conduite, sur ce qu'en publient ses Sujets rebelles, ou sur ce qu'en disent leurs partisans. Sa religion, sa dignité, sa vertu, son caractere d'esprit le rendent plus croyable qu'eux. Sa droiture envers Dieu, qui lui a fait sacrifier trois Couronnes à sa foi, est un préjugé sans replique de sa sincerité envers les hommes sur des interêts bien moins importans. Les Protestans rebelles le blâment de s'être attiré son malheur, par un mépris des Loix établies, par l'affectation du pouvoir arbitraire, par un zele excessif pour sa Religion, tendant à détruire celle du païs, par des entreprises peu proportionnées au pouvoir d'un Roy d'Angleterre, borné par celui de son Parlement, & par les privileges de sa Nation. Ce Prince assure qu'il n'a rien fait contre les Loix de son Royaume, & que s'il en a quelquefois dispensé, ç'a été par un droit avoüé des Juges mêmes Protestans, & inseparable de la Royauté; qu'il n'a rien en-

trepris que de moderé en faveur de ſa Religion, & cela ſans aucun deſſein d'obliger perſonne à la ſuivre, qu'autant que la conſcience & la perſuaſion y engageroit ceux qui le voudroient bien; que pour maintenir les droits qu'on lui conteſtoit, il a pris toutes les meſures que la prudence peut ſuggerer; que s'il en a negligé qu'il eût pû prendre, il n'a fait cette faute que pour choyer la délicateſſe de ſes Sujets, & les ombrages des Proteſtans mêmes qui ſe plaignent ſi aigrement de lui; & après tout, que les meſures qu'il avoit priſes, étoient d'une nature à ne lui pas manquer, ſi elles n'euſſent été rompuës par des trahiſons inoüies, & dont il ne vient pas en tête à un homme de probité de croire capables tant de gens d'une qualité éminente, & la plûpart comblez de ſes bienfaits.

Sur ces deux differens témoignages peut-on douter où eſt la verité? Laiſſons les préjugez que nous donne notre Religion, l'amour de nos Rois; ne conſultons que la raiſon ſeule, le ſens naturel, les premiers principes: Entre ces deux plans de l'Hiſtoire du Roy d'Angleterre, un homme ſage peut-il balancer à ſe determiner au ſecond? Je l'ai ſuivi, & je ſuis ſûr que les faits feront avoüer au Lecteur que j'ai eû raiſon de le ſuivre.

Je ſuis encore très-redevable aux lumieres que m'a donné le Comte de Caſtelmaine, dans lequel comme la vertu tant de fois éprouvée pour ſa foi donne du relief à la naiſſance, l'étenduë du ſçavoir répond à la vivacité de l'eſprit. M. Skelton m'a beaucoup inſtruit ſur les choſes dont il a eû connoiſſance dans les grandes négociations auſquelles il a été employé preſque dans toutes les Cours de l'Europe, ſur-tout en France & en Hollande, où il a vû de plus près qu'aucun autre, ce qui s'eſt traité de plus délicat au temps de cette révolution. Mais je n'ai tiré de perſonne de meilleurs & de plus sûrs Memoires, que de M. Sheridon Irlandois, autrefois Secretaire d'Etat, Conſeiller du Conſeil Privé, & Commiſſaire General des Finances dans ſon païs. Perſonne ne m'a paru plus ſçavant dans l'Hiſtoire Britannique que lui, perſonne mieux informé des détails des derniers évenemens & des differens interêts de tous ceux qui y ont eû part. Il en a tant à cet Ouvrage, que je manquerois de reconnoiſſance, ſi je n'en rendois témoignage au Public.

Malgré ces ſecours, je comprens bien que j'aurai encore fait des fautes: mais j'aſſure que je ſuis prêt à les reconnoître & à les corriger, quand on voudra bien

m'en avertir. En attendant j'ai droit d'eſperer quelque indulgence des Lecteurs, par la difficulté d'écrire l'Hiſtoire d'une Nation auſſi différente des autres, & aſſez ſouvent d'elle-même, que l'eſt la Nation Angloiſe. La Religion ſeule y fait un cahos de Sectes, dont la difference eſt très-difficile à démêler. Je m'y ſuis trompé dans mon ſecond Tome, où j'ai dit que le Duc de Sommerſet Tuteur du jeune Edoüard Sixiéme, étoit Lutherien: Il étoit Sacramentaire Zuinglien, & par conſequent plûtôt diſciple de Calvin que de Luther. La diverſité des Factions en Angleterre eſt un autre embarras à un Hiſtorien, particulierement à un Etranger qui l'expoſe encore à errer ſouvent. Car comme ces Factions, auſſi-bien que la Religion, partagent ordinairement les familles, trouvant ſouvent les mêmes noms en diverſes Sectes & en divers Partis, ſans parler de ceux qui ne ſont pas toûjours ni de même Secte, ni de même parti, il eſt aiſé de s'y tromper & de prendre les uns pour les autres.

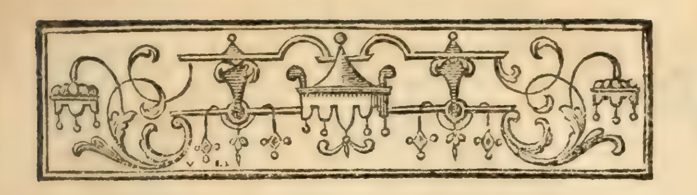
Il n'eſt pas juſqu'à l'ortographe des noms Anglois qui n'ait ſa difficulté. Le grand nombre de conſonantes qui ſe trouvent tout de ſuite en pluſieurs de ces noms, eſt ſi contraire au génie des langues qui ſont en uſage parmi nous, qu'à moins d'une

attention fatigante, on ſuit naturellement la prononciation fort differente de l'ortographe. Quand les Ecrivains y ſeroient exacts, les Imprimeurs ne le ſeroient pas. Les uns & les autres ſont en verité un peu excuſables de ne le pas être, puiſque ceux du païs ne le ſont pas eux-mêmes, & qu'il eſt certains noms Anglois, que les Anglois écrivent fort differemment. La reſſemblance qu'ont pluſieurs de ces noms, produit encore le même effet. Strafford, Stafford & Stamford : Herfford & Hereford, Northampton & de Southampton s'écrivent aiſément l'un pour l'autre : Keynton & Keynſton encore plus. Je me ſuis trompé au dernier en décrivant la bataille d'Edgehil, qui fut donnée près de Keynton, comme je le devois écrire, non près de Keynſton, comme je l'ai écrit.

Ce n'eſt pas par erreur au reſte, que j'ai écrit quelques noms Anglois comme nous les prononçons en France ; on ne les y connoîtroit pas autrement. Ainſi ſi j'écrivois Gloceſter & Caſtlmaine au lieu de Gloceſtre & de Caſtelmaine, je ne parlerois pas plus François, que ſi j'écrivois Roma pour Rome, London pour Londres, Napoli pour Naples.

Voilà les avis principaux dont j'ai crû devoir prévenir ceux qui voudront lire ce

Livre: je ſuis diſpoſé à recevoir les leurs, & à profiter de leurs reflexions, pour peu qu'elles viennent juſqu'à moi. Au moins en eſt-il quelques-unes que la voix publique ne laiſſe point ignorer aux Auteurs. Je m'y rendrai attentif & docile, & tâcherai de me rendre utiles mes propres fautes pour en moins faire.



HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE SEPTIÉME.

Henry VI. & la Maison de Lancastre rétablis sur le trône d'Angleterre, d'où Edoüard IV. & la faction d'York les chassent pour la seconde fois. Edoüard y meurt paisible, mais après sa mort, son frere ayant détrôné & fait mourir son fils, Henry Tenders Comte de Richemont, heritier par sa mere du droit des Lancastres, épouse l'heritiere d'York, & éteignant les guerres civiles dans le sang de ce qui restoit de la Maison Plantagenette, fait regner une nouvelle famille.



EDOUARD avoit déja gagné 1464.
l'estime de ses nouveaux sujets, par sa valeur & par ses victoires: il gagna bientôt leur affection par des manieres populaires, & une

1464. affabilité que les gens sages jugeoient passer un peu les bornes convenables à sa dignité. Comme il n'aimoit pas le sang, quoiqu'il en eût versé beaucoup, il cessa d'en verser aussi-tôt qu'il ne vit plus autour de lui de tête qui lui disputât la couronne, & pardonna à tous ceux qu'il ne craignoit pas. Par-là il se trouvoit en état de n'avoir plus personne à craindre, s'il se fût un peu craint lui-même, & si après s'être mis à couvert de l'agitation des guerres civiles, il eût été un peu plus en garde contre les mouvemens de son cœur. Une jalousie injuste contre un ami, & un amour mal assorti pour la veuve d'un ennemi, furent deux bizarres écueils où ce Monarque fit naufrage. Il s'en sauva, mais ses enfans, son nom & sa Maison y perirent.

Les services que les Rois ne peuvent reconnoître, les rendent d'ordinaire ingrats: un homme de qui ils ont beaucoup reçû, semble être en droit de leur demander beaucoup, & quiconque a droit de tout demander, importune lors même qu'il ne demande rien. Edoüard devoit sa couronne au Comte de Warvik: c'étoit un service au-dessus de toute récompense, & lequel étant joint d'ailleurs à des actions fort éclatantes, avoit attiré à ce Seigneur de grands applaudissemens des peuples. Le Roy en conçut de la jalousie, & s'imaginant qu'on le comparoit avec le Comte

de Warvik comme Saül avec David, craignit qu'on ne dît en Angleterre, comme autrefois en Iſraël : *Saül en a tué mille, & David dix mille.* 1464.

Quelque interêt qu'eût le Monarque à cacher une telle foibleſſe, il ne pût ſi bien faire que de temps en temps elle ne produisît certains effets dont le Comte entrevit la cauſe. Il fit ſemblant de ne s'en pas appercevoir, & s'en repoſant ſur ſa bonne conduite, il crut que le mauvais procedé du Roy à ſon égard ne venant que de quelque ombrage qu'on lui donnoit de ſa puiſſance, ſa fidelité l'en guériroit. Ainſi il alla ſon chemin, tandis qu'il ne vit rien d'aſſez eſſentiel dans les dégoûts qu'on lui donnoit, pour lui faire ſoupçonner qu'on le voulût détruire, & ce ſoupçon ne lui entra dans l'eſprit qu'à l'occaſion que je vais raconter.

Il s'agiſſoit de marier le Roy, & on lui propoſoit trois partis, Iſabelle heritiere de Caſtille, qui épouſa depuis le Roy d'Arragon, Marguerite Princeſſe d'Ecoſſe, & Bonne de Savoye, ſœur de Charlotte Reine de France, femme de Loüis XI. Cette derniere fut préferée, apparemment pour empêcher par cette alliance avec Loüis qu'il n'aſſiſtât Marguerite d'Anjou, qui ne cedant point à ſa mauvaiſe fortune, preſſoit continuellement ce Monarque depuis qu'elle étoit à ſa Cour, de l'aider

à rétablir les affaires de ſon mari & de ſon
1464. fils.

Edoüard dépêcha le Comte de Warvik pour négocier ce mariage, ſoit qu'il le voulût éloigner, ſoit que dans les choſes eſſentielles il fût aſſez maître de ſa jalouſie, pour ne pas manquer à la reconnoiſſance. Le Comte fit voir en cette rencontre qu'il étoit auſſi habile négociateur que grand Capitaine : le mariage fut conclu malgré les ſollicitations de Marguerite, & le Comte n'attendoit plus que le retour d'un Ambaſſadeur que Loüis avoit envoyé à Edoüard pour lui en faire ſigner le traité, lorſqu'on reçut nouvelle en France que le nouveau Roy d'Angleterre étoit marié. Le Comte de Warvik ne l'auroit pas crû, ſi des gens qu'il ne pouvoit s'empêcher de croire, ne lui euſſent mandé toutes les circonſtances de ce bizarre évenement, telles que les voici.

Edoüard étoit d'une complexion ſuſceptible de toutes les natures d'amours : il en avoit de vagues & de fixes, d'enjoüez & de ſerieux ; attaquant toutes les femmes par un eſprit de débauche, & s'attachant de temps en temps à quelques-unes par des paſſions ſuivies. Celles qu'il eut pour Elizabeth Wodville fille du Baron de Rivers & de Jacqueline de Luxembourg, qui étant veuve du Duc de Bethford, avoit épouſé ce Seigneur, fut de ce dernier caractere. Il étoit allé à la chaſſe

vers Grafton demeure du Baron, & y étoit entré pour rendre une civilité à sa femme, qui malgré ce mariage inégal, ne laissoit pas d'être regardée comme une Princesse d'une des premieres Maisons du monde. Elle avoit sa fille avec elle, qui étant veuve du Chevalier Jean Gray, tué au service d'Henry VI. à la seconde bataille de Saint-Alban, avoit perdu une partie de son bien dans la confiscation de celui de son mari. La jeune veuve voulant profiter d'une occasion si favorable de recouvrer ce qu'on lui avoit fait perdre, prit adroitement son temps durant cette visite, pour demander cette grace au Roy. Elle parloit bien, mais le foible Monarque trouva en elle quelque chose de plus touchant encore que son éloquence. L'histoire dit qu'elle n'avoit pas une beauté fort éclatante, mais qu'elle avoit dans toute sa personne un agrément beaucoup plus capable de faire impression, que la plus grande beauté. Edoüard l'experimenta d'abord, & à mesure qu'il entra en conversation avec elle, après lui avoir accordé sa demande, il découvrit des charmes dans son esprit qui acheverent de lui ôter le peu de liberté qui lui restoit. Les passions d'Edoüard n'étoient pas timides: comme il étoit peu accoûtumé à trouver de la résistance, il ne crut pas que le cœur de Madame Gray fût une conquête plus difficile qu'une au- 1465

tre. Il reconnut ſon erreur dès qu'il lui
1465. eut parlé, par la réponſe qu'elle lui fit. *Je ne m'eſtime pas aſſez*, lui dit-elle d'un ton mêlé de hauteur & de modeſtie, *pour croire que je puiſſe être Reine, mais je ne m'eſtime pas aſſez peu pour me réſoudre à être maîtreſſe. Je ne puis aimer qu'un mari; puiſque vous ne le pouvez être, contentez-vous que je vous honore comme mon Roy, & que j'aye pour vous toute la reconnoiſſance que l'on doit à ſon bienfaicteur.* La fermeté de Madame Gray augmenta la foibleſſe du Roy, & l'adroite veuve s'en apperçut bien. Le Chancelier Thomas Morus dit qu'elle acheva de l'enflammer, par les remontrances qu'elle lui fit, pour lui perſuader d'étouffer la paſſion qu'il avoit pour elle, quand elle le vit tout-à-fait hors d'état de profiter de ſes leçons. Elle le mena ſi loin par cet artifice, qu'il réſolut de l'épouſér, quelque engagement qu'il eût d'ailleurs, & quelque effort que fit pour l'en détourner la Ducheſſe d'YORK ſa mere, laquelle après y avoir employé inutilement les plus fortes raiſons, pouſſa la choſe juſqu'à ſolliciter une des maîtreſſes du Roy nommée Elizabeth de Luci, de declarer que ce Prince inconſtant lui avoit engagé ſa foi, & qu'elle ne s'étoit abandonnée à lui, qu'en conſequence de la promeſſe qu'il lui avoit fait de l'épouſer. La Ducheſſe retarda de quelques jours le

mariage du Roy ſon fils, par le bruit de
cet engagement, & par la dénonciation 1466.
qu'elle en alla faire elle-même à l'Evêque;
mais le fait bien examiné, on trouva par
le témoignage de la perſonne intereſſée,
qu'elle s'étoit laiſſée ſéduire par l'eſperance,
mais non pas par la promeſſe du
mariage. Cet obſtacle étant donc levé, &
rien n'étant plus capable d'en faire aux
volontez d'Edoüard ſur ce point, il épouſa
Madame Gray avec toutes les ſolemnitez
& toute la pompe d'une nôce royale.

Toute l'Angleterre vit ce mariage avec
une extrême indignation; mais perſonne
n'en eut tant de chagrin que le Comte de
Warvix, qui ne douta point que le Roy
ne l'eût voulu joüer, pour le rendre ridicule
à toute l'Europe, en l'envoyant demander
une grande Princeſſe, pendant
qu'il épouſoit une Demoiſelle. Le Roy de
France que l'injure regardoit plus directement,
la ſoufrit avec plus de moderation.
Comme ſa politique avoit pour but
d'abaiſſer les Princes de ſon ſang, particulierement
la Maiſon de Bourgogne, il
ſe paya aiſément des raiſons qu'Edoüard
lui donna de ſon procedé, & laiſſa le ſoin
de l'en punir à l'humeur violente de ſes
propres ſujets. Le Comte de Warvix repaſſa
en Angleterre dans une diſpoſition
d'eſprit, qui fit eſperer à la Princeſſe de
Savoye de ſe voir bientôt vengée de la le-

1466. gereté du Monarque Anglois, & à Marguerite d'Anjou, qui voyoit peu de ressource deçà la mer au rétablissement de ses affaires, d'en trouver bientôt une au-delà. La conduite d'Édoüard envers le Comte, quand il fut de retour à Londres, acheva de l'irriter contre lui. Ce Seigneur avoit esperé que son maître se mettroit au moins en devoir d'adoucir son chagrin, ou par de bonnes paroles, ou par de mauvaises excuses : mais on ne lui parla de rien, & on le traita avec une hauteur, dont un homme moins fier que lui auroit eu peine à s'accommoder. Pour comble d'outrage, il apprit que ce Monarque débauché avoit tenté la pudeur de sa niéce, d'autres disent de sa sœur, & avoit voulu faire une maîtresse dans sa famille, pendant qu'il prenoit une femme dans un autre.

Tant de traitemens injurieux pousserent à bout la patience du Comte, & lui firent prendre la résolution d'abattre celui qu'il avoit élevé, de tirer Henry de prison, de le remettre sur le trône, où quoique WARVIK fût assez puissant, dit Thomas Morus, pour y monter lui-même, il crut qu'il y avoit plus de gloire à faire des Rois qu'à regner. Dans ce dessein, il fit ses efforts pour empêcher le mariage de Marguerite d'YORK sœur d'Edoüard avec le Comte de Charolois, qui

n'ayant eu qu'une fille de deux femmes,
fut engagé par le Duc ſon pere à épouſer 1466.
cette troiſiéme. Le Comte vouloit ôter cet appui à un homme qu'il vouloit perdre : mais n'y ayant pû réüſſir, loin de ſe décourager, il apporta d'autant plus de ſoin & d'application à former ſon parti, qu'il prévit que le parti contraire ſeroit plus fort, & mieux ſoûtenu.

Il commença par engager dans ſa faction ſes deux freres, le Marquis de Montaigu & l'Archevêque d'York. Le premier, que le Roy aimoit, & qui ſe voyoit ſous ce Prince en chemin d'une grande fortune, eut de la peine à s'embarquer dans un parti formé pour le perdre. Il ne s'y engagea qu'à regret, & ce fut ce qui l'y rendit ſi incertain & ſi équivoque, qu'on fut long-temps ſans pouvoir juger s'il y étoit entré de bonne foi. Le Duc de Clarence, l'un des freres du Roy, s'y engagea bien plus franchement, & avec plus de facilité. Une ſeule converſation l'attacha entierement au Comte, qui s'étant apperçu que ce Prince étoit mécontent, & jaloux des graces dont le Roy combloit ſans ceſſe les parens de la Reine, ſe plaignit artificieuſement à lui de la maniere dont Edoüard le traitoit depuis quelque temps. *Par quel malheur me ſuis-je attiré la haine du Roy ?* lui dit-il, *il faut bien que ce ſoit mon malheur : car ma conſcience ne me re-*

proche rien du côté du zele & du service.
1467. Le Duc ne le laissa pas parler davantage, ravi de trouver ouverture de décharger son cœur à un homme, qui étoit mécontent comme lui, & qui avoit sujet de l'être : *Comte*, lui répondit-il, *ne cherchez point d'autre cause de la froideur que le Roy vous témoigne aujourd'hui, que son peu de naturel. S'il n'en a guére pour ses proches, on ne doit pas beaucoup s'étonner qu'il n'en ait point pour ses amis. Chez lui ce n'est ni le sang, ni le zele, ni l'affection, ni le service, qui merite les bienfaits & les graces, mais la nouveauté, & les rélations qu'on peut avoir aux femmes qu'il aime. Ainsi les Vodviles & les Grays absorbent tout depuis un temps. Les charges, les biens, le crédit abondent dans ces familles sans nom, pendant que les Plantagenetes sont pauvres & sans considerations. S'il y a une riche heritiere, elle est pour les parens de la Reine, que le Roy préfere aux siens propres. Après cela vous étonnez-vous qu'il mette en oubli vos services ? quand on a le ceour assez mauvais pour n'écouter pas la nature, on n'est guéres sensible à la reconnoissance. En verité, il faut qu'un homme du caractere de celui-là compte bien sur notre constance, pour ne pas craindre en nous un changement qui en pourroit apporter à sa fortune.*

Le Comte de Varvik écouta ce discours avec grand plaisir, & ne douta point qu'il

n'eût dans le Duc un partiſan déja tout gagné. Il ne s'y trompa pas. L'ouverture que ce Prince lui venoit de faire lui ayant donné occaſion de parler auſſi plus ouvertement, bientôt ils parlerent nettement tous deux : ils projetterent la ruine d'Edoüard, le rétabliſſement d'Henry, & pour ſe lier davantage de ſang & d'interêt l'un à l'autre, ils arrêterent que le Duc épouſeroit une des fille du Comte, l'un des plus riches partis d'Angleterre. 1467.

Ce mariage s'accomplit peu de temps après à Calais, où le Duc & le Comte allerent s'aſſurer des ſecours de France, & d'une retraite en cas de diſgrace pendant que l'Archevêque d'York, & le Marquis de Montaigu, Gouverneur de la même Ville, eurent ordre d'aller exciter quelque ſédition de ce côté-là pour commencer la guerre civile.

Par la bizarre diſpoſition où ſe trouvoit l'eſprit du Marquis, on croit qu'il fit des rebelles, & qu'il les punit : mais le châtiment des rebelles n'ayant pas éteint la rebellion, elle eut ſon effet, & le ſuccès en fut plus prompt qu'on ne l'eſperoit. Une taxe impoſée ſur les gens de la campagne pour la ſubſiſtance d'un hôpital, donna occaſion au ſoulevement, à la ſecrete inſtigation du Marquis & de ſes émiſſaires. Leur intrigue réüſſit trop tôt. A peine eurent-ils parlé qu'on ſe ſoûleva,

& qu'on vit marcher vers la ville, ſous
1468. la conduite de Robert Huldren, un corps de troupes aſſez nombreux pour faire craindre les habitans. Il étoit de quinze mille hommes, dont la plûpart ne ſe propoſoient guéres d'autre fruit de la guerre que la licence & le butin. Le Gouverneur ſe trouva ſurpris quand il en apprit la nouvelle. Il n'étoit pas maître de retarder leur marche, & il ne croyoit pas qu'il fut temps de ſe déclarer leur chef. Dans cet embarras, il prit le parti de ſortir ſur eux, & de les combattre, pour s'en faire à la Cour un merite, qui augmenteroit ſa faveur auprès du Prince, s'il lui demeuroit attaché, ou qui rendroit ſes intrigues plus ſûres pour la faction de ſon frere, s'il ſe déterminoit enfin à ſe dévoüer à ſes interêts. Il battit & diſſipa les rebelles, mais il ne les extermina pas. Les débris de leur armée ſe rallierent, & comme le bruit de la révolte du Comte de Warvik ſe répandit ſur ces entrefaites en Angleterre, ils s'aſſemblerent de nouveau, & ſe déclarerent ennemis du gouvernement preſent ſous ſon nom. Afin même de l'engager davantage à ſe joindre à eux, ils prirent pour chefs deux de ſes parens, jeunes gens & ſans experience, mais ſoumis à la direction d'un vieux Capitaine nommé Coniers, ſous la conduite duquel eux & leurs gens prirent réſolution, non

plus d'aller attaquer York, mais de marcher tout droit à Londres, à dessein de 1468.
déposer Edoüard, & de remettre Henry sur le trône. Edoüard, qui en fut averti, ordonna à Guillaume Herbert de ramasser tout ce qu'il pourroit de troupes, & d'aller au devant des rebelles. Il y eut entre eux diverses rencontres avec de differens succès. Richard Herbert frere de Guillaume s'étant mis dans une embuscade avec deux mille Gallois, y fut défait par leur imprudence. Henry de Neville fils du Baron Latimer, l'un des chefs des révoltez, fut pris dans une escarmouche où il s'avança trop, & eut sur le champ la tête tranchée. La bataille de Bambery donna occasion à ceux-ci d'en tirer une prompte vengeance. Ils la comptoient presque pour perduë par la valeur du Chevalier Richard, lorsque Jean Clappan, ancien serviteur du Comte de Warvik, parut tout d'un coup sur une éminence avec environ cinq cens hommes, levez parmi la lie du peuple de Northampton & des environs, portant dans ses enseignes l'Ours blanc, qui étoient celles de ce Comte, & criant *Varvik : vive Varvik.* A ce cri l'armée des Herberts croyant là Varvik en personne avec les forces de son parti, fut saisie d'une terreur panique, dont ses deux braves Generaux ne la pûrent faire revenir. Tout prit la fuite. Il

en demeura cinq mille de tuez ſur la pla-
1469. ce, & un grand nombre de priſonniers. Les deux Herberts ayant été pris, furent traitez comme Neville, quelques prieres que fit en mourant l'aîné pour ſauver le cadet. La vengeance n'en demeura pas là. Quelques troupes de l'armée victorieuſe ayant été détachées du corps, ſurprirent à Grafton le Comte de Rivers. L'honneur qu'il avoit d'être pere de la Reine ne fit qu'avancer ſon ſupplice. Il perdit la tête avec un de ſes fils, qui fut trouvé avec lui, & ces barbares executions devinrent par-tout ſi fréquentes, qu'on n'entendoit parler d'autre choſe.

Pendant que ce donnoient ces combats, le Comte de WARVIK, averti des avantages de ſon parti, avoit ſuſpendu ſes intrigues de France, & après avoir confié le commandement de Calais à Vaucler gentilhomme Gaſcon, avoit repaſſé en Angleterre avec le Duc de Clarence ſon gendre. Ils joignirent à WARVIK Coniers, & l'armée qui venoit de vaincre, & l'ayant groſſie de beaucoup de troupes qu'ils avoient fait lever en leur nom, ils marcherent tous enſemble au devant d'Edoüard qui venoit en perſonne pour les combattre.

On étoit déja en preſence, & bien près d'en venir aux mains, lorſque des gens zelez pour la paix ſe mirent en devoir de

la négocier. Le Roy y entendit volontiers, & le Comte fit semblant d'y entendre. 1469.
Ainsi elle parut en peu de temps si avancée, & si proche de la conclusion, qu'Edoüard ne se croyant plus en guerre, se relâcha de la discipline, & donna occasion au Comte, qui le faisoit observer avec soin, de le surprendre la nuit, & de l'aller enlever dans son camp.

Laffaire étoit terminée par ce coup hardi, & Warvik se voyoit par-là maître de la destinée de deux Rois, s'il eût aussi bien gardé Edoüard, qu'Edoüard avoit gardé Henry. Mais l'aveuglement de ce Comte sur le sujet de ses deux freres, lui fit faire une faute que toute sa valeur & toute sa prudence ne pût réparer. Il avoit d'abord enfermé Edoüard dans le Château de Warvik. Il y étoit assez seurement, mais on sçavoit qu'il y étoit, & le Comte jugea sagement qu'il étoit de sa politique de cacher au public le lieu où l'on mettroit un tel prisonnier. Dans cette vûë, il donna ordre qu'il fut secretement transferé dans le château de Medelan, situé dans la Province d'York, & en confia la garde à l'Archevêque. Là le Prélat fut bientôt la duppe des manieres gagnantes d'Edoüard, qui l'enchanterent tellement, qu'il lui donna la liberté d'aller à la chasse autour du château avec un petit nombre de Gardes, Une pareille occasion d'échapper

auroit tenté un homme moins habile, &
1470. moins entreprenant qu Edoüard, qui jugeant bien que la liberté qu'on lui donnoit ne dureroit, qu autant que le Comte ignoreroit ou l'imprudence ou l'infidelité de son frere, se hâta d'avertir ses amis de la facilité qu'ils auroient à le délivrer de prison, pour peu qu'ils le voulussent entreprendre. Il y a apparence que quelqu'un de ses Gardes lui servit de messager, & de lettre même. Guillaume Stanley & Thomas Borogh furent ceux qu'il fit inviter à favoriser son évasion. L'évenement montra qu'il choisissoit bien. Ces deux gentilshommes ayant reçu l'avis, concerterent si bien l'entreprise, qu'ils se trouverent, avec une troupe de gens d'élite & déterminez, aux environs de Medelan, sans que personne du château se fût apperçû de leur marche. Ainsi le Prince en étant sorti avec sa compagnie ordinaire, ils l'enleverent sans que ses Gardes se missent en devoir de s'y opposer.

Le Comte s'en alloit à Londres pour tirer Henry de captivité, & le remettre sur le trône, lorsqu'il apprit l'évasion d'Edoüard. Ce fut un coup de foudre pour lui, pour le Duc de Clarence son gendre, & pour tous ceux de leur parti, qui croyant avoir terminé la guerre, se virent en necessité de la recommencer avec plus de risque qu'auparavant. Car Edoüard sortant

tant de priſon,avoit trouvé près de Lancaſtre Milord Haſtings ſon Chambellan avec 1470.
des troupes conſiderables, qui l'avoient remené à Londres où il avoit été bien reçu.

On ſe préparoit de part & d'autre à de nouvelles hoſtilitez : mais ceux qui aimoient l'Etat & la paix entreprirent encore une fois la réunion des eſprits. Ils prirent mieux leurs précautions pour la ſeureté des partis, qu'ils n'avoient au fait traité de Warvik. Ils obtinrent une ſuſpenſion d'armes, & ayant jugé à propos, pour abreger les négociations, que les intereſſez s'abouchaſſent, ils tirerent d'Edoüard des ſauf-conduits, ſous la foi deſquels le Comte de Warvik, le Duc de Clarence, & quelques autres des principaux de leur parti ſe rendirent à Weſtminſter, où ſe tinrent les conferences.

C'eſt un mauvais moyen pour reconcilier des gens aigris, que de les faire parler enſemble avant leur reconciliation. Perſonne ne veut avoir tort. Au lieu d'excuſes, on ſe fait des reproches, on ſe dit des choſes dures, on ſe fàche de nouveau, & on ſort d'une conference, où l'on devoit ſe reconcilier, beaucoup plus broüillez que jamais. C'eſt ce qui arriva à ceux dont je parle. Le Comte ne ſe pût tenir de reprocher au Roy ſon ingratitude. Le Roy traita le Comte de rebelle. Les deux freres s'entre-apellerent plus d'une fois dé-

1470. naturez. Sur cela leur bile s'émût plus furieusement qu'elle n'avoit encore fait, & ils se séparerent sans laisser aucune esperance de retour.

Le Comte & le Duc se retirerent à Lincolne, où ayant levé des troupes en diligence, ils mirent une armée en campagne sous la conduite de Robert Weles, & lui ordonnerent d'entrer incessamment en action pendant qu'ils iroient ramasser leurs amis, que l'esperance de la paix avoit dispersé chacun chez eux. Edoüard ne leur en donna pas le temps. Il commença par se saisir du Baron de Weles pere de Robert, & l'ayant fait sortir d'un azile où ce vieillard s'étoit refugié, il l'obligea d'écrire à son fils pour le retirer du parti du Comte, à quoi Robert n'ayant pas déferé, le Roy fit trancher la tête au Baron, & à un autre de ses parens, dont on s'étoit aussi saisi. La nouvelle de cette execution ne vint presque pas plûtôt à Robert, que celle de l'arrivée d'Edoüard avec une armée formidable. Les troupes se trouverent en presence près de Staford, où Robert Weles, quoique beaucoup inferieur en nombre, crût devoir hazarder la bataille : jugeant que s'il attendoit plus tard, les amnisties que faisoit publier le Roy auroient dissipé son armée, avant que les deux chefs du parti eussent eu le temps de la joindre. Il fut

battu, pris, décollé comme un ſujet rebelle à ſon Prince ; le glaive du boureau 1470.
ſuppléant toûjours en ces occaſions à ce que celui du vainqueur n'avoit pû faire.

Les affaires du Comte de Warvik furent tellement déconcertées par cette ſubite diſgrace, que tout ſon grand génie ne lui pût fournir d'autre expedient pour ſauver les reſtes de ſa faction, que de la laiſſer durant quelque temps agir ſous main pour ſe rétablir, & faire ceſſer les pourſuites que le vainqueur faiſoit partout contre tous ceux qui en étoient, pendant qu'il s'en retireroit à Calais, & qu'il iroit à la Cour de France ſolliciter les ſecours qu'il s'en promettoit. Il s'embarqua avec le Duc & la Ducheſſe de Clarence, qui étoit prête d'accoucher, & la ſeconde de ſes filles, qu'il voulut mener avec lui. Ils firent heureuſement le trajet : mais quand ils penſerent entrer dans le port, Vaucler fit tirer le canon ſur eux, & les obligea de ſe tenir au large pour n'être pas coulez à fond. Pour comble de maux, la Ducheſſe de Clarence fut ſurpriſe en ce moment-là même des tranchées de l'enfantement, & accoucha quelques heures après d'un Edoüard Comte de Warvik, qui fut le dernier des Plantagenetes immolé à l'ambition de ceux, que les diſſentions de ces Princes éleverent ſur leurs ruines. On eut de la

peine à obtenir, que l'enfant fût porté à la
1470. Ville pour y recevoir le Baptême, & qu'on en raportât avec lui des rafraîchiſſemens neceſſaires à la mere qui manquoit de tout.

Vaucler excuſa cette dureté par un envoyé ſecret qu'il dépêcha au Comte, pour lui dire que le temps lui apprendroit, qu'il n'avoit pas oublié ſes bienfaits, & qu'il en conſervoit dans le cœur une veritable reconnoiſſance; qu'il avoit bien voulu paroître ingrat pour le ſervir plus ſeurement, parce que s'il fût entré dans la ville, il étoit infailliblement perdu; que cette place étoit remplie de gens, ou attachez à Edoüard, ou dévoüez aux Duc de Bourgogne, ou intereſſez à éloigner la guerre, qui auroit troublé leur commerce; qu'il allât en France chercher des ſecours, qui pûſſent remettre ſur pied ſon parti, & que quand il ſeroit en état de donner la loi dans Calais, il lui répondoit de l'entrée; qu'il tenoit ce poſte de lui, & que quand il en ſeroit temps, il lui en rendroit bon compte.

Si Warvik ne fut pas content de cette excuſe, il parut l'être, & fit comme s'il l'eût été. Ne pouvant entrer dans Calais, il remit à la voile pour aller à Dieppe, quelques-uns diſent à Harfleur, où il fut reçu avec de grands honneurs, lui & toute ſa compagnie. Après s'être repoſé quelque temps, il alla trouver le Roy à

Amboiſe, où ce Prince lui fit d'autant plus d'accüeil, que Charles, devenu Duc 1470.
de Bourgogne par la mort de Philippe ſon pere, avoit oſé lui faire des menaces, s'il prenoit les interêts du Comte. Loüis les embraſſa hautement, & fit une alliance étroite avec lui & ſa faction.

Marguerite d'Anjou, toûjours attentive aux occaſions de rétablir les affaires du Roy ſon mari, n'eut pas plûtôt appris l'arrivée du Comte de Warvik à Amboiſe, qu'elle s'y tranſporta, & y mena ſon fils. La conſideration de cette Princeſſe, quoiqu'elle fût du ſang de France, n'avoit pû faire réſoudre Loüis XI. à lui accorder les ſecours qu'elle lui étoit venu demander. Réſolu de ne point entrer dans les affaires d'Angleterre, ce Prince s'étoit toûjours excuſé de ſe mêler de celles de ſa parente, ſous prétexte que les ſiennes ne lui permettoient pas de faire paſſer la mer à ſes troupes. La haine qu'il avoit pour le Duc de Bourgogne, fit ce que n'avoit pas fait l'amour qu'il devoit avoir pour ſon propre ſang. Il ſçavoit que ce Duc haïſſoit mortellement le Comte de Warvik : il n'en falloit pas davantage pour lui rendre ce Seigneur aimable. Auſſi ne peut-on rien ajoûter ni aux careſſes qu'il lui fit, ni au ſoin qu'il prit de pourvoir à tout ce qui lui étoit neceſſaire pour pourſuivre ſon entrepriſe. Margue-

rite profita de cette conjecture avec son
1470. habileté ordinaire, pour remettre son pied
son parti. Elle confera avec le Comte &
le Duc de Clarence son gendre, & il fut arrêté entre eux que l'on rétabliroit Henry, qui donneroit à ses bienfaicteurs, dans la conduite de ses affaires, toute la part que meritoit le service qu'ils lui alloient rendre. Loüis entra dans tous leurs desseins, & assura qu'il les appuyeroit. Pour rendre même plus solemnelle l'alliance qu'il faisoit avec eux, il en fit part à son Parlement, & la Reine étant accouchée d'un Dauphin, qui fut Charles VIII. il choisit le jeune Prince de Galles pour être l'un de ses parains. En se liant avec ces familles, Loüis travailla à les lier ensemble par les nœuds qu'il jugea les plus propres à rendre leur union durable. Car il voulut que le Prince de Galles épousât Anne de Neville, seconde fille du Comte de WARVIK, & que par-là le Duc de Clarence & ce Prince devinssent beaux-freres.

Pendant que se formoit en France cette ligue pour Henry contre Edoüard, Edoüard qui tenoit Henry dans les fers, & qui voyoit jusqu'aux deux freres du Comte de WARVIK soumis, se moquoit de tous ces projets. Quelques avis que lui pût donner le Duc de Bourgogne d'être sur ses gardes, il n'en perdit ni un jour de chas-

se, ni une des parties de plaisir qu'il faisoit souvent avec les Dames. Sa présomption lui coûta cher: Pendant qu'il s'occupoit à lier des parties de plaisir dans sa Cour, les amis du Comte de WARVIK rassembloient une faction qui le chassa de son Royaume. Tout étoit prêt qu'il n'en sçavoit rien. Méprisant ce qu'on projettoit au dehors, il ignoroit absolument ce qu'on avoit tramé au dedans, & se croyant seur des Anglois, il souffroit presque impatiemment que le Duc de Bourgogne son beau-frere eût envoyé une armée navalle, pour s'opposer au passage des François. 1470.

Les choses étoient en cet état, lorsque les partisans du Comte l'avertirent que tout étoit prêt; qu'il étoit dangereux d'attendre; qu'il pouvoit donner loisir aux étrangers de lui préparer des secours, qui seroient des ressources en cas de malheur; mais qu'il falloit profiter du temps, & des bonnes dispositions de ceux qui s'étoient engagez à le suivre; qu'Edoüard vivoit dans une securité qui rendoit facile tout ce qu'on voudroit entreprendre; qu'il étoit si éloigné de se défier, même des personnes les plus suspectes, que le Marquis de Montaigu, & l'Archevêque d'YORK son frere, étoient de ceux qui paroissoient avoir le plus de part à sa faveur; qu'à son débarquement dans l'isle, il trouveroit de l'argent, & des troupes, qui n'attendoient

pour s'assembler que d'apprendre son ar-
1470. rivée, & qui ne demandoient que lui pour former une armée formidable à toute la puissance d'Edoüard.

Le Comte ayant reçû ces avis, en fit part au Roy & à Marguerite, qui ne balancerent pas un moment à lui conseiller de partir : le Roy l'assurant d'un prompt secours, & la Reine de le lui conduire aussitôt qu'il seroit assemblé. Ce parti pris, il fut question de penser à l'embarquement. Toute la mer étoit couverte des vaisseaux du Duc de Bourgogne, attendant le Comte pour le combattre, & résolus de tenter tout pour se saisir de sa personne. Quelque effort que pût faire le Roy, il étoit impossible que sa flote égalât celle de ce Prince : ainsi il falloit se résoudre à la combattre à nombre inégal. Loüis avoit la chose à cœur, & le Comte à qui le peril n'étoit pas une difficulté, quand il s'agissoit d'entreprendre, ne fut point arrêté par celui-là. Le bâtard de Bourbon Amiral de France ayant eu ordre de le conduire avec ce qu'il avoit de vaisseaux, il partit de la Cour, & s'alla embarquer au Havre de Grace. Son bonheur fut tel en cette occasion, qu'il vit en arrivant à la mer disparoître l'armée ennemie, qu'une tempête extraordinaire surprit lorsqu'elle l'attendoit au passage, & la battit si terriblement, qu'elle en fit perir une partie, & dispersa

l'autre

l'autre en diverses plages, où les Capitaines effrayez penserent plûtôt à chercher 1470.
des ports pour mettre leurs vaisseaux à couvert, qu'à les rassembler pour combattre. C'est ainsi que Philippe de Comines raconte cet évenement. Il y a quelque diversité à ce qu'en écrit Monstrelet, quoique contemporain comme lui, disant que ce fut le manque de vivres qui fit retirer les Bourguignons, après qu'ils eurent longtemps attendu inutilement le passage du Comte. Quoi qu'il en soit, le Comte passa, & alla débarquer à Darmouth avec ce qu'il amenoit de troupes, sans que personne se mît en devoit de s'opposer à sa descente.

Il ne fut pas hors du vaisseau, qu'il se vit une grosse armée, dont ce qu'il avoit amené de France ne faisoit que la moindre partie, tant il lui venoit de soldats & d'Officiers de toutes parts. Aussi-tôt qu'il se crut en état de commander, & d'être obéï, il fit publier au nom d'Henry, que tous les sujets de la couronne qui seroient propres à porter les armes, depuis seize ans jusqu'à soixante, eussent à se venir joindre à lui, pour chasser du trône Edoüard Duc d'York, qui n'en étoit que l'usurpateur, & pour y rétablir celui qui étoit leur Roy legitime.

Peu de jours se passerent depuis cette publication, que Warvik se vit à la tête de plus de soixante mille hommes, avec les-

quels il ſe mit en marche pour aller cher-
1470. cher & combattre Edoüard, pendant que le Comte de Pembrok, & le bâtard de Falcombrige fils de Guillaume de Neville, allerent avec des camps volans faire partout proclamer Henry.

Edoüard ſe repentit trop tard de n'avoir pas crû les avis qu'il avoit reçûs du Duc de Bourgogne. Il ſemble que le ciel eût pris plaiſir de l'aveugler juſqu'à la fin, & de ne lui laiſſer voir le précipice, que quand il y fut engagé d'une maniere à n'en pouvoir ſortir. Lors même que le Comte abordoit dans le Royaume avec ſes troupes, à la premiere nouvelle qu'Edoüard en eut, comme s'il eût craint qu'il ne lui échapât, il avoit fait prier le Duc de Bourgogne d'envoyer ſa flotte ſur les côtes d'Angleterre, pour empêcher que le Comte de Warvik ne ſe ſauvât encore une fois en France. La poſture où il le vit peu de jours après lui deſſilla les yeux, pour connoître ſon imprudente préſomption. Ce fut ſans fruit: tout ce qu'il pût faire dans l'embarras & le deſordre où il ſe trouva, fut d'imiter le Comte de Warvik, & de faire publier en ſon nom le même commandement à tous ſes ſujets de le venir ſervir contre Henry, que ce Seigneur leur avoit fait au nom d'Henry de ſe joindre à lui. Quelques-uns diſent qu'Edoüard eut des troupes, d'autres qu'il fut abandon-

né, & qu'à la reſerve d'Haſtings grand Chambellan, du Duc de Gloceſtre, du 1470.
Baron Scales frere de la Reine, & de quelques autres Seigneurs, qui lui furent fideles en cette occaſion, peu de perſonnes le ſuivirent. Ceux qui diſent qu'il eut une armée, parlent plus vrai-ſemblablement. Philippe de Comines aſſure même, qu'elle étoit plus nombreuſe que celle de ſon adverſaire. Il en eſt plus croyable qu'un autre, puiſqu'il aſſure en divers endroits, qu'il avoit appris de la bouche d'Edoüard & de celle d'Haſtings ce qu'il en raconte.

Edoüard étoit ſorti de Londres, & avoit aſſemblé ſes troupes aux environs de Northingham, d'où s'étant approché de la mer, il étoit allé camper près de Linnes, place aſſez forte ſur le rivage, & s'étoit logé au château. La fortune lui reſervoit cette reſſource dans ſon malheur. Warvik qui l'avoit ſuivi de près, vint camper à trois lieuës de lui, faiſant par-tout retentir l'air de ces mots: *Vive le Roy Henry*. Edoüard ſe diſpoſoit déja à mettre ſes troupes en bataille pour combattre ce fier ennemi, lorſqu'à l'heure de ſon dîné, on lui vint dire que ces mêmes cris commençoient à s'entendre dans ſon armée, & que le Marquis de Montaigu en qui il s'étoit fié juſques-là, les avoit élevé le premier; que d'autres y ayant répondu, le mal s'étoit ſucceſſivement communiqué à tous les

quartiers, & que par-tout on entendoit
1470. crier : *Vive le Roy Henry*.

On prit d'abord cette nouvelle pour une terreur panique de ceux qui l'étoient venu apporter; mais tant de gens la confirmerent, que le Roy s'arma promptement, & ordonna qu'on gardât un pont par où l'on entroit au château, pendant qu'il déliberoit avec ses amis du parti qu'il avoit à prendre. Les choses parurent si desesperées, qu'on n'en trouva point de meilleur, que celui qu'en pareille occasion le Comte de Warvik avoit pris, de passer la mer, & d'aller chercher du secours chez les étrangers, pendant que les serviteurs du Roy lui prépareroient le retour.

Deux raisons entr'autres déterminerent Edoüard à cette fâcheuse fuite : l'une connuë de tout le monde, qui fut la necessité ; l'autre secrette, & dont il ne s'ouvrit qu'à ceux à qui il ne cachoit rien, qui fut la réconciliation du Duc de Clarence avec lui. Une femme avoit mené cette intrigue, dont quatre des meilleurs têtes du siecle avoient été les duppes. C'étoit une domestique de la Duchesse de Clarence, qui étant demeurée en Angleterre lorsque cette Princesse en étoit partie, fut gagnée par Edoüard, & employée à réünir son frere avec lui, sous prétexte d'aller retrouver la Duchesse sa maîtresse en France. Elle passa par Calais, où Vaucler à qui

Edoüard avoit donné le gouvernement de cette place, pour en avoir exclus Warvik, 1470.
fut le premier qui y fut trompé, cette femme lui ayant fait croire qu'elle alloit faire des propoſitions de paix de la part du Roy à ce Comte. Philippe de Comines raconte de lui-même, qu'il fut envoyé vers ce Gouverneur de la part du Duc de Bourgogne, pour le prier de chaſſer de Calais quelques partiſans de Warvik, qui y pouvoient encore broüiller, ſi le Comte avoit quelque ſuccès dans l'entrepriſe qu'il meditoit; mais que Vaucler lui avoit répondu, en lui faiſant une confidence de ce que l'Angloiſe lui avoit dit, qu'il avertit lui-même ſon maître de menager un peu plus Warvik, & de porter les choſes à la paix, s'il la vouloit long-temps conſerver avec la Monarchie d'Angleterre. Le conſeil étoit bon, comme l'évenement le fit voir, mais il étoit fondé ſur un faux principe. L'Angloiſe n'alloit point en France pour parler de paix à Warvik, mais pour lui débaucher ſon gendre, en lui repreſentant, comme elle fit, qu'en rendant le trône aux Lancaſtres, il dégraderoit ſa maiſon, & ſeroit à la fin lui-même la victime de ſon imprudence: la politique ne permettant pas à un Roy Lancaſtre de laiſſer vivre un Prince d'York, qui ſe croiroit toûjours en droit de lui redemander la couronne, s'il ſe laſſoit de la vie privée.

Cette raiſon avoit paru ſi plauſible au Duc
1470. de Clarence, qu'il y avoit donné les mains, & la réconciliation des deux freres s'étoit faite avec tant d'adreſſe, que ni le politique Loüis XI. ni l'habile Reine Marguerite, ni le Comte, tout pénétrant qu'il étoit, ne s'en étoient point apperçûs. Le Duc de Clarence étoit paſſé en Angleterre dans le deſſein de ſe declarer auſſi-tôt qu'il en trouveroit occaſion, & que ſa declaration ſerviroit de quelque choſe au Roy ſon frere. Il perſiſtoit dans ces ſentimens, mais l'état où étoient les affaires ne lui permettoit pas qu'il ſe découvrît. Edoüard eſperoit qu'il le feroit quelque jour auſſi à propos, qu'avoit fait Montaigu pour Warvik, à qui ce Prince ſe flatoit de rendre quelque jour par-là la pareille.

Dans cette eſperance ce Prince courageux ſe reſervant à une meilleure fortune, ſe fit conduire au bord de la mer par trois mille hommes, dont Haſtings ſon Chambellan lui répondit. Il n'eut que le temps de s'embarquer en trois mauvais vaiſſeaux dont il ſe ſervoit pour apporter des vivres par mer à ſon armée, & deſquels deux n'étoient pas à lui. Le Duc de Gloceſtre ſon frere, un petit nombre de ſes amis (car en cet état en trouve-t-on beaucoup) voulurent ſuivre ſa deſtinée. Six ou ſept cens de ſes ſoldats furent choiſis pour l'eſcorter. En cet équipage, il fit le-

ver l'anchre, & prendre la route de Flandre. 1470.

Edoüard n'eut pas plûtôt disparu, que l'Angleterre changea de face. Tout plia sous le victorieux Comte, & il ne tint qu'à lui qu'on ne vît en sa personne un troisiéme Roy. Il aima mieux rétablir l'ancien, & criant le premier : *Vive Henry*, il mena son armée à Londres, où étant entré dans la Tour, il tira de prison ce Prince qu'on y tenoit depuis si long-temps, le conduisit à l'Evêché, où l'ayant laissé quelques jours, il l'alla prendre pour le mener pompeusement à la Cathedrale, revêtu des habits royaux, & précedé de tous les Grands, pendant que le peuple crioit : *Dieu conserve Henry notre Roy, & puisse-t-il long-temps regner.*

Cette cérémonie qui se fit le treiziéme Octobre l'an mil quatre cens soixante-dix, 13. d'Octobre. fut suivie de la convocation d'un Parlement, dans lequel Edoüard fut declaré traître & usurpateur de la couronne, ses biens confisquez, & les Edits portez sous son nom annullez, la royauté confirmée à Henry & à tous ses descendans mâles, à leur défaut au Duc de Clarence & à sa posterité, ce même Duc & son beau-pere proclamez Gouverneurs du Royaume sous l'autorité du Roy, les Comtes de Pembrok & d'Oxford rétablis dans leurs charges & dans leurs biens, le Marquis de

Montaigu abſous du crime qu'il avoit com-
1470. mis contre Henry en prenant le parti d'Edoüard, parce qu'il avoit contribué à chaſſer Edoüard pour rétablir Henry; les partiſans de ce Roy dépoſé declarez criminels & dignes de mort, en conſequence de quoi Jean Typtoſt Comte de Worcheſtre, & Gouverneur d'Irlande, ayant été pris dans le creux d'un arbre, fut mené à Londres, & décapité.

Pendant que la révolution donnoit ce cours de proſperité à la nouvelle fortune d'Henry, & que le Comte de WARVIK en envoyoit porter la nouvelle à la Reine Marguerite ſa femme & à leur commun protecteur, Edoüard & ſa famille éprouvoient tout ce que l'adverſité a de dur pour des perſonnes de ce rang. La Reine ſon épouſe avoit cherché un azyle au pied des autels dans l'Egliſe de Weſtminſter, où elle avoit mis au monde avec des douleurs plus vives que celles de l'enfantement, une nouvelle victime de l'ambition des malheureux Plantagenetes, comme nous le verrons en ſon temps. Ce fut l'aîné des fils d'Edoüard, auquel on donna le nom de ſon pere, qui pendant qu'il recevoit du ciel un heritier à contre-temps, perdoit ſon heritage, & couroit riſque à tout moment de ſe perdre ſoi-même.

Ce Prince étoit à peine en mer, qu'il fut découvert par des pyrates, que Comi-

nes appelle Oſtrelins, ennemis jurez des Anglois. Ils ne l'eurent pas plûtôt apperçû, qu'ils vinrent vers lui à toutes voiles au nombre de huit gros vaiſſeaux. Les forces étoient ſi inégales, qu'Edouard fut obligé de fuir. Il étoit aſſez loin devant eux en tirant du Midi au Nord, pour eſperer d'arriver en Hollande avant qu'ils euſſent pû le joindre. Il y arriva en effet, à la rade d'Alcmar en Friſe: mais ce fut-là qu'il ſe trouva le plus en danger d'être pris. La mer s'étoit retirée; il falloit l'attendre pour entrer dans le port. Les Corſaires profiterent de ce temps, & quoiqu'ils ne pûſſent approcher ſi près de la ville que les Anglois, dont les vaiſſeaux étant moins grands ne demandoient pas tant d'eau que les leurs, ils jetterent l'anchre aſſez près d'eux pour les atteindre à l'entrée du port quand la marée ſeroit venuë, ſi le Seigneur de la Grutuſe, Gouverneur de Hollande pour le Duc de Bourgogne, averti de l'avanture, & du peril où étoit Edoüard, ne ſe fût trouvé à Alcmar tout à propos pour l'en tirer. Ce genereux Gouverneur fit plus. Edoüard & ſa troupe étant partis à l'improviſte & à la hâte avec leurs habillemens de guerre, la plûpart d'entre eux étoient preſque nuds, & perſonne n'avoit d'argent pour ſe faire faire des habits, la Grutuſe en donna à pluſieurs, & défraya le Roy & ſa troupe juſque'à la Haye, où il les mena. 1470.

1470. Ces commencemens de bon accüeil firent eſperer aux Roy malheureux quelque adouciſſement à ſa mauvaiſe fortune: mais ce n'en étoit pas encore la ſaiſon. Tant de nouvelles déſagreables lui vinrent tout à la fois à la Haye, qu'un homme moins courageux que lui ſeroit tombé dans l'abbattement. Là il apprit preſqu'en même temps toutes les circonſtances de la révolution d'Angleterre, la déclaration de Calais pour Henry, la mauvaiſe foi de Vaucler, qu'il avoit crût dans ſes interêts, & de la politique duquel il ſe voyoit honteuſement la duppe, & ce qui l'inquiétoit beaucoup plus que tout cela, le bruit ſourd qui couroit que le Duc de Bourgogne ſe trouvoit embaraſſé de lui.

En effet, ce fut pour ce Prince un aſſez fâcheux contre-temps, que de ſe voir chargé d'un beau-frere à rétablir ſur le trône dans les conjectures où il ſe voyoit. Il avoit la guerre avec la France, & Loüis XI. attaché à ſa ruine lui venoit d'enlever deux villes des meilleures de ſes Etats: c'étoit courir de lui-même à ſa perte, que de s'attirer en même temps les forces d'Angleterre ſur les bras; ce qu'il ne pouvoit éviter, en protegeant, contre le Monarque qui y regnoit actuellement, un concurrent qu'on en venoit de chaſſer. Loin de vouloir donner aux Anglois un ſujet de lui faire la guerre, il cherchoit à

appaiser Warvik, à qui il en avoit tant donné de le haïr, & qui étoit devenu l'arbitre de la paix & de la guerre chez les Anglois. Aussi étoit-ce le dessein du Comte de se venger de lui : mais ce n'en étoit pas le temps, & quoique ce Seigneur eût d'abord fait quelques démarches pour porter les armes d'Angleterre en Flandre, il suspendit son ressentiment, quand il eut fait réflexion, que le solide étoit d'empêcher le Duc de se déclarer pour Edoüard. 1470.

Ce fut dans cette vûë, qu'Henry envoya des Ambassadeurs à ce Prince, lesquels se joignant aux deux Sommersets & au Duc d'Exceſtre, qui depuis leur fuite n'avoient point quitté cette Cour, solliciterent fortement Charles, de reprendre les sentimens que sa mere lui avoit inspiré pour le sang de Lancastre dont il sortoit. La Duchesse de Bourgogne, sœur d'Edoüard, avoit préparé les voyes à son frere pour retourner le Duc de son côté : mais il plaida lui-même sa cause d'un air si touchant quand il fut venu, que l'embarras du Duc redoublant, la gloire d'être regardé comme l'arbitre du sort de deux grands Monarques, lui devint à charge, & le fatigua. Son penchant étoit pour la Rose rouge, son interêt demandoit que la blanche prévalut, pour contre-balancer la France, qui avoit des liaisons avec 1471.

les Lancastres, qu'il n'esperoit pas si-
1471. tôt rompre. La bonne politique vouloit que le penchant cedât à l'interêt, mais la prudence vouloit aussi qu'on écoutât un peu la crainte d'offenser les Lancastres, dans un temps où ils étoient maîtres de l'Angleterre, & alliez avec la France, pendant que la maison d'York étoit ennemie de la France, & n'étoit plus rien en Angleterre.

Dans cette perplexité, le Duc entretint long-temps Edoüard d'esperance, & traitoit cependant Henry comme legitime Roy d'Angleterre, lorsque le premier s'impatientant, & le pressant de se déclarer: *Prince*, lui dit-il, *il est temps de m'assister, ou de me perdre. J'ose même vous dire, que c'est me perdre que de differer à m'assister. Pendant que je vous presse en vain de m'accorder quelque secours, pour reparoître sur une scene, où je ne puis faire qu'un mauvais personnage, si je n'y paroît pas en Roy, mes amis, qui m'attendent se lassent; mes ennemis, qui me craignent, se fortifient: pour peu que je tarde encore à me montrer, je me montrerai quand mes amis ne m'attendront plus, & que mes ennemis auront eu le temps de me faire attendre par-tout, pour me fermer tous les passages. Décidez là-dessus, aidez-moi à remonter sur le trône, ou souffrez qu'éternellement il soit dit, qu'un Duc de Bourgogne, l'un des plus grands & des plus*

puissans Princes du monde, ait eu pour beau-frere, pour allié, pour ami déclaré un Roy, qui ayant été malheureux, sans avoir trop merité de l'être, fut sans ressource dans son malheur. 1471.

Le Duc fut frappé d'un discours si ferme, & se déterminant enfin à prendre un parti, qu'il méditoit il y avoit déja quelque temps : *Seigneur*, répondit-il, *les grands Princes ont de grandes mesures à garder. Souvent leurs inclinations s'opposent à leurs plus importans devoirs. J'ai toute l'envie de vous servir, que vous avez droit d'attendre d'un beau-frere, d'un allié, d'un ami zelé; mais je dois avant toutes choses veiller à la conservation des peuples, que le ciel a commis à mes soins. Ils ont la France sur les bras : si je leur attire encore l'Angleterre, nous y succomberons eux & moi; & vous demeurerez sans ressource. Accordons tout : j'ai souvent affaire à un ennemis qui m'apprend à feindre : souffrez que je feigne en cette occasion, & que je vous refuse en public les secours que je vous donnerai en secret. Vous n'en serez pas moins assisté, & j'en serai plus en assurance.*

Il eût été fort convenable à l'état des affaires d'Edoüard, qu'un Prince tel que le Duc de Bourgogne se fût déclaré ouvertement pour lui. Rien n'étoit plus propre à donner du courage à ses partisans, & à autoriser les intrigues qui se faisoient

en Angleterre pour le remettre ſur le trô-
1471. ne: mais il vit bien qu'inutilement il in-
ſiſteroit ſur ce point. Ne pouvant tout avoir, il prit ce qu'on lui donna. Il reçut trois cens mille florins, & trois vaiſſeaux qui furent équipez ſecretement aux dépens du Duc, avec une eſcorte de navires Oſtrelins, qui s'obligerent moyennant une ſomme de ſervir le Monarque Anglois durant tout le temps de ſon paſſage, & quinze jours aprés ſon débarquement.

Avec ce ſecours Edoüard fit voile, n'ayant guéres plus de deux mille hommes propres à mettre à terre avec lui, mais ſe fiant ſur les amis qu'il avoit laiſſé dans le pays; ſur les lettres qu'il en recevoit, & plus encore ſur le penchant du peuple Anglois pour les nouveautez. Sa propre diſgrace lui faiſoit eſperer une heureuſe entrepriſe. Il lui ſembloit voir toutes les choſes diſpoſées pour lui, comme elles l'étoient pour ſes ennemis, lorſqu'il avoit été chaſſé. En effet: on eût dit que la révolution de ſon rétabliſſement eût été concertée ſur celle de ſa dépoſition, tant les circonſtances en furent ſemblables. Le Comte de WARVIK n'étoit ſorti du Royaume que pour laiſſer à ſes amis le temps de réünir ſon parti: Edoüard ne s'étoit retiré que pour laiſſer agir les ſiens avec plus de pouvoir, & leur donner le

loiſir neceſſaire à raſſurer ſes creatures. Warvik étoit retourné en Angleterre aſſiſté par le Roy de France : Edoüard y étoit retourné aſſiſté par le Duc de Bourgogne. Le premier, pour n'être pas aſſez craint, avoit trouvé la deſcente facile, & avoit penetré ſans oppoſition juſques dans le cœur de l'Etat : le ſecond, pour ne l'être point du tout, débarqua dans un temps, où l'on ne croyoit pas qu'il eût de quoi ſe mettre en mer, & penetra juſqu'à la Capitale. Un frere de Warvik, qui avoit deſerté Edoüard avoit ruiné les affaires de ce Roy : un frere d'Edoüard qui deſerta Warvik, fit la premiere playe mortelle à la faction de ce Comte. Une ſeule difference fit celle de la fortune de ces deux hommes, & vuida enfin leur querelle, qui fut que le Comte tenta à contre-temps dans le déſordre de ſes affaires, une bataille déciſive, que le Roy avoit évité à propos dans le mauvais état des ſiennes. 1471.

Le Comte n'étoit pas à Londres quand Edoüard débarqua en Angleterre. Des affaires importantes l'avoient appellé fort avant au Nord du Royaume, & il y avoit mené ſes troupes. Il fut mal ſervi de tous ceux qu'il avoit laiſſé, pour veiller en ſon abſence, dans les lieux dont il s'éloignoit. Le bâtard de Falcombrige, à qui il avoit donné le ſoin de croiſer ſur la mer, laiſſa

paſſer l'ennemi ſans s'y oppoſer, ſoit par
1471. par négligence, ſoit par foibleſſe. On avoit laiſſé tout ouvert le chemin de la Capitale, & le Marquis de Montaigu, qui étoit poſté ſur le paſſage avec un corps ſuperieur à celui d'Édoüard, ne lui fit point d'autre embarras, que de l'obliger à prendre un détour, qui n'alongeoit guéres ſa marche que de quatre lieuës. Un peu plus avant, le Duc de Clarence, ſous prétexte de s'oppoſer à lui alla le joindre avec ſes amis, & ce qu'il avoit pû débaucher de ſoldats au parti contraire, qu'il abandonna ſans ménagement. Quoique le Roy Henry fût dans Londres avec un nombre conſiderable de Seigneurs de ſa faction, & que le Comte leur eût mandé qu'ils tinſſent ſeulement trois jours, & qu'il les aſſuroit du ſecours, Édoüard ne ſe fut pas plûtôt preſenté, qu'il trouva toutes les portes ouvertes.

Philippe de Comines dit que trois choſes rendirent ſi facile à ce Roy l'entrée de cette grande ville. La premiere fut le nombre de ſes amis, qui s'étoient ſauvez dans les Egliſes, regardées encore en ce temps-là comme des azyles inviolables. La ſeconde fut les grandes dettes qu'Edoüard avoit contractées dans Londres, chacun étant bien aiſe de voir ſon créancier en état de payer. La troiſiéme, furent les Bourgeoiſes qui avoient eu part à ſes bonnes

bonnes graces, lesquelles lui gagnerent leurs maris. 1471.

A la vûë du nouveau Monarque, l'ancien fut plus abandonné que jamais ; & tombant pour la quatriéme fois entre les mains de son ennemi, il fut remis dans la Tour sans que personne s'y opposât.

Edoüard ne s'arrêta dans Londres, qu'autant de temps qu'il lui en falloit pour ramasser ses partisans, qui le vinrent joindre de toutes parts, & lui firent bientôt une armée capable de tenir la campagne. Car ayant appris que WARVIK venoit à lui pour le combattre, il alla au devant, ne doutant point, de l'air dont le traitoit la fortune dans ce commencement de sa reconciliation avec elle, qu'une victoire décisive ne dût mettre le comble à tant de faveurs.

Les armées se trouverent en présence proche d'un lieu nommé Barnet, situé entre Londres & Saint Alban. Jamais on ne vit mieux qu'en cette occasion combien le dépit est un mauvais guide, & combien il est pernicieux à un grand courage de s'y abandonner. Malgré la desertion du Duc de Clarence, le Comte de WARVIK avoit assez de troupes, pour soûtenir son parti avec honneur, s'il se fût donné le loisir, comme il le pouvoit aisément, d'attendre Marguerite d'Anjou, qui accouroit à son secours. Cette Reine,

dont le grand courage ne se rebutoit point
1471. de combattre la mauvaise fortune de son mari, après avoir six mois durant inutilement tenté le passage des côtes de France en Angleterre, toûjours repoussée par les vents contraires, les avoit enfin surmontez, & étoit descenduë dans l'Isle avec son fils, le Comte de Pembrok & des soldats en assez grand nombre, que Loüis XI. & le Roy de Sicile lui avoient donnée pour l'escorter. A son arrivée, tous les partisans de la maison de Lancastre s'étoient réveillez, & se rangeant sous ses étandarts, lui avoient fait une belle armée, sans compter un gros camp volant, que le Comte de Pembrok étoit allé ramasser au pays de Galles, où il avoit de grandes terres, & encore un plus grand crédit. Warvik sçavoit que cette Amazone s'avançoit pour se joindre à lui, & il ne lui falloit qu'un peu de cet art, qu'il sçavoit mieux qu'homme du monde, pour éviter d'en venir aux mains avant la jonction de ce secours. Quand ses troupes eussent été égales à celles de son ennemi, il avoit une raison pressente d'attendre à combattre qu'il fût plus fort, la conduite du Marquis son frere, qui l'étoit venu joindre il y avoit quelques jours, ayant été fort incertaine depuis le commencement de la guerre.

Malgré tout cela, l'inconstance de Lon-

dres, & la desertion du Duc de Clarence, avoient tellement piqué au jeu l'esprit hautain du Comte de WARVIK, qu'il aima mieux risquer sa fortune que de differer sa vengeance. Comines que je m'attache à suivre dans la plûpart des circonstances de l'évenement que j'écris, comme un Historien plus autorisé, plus exact, plus net que les autres, donne un motif plus politique à ce celebre Capitaine. Cet Auteur, dit que cet homme ambitieux craignoit la Reine Marguerite, & encore plus le Duc de Sommerset, qui ayant repassé la mer avec son frere & le Duc d'Excestre depuis le rétablissement d'Henry, s'étoit joint à cette Princesse, & étoit actuellement un des principaux chefs de son armée. Cette vûe étoit fort conforme au caractere de l'ambition du Comte, qui ne le portant pas à regner, mais à gouverner ceux qui regnoient, lui devoit naturellement faire craindre, que si Marguerite & le Duc de Sommerset se pouvoient vanter d'avoir rétabli les affaires, ils n'en voulussent être les maîtres. Soit raison, soit emportement, soit un mélange de l'un & de l'autre, le Comte voulut combattre à Barnet, & ce fut-là le terme fatal de la carriere de ce guerrier, qui avoit fait & défait les Rois, & qui eût eu un sort plus heureux, s'il eût sçû se soûmettre à ceux que l'ordre du Ciel

1471.

avoit faits. Il périt dans cette bataille,
1471. qui fut donnée le jour de Pâques l'an mil
quatre cens ſoixante & onze, & le Mar-
14. quis ſon frere avec lui, après avoir don-
d'A- né tous deux des marques de conduite &
vril. de valeur, qui malgré le nombre inégal
firent balancer la victoire. Ils crûrent long-temps l'avoir gagnée, par le terrain qu'ils firent perdre aux ennemis en les pouſſant. Un corps de reſerve qu'avoit Edoüard répara ce déſavantage, dont le bruit s'étant déja répandu avoit couru juſqu'à Londres, & y avoit été ſuivi de la nouvelle d'une entiere défaite. Ce corps donna ſi à propos, & fut ſi vivement animé de la parole, & de l'exemple du brave Roy qui le conduiſoit, que le Comte, qui n'avoit pas de troupes fraîches pour y oppoſer, ne pouvant donner de forces aux ſiens pour ſoûtenir ce nouveau choc leur donna inutilement du courage. Il en fut tué plus de dix mille avec lui, & par leur propre opiniâtreté à combattre, & par la nouvelle conduite que garda le vainqueur en cette occaſion. Car ordinairement ce Prince avoit ſoin de faire crier, quand la victoire étoit déclarée, qu'on fit main baſſe ſur les Seigneurs, mais qu'on donnât la vie au peuple : ici il n'en uſa pas de même, abandonnant à la fureur du ſoldat également le peuple & les Grands.

Après cet exploit Edoüard alla lui-même détromper Londres du faux bruit qui 1471.
avoit couru de sa défaite; & pour convaincre tout le monde que sa couronne étoit à couvert des entreprises de Warvik, il fit exposer dans Saint Paul son corps & celui de son frere, avant de permettre qu'on leur rendît les honneurs de la sépulture.

Avec tout ce succès, Edoüard n'étoit pas sans inquietude, aux nouvelles qui lui venoient touchant les forces de Marguerite & de la faction des Lancastres. Et en effet, Comines assure avoir oüi dire à des personnes qui avoient servi dans cette armée, qu'elle étoit de quarante mille hommes. Quelques Historiens ont écrit, que l'amour maternel avoit amolli le cœur de cette Reine guerriere, & que depuis que son fils fut grand, comme ce Prince étoit aimable, bien fait, donnant de grandes esperances, la tendresse de la mere augmentant à proportion du merite de l'enfant, à force de le conserver comme une ressource aux malheurs de sa famille, elle prenoit le chemin par ses craintes & ses précautions excessives, de le rendre inutile à la cause commune. Ces Auteurs ajoûtent, que lorsqu'elle apprit la défaite du Comte de Warvik, elle proposa de faire repasser la mer au jeune Prince, mais que le Duc de Sommerset l'avoit détournée de ce dessein, en lui remontrant que

ce même Prince étoit le nœud de tout le
1471. parti, qui se dissiperoit dès qu'on ne le verroit plus. Quoi qu'il en soit de ces circonstances que Comines ne marque pas, parce qu'il ne raporte que l'essentiel de ces évenenemens de l'histoire Angloise qui n'étoient pas de son sujet, il est seur qu'après la victoire d'Edoüard sur le parti de Warvik, Marguerite d'Anjou parut à la tête de celui des Lancastres pour l'aller combattre, ne changeant rien dans ses desseins par la nouvelle de ce mauvais succès, sinon de prendre la route de Galles, pour fortifier ses troupes de celles que son beau-frere avoit levées, & commandoit en ces contrées-là.

Elle étoit en marche pour executer ce dessein, lorsqu'Edoüard qui en fut averti, fit diligence pour l'atteindre avant qu'elle passât la Saverne. Il seroit arrivé trop tard, si elle eût pû passer à Glocestre, qui étoit son plus court chemin : mais ce passage lui ayant été refusé, & étant suivie de trop près par toutes les forces du Roy pour s'arrêter à le forcer, elle fut obligée de prendre un détour par le pont de Teukesbury, où elle eût encore pû passer l'eau avant que le Roy l'eût atteinte, si un caprice de fausse gloire n'eût fait regarder au Duc de Sommerset cette diligence necessaire comme une fuite honteuse. Il s'obstina à attendre Edoüard, & il fallut que malgré elle la

Reine ſuivît ſon ſentiment. Sa vanité le pouſſa plus loin. On s'étoit retranché dans 1471.
un parc, où l'on pouvoit ſans danger d'être forcez, attendre le Comte de Pembrok, qui s'avançoit de ſon côté. Le Duc ſe mit encore dans l'eſprit, qu'il y alloit de ſon honneur de ſe tenir ainſi ſur la défenſive. Sur cette fauſſe maxime le Duc de Gloceſtre qui commandoit l'avant-garde des troupes du Roy, ayant attaqué inutilement les retranchemens de celle de la Reine : Sommerſet qui en étoit le plus près, le voulut ſuivre dans ſa retraite, croyant que le Baron de Venloc poſté derriere lui, le ſoûtiendroit en cas qu'il eût beſoin de ſecours. Gloceſtre plus habile que lui, fit ſemblant de fuir pour l'attirer, & quand il le vit aſſez engagé, il le chargea avec tant de vigueur, qu'il le défit, & le mena battant juſques dans ſes travaux. Là Sommerſet trouvant Venloc dans le poſte où il l'avoit laiſſé, lui fendit la tête d'un coup de hache, comme à un perfide qui l'avoit trahi.

Cette action augmenta le deſordre que la défaite de ce Prince avoit déja mis dans le camp. L'arrivée du Roy y mit le comble. Il avoit ſuivi de près ſon frere : ainſi entrant avec lui dans le parc à la pourſuite des fuyards, il ébranla tellement d'abord tout le corps de l'armée de la Reine, qu'elle ne revint pas de cette ſecouſſe. On y com-

battit long-temps avec aſſez de valeur,
1456. pour avoir la gloire de s'être bien défendu, mais toujours avec trop de confuſion pour eſperer celle de vaincre.

La victoire demeura à Edoüard avec la couronne, qu'enfin on ceſſa de lui diſputer. Il n'épargna point le ſang, pour empêcher que perſonne ne fût deſormais ni en droit, ni en état d'y prétendre. Les deux Princes de Sommerſet ayant été pris dans le combat, eurent la tête tranchée avec pluſieurs autres. Edoüard fils d'Henry perit auſſi: Comines dit qu'il fut tué dans la mêlée, mais Polydore Virgile marque qu'ayant été fait priſonnier, il fut preſenté au vainqueur, & que le Roy lui ayant demandé pourquoi il avoit eu l'audace d'entrer dans ſes Etats à main armée, il avoit répondu fierement, qu'il étoit venu délivrer ſon pere, & recouvrer ſon propre heritage qu'on lui retenoit injuſtement. Sur quoi le Roy l'ayant pouſſé de la main, pour le faire retirer de devant lui, d'autres diſent lui ayant donné de ſon gantelet ſur le viſage, le barbare Duc de Gloceſtre, le Duc de Clarence, quoique ſon beau-frere, & le grand Chambellan Haſtings ſe jetterent ſur lui, & le maſſacrerent avec une ferocité ſans exemple.

Henry pere de ce Prince ne lui ſurvécut guéres. Edoüard étant de retour à Londres

dres, où le bâtard de Falcombrige avoit ten-
té quelque ſurpriſe ſous le nom du Roy 1471.
priſonnier, après qu'on eût puni Falcombri-
ge, on reſolut de ſacrifier Henry. Le Duc de Gloceſtre préſida à ce parricide, & le bruit même fut fort grand, qu'il en avoit été l'executeur. Quoi qu'il en ſoit, ce fut ainſi que finit Henry VI. fameux exemple de la fragilité des grandeurs humaines. Prince de peu de talens & de grandes vertus; fort malheureux ſelon le monde, fort heureux ſelon l'Evangile. Il fut mépriſé des hommes, qui l'ont regardé comme un eſprit foible, imprudent, ſtupide même & peu cenſé : c'eſt ainſi qu'en parle Comines injuſte contre ſon ordinaire à la memoire de ce pieux Roy : mais le ciel a relevé ſa gloire par des miracles faits à ſon tombeau, qui l'ont fait reverer comme un Saint. Henry VII. demanda ſa canoniſation : on ne ſçait ce qui l'empêcha de la pourſuivre ou de l'obtenir. Quelques-uns croyent que ce Monarque, naturellement ménager, craignit les frais de cette cérémonie, choſe peu croyable d'un ſi grand Roy: d'autres diſent qu'on répondit à Rome, qu'il falloit mettre de la difference entre un homme de bien & un Saint, raiſon encore moins vrai-ſemblable, puiſque l'Egliſe ne connoît point de ſainteté plus élevée, que celle d'un homme qui ſçait conſerver une vie pure dans la corruption

de la Cour, & une patience constante parmi de longues adversitez. Il y a bien plus d'apparence, à ce que d'autres en ont écrit, qu'Henry VII. mourut avant qu'on eût fait les informations necessaires à cette canonisation, à laquelle son successeur ne se trouva ni en mesures, ni en humeur de s'interesser.

1471. Par la mort d'Henry furent éteints le nom & la Maison de Lancastre. Edoüard rechercha jusqu'à ceux qui en étoient sortis par les femmes. Le jeune Comte de Richemont n'auroit pas échapé à son ambition, si son oncle, toûjours habile à se sauver dans les naufrages, ne l'eût emmené en France avec lui. Après la bataille de Teukesbury, le Roy envoya Thomas Vagham dans la principauté de Galles, pour se saisir adroitement & sans bruit de ces deux Seigneurs : mais Pembrok en fut averti, & ayant prévenu Vagham, le fit lui-même donner dans un piege où il le prit & le fit mourir. S'étant défait de cet ennemi caché, il eut à se défendre d'un autre qui l'attaqua à force ouverte, & l'assiegea dans son château: mais y ayant été secouru, il en sortit avec son neveu dont il ne se séparoit point, & trouvant un vaisseau tout prêt à faire voile en Normandie, il s'embarqua pour y passer, à dessein de se retirer à la Cour de France. La tempête le jetta sur les côtes de Bretagne, où ayant

pris terre, il fut mené au Duc, qui le retint lui & ſon neveu dans une longue captivité, mais que ce Prince ſçut adoucir par tous les bons traitemens poſſibles, ſur-tout par l'aſſurance qu'il leur donna, que s'il les retenoit pour ménager quelque interêt de ſon Etat avec le Roy d'Angleterre, ce n'étoit point dans le deſſein de les lui remettre entre les mains. 1471.

Tous les partiſans de la Roſe rouge furent punis à proportion du rang qu'ils tenoient dans la faction, & des ſervices qu'ils y avoient rendus. L'Archevêque d'York fut envoyé priſonnier dans le château de Guynes, d'où il ne ſortit que pour mourir d'un noir chagrin qui l'y avoit ſaiſi. Le Comte d'Oxford fut enfermé à Hames, & y demeura douze ans entiers, & ſa femme ſœur du Comte de Warvik, obligée à vivre de ſon travail par la confiſcation de tous ſes biens. Le Duc d'Exceſtre beau-frere d'Edoüard s'étoit retiré dans un aſyle, croyant que le credit de ſa femme lui pourroit obtenir quelque grace: mais cette dénaturée Princeſſe, bien loin de s'employer pour lui, demanda d'en être ſeparée, & l'obtint. Le deſeſpoir lui fit quitter le lieu où il s'étoit refugié, & il fut quelque temps après trouvé mort ſur le bord de la mer, ſans qu'on pût jamais découvrir par quel accident il avoit peri.

Il y a apparence qu'Edoüard ne haïſſoit

davantage perſonne dans la faction de Lan-
1471. caſtre, que la courageuſe Amazone qui l'avoit ſoûtenuë ſi long-temps, & remis ſur pied tant de fois. On la prit ſur le champ de bataille, où elle animoit les ſiens au combat, qui leur eût été plus heureux, ſi ſes avis euſſent été ſuivis. On la mena dans la Tour de Londres, où le reſpect de ſon ſexe & de ſon ſang, peut-être même de ſa vertu, donna au vainqueur des égards pour elle dont elle ne lui tint pas grand compte. La vie qu'il ne lui ôta pas en lui ôtant la liberté, fut une triſte grace pour elle, puiſque ſon hiſtoire nous aſſûre qu'elle paſſa le reſte de ſes jours en pleurs, ayant toûjours devant les yeux l'image du Prince de Galles ſon fils, de la perte duquel rien au monde ne fut capable de la conſoler, que l'eſperance de le ſuivre. Après quelque temps de priſon, les Rois de France & de Sicile la redemanderent, & l'obtinrent à certaines conditions qui ne ſont pas de mon ſujet. Ainſi elle quitta l'Angleterre l'an mil quatre cens ſoixante & quinze, &
1475. vint montrer en ſon païs un exemple des injuſtices que fait ſouvent la fortune aux plus grandes vertus. Elle y mourut ſept ans après, & fut inhumée à Saint Maurice d'Angers.

Edoüard étoit tellement reſolu à tout ſacrifier pour regner ſûrement, qu'il ne pardonna pas même à ſon frere des pa-

roles inconſiderées, qui marquoient plus de mauvaiſe humeur que de mauvaiſe volonté. 1476.

Le Duc de Clarence, eſprit inquiet & naturellement jaloux, avoit retrouvé dans la Cour d'Edoüard les mêmes ſujets de chagrin qui l'en avoient autrefois éloigné. Les parens de la Reine y étoient les maîtres, & toutes les graces alloient à eux. Rien n'étoit au-deſſus de leur ambition, & tout nouvellement Rivers ſon frere avoit bien oſé aſpirer à épouſer l'heritiere de Bourgogne, le plus grand parti qui fût en Europe. La jalouſie, l'indignation, le dépit fit parler le Duc d'autant plus indiſcretement en cette occaſion, qu'il aſpiroit à ce mariage, & qu'il intriguoit pour cela ſecretement avec la Ducheſſe de Bourgogne ſa ſœur. Sa colere éclata contre le Roy même, dont il tint de mauvais diſcours, diſant entre beaucoup d'autres choſes injurieuſes à ce Prince, qu'il n'étoit pas fils du Duc d'York, qu'il avoit uſurpé le trône contre la bonne foi ſur Henry, qui ſelon un traité ſolemnel & autoriſé par le Parlement, en devoit demeurer en poſſeſſion durant ſa vie.

La Reine & ſes parens ne manquerent de relever toutes ces paroles, & d'y mettre toute la gloſe neceſſaire à les faire entendre dans le ſens qu'ils leur vouloient donner. La Reine étoit piqué d'un côté,

de ce que le Duc de Clarence traversoit
1477. le mariage de son frere; & de l'autre, elle craignoit toûjours que le Roy venant à mourir, il ne s'emparât de la couronne, & ne l'ôtât à ses enfans. Le traité fait en France entre lui, la Reine Marguerite & son fils, par lequel il devoit regner, la famille d'Henry manquant, lui revenoit souvent dans l'esprit, & une espece de prophetie, portant qu'un homme dont le nom commençoit par la lettre G, devoit succeder à Edoüard, avoit augmenté ses ombrages, le Duc de Clarence ayant nom Georges, & personne ne s'avisant qu'il y avoit un Duc de Glocestre, tant les hommes sont peu clairvoyans dans le mystere de leur destinée.

On peut juger combien les discours imprudens du Duc de Clarence redoublerent les craintes de la Reine, & avec quelle éloquence elle les inspira au Roy. Ce Prince qui n'en étoit déja que trop susceptible, en fut si vivement frappé, qu'il traduisit son frere au Parlement, & lui fit faire son procès. On prétend qu'il adoucit sa peine, en changeant le genre de mort auquel il avoit été condamné, en celui d'être noyé dans un tonneau de vin grec. L'adoucissement est bizarre, & quoi qu'en dise le Chancelier Morus, qui veut faire passer cette action pour un effet de clemence en ce Roy, j'y trouve quelque chose

de barbare, qui choque plus l'humanité, que le plus cruel ſupplice. 1478.

Jamais couronne conteſtée ne parut mieux affermie dans une famille, que celle d'Edoüard dans la ſienne. La crainte, l'eſtime, l'affection des peuples, qui ſont les trois appuis des trônes, ſembloient rendre inébranlable celui de ce Prince, pour lui & pour ſa poſterité. Il s'étoit défait de ceux qui pouvoient avoir quelque droit, ou qui témoignoient avoir envie d'y prétendre, horſinis du Comte de Richemont : mais il avoit tellement mis le Duc de Bretagne dans ſes interêts, par les ſolides avantages qu'il faiſoit trouver à ce Prince à bien garder ſon priſonnier, qu'il n'en apprehendoit plus rien.

D'ailleurs le merite d'un Roy qui avoit gagné ſept ou huit batailles, & conquis deux fois un grand Royaume, faiſoit regarder Edoüard comme un homme extrêmement ſuperieur aux autres, & digne de leur commander. Le bon ordre qu'il mit dans l'Etat, & le credit qu'il acquit au dehors, augmenta beaucoup cette eſtime. Diverſes raiſons l'engagerent à vivre en paix avec Loüis XI. malgré les ſollicitations de l'inquiet Duc de Bourgogne, & l'inclination des Anglois. Quelques-uns le blâmerent d'avoir laiſſé échaper cette occaſion de recouvrer en France ce que ſon prédéceſſeur y avoit perdu. Il

avoit de quoi s'en justifier sur l'esprit va-
1478. gue du Bourguignon, qui ne donnoit nulles bornes à ses entreprises, & qui périt enfin dans ses vastes projets : mais sans avoir recours à cette apologie ; il fit la paix avec Loüis avec tant de dignité, & de gloire pour lui & pour sa nation, qu'elle lui donna un nouveau relief. Excité par le Duc de Bourgogne, il avoit amené en France une grande armée, & toutes choses paroissoient se disposer à une seconde ligue des Bourguignons & des Anglois, aussi funeste à la France que la premiere : mais Edoüard s'apperçut bientôt, que ni Charles n'avoit la solidité de son pere, ni Loüis la foiblesse de son ayeul. Charles étant déja attaché à une nouvelle entreprise, ne lui tint rien de ce qu'il lui avoit promis, & dans une conference qu'Edoüard eut à Amiens avec Loüis, il conçut une idée de ce Prince, qui lui ôta l'envie de l'avoir pour ennemi.

Ce fut le chef-d'œuvre de Loüis XI. dans le mauvais plan que lui fit former sa haine pour le sang de Bourgogne, que cette paix avec Edoüard, & la souplesse avec laquelle il sçut l'entretenir jusqu'au bout : mais elle fut si glorieuse à Edoüard, que ceux des François qui n'alloient pas autant au solide que leur Roy, & qui ne voyoient pas si loin, en eurent

honte, & euſſent mieux aimé courir encore un plus grand riſque que d'être en 1479.
ſeureté à ce prix. En effet le Roy d'Angleterre ſe fit rechercher d'une maniere, que la Majeſté de la Monarchie Françoiſe peut à peine ſouffrir dans la neceſſité. Une penſion de cinquante mille écus, payable dix ans durant à ce Prince pour les frais de ſon entrepriſe, fut ce qu'il y eut dans ce traité de plus humiliant pour la France, & de plus honorable à Edoüard, qui retourna dans ſon pays chargé des dépoüilles d'un Prince avec qui il avoit fait amitié. La reſtitution qu'il ſe fit faire par Jacques III. Roy d'Ecoſſe de la celebre place de Barvik, donnée aux Ecoſſois par Henry VI. fut une nouvelle proſperité qui donna de l'éclat à ſon regne, & augmenta notablement la veneration qu'on avoit pour lui.

Pendant qu'Edoüard s'attiroit ainſi le reſpect de ſes ſujets par des actions d'éclat, 1480
il s'en faiſoit aimer avec tendreſſe par des manieres populaires, qui lui gagnerent le cœur de ceux même qui autrefois l'avoient haï. A lire les Hiſtoriens de ſa vie dans ces paiſibles années de ſon regne, il paroît qu'on avoit oublié qu'il eût jamais verſé de ſang : tant chacun le conſideroit comme le modelle des bons Rois. Heureux ſi parmi les qualitez qui le rendoient ſi cher aux hommes, il eût un peu

plus mêlé les vertus qui rendent les hom-
1480. mes agréables à Dieu ; Prince peu religieux, & ce qui en est une suite, d'une probité peu exacte ; voluptueux jusqu'à la débauche, & d'une vie qu'un Epicurien moderé eût désavoüée. Son apparente prosperité ne trompa pas long-temps sa Cour. Il mourut le treiziéme d'Avril l'an
1483. mil quatre cens quatre-vingt-trois, la quarante-uniéme de son âge, pour verifier ces mots de David, que les hommes de sang abregent leurs jours. Les uns attribuerent sa mort à un embonpoint excessif, d'autres au chagrin que lui donna le mariage du Dauphin, promis par Loüis à sa fille, avec la Princesse d'Autriche. Il n'eut pas plûtôt expiré, que quelques précautions qu'il eût prises pour assurer la Couronne à son fils, qui fut Edoüard cinquiéme du nom, on s'apperçut que celui même, qu'il avoit chargé en mourant de la lui affermir sur la téte, caballoit pour la lui ravir.

Pour exercer cette justice sur la posterité d'Edoüard IV. comme le Ciel s'étoit servi de lui pour en exercer une pareille sur le petit-fils d'Henry IV. & d'Henry VI. pour punir Edoüard III. dans Richard second, l'instrument dont Dieu se servit fut le cruel Duc de Glocestre : ame perverse dans un corps mal-fait. Thomas Morus, qui a écrit son histoire, fait de

lui un portrait affreux, dont voici les principaux traits. C'étoit un petit homme, laid, contre-fait, d'un regard farouche, d'un tour de visage auquel il falloit s'accoûtumer. Il avoit eu dès sa naissance quelque chose de monstrueux. Il fallut ouvrir le ventre à sa mere pour le faire venir au monde : il vint les pieds les premiers, & à ce que quelques-uns disoient, ayant déja des dents. Mais ce qui rendit sa naissance plus funeste, c'est qu'il nâquit sans foi, sans principes, sans conscience, sans probité, fourbe, hypocrite, dissimulé, & ne faisant jamais plus de caresses, que quand il vouloit plus de mal. Cruel par ferocité & par ambition, comptant pour rien la mort d'un homme, dont la vie nuisoit à ses desseins. Brave au reste, & assez né pour la guerre, mais plus encore pour les intrigues de la Cour, dont il sçavoit mieux qu'homme du monde l'art de nourrir les factions, & d'en profiter à propos. Personne ne conduisoit un dessein ni avec plus d'esprit, ni avec plus de secret. Jamais il ne dit à deux une chose qu'il suffisoit de dire à un, jamais il ne prévint le temps de la dire, & il étoit si maître de faire le personnage qu'il vouloit, qu'on ne le devinoit pas aisément. L'argent ne lui coûtoit rien à répandre : mais comme il donnoit son bien sans retenuë, il prenoit celui d'autrui sans scrupule.

1483.

Tel fut Richard Duc de Glocestre,
1483. l'usurpateur de la couronne d'Angleterre sur le jeune Edoüard V. son neveu. Quelques-uns croyent que prévoyant par les intemperances du Roy son frere, qu'il laisseroit ses enfans mineurs, il avoit formé & préparé cette entreprise dès le vivant du Roy Henry, & que c'étoit en cette vûë qu'il avoit voulu être lui-même témoin de sa mort, s'il n'en avoit pas été le ministre. On le soupçonna d'avoir eu part à celle du Duc de Clarence, par la froideur avec laquelle il sollicita pour ce Prince, qui étant son aîné, lui auroit été un obstacle pour parvenir à la couronne. D'autres disent que ce fut l'occasion du bas âge de ses neveux, qui les rendant faciles à supplanter, lui en fit naître le dessein. Quoi qu'il en soit, dès qu'il eut appris à YORK, où il étoit alors, la mort inopinée du Roy, qui l'avoit déclaré tuteur du Prince son fils aîné, & de tous ses autres enfans, il prit la résolution d'opprimer ses pupilles, & de profiter de leurs dépoüilles.

Pour venir à bout de ce dessein, Richard avoit bien des choses à faire, toutes également difficiles. Premierement il falloit retirer le Roy d'entre les mains des parens de la Reine, qui avoient une faction puissante, & qui étoient tous gens de cœur. Le feu Roy leur avoit confié

l'éducation de ce jeune Prince; actuellement élevé à Ludlou par Antoine Wodvile Comte de Rivers, un de ses oncles maternels, qui le devoit amener à Londres accompagné de bonnes troupes, de crainte que d'autres ne s'en saisissent, le Duc ne le pouvant enlever sans mettre aussi des troupes sur pied, & faire un éclat dangereux, même pour le succès de son projet. Après s'être rendu maître du Roy, il falloit l'être des affaires, & avoir un titre pour employer l'autorité & les forces de l'Etat à l'execution des actions violentes, qui devoient préparer la révolution. Il falloit de plus donner au moins quelque couleur à la tyrannie, pour la rendre moins odieuse au peuple, & l'établir plus solidement. Enfin il falloit couvrir sa marche, & jusqu'au temps de l'invasion paroître bon serviteur du Roy. Que ne fait point un habile scelerat à qui nul crime n'est un obstacle, & que la conscience ne contraint point? Pour commencer par couvrir sa marche, le Duc se trouvant alors près d'York, y assembla la noblesse, & ayant lui-même prêté serment de fidelité au nouveau Monarque, il le reçut des autres en son nom. Outre cela il écrivit à la Reine des Lettres pleines d'assurances & de son attachement pour elle, & de son zele pour ses enfans.

1483.

1483. Après avoir ainſi éblouï le public, il crût pouvoir intriguer ſeurement, & voici comme il s'y prit. Deux factions avoient partagé fort long-temps la Cour du feu Roy: l'une des parens de la Reine, que ce Prince combloit de richeſſes, & élevoit aux plus grandes Charges, au préjudice même des ſiens: l'autre, de tous ceux à qui la fortune de ces hommes nouveaux donnoit de la jalouſie, à la tête deſquels le Duc de Clarence avoit malheureuſement péri. La mort de ce Prince n'avoit pas éteint la haine des Wodviles & des Grays dans les cœurs du parti contraire. En étant devenus plus odieux, ils n'en avoient que plus d'ennemis, dont le grand Chambellan Haſtings, & Henry Duc de Buckingham avoient été ouvertement les chefs, juſqu'à ce qu'Edoüard ayant appellé à la mort les uns & les autres, & les ayant reconciliez, ils étoient demeurez aſſez calmes, & conſpiroient d'aſſez bonne foi à établir l'heritier d'un maître, dont le ſouvenir leur étoit cher.

Richard ne laiſſa pas long-temps ces deux factions dans cette union. Ayant beſoin de l'une pour détruire l'autre, il réveilla ſi à propos la jalouſie de Buckingham & du grand Chambellan Haſteings, contre les Wodviles & les Grays, qu'il les anima plus que jamais. La poſſeſſion où ceux-là étoient de la perſonne du jeu-

ne Roy, les meſures qu'ils prenoient pour la conſerver, furent des ſujets plauſibles 1483.
au malicieux Duc pour faire élever ceux-ci contre eux, & les faire entrer, ſans qu'il eût beſoin de s'ouvrir pour lors davantage, dans le deſſein qu'il avoit de s'emparer du Prince. La maniere dont il parla au Duc de Buckingham, qui l'étoit allé trouver, & à d'autres du même parti, qui s'étoient aſſemblez autour de lui, aida encore beaucoup à la perſuaſion. *Pourrions-nous ſouffrir*, leur dit-il, *qu'un Roy, à l'âge où eſt le nôtre, demeurât entre les mains des parens de ſa mere, en ayant du côté paternel, à qui la naiſſance, les talens, les ſervices rendus à l'Etat donnent tant d'avantage ſur eux? Il n'eſt ni de la dignité de la couronne, ni de notre interêt qu'il en ſoit ainſi. Un Roy d'Angleterre n'eſt pas honoré de cette foule de parens d'un ſang ſi diſproportionné au ſien. Nous lui convenons mieux, nous parons plus ſa Cour, nous lui donnons des ſentimens & des conſeils plus dignes de lui. L'experience nous a fait voir, qu'ils lui en peuvent inſpirer contre nous, qui nous doive faire ſouhaiter qu'on les éloigne de ſa perſonne. Je crois que vous n'avez pas oublié, que le pere, quoique d'un âge mûr, s'eſt laiſſé gouverner par eux; nous en avons ſenti les effets: à combien plus forte raiſon devons-nous craindre que le fils, tendre encore & ſans experience, ne voyant qu'eux,*

n'écoute qu'eux ? hé que n'avons-nous point
1483. *à craindre de gens violens auprès d'un enfant credule, quand nous nous ſouvenons qu'à leur ſuggeſtion, un Monarque fort éclairé a trempé ſes mains dans le ſang d'un frere. Nous avons échappé ces perils : il n'eſt pas de notre prudence de nous y expoſer une ſeconde fois. Je ne crois pas qu'il ſoit neceſſaire de prévenir des gens d'eſprit contre la vaine confiance, que pourroit inſpirer à des duppes une fauſſe reconciliation. Vous ſavez trop le monde, pour ignorer que de tels ennemis ne pardonnent point, & que l'unique moyen de ſe mettre à couvert du mal qu'ils font, eſt de les mettre en état de n'en pouvoir faire.*

Ces remontrances intereſſoient ceux qui les oüirent par trop d'endroits, pour n'avoir pas un prompt effet. Les lettres que Richard écrivit par des gens affidez à Haſtings, & à d'autres perſonnes abſentes, pour leur repreſenter les mêmes choſes, trouverent les mêmes diſpoſitions. Ainſi fut formée la caballe, & le projet d'éloigner du Roy ceux qui s'en étoient rendu maîtres, & pour le faire plus ſeurement, on convint d'uſer d'artifice avant que d'en venir à la force. On fit repreſenter à la Reine par des gens même de ſa confidence, que la maniere dont ſes parens vouloient conduire le Roy à Londres, commençoit à remuer les eſprits ; que pour prendre trop de ſeuretez, ils

s'expo-

s'exposoient eux-mêmes à de grands revers, & mettoient l'Etat en danger; que les parens paternels du Roy ne le verroient pas patiemment possedé ainsi par autrui; que les factions se renouvelleroient; qu'elles causeroient une guerre civile, & qu'il restoit encore assez d'étincelles des anciens incendies, pour faire de nouveaux embrasemens; qu'il s'agissoit d'établir le Roy, & non point de s'en rendre maître, de lui asseurer la couronne, & non de s'assurer de lui; que le premier interêt d'une Reine mere étoit de voir son fils sur le trône recevoir indifferemment les hommages de tous ses sujets; qu'on faisoit le reste à loisir; qu'étant habile comme elle étoit, le cœur du Roy ne lui pouvoit échapper, & qu'elle seroit toûjours maîtresse de le tourner où elle voudroit; que pour le present, il importoit au repos de l'un & de l'autre, que le Prince parût aux yeux des peuples comme le commun maître de tous ses sujets, non comme esclave d'une partie, & qu'il entrât dans la capitale, non pas gardé par des soldats, mais entouré de tous les Grands, & de toute la noblesse de son Royaume. 1483.

Ce discours persuada la Reine, qui dépêchant incontinent des couriers au Comte son frere, lui fit changer de résolution. Il prit celle d'amener le Roy sans autre

escorte que de sa suite, Richard Gray,
1483. l'un des fils de la Reine, & Thomas Vagham son parent étoient avec lui. Ils se mirent en chemin, & comme ils furent arrivez à Northampton, le Comte y ayant quelque affaire, laissa partir le Roy avec Gray, qui alloient coucher à Stonyngtratford, faisant son compte de les rejoindre le lendemain ou le jour d'après.

Rivers étoit occupé des choses qui avoient causé son séjour, lorsqu'on lui vint annoncer la venuë des Ducs de Glocestre & de Buckingham, qui ayant été informez des ordres donnez par la Reine, & du peu d'escorte du Roy, étoient venus avec main-forte se mettre en possession de ce Prince, & s'asseurer de ses conducteurs. Il ne parut pas à leur arrivée qu'ils fussent venus à ce dessein. Leurs gens étoient demeurez derriere, & ils étoient entrez dans la ville suivis seulement de leurs domestiques, comme allant au devant du Roy, & cherchant par civilité le Comte, qu'on leur avoit dit être demeuré en chemin. Rivers averti de leur venuë, & n'y soupçonnant rien de mal, alla gayement au devant d'eux, & les reçut avec une franchise à laquelle ils répondirent mal. Pendant qu'ils s'entretenoient ensemble, les troupes des deux Ducs avançoient, & se saisissoient des chemins aux environs de Northamp-

ton : Sur quoi la nuit étant ſurvenuë, & chacun s'étant retiré, la ville même s'en trouva pleine, & Rivers qui s'étoit mis au lit, fut averti par le tumulte qu'il étoit priſonnier ſans le ſçavoir, qu'on gardoit toutes les avenuës, & que perſonne ne ſortoit plus de Northampton ſans être arrêté. A cette nouvelle le Comte ſe leve, & s'en allant trouver les deux Ducs, qui ne s'étoient point couchez, il leur demande l'éclairciſſement de ce qui lui paroiſſoit un ſonge. Les reproches qu'ils lui firent lui expliquerent l'énigme, & plus encore l'ordre qu'ils donnerent à leurs Gardes de l'arrêter. Cette expedition faite, ils partirent, & firent tant de diligence, qu'ils arriverent à Stonyngratford au moment que le Roy en alloit ſortir. Ayant eu loiſir de l'aborder avant qu'il ſe fût mis en chemin, ils ſe jetterent à ſes pieds, & lui firent mille proteſtations d'un attachement inviolable : mais appercevant près de lui Richard Gray & Thomas Vagham, ils quitterent le ton ſoûmis, & parlerent à ces deux Seigneurs avec une hauteur menaçante, qui conſterna les aſſiſtans, & remplit de crainte le jeune Roy. Ils ne s'en tinrent pas aux menaces. Après avoir objecté à Gray divers crimes, dont ils accuſoient ſon frere le Comte de Dorceſtre & lui, ils l'arrêterent, & l'envoyerent avec le Comte de Rivers, & Vagham leur 1483.

parent à Pomfret, avec ordre de les bien
1483. garder. Le Roy qui avoit pour Richard Gray une tendresse particuliere, parla à son oncle pour le justifier, & voyant que les paroles étoient inutiles, il eut recours à ses larmes, qui furent aussi peu écoutées. A cela près, le Duc de Glocestre en usa toûjours à son égard avec une grande affectation de respect. Il lui changea ses Officiers, mais il eut soin qu'il fût servi avec plus d'exactitude qu'il ne l'avoit encore été.

Ce changement obligea la Cour à faire quelque séjour de plus qu'elle ne s'étoit proposé d'abord. Quand tout fut reglé, on se mit en chemin, & le reste du voyage se fit avec d'autant plus de dignité, que le cortege étoit plus noble, & devenoit tous les jours plus nombreux.

Le premier bruit qui vint à Londres de l'emprisonnement des Seigneurs qu'on avoit envoyez à Pomfret, mit toute la ville en émeute. La Reine crut ses enfans perdus, & le peuple ne douta point qu'une nouvelle révolution ne fît bientôt voir sur le trône quelque nouvel usurpateur. La Reine ne se rassura point, & croyant déja voir son palais assiegé par le Duc de Glocestre, elle chercha au pied des autels un asile contre la tyrannie, en se retirant précipitamment dans l'Abbaye de Westminster, où elle emmena ses en-

sans. Le peuple se calma par les soins d'Hastings, qui sur les lettres qu'il reçut de ceux qui étoient à la suite du Roy, fit sçavoir par-tout que les deux Ducs qui en avoient pris la conduite étoient les premiers à lui rendre tous les honneurs qu'on devoit à sa dignité. Leurs amis ajoûtoient à cela, que les Seigneurs envoyez à Pomfret étoient des esprits factieux, qui vouloient seuls posseder le Roy, pour s'enrichir des dépoüilles du peuple; qu'on avoit découvert leurs desseins, & qu'on en instruiroit le public par des preuves si évidentes, que chacun loüeroit la moderation de ceux qui s'étoient contentez de les mettre hors d'état de nuire. 1483.

Plus la Cour approchoit de Londres, plus les ombrages se dissipoient, & ils s'évanoüirent enfin tout-à-fait, quand le peuple eut vû de ses propres yeux à l'entrée du Roy dans la ville, l'empressement du Duc de Glocestre à honorer la cérémonie par tout ce qui en pouvoit augmenter l'éclat. Par-là il prévint tellement les esprits, que le Parlement qu'on avoit eu soin de convoquer pour ce temps-là, le declara Protecteur du Royaume, avec toute l'autorité attachée par les loix à ce titre.

Richard se trouvoit avancé dans l'execution de ses plans, par l'usage du pouvoir souverain qu'on lui venoit de confier; mais il ne se crut pas au bout. Il avoit le

Roy entre les mains, mais le Duc d'York lui
1483. manquoit, enlevé par la Reine sa mere dans un lieu, dont nulle puissance n'avoit encore tenté jusques-là de violer l'immunité, il ne pouvoit faire perir l'un sans l'au-l'autre, qu'il ne se laissât un concurrent, duquel son parricide même rendroit tous les gens de bien partisans. Eclairé comme il étoit, il jugea bien qu'en les faisant mourir tous deux, il lui falloit un grand parti, pour monter & se maintenir sur un trône, où après un tel attentat, il n'y avoit que la crainte & le temps qui pût accoûtumer les peuples à le voir.

Pour tirer le Duc d'York de l'asyle où la Reine le retenoit, le Protecteur comprenant bien que ses prieres seroient inutiles, & que tout ce qui viendroit de lui seroit suspect à la Princesse, engagea le Parlement à se mêler de cette affaire, dont il representa l'importance par un discours fort artificieux. L'injure que faisoit la Reine à toute la nation Angloise par cette défiance affectée, les mauvais effets qu'elle auroit pour l'honneur de la Monarchie chez les étrangers, le préjudice que recevroient les deux Princes d'être élevez separément, de prendre des airs, des maximes, des inclinations opposées, les malheurs que l'Etat avoit sujet de craindre un jour de ces principes de contrarieté, & diverses raisons semblables furent étallées dans cette harangue

avec beaucoup d'art, & d'apparence de zele pour le bien public. Ensuite de quoi l'Orateur conclut à charger le Cardinal Burschier Archevêque de Cantorbery, de tenter sur cela la Reine, & s'il ne la persuadoit pas, à lui ôter son fils de force, prétendant que l'asyle n'étoit que pour ceux qui avoient quelque chose à craindre, & que le Prince étant en seureté, ce qui étoit asyle aux autres ne l'étoit point à son égard. 1483.

Le Duc ayant cessé de parler, plusieurs furent de son avis : mais les Evêques se recriant contre la proposition de violer l'asyle, sous quelque prétexte que ce fût, on ne décida rien sur ce point, & supposant que l'autorité & les remontrances du Cardinal vaincroient enfin l'esprit de la Reine, on le pria de n'omettre rien pour obtenir son consentement à la réunion des deux freres.

Jamais éloquence ne fut employée plus inutilement pour persuader, que celle de Burschier en cette occasion. Après de longues conversations, où ce Prélat bien intionné pour la bonne cause, plaida la mauvaise avec toute l'ardeur possible, la Reine à qui il fit entendre le doute qu'on formoit sur l'asyle, & le danger qu'il y avoit qu'on ne lui ôtât par violence ce qu'elle ne donneroit pas de bon gré, se rendit moins à ses raisons qu'à la necessité & au

temps. Elle ſe fit amener le Prince, & le
1483. prenant par une main: *Vous le voulez, mon pere*, dit-elle, en le montrant au Cardinal, *je vous le donne, ayez-en ſoin. Puiſque vous êtes ſon paſteur, défendoit cette brebis innocente de la fureur des loups ſanguinaires, qui la cherchent pour la dévorer. Vous vous chargez de plus que vous ne penſez, je vous en demanderai compte un jour devant Dieu & devant les hommes. Vous m'accuſez de timidité, prenez garde que je n'aye ſujet de vous accuſer de trop de confiance.* En prononçant ces mots, elle donna la benediction à ſon fils, le baiſa tendrement, diſant que ce ſeroit peut-être la derniere fois, & ſe retira pour donner plus de liberté à ſes larmes, & à ſes triſtes reflexions.

Le Duc de Gloceſtre reçut le Prince des mains du Cardinal Archevêque avec des démonſtrations de tendreſſe, auſquelles il ne manquoit que la ſincerité. Perſonne ne pouvoit neanmoins ſe perſuader qu'il n'y en eût pas, à voir les ordres empreſſez que cet eſprit fourbe donnoit pour le couronnement du Roy, qu'il mena avec ſon frere loger en attendant dans la Tour, d'où la coûtume eſt que ceux qui ſont de cette cérémonie commencent leur marche, pour conduire le nouveau Monarque à Weſtminſter.

Pendant que tout Londres étoit occupé aux préparatifs de la fête, d'autres ſoins & d'autres

d'autres pensées agitoient l'esprit du faux Protecteur. Maître des Princes & de leur destinée, il vouloit être seur de la sienne, & ne se rendre pas son crime inutile. Pour cela, il avoit besoin de gagner quelques-uns des Grands, & d'en perdre d'autres, s'il ne les pouvoit gagner. Le Duc de Buckingham & Hastings étoient ceux qui en ce temps-là donnoient le branle aux grandes affaires. Il parla au premier lui-même, & se servit de Catesbi, ami infidele du second, pour l'attirer, ou pour mieux prendre le temps de le faire perir. Le Duc de Buckingham parut surpris à la proposition d'un crime, auquel n'ayant jamais pensé, car c'est la plus commune opinion, il n'avoit pas eu le loisir d'y accoûtumer sa conscience. Il demeura interdit, & la foule de pensées confuses qui se presenterent tumultuairement à son esprit, lui ôta durant quelque temps la liberté de la parole. Le Protecteur qui s'apperçut de l'embarras où il l'avoit mis, jugea qu'il le falloit pousser dans ce moment d'incertitude. *Il n'est plus temps de déliberer sur un parti pris*, lui dit-il, *nous sommes engagez trop avant pour ne pas aller jusqu'au bout. Quand on offense jusqu'à un certain point, comme il ne faut point esperer de pardon, il ne faut point faire de misericorde. Il faut achever de perdre les Grays & les Vodviles, ou ils nous perdront; & si nous ne perdons avec eux ceux*

1483.

qui seront un jour en pouvoir & en obligation
1483. *même de les venger, qu'aurons-nous fait, que de nous être creusé de nos propres mains un précipice où nos ennemis nous ferons perir? Prévenons-les. Ma naissance me donne le sceptre, que j'arrache d'une foible main qui en soutiendroit mal le poids: j'en porterai la charge, & vous en partagerez les fruits. Voyez dès cette heure ce qui vous convient, & soyez seur que les effets surpasseront toûjours mes promesses.*

Quelque interessant que fût ce discours, le Chancelier Morus assure que ce ne fut pas tant l'interêt qui engagea le Duc de Buckingham dans la conspiration du Duc de Glocestre, que les pas qu'il avoit déja faits, qui l'avoient mené trop avant pour lui laisser le retour facile. Il ne laissa pas neanmoins de tirer promesse du Protecteûr, que quand il seroit Roy, il le mettroit en possession du Comté d'Hereford qu'il prétendoit lui appartenir, à quoi le feu Roy Edoüard IV. n'avoit jamais voulu entendre.

Ce complot fait, les Ducs travaillerent à ramasser chacun leurs amis, & à en former un parti. Leurs intrigues eurent un prompt succès: mais quelque soin qu'ils se donnassent de recommander le secret, ils ne pûrent empêcher qu'un bruit sourd ne se répandît dans la ville, qu'il se préparoit sous main quelque scene, dont l'issuë

ſeroit tragique. Ce bruit paſſa d'abord chez les Grands pour une de ces terreurs populaires, qui n'ont point d'autre fondement, que l'oiſiveté de ceux qui n'ayant rien à faire, s'occupent à deviner les ſecrets de l'Etat: mais les frequentes aſſemblées qui ſe tenoient chez le Protecteur, où peu de gens, & toûjours les mêmes, ſe trouvoient à certaines heures, commencerent à donner des ſoupçons qui firent peine aux moins timides. Des paroles échappées aux conjurez, pour avertir leurs proches & leurs amis d'être moins aſſidus auprès du Roy, la ſolitude qu'on remarqua depuis un certain temps chez ce Prince, la groſſe cour du Protecteur, firent ouvrir les yeux à pluſieurs. Le ſeul Haſtings parut tranquille parmi l'émotion de tous les autres, & la raiſon qu'il en apporta à Thomas Stanley, celui que Marguerite de Lancaſtre mere du Comte de Richemond avoit épouſé en troiſiéme nôces, étoit que Cateſbi ſon ami, confident du Duc de Gloceſtre, ne lui avoit parlé de rien. Il éprouva bientôt lui-même que c'étoit une mauvaiſe raiſon. Cateſbi étoit un perfide qui le vendoit au Protecteur, & qui ayant deſeſperé de le faire entrer dans ſes deſſeins, preſſa ce Prince de s'en défaire, comme du plus dangereux ennemi qu'euſſent dans Londres les conjurez. 1483.

Le Protecteur vit bien qu'en effet il n'y

avoit plus de temps à perdre, & que l'af-
1483. faire étant venuë au point de sa maturité, on la gâtoit en la retardant. Sur cette necessité, ayant pris sa derniere résolution, il prit ses mesures, il donna ses ordres, & disposa ses satellites pour les sanglantes executions qui devoient lui frayer le chemin au trône. Il fut si bien servi, qu'en même temps on mit à mort les prisonniers qu'il faisoit garder à Pomfret, & on coupa dans la Tour de Londres la tête au grand Chambellan Hastings. Il fit arrêter l'Archevêque d'York, l'Evêque d'Ely, & Thomas Stanley, & jetta tant de terreur dans tous les esprits, que personne n'osa rien tenter pour s'opposer à ses cruautez. Il vit bien qu'il ne trouveroit guéres plus d'obstacles à son ambition, & qu'il ne tenoit qu'à lui de se faire proclamer Roy: mais il ne crut pas cet évenement encore assez bien préparé. Malgré tant d'actions violentes qui le faisoient regarder comme un tyran, il avoit la délicatesse de ne pas vouloir passer pour un Usurpateur; & il poussa la chose si loin, qu'il voulut paroître forcé à accepter une couronne qu'il envahissoit par tant d'attentats.

Pour diminuer l'infamie d'un crime, le Duc de Glocestre en commit un autre. Pour ne pas paroître Usurpateur, il deshonora sa famille, même sa mere, qui vivoit encore, alleguant qu'Edoüard IV. & son

frere le Duc de Clarence, n'étoient point fils de Richard Duc d'York, mais de certains amans qu'il donnoit à la Duchesse, & ausquels il disoit que ces Princes ressembloient trop, pour n'être pas de même sang. Comme il avoit sur-tout interêt que ses neveux passassent pour illegitimes, il s'appliqua particulierement à rappeller le souvenir du mariage de leur pere, & prétendit tout de nouveau, qu'avant que d'épouser la Reine, il avoit promis la foi conjugale à Elizabeth de Lucy. Il se servit de diverses personnes pour persuader ces fables au peuple, mais particulierement de Sah Maire de Londres, & de son frere, mauvais Ecclesiastique & bon Prédicateur. Il convint avec celui-ci qu'il se trouveroit à un de ses sermons, où il entreroit à propos pour entendre une subite apostrophe que lui devoit faire cet Orateur venal, avec un air d'inspiration capable d'imposer au vulgaire, si l'enthousiasme eût mieux quadré avec le moment de l'entrée du Prince; mais par malheur le Prince vint trop tard, ou l'Orateur alla trop vîte. Comme son discours rouloit tout entier sur ce passage de l'Ecriture, *les rejettons bâtards ne pousseront point de profondes racines*, après en avoir fait un long commentaire, pour montrer que la déposition d'Edoüard, enfant doublement illegitime, étoit conforme aux oracles du ciel, & que le seul Duc 1483.

de Glocestre étoit le veritable heritier de
1483. la couronne d'Angleterre, l'endroit de l'apostrophe vint; mais le Duc ne venant pas encore, l'apostrophe ne fit point d'autre effet que tout le reste du discours. On eut horreur d'un flateur impie, qui abusoit des paroles sacrées pour favoriser un parricide, & le Duc venant à paroître à contre-temps un peu après, une froide répetition que fit le Prédicateur de ce qui devoit surprendre, ajoûta le ridicule à l'impieté. A ces mots, qu'on avoit déja oüis : *Le voici le vrai & unique heritier du grand Duc d'York : voilà sa figure, voilà ses traits : vous l'avez trop avant dans le coeur, pour l'avoir effacé de vôtre memoire* : à ces mots, dis-je, repetez d'un air languissant & déconcerté, il parut sur le visage de ceux qui composoient cet auditoire un ris mocqueur, qui fit tant de honte à cet orateur séditieux, qu'il en mourut peu de jours après.

Le mauvais succès de ce sermon obligea le Duc de Buckingham à faire au peuple une harangue à peu près sur le même sujet, où l'éloquence de ce Seigneur parut d'autant plus, qu'elle étoit plus naturelle. On l'admira, mais personne n'en fut persuadé. Son but étoit d'émouvoir Londres, & de lui faire demander le Duc de Glocestre pour Roy. Il n'y réussit pas. Il eut beau parler, on

garda toûjours un profond ſilence. Il n'y eut qu'un tas de canaille, qu'un homme 1483.
de la conſpiration avoit aſſemblé autour de lui, laquelle après s'être tû long-temps, éleva une voix confuſe, & s'écria : *Vive le Roy Richard.* A ce cri, le Duc de Buckingham, diſſimulant adroitement le chagrin que lui donnoit le morne & opiniâtre ſilence de tous les honnêtes gens à qui il parloit, fit paſſer ce bruit de la populace pour un conſentement general, & avertit ceux qui avoient crié, de l'accompagner le lendemain au Palais du Protecteur, pour le prier d'accepter la couronne, que tout le monde lui déferoit.

Les conjurez ſe trouverent dans la place, le Duc à leur tête, à l'heure marquée. Là la même populace, qui avoit crié le jour précedent, *Vive Richard*, s'étant joint à eux, on alla chez le Protecteur, & on demanda à lui parler. Cet eſprit fourbe, qui vouloit être preſſé de ce qu'il bruloit d'envie de faire, forma mille difficultez au choix qu'on lui venoit ſignifier. Un homme modeſte, & redoutant par moderation le poids du diadéme, auroit moins fait de réſiſtance. Sur-tout, il allegua ſouvent ſa tendreſſe pour ſes neveux, & le reſpect qu'il conſervoit pour la memoire de ſon frere. Buckingham pouſſa bien cette ſcene, & la comedie ne finit, que par une proteſtation

qu'il fit de la part des Grands & du peuple, que des enfans illégitimes ne monteroient point de leur aveu sur le trône des Rois d'Angleterre, ajoûtant par maniere de menace, que si le Protecteur persistoit à refuser ses soins à l'Etat, ils trouveroient qui se chargeroit assez volontiers d'un fardeau, que tout le monde ne redoutoit pas.

1483.

A ces mots, pour ne pas paroître préferer son repos au bien public, le Duc de Glocestre acquiesça, & continuant sur le même ton de modestie qu'il avoit commencé : *Je suis autant fâché*, leur dit-il, *que le Roy qu'on vous destinoit n'ait pas eu le don de vous plaire, que je suis persuadé qu'il faut que vous en ayez un qui vous plaise. Je crois dans le fond être l'heritier legitime de la couronne, mais j'aime bien mieux être Roy par vôtre choix que par mon droit. Je m'en rendrois indigne, si je préferois mon propre repos au bonheur public, que vous attendez de mes soins : ainsi je me soûmets enfin à ce que vous voulez de moi. Je prens les couronnes que vous m'offrez, & je vous asseure que s'il y a des épines elles seront pour moi : je ferai en sorte que vous en cüeilliez les fleurs ; & si je suis jamais capable de m'éloigner de ces sentimens, je prie le Ciel, qui les connoît, de me priver non seulement du Royaume, mais de la vie.*

Ces paroles furent reçuës avec l'applau-

dissement de tous ceux qui les entendirent, & chacun cria : *Vive le Roy Richard.* Alors ce Prince quittant tout-à-fait le personnage de Philosophe, qui ne lui convenoit point du tout, prit celui de Tyran pour lequel il étoit né, & la premiere chose qu'il fit fut de faire mourir ses neveux, dont l'aîné ne regna que deux mois. Jacques Texel fut le ministre dont Richard se servit pour ce parricide, au refus de Robert Brachimbury. L'Histoire doit conserver au public des noms que des actions semblables rendent dignes ou d'une gloire, ou d'une infamie éternelle. On s'etonna que Richard eût épargné le petit Comte de Warvik, ce fils du malheureux Duc de Clarence né à la rade de Calais, que le Tyran se contenta de renfermer dans un Château. Il envoya en même temps des Ambassadeurs en Bretagne, prier le Duc de continuer à garder le Comte de Richemont, l'asseurant qu'il seroit exact à payer les pensions promises par le feu Roy Edoüard son frere. Ces Ambassadeurs avoient ordre de passer de Bretagne en France, & d'aller demander au Roy son amitié pour leur nouveau Maître : mais Loüis XI. refusa de les voir, & protesta qu'il ne vouloit avoir ni amitié ni commerce avec un Usurpateur, soüillé du sang innocent de ses neveux. Action digne de terminer la vie de ce

1483.

Roy, qui peu de temps après laiſſa ſa
1483. couronne à ſon fils. Celle d'Angleterre fut impoſée ſolemnellement à Richard, & à Anne de Neville ſa femme, veuve d'Edoüard fils d'Henry VI. Il n'avoit qu'un enfant âgé de dix ans, qu'il déclara Prince de Galles, en même-temps qu'il éleva Jean Hovart & Thomas ſon fils, Seigneurs fort attachez à lui, celui-là à la dignité de Duc de Norforlx, celui-ci à celle de Comte de Surrey.

Avec ces appuis, l'Uſurpareur croyoit ſon trône inébranlable, & après quelque temps de contrainte qui avoient donné eſperance d'un gouvernement moderé, il s'abandonna à ſon génie violent, hautain, intereſſé, & mécontenta ſes meilleurs amis. Le Duc de Buckingham fut du nombre de ceux qui éprouverent davantage ſon mauvais cœur & ſa mauvaiſe foi. Richard lui devoit la couronne. Il lui avoit promis de lui rendre les biens de
1484. la maiſon d'Hereford pour l'engager dans ſon parti : la reconnoiſſance étoit mediocre pour un ſervice ſi important ; ſon ingratitude fut telle, que ſans le ménager beaucoup, il lui manqua tout d'un coup de parole. Cet outrage piqua le Duc, l'homme le plus fier de ſon temps, & ſon reſſentiment fut ſi vif, qu'il forma dès-lors le deſſein de détruire ſon propre ouvrage, ſans que l'avanture recente du fa-

meux Comte de Warvik fût capable de l'en détourner. Quand il eut pris sa résolution, il se retira à la campagne pour méditer plus à loisir les moyens de l'executer. Brechenot, l'une de ses maisons, fut le lieu qu'il choisit pour sa retraite. Comme c'étoit un lieu fortifié, il y faisoit garder Jean Morton, Evêque d'Ely, mis en prison pour s'être opposé au parricide & à l'usurpation de Richard. Morton étoit un homme de bonne tête, dont Thomas Morus faisoit gloire d'avoir reçu l'éducation. C'étoit un esprit de son fond un peu dur, mais adouci par un long usage de la Cour, qui ne lui avoit laissé de sa dureté naturelle, que d'être infléxible dans les bons partis, d'avoir une droiture à l'épreuve de l'interêt & de l'ambition, & de conserver une grande integrité de mœurs parmi la corruption du grand monde. Il avoit été attaché aux Lancastres, pendant qu'il y en avoit eu. Edoüard IV. loin de l'en punir, se l'étoit acquis par ses bienfaits, & c'étoit par reconnoissance aussi-bien que par devoir, que Morton avoit soûtenu son fils, & s'étoit attiré la vengeance du meurtrier de ce jeune Roy. Apparemment le caractere épiscopal lui avoit conservé la vie, & l'estime qu'avoit pour lui le Duc de Buckingham, avoit fait souhaiter à ce Seigneur de l'avoir en sa garde, pour s'en servir dans

1484.

les occaſions où il auroit beſoin de con-
1484. ſeil. Il n'avoit point encore eu d'affaire, où les lumieres de ce grand homme lui fuſſent plus neceſſaires qu'en celle-ci, & ce fut pour les conſulter à loiſir, qu'il ſe retira à Brechenot.

Les converſations qu'eurent ces deux hommes furent d'abord fort énigmatiques. Ils ſe ſonderent long-temps l'un l'autre avant que de ſe parler nettement, & ce ne fut qu'après des promeſſes & des ſermens réïterez d'une fidelité mutuelle, qu'il s'ouvrirent enfin réciproquement de ce qu'ils avoient tous deux dans l'eſprit. Car il ſe trouva que le Prélat qu'on inſtruiſoit dans la priſon de ce qui ſe paſſoit dans le monde, & du peu de ſatisfaction que les Anglois avoient de Richard, avoit eu les mêmes vûës que le Duc, lequel & étant libre & puiſſant, avoit déja ſelon ſes vûës, formé des plans & des projets.

Il eſt remarquable, & rien ne montre mieux combien les hommes ſont differens d'eux-mêmes, que le Duc de Buckingham avoit eu d'abord deſſein de monter ſur le trône après en avoir chaſſé Richard, ſe croyant le plus proche heritier de la maiſon de Lancaſtre, dont ſa mere étoit. Il n'avoit jamais fait réflexion, que la mere du Comte de Richemond étoit d'un dégré plus proche que lui de

la tige de cette famille ; lorſque cette Dame l'étant venu voir, pour le prier de ſolliciter quelque choſe en faveur de ſon fils, la penſée lui vint que ce Comte le devoit préceder dans l'ordre de la ſucceſſion. L'eſprit d'équité que Buckingham avoit ſi peu écouté dans l'affaire de l'uſurpation de Richard, l'avoit trouvé docile dans celle de la ſucceſſion d'Henry. Dès-lors il avoit réſolu d'élever ce Seigneur ſur le trône, & y avoit imaginé d'autant plus de facilité, que mariant le Comte de Richemond avec la Princeſſe Elizabeth, fille aînée d'Edoüard IV. il réüniſſoit par-là tous les droits des prétendans à la Royauté dans une nouvelle maiſon, compoſée du ſang d'York & de Lancaſtre, dont les longues conteſtations ſe trouveroient enfin aſſoupies par cet heureux aſſortiment. 1484.

Ainſi le Duc expliquoit au Prélat le ſyſtême qu'il avoit formé pour chaſſer l'Uſurpateur du trône, & mettre fin aux révolutions qui déſoloient depuis ſi long-temps toutes les Provinces d'Angleterre, lorſque le Prélat l'embraſſant, lui dit qu'il ſe trouvoit bien-heureux de s'être rencontré avec lui dans des idées ſi avantageuſes au ſalut de la Monarchie, qu'il y avoit déja long-temps qu'il avoit inutilement penſé ce qu'un auſſi grand capitaine executeroit aiſément. Quand ils eu-

rent fixé ce dessein, ils prirent des mesu-
1484. res pour le faire réussir. La Reine veuve d'Edoüard IV. la mere du Comte de Richemond, Thomas Stanley son mari leur parurent y devoir entrer. Ils les en firent avertir, & les trouverent disposez à seconder leurs intentions. Regnaud de Bray leur servit beaucoup pour attirer dans le parti un bon nombre de grands Seigneurs, dont les premiers furent Edoüard Wodvile, l'un des freres de la Reine veuve, le Marquis de Dorcestre son fils, Edoüard & Pierre de Courtenay, le premier Comte de Den, le second Evêque de Dorcestre, Thomas Burschier, Thomas d'Arundel, Jean Weles, Robert Willougby, Jean Chesne, Guillaume Brandon, Guillaume Barkley, Thomas Ramney, Hugues Connevey, Roger & Robert de Clifford.

Quand tout fut prêt, Connevey fut choisi pour être envoyé en Bretagne, avertir le Comte de Richemond de ce qui se tramoit en sa faveur. Heureusement ce jeune Seigneur commençoit à joüir de quelque liberté depuis le regne de Richard, pour lequel le Duc de Bretagne n'avoit pas les mêmes égards, qu'il avoit eu pour Edoüard son frere. Il y avoit déja dix-sept ans qu'Henry étoit prisonnier en Bretagne, où il avoit deux fois couru risque d'être mis entre les mains d'Edoüard, qui par de specieuses promesses de le bien

traiter, de vouloir même prendre un ſoin particulier de ſa fortune, avoit fait condeſcendre le Duc à le renvoyer de-là la mer. On l'avoit embarqué, & on avoit mis à la voile: mais des tempêtes ſuſcitées par une Providence ſuperieure, qui conſervoit Henry pour pacifier les troubles interieurs dont l'Angleterre étoit agitée depuis ſi long-temps, l'avoient toûjours rejetté dans le port, & les avis que le Duc reçut des mauvaiſes intentions d'Edoüard, avoient engagé ce Prince, qui aimoit ſon priſonnier, à ne le plus laiſſer ſortir. Pour garder neanmoins toûjours quelques meſures avec un Monarque, dont il pouvoit avoir beſoin, il l'avoit fait étroitement garder juſqu'au regne de l'Uſurpateur, qu'on commença à n'avoir plus cette ſeverité pour lui.

1484.

Henry étoit devenu libre tout à propos pour être Roy, & l'on peut dire, qu'il ne lui manquoit que cela pour le devenir. Il avoit toutes les qualitez, qu'on peut deſirer à un homme né pour gouverner les autres, & dans un dégré éminent cette ſageſſe qui l'a fait nommer le Salomon de l'Angleterre. En acceptant le mariage qu'on lui étoit venu propoſer, il réuniſſoit tous les droits des deux Maiſons ſi long-temps rivales, dans un pays où la la loi Salique n'exclud point les filles de la ſucceſſion: de quoi Richard étoit lui-

même ſi perſuadé, qu'on prétendoit qu'il
1484. avoit empoiſonné ſa femme, pour épouſer l'aînée de ſes niéces. Il n'y avoit plus qu'à paroître pour chaſſer le Tyran du trône, & la partie étoit ſi bien faite, que quoi qu'on l'en eût averti, qu'il eût puni des conjurez, qu'une armée de Gallois eût abandonné le Duc de Buckingham ſur le point de combattre, que Richard lui eût fait trancher la tête, qu'un premier embarquement eût mal réuſſi à Henry, & qu'il eût été obligé de recourir à Charles VIII. alors Roy de France, pour avoir un nouvelle flotte & de nouvelles troupes, il ne laiſſa pas de trouver en arrivant en Angleterre, où il aborda le ſeptiéme d'Août de l'année mil quatre cens
1485. 7. d'Août quatre-vingt-cinq, un aſſez grand nombre de partiſans conſiderables par leur ſuite, pour lui faire une groſſe armée. Il y joignit quatre mille Normands, choiſis, dit Philippe de Comines, parmi les plus méchans du pays, & marcha vers Leyceſtre en bon ordre. Richard vint au devant de lui, ne lui cedant point en courage, & ayant une armée égale à la ſienne. Il ſe joignirent près de Boſvorth, & ce fut-là que ſe donna cette bataille déciſive de tant de guerres & de combats, qui avoient enſanglanté l'Angleterre depuis l'uſurpation d'Henry IV. juſqu'à celle de Richard III. Ce cruel meurtrier de deux Rois y
perdit

perdit la vie avec la victoire, & cette victoire acquit la couronne au brave Comte de Richemond, Henry septiéme de ce nom, qui épousant selon sa promessé Elizabeth, fille aînée d'Edoüard IV. unit en sa personne les droits des maisons d'York & de Lancastre, qu'il ne croyoit pas désormais lui pouvoir être contestez. 1485.

Il eut sujet de s'en flatter dans les commencemens de son regne, par tout ce qui pouvoit l'assurer, qu'il étoit Roy avec l'agrément universel de la Nation. Ainsi paroissoient le promettre les réjoüissances publiques & sinceres, qu'on fit dans Londres à son entrée; les applaudissemens qu'il reçut de tous les ordres de l'Etat à la cérémonie de son couronnement; la complaisance qu'il trouva dans le Parlement à toutes ses volontez, dès la premiere fois qu'il l'assembla; la confiance avec laquelle la plus grande partie de ceux qui avoient combattu contre lui reçurent l'amnistie qu'il fit publier; la satisfaction que témoignerent avoir de sa reconnoissance les Seigneurs de son parti, qu'il avoit recompensez à proportion de leurs services, l'habilité de ceux d'entre eux, à qui il avoit confié les affaires, parmi lesquels il avoit choisi Morton, successeur de Burschier à l'Archevêché de Cantorbery, pour être Chancelier d'Angleterre, & Fox, depuis Evêque de Win-

chestre, pour Garde de son privé sceau :
1486. mais plus encore que tout cela, l'union des deux heritiers incontestables de la couronne dans l'une & dans l'autre Maison de celles qui la contestoient, à quoi l'on peut même ajoûter la facilité avec laquelle le Comte de PEMBROK son oncle, qu'il avoit fait Duc de Bethford, dissipa un reste du parti de Richard, que commandoit le Baron Louvel, en faisant seulement publier, à le tète des révoltez, un pardon pour tous ceux qui se soûmettroient. Après tant d'évenemens heureux, Henry, qui avoit naturellement une confiance en sa bonne fortune assez semblable à la présomption, se croyoit paisible possesseur d'un Royaume, sur lequel il eût pû prétendre quelque droit même de conquête.

Il ne se passa pas long-temps, qu'il ne s'apperçût de son erreur. L'union des Maisons rivales avoit d'abord étourdi les haines, l'ambition, l'esprit factieux. Un évenement si nouveau avoit éblouï l'Angleterre. Tout étoit demeuré suspendu : mais le temps ralluma dans la faction d'YORK tout ce que la nouveauté y avoit assoupi, la partialité, l'aversion, l'émulation, les prétentions mêmes. On dit que le procedé d'Henry à l'égard de cette Maison contribua beaucoup à ces mouvemens, ce Prince ayant toûjours affecté d'abaisser ceux

qui en étoient, & fait profession de regner par le seul droit de celle de Lancastre : ce qui irrita non seulement les Seigneurs qui s'y interessoient, mais le peuple même, à qui la memoire d'Edoüard IV. rendoit chere celle de la maison d'York. 1486.

Un Prêtre ambitieux voulant profiter de cette disposition des esprits, forma une idole sous ce nom, dont il espera partager les offrandes. Ce fourbe, nommé Richard Simondi, demeuroit à Oxford, où il avoit un pupille, qu'on appelloit Lambert Simnel, jeune homme d'environ quinze ans, d'une mine & d'un air tout propre au personnage, qu'il lui fit faire d'Edoüard Comte de Warvik, tenu prisonnier dans la Tour de Londres. Le Chancelier Bacon remarque fort bien, que cette histoire est de celles qui sont vrayes, & qui ne sont pas vrai-semblables. Il n'est pas incroyable, qu'un homme feigne être ce qu'il n'est pas pour être Roy : l'antiquité en fournit des exemples. Il n'est pas même trop inoüi, que des gens de basse naissance ayent formé de pareils desseins. Mais ce qui passe toute croyance, c'est qu'un homme, qui ne connoissoit point le Comte de Warvik, ait pû se mettre dans l'esprit d'apprendre à un autre à le contre-faire, à répondre à propos à toutes les questions qu'il pré-

voyoit bien qu'on lui feroit : ce Prince
1486. n'étant point un enfant enlevé & caché au berceau, mais nourri jusqu'à l'âge de dix ans à la Cour du Roy Edoüard IV. son oncle, qui n'avoit pas voulu l'envelopper dans le malheur du Duc son pere ; de sorte qu'il paroissoit impossible que quelqu'un ne l'eût pas connu, & n'en eût pas encore au moins quelques traits presens à l'esprit. Malgré tout cela, le Prêtre d'Oxford ne desespera pas de réussir dans son entreprise, & il la conduisit assez loin pour embarasser Henry : tant un esprit hardi est à craindre parmi un peuple aisé à émouvoir.

On ne peut mieux prendre son temps, que le prit Simondi pour débiter sa fable. Il avoit d'abord fait son plan de ressusciter le Duc d'York, le cadet des fils d'Edoüard IV. mais le bruit qui courut, qu'Henry avoit fait mourir le Comte de Warvik ayant fait murmurer le peuple, & un autre bruit, qui se répandit immédiatement après, que ce Prince étoit échappé, ayant causé au contraire une joye publique, Simondi changea de dessein, & crût que ce dernier personnage seroit plus propre à réussir, dans une conjecture où tout le monde paroissoit tant s'interesser aux avantures du Comte de Warvik. Il sçut prendre son terrain comme son temps. Un pays éloigné lui sembla plus convenable

aux premieres ſcenes de ſa comedie, que les environs de Londres; & comme l'Irlande avoit toûjours favoriſé la maiſon d'York, & qu'Henry même avoit negligé de prendre contre les Irlandois certaines précautions neceſſaires à prévenir leurs mouvemens, l'impoſteur paſſa d'abord en cette iſle, & fit répandre en y arrivant le bruit de la fuite du Comte de Warvik, qui y venoit chercher un aſyle contre la cruauté d'Henry, & y lever l'etendart d'York, non plus contre la maiſon de Lancaſtre, mais contre une Maiſon inconnuë, qui s'étoit emparée du trône. 1486.

Un Plantagenette, un Prince de la maiſon d'York parut aux Irlandois, ſans autre diſcuſſion, un homme fort propre à regner. Un nom nouveau, un Prince qui regnoit par le droit de la maiſon de Lancaſtre, paſſa aiſément pour un Uſurpateur. Le Comte de Kildare Gouverneur d'Irlande n'eut pas plûtôt vû le faux Comte de Warvik, dont la figure & les manieres étoient en effet capables d'impoſer, qu'il eût juré que c'étoit le veritable. Les grands Seigneurs de la nation donnerent dans ſon ſens avec joye, & le peuple avec fureur; ainſi tout d'une voix l'Irlande proclama Simnel Roy d'Angleterre ſous le nom d'Edoüard VI. ſans qu'il ſe trouvât un ſeul homme qui tirât l'épée pour Henry.

La nouvelle de cette révolte ayant paſſé

en Angleterre, & étant parvenuë jusqu'au
1486. Roy, ce Prince tout ferme qu'il étoit, ne laissa pas d'en être troublé. Le titre de la maison d'YORK avoit toûjours été pour lui un fantôme qui lui faisoit peur, & il avoit travaillé jusques-là à en abolir la memoire. D'ailleurs, comme sa maxime étoit de conduire lui-même ses armées aussi-bien que ses affaires, ne s'en fiant jamais guéres à autrui, l'Irlande lui sembloit un lieu où difficilement il se pouvoit transporter. En attendant qu'il fût en état de prendre son parti là-dessus, il fit trois choses pour empêcher que la contagion du soulevement ne se communiquât à l'Angleterre. La premiere fut de faire enfermer la Reine sa belle-mere dans un Monastere, où elle passa le reste de ses jours, ce qui la fit soupçonner d'intelligence avec le Prêtre imposteur, d'autant plus qu'elle étoit mécontente, & que son mécontentement avoit éclaté. La seconde fut de montrer aux Grands & au peuple de la capitale le veritable Comte de WARVIK dans tous les lieux où on le pourroit voir plus à découvert, & plus à l'aise. La troisiéme, de faire renouveller l'amnistie generale qu'il avoit donnée; & de l'étendre jusqu'aux criminels de leze-Majesté au premeir chef.

Ces démarches furent pour l'Angleterre des préservatifs qui empêcherent que le mal ne s'y répandît si-tôt, mais elle ne

furent point pour l'Irlande un remede capable de l'en guérir. On y crut si peu 1486.
que le Comte de Warvik montré par le Roy au peuple de Londres, fût le vrai fils du Duc de Clarence, qu'on publia qu'Henry étoit un imposteur, qui avoit voulu faire passer un jeune homme supposé pour ce Prince : sur quoi les principaux du païs ayant envoyé secretement & en Angleterre & en Flandre, pour ménager des partisans, ils y trouverent deux personnes puissantes, qui sans donner dans leur erreur, se mirent en devoir d'en profiter.

La premiere fut Marguerite d'York Duchesse doüairiere de Bourgogne. C'étoit la Princesse du monde la plus passionnée pour son sang, si irréconciliable ennemie de tout ce qui étoit Lancastre, & en particulier d'Henry, que loin d'avoir été appaisée par le choix qu'il avoit fait de sa niéce pour partager le trône avec lui, elle étoit presque devenuë aussi implacable pour sa niéce, depuis que par son mariage, elle lui avoit communiqué le droit qu'elle avoit sur le trône. Princesse au reste que rendoient à craindre de grandes richesses, un grand credit, & plus que tout cela, un esprit fécond à trouver des moyens de nuire, & fort appliquée à les mettre en usage. La Duchesse de Bourgogne n'eut pas plûtôt appris ce qui se passoit en Ir-

lande par les Envoyez des Irlandois, qu'elle
1471. résolut de se servir du fantôme qu'ils produisoient, pour élever sur le trône d'Angleterre le veritable Comte de WARVIK, ne doutant point que si une fois ce parti prévaloit contre Henry, il ne fût aisé de détromper le peuple, particulierement les Anglois, & de faire substituer à un imposteur le veritable Plantagenette.

Pour prendre des mesures plus seures, la Princesse ne se contenta pas de promettre de grands secours, elle se joignit même aux Irlandois, pour attirer dans leur parti Jean de la Pôle Comte de Lincolne, fils aîné du Duc de SUFFOLK & d'une sœur d'Edoüard IV. Seigneur tout propre à être chef d'une semblable faction. Il étoit jeune, riche, ambitieux. Edoüard III. l'avoit destiné aprés avoir perdu son fils, à lui succeder à la couronne. Le Comte n'avoit que trop conservé la memoire d'une si belle destination, & n'avoit perdu l'envie de regner, que parce qu'il en avoit perdu l'esperance. L'esperance lui en revint à la proposition de la Duchesse de Bourgogne, & lui en fit renaître l'envie ; car il en usa envers elle avec la même dissimulation, qu'elle en usoit envers les Irlandois, & prétendit agir pour lui-même, sous prétexte d'agir pour le Duc de WARVIK, remettant à la fin de l'action à en changer la catastrophe, selon la disposition des choses
&

& la nature des évenemens. La concurrence des deux Comtes de Warvik lui paroissoit un nœud tout propre à se démêler en sa faveur ; en attendant il crut ne devoir penser qu'à faire changer les affaires, & pour les faire changer, les mettre en mouvement. 1487.

Dans cette vûë le Comte passa en Flandre pour conferer avec la Duchesse, & avec Mylord Louvel, qui ne s'étant point reconcilié avec le Roy, s'étoit retiré auprès d'elle. Leurs déliberations ne furent pas longues : la Duchesse & le Comte de Lincolne convinrent avec les Irlandois, qu'on éleveroit Simnel sur le trône ; le Comte de Lincolne convint avec la Duchesse qu'on y éleveroit Warvik, & Lincolne avec ses amis qu'on l'y éleveroit lui-même. Ces conventions de mauvaise foi furent suivies d'autres plus sinceres, dont l'une fut que la Duchesse donneroit deux mille Allemans de vieilles troupes & bien aguerries, sous la conduite de Martin Souart experimenté Capitaine ; l'autre, que le Comte & Mylord Louvel les meneroient eux-mêmes en Irlande, en attendant que par leurs amis, & particulierement par Brouchton, homme puissant dans le Comté de Lancastre, ils gagneroient en Angleterre des gens pour fortifier leur parti.

L'arrivée de ces troupes en Irlande, &

des Seigneurs qui les conduisoient, redou-
1487. bla le courage des factieux. L'armée de Simnel grossit à vûë, & devint peu à peu si forte, que personne ne doutant du succès, on couronna solemnellement le faux Plantagenette à Dublin. On tint ensuite un grand conseil, pour sçavoir si on attendroit Henry en Irlande, ou si on l'iroit chercher en Angleterre. Les avis furent partagez: ceux qui vouloient qu'on attendît Henry, disoient qu'infailliblement son absence causeroit des troubles de-là la mer, & que ce nouvel embarras pour lui seroit un seur avantage pour eux. Ceux qui vouloient qu'on l'allât chercher, alleguoient la pauvreté du païs, peu propre à faire subsister des armées, & étoient encore excitez à faire valoir cet avis par le soldat, qui se proposoit de s'enrichir des dépoüilles de l'Angleterre, après une victoire sur laquelle chacun comptoit comme sur une chose certaine. A cela se joignit le plaisir secret que se faisoient les Irlandois, de donner de leur main un Roy à ceux qui se disoient leurs maîtres; ainsi ce sentiment prévalut. On passa la mer, on aborda dans la province de Lancastre, on s'avança dans celle d'York avec un ordre & une discipline affectée, pour gagner les peuples: mais qui n'eut pourtant pas grand succès, fort peu de gens, à la reserve de Brouchton & de ses amis, s'é-

tant joints à l'armée rebelle.

Deux choses attacherent les peuples à Henry dans cette importante rencontre : l'une que les Anglois eurent honte de recevoir un Roy de la main des Allemans & des Irlandois, ceux-là étrangers, ceux-ci sujets de la couronne d'Angleterre: l'autre qu'Henry avoit usé de diligence pour lever des troupes, & d'industrie pour gagner les Provinces qu'il avoit prévû devoir être les plus favorables à ses ennemis, & celle d'York en étoit une. Par-là les révoltez se trouverent doublement éloignez de leur compte, mais ils ne perdirent pas cœur pour cela. Henry étant venu à eux avec une fort belle armée, ils résolurent de le combattre. Il douta lui s'il les combattroit, ou si sans risquer un combat, dont le succès est toûjours douteux, il les laisseroit peu à peu se consumer eux-mêmes dans un païs étranger, où les vivres leur manqueroient, & l'air leur causeroit des maladies. Un renfort de troupes que lui amenerent le Comte de Salisbery & un autre Mylord nommé Stange, le détermina à donner bataille. Le Duc de Bethford & Jean Vere Comte d'Oxford commandoient son armée sous lui. Le Comte de Lincolne sembloit avoir quelque superiorité dans la sienne; mais en effet Thomas Fitz-Gerard frere du Comte de Kildare, & non le Comte de Kildare même, 1488.

comme dit le Chancelier Bacon, Mylord
1488. Louvel, Brouchton & Soüart en partageoient avec lui le commandement. Cette égalité de quatre chefs ne fit neanmoins aucun desordre. Les troupes furent rangées en bataille devant un village nommé Stoke, pendant que le Roy rangeoit les siennes dans une plaine au-dessus de Neuvark. Bacon se plaint qu'aucun memoire n'a décrit l'ordre & le détail d'une action si mémorable en beaux faits d'armes de part & d'autre. Tout ce qui en est venu jusqu'à nous est, que le combat dura trois heures avant que la victoire se declarât, qu'on en augura bien neanmoins pour le Roy, parce qu'il n'y eut presque que la premiere ligne de son armée qui combattit, que les Allemans de Soüart y firent bien, que les Anglois les imiterent, que les Irlandois y furent ou fort vaillans, ou fort feroces; mais qu'étant neanmoins mal armez, il s'en fit un très-grand carnage, que les cinq chefs y furent tuez en combattant en braves gens, que Richard & Simnel tomberent vifs entre les mains du Roy vainqueur, qui ne voulut pas leur ôter la vie, pour les faire servir plus long-temps d'exemple; que le Prêtre avoit eté confiné dans une prison perpetuelle, où il passa le reste de ses jours; le jeune homme dans une cuisine du palais, où par un jeu bizarre de la fortune, après avoir assez

bien fait un perſonnage pour lequel il n'étoit pas né, il en fit mal un conforme à ſa naiſſance. On l'en tira quelque temps après pour le faire Fauconnier, & ce fut-là que ſe termina ſa Royauté & ſes honneurs. On dit qu'Henry fit un jour la malice à des Députez d'Irlande, de les faire ſervir à table dans un repas qu'il leur donnoit, par ce Roy imaginaire : puniſſant peut-être mieux par-là la vanité de l'un & la crédulité des autres, que par un châtiment éclatant. 1489.

Ce péril & ce ſuccès contribuerent également à affermir le trône de ce Prince : le ſuccès le délivra de beaucoup d'ennemis, le péril le rendit circonſpect à ne s'en pas attirer de nouveaux. Quoi qu'il pût faire, il en eut long-temps. Une maladie populaire qu'on nommoit la ſueur d'Angleterre, parce qu'elle en cauſoit de fort grandes, s'étant allumée au commencement de ſon regne, avoit fait dire à quelques diſeurs de bons mots, que ce ſeroit un regne laborieux, puiſqu'il commençoit par la ſueur. Cette plaiſanterie paſſa dans la ſuite pour une prédiction. La plus grande partie du regne d'Henry VII. fut troublée par de fréquentes révoltes, parmi leſquelles un moins habile homme auroit eu peine à ſe ſoûtenir. Bacon dit que ſes prévoyances n'étoient pas de celles qui s'étendent le plus avant dans l'avenir, mais

que personne ne voyoit mieux ce qui étoit
1489. une fois à portée, & qu'il sçavoit admirablement l'art de suppléer à ce qu'il n'avoit pas prévû, par son adresse à mettre en œuvre à propos tout ce qu'il voyoit. Je crois que ce manque de prévoyance venoit moins de ce que ce Prince ne voyoit pas les périls de loin, que de ce qu'il les méprisoit quand il ne les voyoit pas proches, & que son défaut consistoit plûtôt à ne les pas prévenir, qu'à ne les pas prévoir. Quoi qu'il en soit, il ne pecha guéres sur cet article, qu'au commencement de son regne. Un peu de temps & d'experience l'eut bientôt corrigé de ce vice, & l'on peut dire que peu de Rois, montez comme lui sur le trône l'épée à la main & par des batailles, se sont plus utilement servis de leurs lumieres pour s'y maintenir. Parmi les preuves qu'il en donna, son procedé avec la France en fut une fort remarquable.

Charles VIII. ne voulant pas perdre l'occasion qui se présentoit d'unir la Bretagne à sa couronne, en épousant la Princesse Anne heritiere de ce Duché, employa toute sa politique à empêcher que l'Angleterre ne mît obstacle à ce dessein. Henry vit bien qu'il n'y en pouvoit mettre sans faire la guerre à ce Prince, pour laquelle il avoit d'un côté toutes les facilitez que trouvent toûjours les Rois d'An-

gleterre à faire la guerre aux François, 1490.
beaucoup d'animosité & beaucoup d'argent; de l'autre un grand engagement, par l'interêt qu'avoient les Anglois que la France ne s'accrût pas de la possession d'une Province, qui leur étoit presque toûjours & un passage si commode, & un secours si assuré. Malgré ces raisons Henry résolut de ne se point broüiller avec Charles: il en fit semblant pour l'obliger à abandonner son dessein avant qu'il l'eût executé, & plus encore pour adoucir le chagrin de la nation, quand nonobstant ses négociations, il apprit que l'affaire étoit faite; car alors il passa à Calais avec une armée formidable, mais dont il ne fit point d'autre usage, que de se faire demander la paix, d'en tirer une pension annuelle, à laquelle Charles entêté de son expedition d'Italie, s'obligea sans en limiter le temps, de garder par devers soy les sommes immenses que son Parlement lui avoit accordées pour cette entreprise. Ceux qui se mêlent de politiquer sans connoître les interêts des Princes, vouloient qu'il declarât la guerre pour empêcher l'union de la Bretagne, ou du moins après qu'elle
fût faite, pour s'en venger, & en dédom- 1491.
mager l'Angleterre; mais ils ne faisoient pas réflexion, qu'Henry étoit dans des
conjonctures où il n'étoit ni seur pour lui, 1492.
ni avantageux même pour son Etat de

faire la guerre à ses voisins, ses ennemis
1493. trouvant toûjours des partisans parmi ses sujets : de sorte qu'il ne pouvoit empêcher que la France n'acquît la Bretagne, qu'il ne se mît en danger de perdre l'Angleterre, ni de porter le feu chez autrui, sans se mettre hors d'état d'éteindre celui qu'il voyoit allumer chez lui. L'incendie étoit déja grand, lorsqu'il fit la paix avec Charles, & Charles avoit l'incendiaire auprès de lui, dont il se servoit utilement pour faire une diversion necessaire. L'histoire en est trop belle pour l'omettre, & l'évenement en est si lié avec la révolution que j'écris, qu'il ne se pourroit supprimer sans rendre ma narration imparfaite. Le voici tel, à peu de chose près, que le raconte le grand homme, qui nous a laissé une si belle vie, & un portrait si fidelle d'Henry. Je ne puis suivre un meilleur guide.

La Duchesse Doüairiere de Bourgogne,
1494. qu'on appelloit la Junon du Roy d'Angleterre, à cause des persecutions qu'elle lui faisoit, comme Junon avoit fait à Enée, remuant le Ciel & l'Enfer pour lui nuire, avoit établi pour premier mobile des machines qu'elle faisoit joüer, un bruit sourd qui s'étoit répandu, que Richard Duc d'York, second fils d'Edoüard IV. vivoit encore, qu'il avoit échappé à la main des bourreaux par la compassion qu'il leur

avoit faite, & qu'il les avoit même touchez jusqu'à les engager à le soustraire à 1494.
la cruauté de l'Usurpateur, en lui aidant à sortir de la Tour, & à chercher une retraite. La Duchesse ayant affecté de croire ce bruit pour le faire croire aux autres, & ne s'étant point rebutée du mauvais succès qu'avoit eu le faux Comte de Warvik, s'appliqua elle-même à former un faux Duc d'York plus ressemblant. Après avoir long-temps cherché un sujet propre à faire un fantôme, il lui en tomba un entre les mains, qui ne lui laissoit rien à souhaiter pour l'usage qu'elle en vouloit faire. Son âge étoit à peu près le même que celui du Duc d'York, s'il eût vêcu. C'étoit un parfaitement bel enfant, dont le visage, la taille, les traits avoient beaucoup de délicatesse, & je ne sçai quoi même de grand. On l'aimoit dès qu'on l'avoit vû, & l'on se persuadoit aisément, qu'il y avoit quelque chose en lui qui exigeoit plus que de l'amitié. Ses mœurs, ses manieres, son air, ses gestes même étoient si faits pour le personnage qu'il avoit à faire, soit pour être crû, soit pour être plaint, qu'on y eût pû croire de l'anchantement. Il avoit une inclination & un talent pour les voyages, qui lui rendoit facile la necessité où il étoit de changer souvent de demeure : nul pays ne lui étant étranger, & nul

étranger long-temps inconnu, par où il
1494. évitoit aiſément le danger de l'être trop. Il étoit je ne ſçai comment arrivé, que ſa mere quoique Flamande & d'aſſez baſſe condition, étant accouchée de lui à Londres, Edoüard IV. avoit été ſon parrain, ce qui l'avoit fait ſouvent appeller par raillerie le fils du Roy : nom auquel il eſt vrai-ſemblable que s'étant accoûtumé dès l'enfance, il en fut moins embarraſſé quand il fut grand.

Un Bourgeois de Tournay, Juif d'extraction, mais converti à la foi Chrétienne, nommé Jean ORBEK, étoit pere de ce fourbe. Sa mere s'appelloit Catherine de Fare. Leurs affaires les ayant obligez de faire un voyage en Angleterre, ils y eurent l'enfant dont je parle, qu'on appella depuis WARBEK, apparemment du nom de ſon pere, comme de celui de Pierre, on le nomma tantôt PERKIN, tantôt PETREKIN, qui en ſont les diminutifs. Pendant qu'il étoit encore enfant, ſes parens le ramenerent à Tournay, & l'ayant quelque temps après mis à Anvers chez un de ſes proches, les voyages qu'il fit d'une ville à l'autre l'accoûtumerent à en faire de plus grands, & le commerce qu'il y eut avec les négocians Anglois, fut cauſe qu'il apprit leur Langue.

C'étoit l'état du fameux PERKIN, lorſque quelqu'un le fit connoître à la Du-

chesse de Bourgogne, qui ne l'eut pas plutôt connu, qu'elle le jugea propre pour 1494. son dessein. Elle le retint caché auprès d'elle, & l'ayant préparé de longue main à l'ouverture qu'elle avoit envie de lui faire, elle lui parla un jour ainsi. *Perkin*, lui dit-elle, *j'ai besoin de vous, & c'est pour vous mettre en état de n'avoir plus besoin de personne. Vous avez des talens au dessus de vôtre naissance : je veux vous faire une fortune proportionnée à vos talens : aidez-moi seulement à vous feindre une naissance capable d'une haute fortune : je vous en donnerai les moyens, si vous êtes docile à écouter mes leçons. Vous savez l'avanture de Simnel : il n'a manqué que d'une victoire, qui balança trois heures durant entre son ennemi & lui, pour être aujourd'hui Roy d'Angleterre. Ayez le courage de tenter si vous ne serez point plus heureux. Vous serez mieux instruit, plus aidé : on ne vous produira qu'à propos. Apprenez seulement à parler en Roy : j'aurai soin de vous préparer un chemin seur à la Royauté.*

Ce peu de paroles fut suffisant pour inspirer à Perkin toute l'ardeur, que lui vouloit donner la Princesse. Il étoit né pour les avantures, & avoit toute la hardiesse necessaire à en courre les risques, afin d'en cüeillir les fruits. Il fut si charmé d'une proposition qui le remplissoit de si grandes esperances, & rendit graces

à la Ducheſſe d'avoir jetté les yeux ſur lui
1494. pour executer un ſi beau projet. Alors Marguerite lui développa plus en détail le deſſein qu'elle avoit de le faire paſſer pour le Duc d'YORK, de le mettre en état par ſes richeſſes, par ſon crédit, par ſes amis d'enlever la couronne à Henry, & commença par l'inſtruire à fond de tout ce qu'il devoit ſçavoir & feindre, pour tromper le public là-deſſus. Elle lui apprit d'abord à parler en Prince affligé & malheureux, qui ſent ſon malheur ſans en être abbattu, & qui ſe plaint ſans perdre courage. Enſuite elle lui fit connoître avec ſoin tout ce qui regardoit le Duc d'YORK, la figure, le viſage, les traits du Roy & de la Reine dont il étoit fils, de ſes freres mêmes & de ſes ſœurs, des domeſtiques & autres perſonnes qui avoient eu part à ſon éducation. Elle ajoûta beaucoup de choſes publiques & ſecretes arrivées à ce Prince juſqu'à la mort d'Edoüard IV. & dont pluſieurs avoient tout l'air de ces reſſouvenirs des enfans, que d'autres qu'eux ne conſervent pas. Elle démêla les circonſtances de ſa retraite dans l'aſyle où la Reine ſa mere l'emporta, & de la maniere dont on l'en tira pour le conduire dans la Tour de Londres; & pour ce qui regardoit ſa priſon, la mort de ſon frere, & ſa feinte évaſion; comme il n'y pouvoit avoir que peu de perſonnes qui en

eussent connoissance, lesquelles même étoient d'un caractere à être aisément dé- 1494.
dites, elle en composa une fable d'autant plus vrai-semblable qu'elle étoit moins vraye, & exerça Perkin à la raconter d'un air naturel & touchant, qui imposoit aux moins crédules. Elle n'eut pas beaucoup de peine à le précautionner contre certaines questions, qu'elle croyoit bien qu'on lui feroit pour le surprendre, & pour l'éprouver. Parmi les talens qu'il avoit pour bien soûtenir un mensonge, ceux de feindre avec vrai-semblance, de parler de suite, de se démêler avec adresse, étoient en lui au souverain degré. Ainsi la Duchesse vit bien qu'elle s'en pouvoit reposer sur lui, & qu'il n'y avoit plus qu'à le laisser faire.

Quand Perkin eut atteint le point de perfection où sa maîtresse le vouloit, il commença à voyager, pour jetter insensiblement les semences de son imposture. Il alla d'abord en Portugal, où il ne fit pas grands progrès; mais de-là il passa en Irlande, où il assura depuis lui-même, qu'il en fit de plus prompts qu'il n'eût voulu. Son histoire y trouva tant de croyance, malgré la catastrophe de Simnel, qu'il y fut reconnu, honoré, & servi même comme Duc d'York: de sorte que le bruit de son avanture se répandit bientôt en France, ce qui arriva justement au

temps qu'Henry faiſoit ſemblant d'y vou-
1494. loir porter la guerre.

La conjoncture parut admirable à la Ducheſſe de Bourgogne pour l'avancement de ſes deſſeins. Elle intrigua à la Cour de Charles, & un Anglois nommé Frion, qui avoit deſerté ſon Roy, y fortifia beaucoup ſes intrigues. Ils les pouſſerent ſi loin l'un & l'autre, & en France & en Angleterre, qu'en peu de temps on vit PERKIN invité & reçu à la Cour de France ſous le nom du Duc d'YORK, quoique perſonne ne l'y crût tel, & reconnu de ſi bonne foi en celle d'Angleterre; que Georges de Neville, Jean Tayler & plus de cent perſonnes avec eux paſſerent la mer pour ſe joindre à lui. La paix des couronnes, dont cette révolte juſtifia aiſément Henry auprès de ceux de ſa Nation qui entroient dans ſes interêts, fit évanoüir les eſperances que la faction de Perkin avoit fondées ſur l'appui de Charles. Henry ne pût obtenir de ce Prince qu'il le lui mît entre les mains; mais il falut que l'impoſteur allât chercher un autre theatre, pour joüer le reſte de ſa comedie.

La Cour de la Ducheſſe de Bourgogne lui étoit un aſyle ouvert. Il s'y retira, en demandant la protection de cette Princeſſe comme s'il ne l'eût jamais connuë, & comme à l'unique refuge du ſang d'YORK dont il ſe diſoit. La Ducheſſe de

ſon côté le queſtionna publiquement comme ſi elle eùt craint d'être trompée, & de trouver en Perkin un autre Simnel, & parut ſe défier de ſi bonne foi, que quand on la crût perſuadée, on eut honte de douter. Les effets de ſa fauſſe perſuaſion furent ſi éclatans, qu'ils auroient ſuffi pour la faire croire veritable. Dès qu'elle feignit d'être ſatisfaite, elle ſe récria, comme admirant le ſoin que le Ciel avoit pris de la conſervation d'un Prince innocent, & en tira un augure aſſuré de la juſtice qu'il lui vouloit faire de l'Uſurpateur de ſon bien, elle l'embraſſa, l'appella ſon neveu, & lui donna le joli nom de la Roſe blanche d'Angleterre, lui faiſant un train & des penſions convenables à un ſi haut rang. 1494.

Au bruit que fit cette réconnoiſſance, les factieux de de-là la mer un peu déconcertez par la paix, reprirent courage, & ſe confirmerent plus que jamais dans la croyance que Perkin étoit le Duc d'York, reconnu, diſoient-ils, en Irlande, vendu en France, honoré en Flandre conformément à ſa naiſſance. La malice, l'ambition, l'ignorance, la legereté, la nouveauté lui firent de nouveaux partiſans. Mille murmures ſecrets s'éleverent contre le Roy & le Gouvernement, on fit des vœux pour voir ſur le trône des Rois d'Angleterre un digne rejetton des

Plantagenettes, ſupplantez par un homme
1495. nouveau, & d'une naiſſance fort équivoque. Les colomnes de l'Etat furent ébranlées, & quoique perſonne ne ſe déclarât encore, ceux qui connoiſſoient la cabale, ſçavoient bien que Guillaume Stanlay, frere du Comte de Derby, à qui le Roy étoit redevable du gain de la bataille de Boſvorth, & par conſéquent de la couronne, Mylord Fitz-Gautier, Simon de Montfort, Thomas Thouais, Robert Clifford, Guillaume Barley & pluſieurs autres s'étoient unis pour faire valoir les droits du nouveau Duc d'YORK. On apprit même que pour s'éclaircir plus à fond de ce qui regardoit la reſurrection de ce Prince, les conjurez avoient ſecretement député en Flandre ces deux derniers Seigneurs, qui leur avoient confirmé les choſes, comme des veritez, dont il n'étoit pas permis à des gens éclairez de douter. Clifford écrivit qu'à l'heure qu'il étoit, il connoiſſoit le Duc d'YORK, comme il ſe connoiſſoit lui-même. Ce témoignage, & plus encore la hardieſſe qu'eut Clifford de ſe déclarer pour Perkin, donna une grande vogue au parti, & multiplia beaucoup les partiſans, ſoit en Flandre, ſoit en Angleterre. Henry, qui n'avoit preſque fait juſques-là, qu'obſerver d'une vûë generale cette rebellion naiſſante, & ſe débaraſſer par la paix de
ce

ce qui auroit pû l'occuper ailleurs, quand il en seroit attaqué, commença à prendre des mesures pour la détruire avant qu'elle l'attaquât. Il ne crût pas qu'il fût à propos de courir le premier aux armes, ne voulant pas que les factieux s'apperçûssent qu'il les craignoit. Il fit par politique ce qu'ils faisoient par necessité; il se cacha, pour rendre plus seurs les moyens qu'il prit pour les perdre. Il en choisit entr'autres trois. Le premier fut de faire éclaircir la mort des enfans d'Edoüard IV. par ceux qui en avoient été les ministres. Ce moyen fut de peu d'efficace, ne restant que deux de ces parricides, qui meritoient peu d'être crûs. Le second fit plus d'impression, qui fut de faire faire par tout, par des émissaires secrets, des informations autentiques de la naissance, de la vie, des avantures de Perkin, & d'en donner l'histoire au public, non dans des livres, ni dans des actes, qui auroient pû être suspects, mais dans des lettres, & des nouvelles écrites par des gens apostez, avec une grande affectation d'écrire, sans autre dessein, que de mander à leurs amis ce qui se disoit de nouveau. Cette voye réussit mieux que l'autre: mais celle qui eut le plus d'effet, fut les espions que le Roy commit, soit en Flandre, soit en Angleterre, premierement pour découvrir ceux qui entroient dans cette cabale, en-

1495.

suite pour débaucher quelques-uns de
1496. ceux qui en sçavoient les secrets, particulierement Clifford. Il poussa cet artifice si loin, que pour mieux couvrir la marche de ceux qu'il employoit à ces découvertes, il les faisoit excommunier nommément dans saint Paul de Londres avec ses autres ennemis, comme on le pratiquoit alors. Abus du glaive de l'Eglise blâmable dans un Roy Chrétien, mais beaucoup plus encore en ceux qui ayant reçû ce glaive en dépôt, lui en permettoient un tel usage. De quoi n'abuse point la politique, quand la Religion même ne lui sert point de digue? Henry étoit un Prince religieux: on dit neanmoins qu'en cette occasion, il se servit, pour découvrir ce qu'il avoit envie de sçavoir, de moyens encore plus contraires aux maximes de la Religion, que celui dont je viens de parler.

Il vint à bout par cette voye de ce qu'il avoit prétendu. Il découvrit ceux de ses sujets qui s'étoient engagez à Perxin, & détacha de ce parti Clifford, qui lui en revela le secret. Quand il fut bien instruit de tout, il fit deux choses, dont l'une lui réussit, & l'autre n'eut pas de succès. Celle qui n'eut pas de succès, fut une ambassade qu'il envoya au jeune Archiduc Philippe d'Autriche, alors Prince des Pays-bas, pour le prier de réprimer des

Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne. Mais ce Prince, ou plûtôt ſon Conſeil, répondit aux Ambaſſadeurs, que la Ducheſſe étoit maîtreſſe de faire ce qui lui plaiſoit ſur ſes terres, ce qui ne ſatisfit pas Henry, qui ſçavoit combien les Flamans avoient de déference pour elle, & favoriſoient ſous main ſes deſſeins. Mais ſi la négociation du Monarque n'eut pas de ſuccès chez les Etrangers, ſes recherches en eurent beaucoup chez lui, où ayant découvert les conſpirateurs, il en fit une punition exemplaire, qui déconcerta la conſpiration. Le ſupplice de Daubeney, de Ratclif, de Montfort, de Fitz-Gautier, & plus encore que tout cela, celui de Guillaume Stanley, déferé & accuſé par Clifford, jetta la conſternation dans l'eſprit des autres, & en obligea pluſieurs d'implorer la clemence du Roy. Il en uſa envers quelques-uns, & envoya Poyning en Irlande, qui y porta le même temperament de ſeverité & d'indulgence. 1496.

En coupant tant de têtes illuſtres, Henry ne pût empêcher que de leurs cendres il ne s'élevât des voix lugubres, qui par des libelles ſanglans l'accuſoient de cruauté, décrioient ſon Gouvernement, & faiſoient des vœux au Ciel, pour voir le veritable heritier d'York & des Plantagenettes ſur le trône de ſes ancêtres. La Ducheſſe de Bourgogne & Perkin jugerent

par-là qu'ils avoient encore des partisans
1496. en Angleterre, qui n'attendoient que l'occasion de voir un étendart levé pour le suivre : ne faisant pas reflexion sans doute, qu'un parti réduit à écrire est battu, ou bien près de l'être. Dans cette esperance, & voyant d'ailleurs que leur trame étant découverte, ils alloient perdre ce qu'il leur restoit de partisans, épouvantez par le supplice des autres, s'ils ne leur relevoient le courage par quelque entreprise d'éclat, ils arrêterent que le faux Duc d'YORK iroit tenter une descente sur les côtes de la Province de Kent.

Cette resolution étant prise, ils leverent des troupes, qui se trouverent composées de Nations differentes, & presque toutes de ces vagabons qui fuyent la pauvreté ou la justice, que la necessité rend determinez, ou la mauvaise conscience farouches. Le nombre s'en trouva assez grand pour en faire une petite armée, qui n'étoit pas à mépriser. Les vaisseaux furent prêts à temps par les soins de l'agissante Duchesse, & l'embarquement assez prompt pour être en mer au mois de Juillet. Le trajet ne fut pas moins heureux, & ne dura que le temps ordinaire.

Comme le fourbe étoit circonspect, il n'exposa pas d'abord toutes ses troupes, il jetta l'anchre à la vûë de Sandvix, &

mit ſeulement à terre quelques compagnies pour ſonder le gué & remuer les peuples. Il auroit pû réüſſir, s'il eût paru plus de perſonnes de qualité du pays à la tête de ſon armée, & quelques chefs de la premiere nobleſſe : mais le peuple ne voyant dans ces troupes que des gens inconnus, & auſſi redoutables à leurs amis qu'à leurs ennemis par leur avidité pour le butin, députa vers les grands Seigneurs, qui avoient leurs maiſons dans ces quartiers-là, pour s'offrir de ſe joindre à eux contre les ennemis du Roy, de les combattre & de les chaſſer. 1496.

Les Seigneurs loüerent le zele & la fidelité de ce Peuple, & en voulurent profiter pour attirer Perkin à terre avec le reſte de ſes ſoldats, en intention de terminer tout d'un coup cette affaire importante au Roy & à la Monarchie. Dans ce deſſein, ils firent armer aſſez diligemment la Province, & y joignant quelques troupes reglées, qu'ils trouverent par hazard ſous leur main, ils en mirent le gros en embuſcade, & en envoyerent quelques-unes pour feindre de ſe joindre à Perkin, & le tirer hors de ſes vaiſſeaux. Un trompeur ſe connoît mieux en tromperies qu'un autre. Perkin obſervoit de ſon vaiſſeau ce qui ſe paſſoit ſur le rivage, & ne voyant point dans les troupes qui l'invitoient à ſa deſcente, ce tumulte qui accompagne

presque toûjours la rebellion, il se tint sur
1496. son bord, aimant mieux perdre ce qu'il y avoit exposé des siennes, que de se mettre en hazard lui-même & le reste de son armée. Il raisonna juste : les Seigneurs Anglois voyant qu'on ne le pouvoit attirer, fondirent sur ceux de ses soldats qu'ils trouverent sur le rivage, les taillerent en pieces, en tuerent beaucoup, & en ayant pris aussi un grand nombre, ils les pendirent tout du long des côtes de Kent, de Sussex & de Norfolk.

On étoit prévenu d'une telle estime pour la prudence du Monarque, que tout ce qui arriva de fortuit dans cette occasion, fut attribué à la profondeur de ses conseils, jusqu'à un voyage de plaisir auquel il se préparoit dans le temps même que Perkin paroissoit sur les côtes ; car le bon succès de cette affaire, arrivée à propos la veille qu'il se devoit mettre en chemin, lui ayant permis de partir au jour qu'il avoit résolu, donna au peuple un nouveau sujet d'admirer & la seureté de ses vûës, & la justesse de ses mesures, tant certains hommes imposent aisément aux autres.

Ni Perkin ni sa protectrice ne se rebuta du malheur de la descente : Perkin retourna en Flandre, & y fut reçû avec le même accueil que s'il y fût retourné victorieux. La Duchesse jugea à propos qu'il s'allât montrer en Irlande. Il y alla ; mais

il trouva si peu de disposition à le suivre, 1497.
par le soin qu'avoit pris Poyning d'y établir l'autorité du Roy, qu'il fut contraint de s'en revenir.

Un voyage inutile ne lassa pas celui que tant de mesures rompuës n'avoient encore pû rebuter. Le projet d'une nouvelle intrigue consola Perkin de toutes ses disgraces, & fit oublier à la Duchesse de Bourgogne le chagrin des travaux passez, par l'esperance qu'elle lui donna d'en recueillir bientôt les fruits.

Jacques IV. Roy d'Ecosse, jeune Prince fort cheri des siens, n'aimant guéres Henry, & ayant pour la nation Angloise les yeux & le cœur d'un bon Ecossois, ne paroissoit pas éloigné de leur faire la guerre, & sembloit ne plus manquer que d'un prétexte. La Duchesse de Bourgogne & Perkin en furent bientôt avertis, & ne l'eurent pas plûtôt été, qu'ils résolurent de profiter des dispositions qu'ils voyoient dans ce Prince à les seconder. Dans ce dessein Perkin fit sonder secretement le Roy d'Ecosse, & négocia si bien avec lui, que ce Monarque consentit à le recevoir dans ses Etats, & à joindre ses forces avec celles qu'il pourroit recevoir d'ailleurs, pour se rétablir sur le trône dont il se disoit heritier. Quelques-uns croyent que Charles VIII. entroit sous main dans cette intrigue, sollicité par la Duchesse, & de-

puis peu mécontent d'Henry, qui s'étoit
1497. ligué contre lui avec les Princes d'Italie, afin de traverser les conquêtes qu'il entreprenoit dans ce païs-là; & d'autres ajoûtent que le Roy des Romains, refroidi aussi pour les Anglois par des raisons particulieres, entroit encore dans ce complot. Quoi qu'il en soit, PERKIN fut reçû avec de grands honneurs en Ecosse, où le Roy lui voulant donner une marque publique de son estime, lui fit épouser Catherine de Gourdon sa parente, fille du Comte de Huntley, jeune personne, en qui la beauté, les richesses & la vertu concouroient avec la noblesse, pour en faire un parti digne d'un grand Prince.

Après que le Roy & le faux Duc d'YORK eurent contracté cette alliance, ils leverent des troupes, & entrerent dans la province de Northumberland, à l'entrée de laquelle PERKIN fit publier insolemment, sous le nom de Richard IV. un Edit de proscription contre Henry, où il mettoit sa tête à prix, promettant de grandes récompenses à ceux qui contribueroient avec lui à chasser, au moins du trône, le commun tyran d'Angleterre (c'est ainsi qu'il nommoit le Roy) & accordoit une ample amnistie à ceux qui abandonneroient son parti.

Ni cet Edit, ni cette guerre n'avoient fait grande peur à Henry. L'Edit n'avoit remué

remué personne, & la guerre n'avoit encore abouti qu'à quelque butin enlevé par 1497.
les Ecossois ; mais une sédition qui s'émut dans la province de Cornoüaille, à l'occasion d'un grand subside accordé au Roy par le Parlement pour se venger de cette irruption, troubla un peu sa tranquillité. On étoit persuadé qu'Henry aimoit l'argent, qu'il mettoit tout en usage pour en avoir jusqu'à la paix & à la guerre, vendant la guerre à ses sujets, & la paix aux étrangers. Dans cette prévention le peuple Anglois, le moins docile de tous les peuples à payer des subsides à ses Rois, étoit toûjours en garde contre lui quand il s'agissoit de cet article. La populace de Cornoüaille s'étant mutinée sur celui-ci, prit les armes, sous prétexte d'abord d'en vouloir à quelques Officiers du Roy, accusez de favoriser ces excessives exactions, & sur-tout au Chancelier Morthon, homme entierement dépendant de ce Prince, qui lui avoit encore depuis peu fait donner le chapeau de Cardinal. Un Serrurier & un Docteur en Droit se mirent à la tête des mutins, & traversant la Province de Devonshire, vinrent en celle de Sommerset, où le Baron Audley se fit leur chef. Commandez par ce nouveau General, qui prit leur conduite à Taunton, ils marcherent à Weles, à Salisbery, à Winchestre, & par cette route entrerent dans la Province

de Kent, où ils avoient grande esperance
1497. de faire révolter le païs. Ils n'y réüssirent pas: les Kentiens ne vouloient pas perdre la gloire d'être bons serviteurs du Roy que la défaite de Perkin leur avoit acquise: ce qui n'ayant fait qu'irriter davantage les plus desesperez des mutins, ils firent menacer Henry, ou de le combattre s'il osoit paroîtrre, ou de prendre Londres à sa vûë.

Une révolte, une guerre étrangere, la cabale d'un concurrent, parurent au Roy un assemblage de choses fâcheuses qui l'inquieterent, mais qui ne lui firent rien perdre de sa presence d'esprit ordinaire. Il envoya du côté d'Ecosse Jean Hovard Comte de Surrey, & se tint lui-même dans Londres, jusqu'à ce qu'il eût assez de troupes pour attaquer seurement les rebelles campez à la vûë de la Ville, sur la colline de Blackeheath.

Cette lenteur du Roy, autrefois si prompt à marcher contre les rebelles, jetta une grande terreur dans Londres: mais on y fut bientôt rassûré, quand on eut vû l'ordre admirable avec lequel ce sage Prince se prépara quand il eut des troupes à attaquer les ennemis; car premierement il arma la ville, & avec le soin qu'il en prit, mit les Bourgeois en état de se défendre eux-mêmes. Ensuite il alla camper en personne dans la plaine de saint Georges, justement située entre Londres & le camp

ennemi. Enfin il fit investir ce camp par le Comte d'Oxford, qui avoit sous lui le Comte de Suffolk & d'Aubeney. Le Duc de Bethford, à qui Henry donnoit d'ordinaire le principal commandement de ses armées, étoit malade, & mourut bientôt après ; Seigneur habile, & l'homme de son temps le plus fecond en ressources dans la mauvaise fortune. Son absence n'empêcha pas que les autres n'attaquassent les rebelles avec tant de valeur & d'art, qu'ils les eurent défaits en peu d'heures, quoiqu'ils se défendissent assez bien. Deux mille y demeurerent sur la place : les trois chefs furent pris & punis de mort. Le Roy pardonna aisément au reste, mettant, dit Bacon, de la difference entre un soulevement que cause la pauvreté, & celui que produit l'esprit de révolte. 1498.

La guerre d'Ecosse que l'émotion de Cornoüaille rendoit assez vive, languit bientôt, quand on appris cette défaite des mutins : à quoi ne contribua pas peu une ambassade de Ferdinand Roy d'Arragon & de Castille, qui voulant prendre les liaisons qu'il prit depuis avec Henry, envoya un Ambassadeur offrir sa mediation aux deux Rois pour la paix. On n'en put pas si-tôt convenir, parce qu'Henry voulut que Perkin lui fût livré entre les mains, & qu'il ne le pût obtenir ; mais la priere que le Roy d'Ecosse fit à l'imposteur peu

de temps après, de chercher un aſyle ailleurs, y mit de grandes diſpoſitions. En attendant on fit une tréve, durant laquelle Perkin fut contraint de ſe retirer avec ſa femme encore une fois chez les Irlandois; car Henry venoit de conclure un traité avec l'Archiduc, portant expreſſément que Perkin ne ſeroit plus toleré en Flandre, même ſur les terres données en doüaire à la Ducheſſe de Bourgogne.

1498.

Perkin ne pouvoit demeurer en Irlande alors ſoumiſe au Roy legitime, qu'errant, obſcur & inconnu. Cela n'accommodoit pas ſes deſſeins: à force de vouloir perſuader aux autres qu'il étoit le Duc d'York, il ſembloit ſe l'être perſuadé à lui-même, & le nom de Richard IV. lui avoit fait oublier qu'il étoit Warbek. Un homme né Roy n'auroit pas ſouffert avec plus d'impatience de ne l'être plus. Il s'occupoit à imaginer une nouvelle intrigue pour revenir ſur la ſcene, lorſque la ſédition de Cornoüaille commença à propos pour lui en donner occaſion. Il y a apparence qu'il eut part à ce ſecond ſoulevement, & que la proximité du païs où ils apprirent qu'il étoit, leur donna envie de tenter encore une fois la fortune ſous un chef dont le nom impoſoit; outre que Perkin promettant toûjours dans les écrits qu'il publioit une exemption de tout ſubſide, ce peuple qui ne prenoit les armes que pour ob-

tenir ce soulagement, crut ne pouvoir pas mieux choisir pour conduire son entreprise, qu'un homme qui avoit des vûës si conformes à ses intentions. 1498.

Poussez par ces motifs, les rebelles ayant député en Irlande, persuaderent aisément Perkin de passer le détroit qui les séparoit de lui, & de se venir mettre à leur tête. Aussi-tôt qu'il y fut, ils convinrent ensemble de commencer la guerre civile par quelque conquête importante, qui donnât de la réputation à leurs armes, qui leur servît au besoin de retraite & de place de seureté. Dans ce dessein ils assiegerent Excestre, & l'attaquerent assez vivement pour le prendre avant que le Roy fût en état de le secourir, s'ils eussent eu de l'artillerie & un peu plus de discipline; mais l'une & l'autre leur manquant, le Roy survint, & fit lever le siege. Perkin se retira à Taunton, où après avoir employé le jour à se préparer au combat, par une catastrophe indigne d'une comedie si intriguée & si pleine d'évenemens, il se retira durant la nuit dans un asyle du païs, abandonnant son armée à elle-même & à la discretion du Roy, qui pardonna encore une fois à cette populace inconsiderée, après en avoir châtié quelques-uns. Henry étoit assez content de tenir Perkin assiegé dans l'asyle où cet imposteur avoit voulu choisir sa retraite. Plusieurs con-

seillerent au Roy de l'en retirer par force, &
1498. de lui faire porter sur le champ la peine de ses impostures ; mais le violement de l'asyle paroissant à ce Prince circonspect une affaire trop délicate, il prit un parti tout contraire, qui fut d'inviter le coupable à se remettre entre ses mains, promettant de lui sauver la vie. PERKIN accepta la proposition, apparemment faute de mieux, & fut mené dans la Tour de Londres. Sa femme qui mit le comble à ses vertus, par l'amour conjugal qu'elle eut pour lui dans l'une & dans l'autre fortune, fut fort honorablement traitée. Le Prince ne l'eut pas plûtôt vûë, qu'il l'aima, mais d'une amitié qui ne fit point de scandale. Il la donna à la Reine, & eut avec elle un procedé si respectueux, & si plein de circonspection, que ni la vertu de la Dame, ni la délicatesse de la Reine, ni la malignité des courtisans n'eut aucun sujet d'en prendre ombrage. Elle eût été aussi heureuse à la Cour d'Henry qu'elle méritoit de l'être, si elle eût moins aimé un mari si peu digne de son amour. La prise de ce malheureux lui avoit donné un chagrin mortel, sa mort la rendit inconsolable. Cet esprit inquiet s'attira lui-même le supplice que la clemence du Roy sembloit s'obstiner à lui épargner. Il s'étoit sauvé de la Tour, le Roy lui avoit encore pardonné; mais une telle comedie devoit ensanglan-

ter la ſcene, & avoir une cataſtrophe tragique. Perkin ne ſe pût empêcher de cabaler en priſon auſſi-bien qu'ailleurs : il gagna quatre de ſes gardes, qui devoient tuer le Gouverneur, ſe ſaiſir des clefs, ouvrir les portes, & donner la liberté à Perkin & au vrai Comte de Warvik, qui avoit pris, ſelon quelques-uns, des liaiſons avec lui contre Henry. Cette conjuration découverte, Perkin fut enfin conduit au ſupplice qu'il avoit tant de fois mérité. 1499.

La mort de ce fameux impoſteur auroit fait honneur à Henry, ſi elle n'eût ſervi d'occaſion à celle du Comte de Warvik, reſte du ſang des Plantagenettes encore précieux à l'Angleterre. Je dis qu'elle lui ſervit d'occaſion; car la vraye cauſe de cette mort fut une politique cruelle de ce Prince, & de ſon ami Ferdinand Roy d'Arragon, qui pour marier Catherine ſa fille à Artus fils aîné d'Henry, fit entendre au 1500. Monarque Anglois, qu'il ne ſe tiendroit point aſſuré de marier ſa fille à un Roy, pendant que ce Comte vivroit. Par-là le Prince infortuné fut la victime de ce mariage, dont Catherine attribua toûjours les malheurs qui en furent les ſuites, au ſang du Comte de Warvik qui en avoit ſoüillé les liens.

Ce fut une tache à la vie d'Henry, mais qu'il couvrit devant & après de tant d'actions dignes d'un grand Roy, que ſi Dieu

ne l'oublia pas, & l'en punit dans ses en-
1501. fans, bientôt les hommes n'y penserent
plus. Devenu paisible & sans concurrent,
il vint à un point de puissance, d'autorité,
& de réputation, qui rend encore aujour-
d'hui sa memoire venerable à tous les An-
1502. glois. Il fut moins aimé qu'estimé. Son
avidité excessive à accumuler des trésors,
fit souvent murmurer son peuple. Dudley
& Empson, ministres de son avarice, en por-
terent les maledictions publiques; mais il
n'évita pas les plaintes secretes, & fut
quelquefois en danger d'en sentir de plus
fâcheux effets. A cela près ce fut un grand
Prince, d'un esprit élevé & solide, d'une
valeur éprouvée, d'une profonde politi-
1503. que, d'une grande application aux affai-
res, faisant bien la guerre sans l'aimer,
aimant la paix, & se la faisant demander,
vif & agissant, mais toûjours circonspect,
connoissant mieux que Prince du monde
les solides interêts de son Etat, & les al-
liances qui lui convenoient, écoutant les
conseils sans s'en faire des loix, gouver-
nant par lui-même sans l'affecter, autant
exempt de faste & de vanité qu'il avoit de
grandeur, & aimoit la vraye gloire. Au-
1504. cun Roy d'Angleterre ne trouva mieux le
secret d'accorder la dignité Royale avec
les privileges de la nation, & ce tempera-
ment qu'il faut garder pour être maître
du Parlement, sans trop vouloir l'assujet-

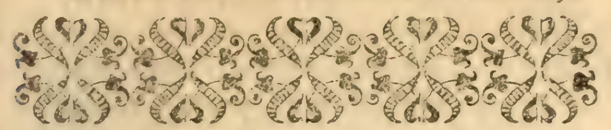
tir. Il n'avoit ni favoris ni maîtresses, aimant en Roy tout ce qu'il aimoit, même sa mere qu'il respectoit fort, sa femme qu'il estimoit beaucoup, ses enfans qu'il élevoit bien; mais ne donnant à sa famille que peu de credit auprès de lui dans les choses qui regardoient l'Etat. Il se servoit plus volontiers dans le commandement de ses armées & dans l'administration des affaires, de gens de qualité que d'autres: 1505.
les plus habiles étoient toûjours ceux qu'il employoit le plus volontiers, n'ayant rien de cette foiblesse qui rend quelquefois les grands Princes jaloux de leurs propres Ministres, allant au solide, & n'achetant point la gloire d'avoir fait lui-même ce 1506.
qu'il entreprenoit de faire, par le risque de n'y pas réussir. Il y avoit de la grandeur dans ses projets, mais jamais rien d'outré & de chimerique: de-là vient qu'ils lui réüssirent tous, & qu'il passa pour fort heureux. Bacon infere de-là que ce fut sa faute, s'il ne fit pas plus qu'il ne fit: mais je crois qu'on peut inferer plus juste, que ce fut un effet de sa prudence, de n'avoir pas plus entrepris qu'il ne pouvoit faire. D'ailleurs n'étoit-ce pas avoir beaucoup fait, pour un Prince qui étoit passé de l'exil au trône, que d'avoir trouvé le Royaume déchiré de longues factions, & de l'avoir laissé paisible: d'avoir commencé une nou- 1507.
velle Maison Royale, & de laisser dans la

personne d'Henry son second fils, devenu
1508. Prince de Galles par la mort d'Artus, un successeur agréable à tous ses sujets, Marguerite sa fille aînée mariée au Roy d'Ecosse, & Marie sa cadette accordée avec l'Archiduc d'Autriche, que tant de couronnes regardoient.

Telle étoit la situation d'Henry VII.
1509. lorsqu'une maladie de langueur l'attaqua, & ajoûta aux prosperitez de sa vie le loisir de se préparer à la mort. Il y apporta toutes les dispositions qu'un Prince pieux & vraiment Chrétien tel qu'il étoit, y doit apporter. Il montra de grands sentimens de dévotion & de penitence. Il fit racheter tous les prisonniers retenus pour leurs dettes : il ordonna qu'on examinât les comptes de ses Officiers, pour rendre au peuple ce qu'ils auroient exigé sans droit. Il fit des fondations, il redoubla ses aumônes, & ayant reçû les Sacremens avec une pieté exemplaire, il mourut à Richemond le vingt-deuxiéme d'Avril de l'année mil cinq cens neuf, la cinquante-deuxiéme de son âge, & la vingt-quatriéme de son regne.

22. d'Avril.

Fin du septiéme Livre.



HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE HUITIÉME.

Changement de la Religion sous les Teuders, & les évenemens tragiques, que ce changement a produit dans l'Etat sous les Stuarts. Plan d'une histoire de cette Maison, qui doit faire un troisiéme volume de celle des Révolutions.

JE change de méthode en ce Livre, & j'en prens une toute opposée à celle que j'ai suivi dans les autres. Dans les Révolutions précedentes, j'ai séparez les évenemens, & leur ai donné à chacun toute l'étenduë dont je les ai crû capables : dans celles que je vais écrire, j'assemble & abrege les faits. La raison 1509.

que j'ai d'en uſer ainſi, eſt que les choſes
1509. éloignées de nos temps n'étant connuës qu'en general, & la plûpart confuſément; j'ai crû faire plaiſir au lecteur, de lui en donner un détail aſſez étendu pour l'en bien inſtruire. Par une raiſon contraire, j'ai jugé que les Révolutions arrivées en Angleterre les deux derniers ſiecles étant auſſi connuës qu'elles ſont, la plûpart de mes lecteurs me ſçauroient bon gré, d'avoir terminé cet ouvrage par une eſpece de portrait hiſtorique, qui raſſemblant ces évenemens dans un eſpace plus limité, les repreſentât plus vivement, & en fit mieux voir tout le merveilleux. Je ne laiſſerai pas dans la ſuite de donner une plus longue étenduë à l'hiſtoire de la maiſon de Stuart. Une deſtinée dont Dieu ſeul qui la faite, connoît les reſſorts, lui donne une trop grande part aux Révolutions d'Angleterre, pour en avoir ſi peu dans cet ouvrage. Ce que j'en dirai ici n'eſt que le ſujet d'un volume particulier, dont l'impreſſion demande une ſituation de la Monarchie Britannique plus fixe que celle où nous la voyons. En attendant, pour donner à cette hiſtoire une fin qui la rende complete, indépendamment de ce que je me reſerve à y ajoûter en ſon temps, j'ai crû pouvoir renfermer dans ce livre ce que l'Angleterre a pû produire dans l'eſpace d'un ſiecle & de-

mi, de révolutions & de changemens les plus ſurprenans qu'on vît jamais. On peut 1509.
dire que le premier ſe fit dans la perſonne d'Henry VIII. en même temps qu'il en fit un ſi déplorable dans la Religion.

Ce Monarque parut ſur le trône avec des qualitez ſi brillantes, tant de diſpoſi- 1510.
tions à bien faire, tant d'avantages pour regner heureuſement, que perſonne ne douta en Angleterre, qu'il ne dût effacer la gloire de ſes plus illuſtres prédéceſſeurs. Chacun reconnut d'abord en lui un bon eſprit & bien cultivé, de la ſcience plus que n'en ont d'ordinaire ceux mêmes de ce rang qui ont étudié, un beau naturel, un génie facile, une ame noble & élevée dans un corps bien fait, majeſtueux, adroit, robuſte, d'une bonne ſanté, du talent pour la guerre, de la capacité pour les affaires, une grande intelligence des interêts des Princes, particulierement des ſiens; de la Religion, de l'équité, un accès facile, un air affable, enfin tout ce qui attire aux Rois l'amour ſans préjudice du reſpect.

Il commença à regner dans les circonſtances les plus heureuſes qu'on eût pû ſouhaiter, pour mettre en œuvre toutes ſes bonnes qualitez. Il trouva un Royaume paiſible, des tréſors immenſes, un peuple prévenu d'eſtime & d'affection pour lui, ſes voiſins diviſez, qui le re-

cherchoient comme l'arbitre de la paix & de la guerre; en état de tenir la balance entre les Maisons de France & d'Autriche,
1511. dont l'émulation s'allumoit.

Ses premieres démarches montrerent l'usage qu'il étoit capable de faire de ses
1512. avantages & de ses talens. Dans la ligue que fit Jules II. en l'an mil cinq cens douze avec ce Prince, l'Empereur, & Ferdinand Roy d'Arragon contre Loüis XII. Roy de France, Henry prit de son côté Theroüanne, qu'il alla assieger en personne, gagna la bataille des Eperons,
1513. où le Duc de Longueville fut fait prisonnier avec plusieurs autres Seigneurs. Là le jeune Roy eut le plaisir de voir l'Empereur porter son écharpe, & faire la guerre à sa solde. Il prit la même année Tournay, pendant que le Comte de Surrey, qu'il fit pour cela Duc de Norfolk, gagna contre les Ecossois une grande bataille sur la Tyle, où leur Roy fut tué avec une nombreuse Noblesse, & plus de huit mille de ses soldats.

Si Henry avoit fait la guerre avec succès, il fit la paix avec dignité. Le mariage
1514. de Loüis XII. & de Marie sœur de ce Prince fut l'occasion de celle-ci. Je ne sçai par quelle avanture avoit été rompu celui qu'on avoit autrefois projetté entre Charles d'Autriche & cette Princesse, au reste si peu éblouïe de l'éclat de tant de

couronnes, qu'elle ne s'estima point heu-
reuse, que quand après la mort de Loüis,
François I. lui fit épouser Charles Bran- 1515.
don depuis Comte de Suffolk, qu'elle
avoit aimé avant d'être Reine, & pour
lequel elle renonça encore volontiers à la 1516.
Royauté. Henry eut le malheur, que ses
deux sœurs firent deshonneur à leur sang.
Car Marguerite Doüairiere d'Ecosse épousa 1517.
presque en même temps Archambault de
Douglas Comte d'Angus. Le Roy leur
frere avoit trop besoin d'indulgence sur cet
article pour être inexorable aux autres. 1518.
Après quelques mouvemens de colere,
qu'il donna plûtôt au public qu'à un ve-
ritable ressentiment, il ne les en aima pas 1519.
moins, & les regarda comme des exem-
ples qui autorisoient ses foiblesses. Il en
avoit dès-lors de fort grandes sur le sujet 1520.
dont nous parlons : mais elles n'avoient
encore rien gâté dans la conduite de ses
affaires, non plus que dans sa Religion,
dont il conservoit un grand fonds parmi
ses desordres; jusques-là qu'il écrivit con-
tre Luther, & qu'il mérita du Pape Leon
ce titre de Défenseur de la foi, que ses 1521.
successeurs ont trouvé si beau, qu'ils l'ont
gardé même dans leur schisme, appa-
remment pour figurer avec celui du Roy
de France.

Quelques-uns crurent que quand Henry
fit la paix avec Loüis XII. l'amour le rap-

pelloit en Angleterre plûtôt que la bonne
1521. politique, mais ils se trompoient : les dépenses horribles que lui faisoit Maximilien, & l'application de Ferdinand à profiter de tout pour ses interêts au préjudice de sa parole, dégoûterent Henry d'une entreprise où il semoit & où les autres recüeilloient. Sa conduite envers Charles-Quint & François I. parut inconstante. Les liaisons que prit d'abord Wolsey son Ministre avec l'Empereur, qui leurroit ce Cardinal de la Papauté, en furent cause durant quelque
1522. temps. A considerer neanmoins la situation des affaires de ce temps-là, la maniere dont Henry se menagea avec ces deux grands rivaux, se faisant rechercher, se tenant neutre, se laisant esperer à tous deux ; dans la suite se déclarant, selon le temps & le tour des affaires, pour celui qui opprimant l'autre, auroit pû l'opprimer lui-même ; enfin se fiant aux François dans lequel il trouvoit un humeur beau-
1523. coup plus conforme à la sienne, plus de désinteressement, plus de bonne foi, on jugera que la legereté, dont on accusa ce Monarque, étoit une politique assez dans les regles.

Ainsi commença le fameux Henry VIII. La fin de sa vie fut bien differente d'un si beau commencement. Trois choses firent cette métamorphose, un mauvais mariage, un mauvais conseil, une passion déreglée. Le

Le mauvais mariage fut celui qu'on fit contracter à ce Roy avec la veuve de son frere pour conserver l'alliance d'Espagne & pour ne point rendre de dot. La Princesse avoit du merite, mais elle ne plaisoit pas à Henry, & il s'en étoit expliqué dès qu'on la lui avoit proposée. La raison d'Etat l'avoit emporté, mais c'étoit une fâcheuse compagne, qu'une femme donnée par raison, à qui ne sçavoit point aimer autrement que par passion. Un fils qu'il en eut avoit diminué l'aversion qu'il avoit pour elle, mais ce fils ne fit que paroître, & rendre plus vif le desir qu'avoit son pere d'un successeur. Outre ces principes d'un mariage malheureux, la Reine eut toûjours dans l'esprit, que le sang du dernier Plantagenette crioit au Ciel contre une alliance, dont il avoit été la victime. 1524.

Le mauvais conseil qui contribua à précipiter Henry dans l'abîme, lui fut suggeré par Wolsey. Wolsey étoit fils d'un boucher, né avec des mœurs aussi dépravées, que sa condition étoit basse ; mais avec un esprit dont la force l'éleva, malgré ces obstacles, au plus haut degré de fortune où un particulier puisse arriver. Il en étoit digne, s'il eût été aussi vertueux qu'il étoit habile. Il étoit Cardinal, Archevêque d'York, Ministre d'Henry, pouvant tout sur lui, & plus que lui dans

ſon Royaume. Si un Prince étoit excuſa-
1525. ble de donner tant à un ſeul homme, le choix du ſujet étoit digne d'un grand Roy. Une ambition démeſurée, une vie licentieuſe, un faſte à peine tolerable en ceux qui naiſſent dans la pourpre, rendirent odieux ce nouvel Aman, & le firent juger plus digne de la diſgrace qui lui arriva, que de la fortune où il étoit monté. Son ambition, ou plûtôt la vengeance qu'il voulut tirer d'un grand Prince qui avoit trompé ſes eſperances, fut l'occaſion de ſa perte, l'écüeil de ſon Maître, la ruine de la Religion dans ſon pays. Il s'étoit mis dans l'eſprit d'être Pape; Charles-Quint l'en avoit flatté pour le mettre dans ſes interêts, & s'attacher par-là l'Angleterre. Tout habile qu'étoit Wolſey, il fut la duppe de ce Prince, qui en ſçavoit autant que lui. Deux Papes moururent ſans qu'on parlât du Cardinal Anglois dans le Conclave, où Charles avoit eu le credit de faire élever ſon Précepteur ſur le Siege Pontifical. Dès-lors Wolſey penſa à la vengeance; mais comme d'un côté l'Empereur gardoit encore des meſures avec lui, & que de l'autre il falloit du temps, pour préparer l'occaſion de nuire à un Monarque ſi puiſſant, le Cardinal diſſimula juſqu'à la journée de Pavie, & la priſon de François I. Alors Charles-Quint ſe voyant aſſez au deſſus de ſes affaires,

changea de conduite envers Wolsey, & au lieu qu'il avoit jusques-là souscrit par ces mots les lettres qu'il écrivoit : *Votre pere & cousin Charles*, il ne les souscrivoit plus que *Charles*. Ce changement acheva d'outrer le fier & orgueilleux Cardinal, qui ne menageant plus rien avec Charles, fit premierement entendre à son Maître, que la politique vouloit qu'il se joignît avec François pour sa propre conservation, contre un Prince qui affectoit la Monarhie universelle, & qui s'y avançoit à grands pas. Quand il eut obtenu ce point, qui regardoit l'interêt des couronnes, il entreprit d'en gagner un autre, qu'il jugea devoir faire un chagrin plus personnel à l'Empereur ; & ce fut le fameux divorce d'Henry avec la Reine sa femme, tante maternelle de Charles ; sous prétexte que cette Princesse n'avoit pû épouser les deux freres, & que la dispense obtenuë pour ce mariage étoit nulle.

1526.

1527.

Quelque peu de goût qu'eût Henry pour Catherine d'Arragon, il n'y a pas d'apparence qu'il eût entrepris une affaire si odieuse, si difficile, & d'un tel éclat, en toute autre situation d'esprit que celle où il étoit alors. Il étoit devenu amoureux d'Anne de Boulen, fille de la Reine, belle personne, quoique sa beauté ne fut pas sans de grands deffauts, avec les-

1528.

quels elle avoit plû juſqu'à aveugler ce
1528. Monarque de la plus forte paſſion du monde. Sanderus raconte des choſes de la naiſſance & de la conduite d'Anne avant qu'Henry l'eût aimée, qui ne ſont pas faciles à croire, & dont les preuves ne perſuadent pas. Qu'elle fût fille d'Henry, qu'elle eût une ſœur dont ce Monarque eût abuſé, qu'elle ſe fût proſtituée,
1529. preſque dès l'enfance, au Maître d'Hôtel & à l'Aumônier de Thomas de Boulen, qui paſſoit pour ſon pere; qu'étant allée à la Cour de France, François I. & ſes courtiſans l'euſſent tellement deshonorée, qu'on lui donnât aſſez publiquement des noms infames: ce ſont des choſes contre leſquelles les Ecrivains Proteſtans ſe recrient, & ont quelque droit de s'inſcrire en faux. Mais de quoi on ne la peut juſtifier, eſt d'avoir donné à Henry, en contrefaiſant la femme de bien, des eſperances de l'épouſer, s'il venoit à bout du divorce monſtreux que Wolſey lui propoſoit, & d'avoir contribué par-là à l'injuſtice que ce Prince fit à ſa femme legitime, & à tous les maux qui s'en ſont ſuivis. La fin tragique que lui cauſa une incontinence prouvée par un jugement juridique, fit voir que les Ecrivains Catholiques ont pû dire d'elle, ſans en juger temerairement, qu'elle n'avoit été chaſte que quand elle avoit été ambitieuſe.

Tels furent les malheureux principes du changement déplorable d'Henry, & du Schisme qui divise encore aujourd'hui l'Angleterre d'avec nous. L'histoire de ce celebre divorce a été écrite même de nos jours, par tant d'habiles gens, & en tant de diverses formes, qu'on ne peut l'abreger ni l'étendre, sans faire ce qu'ont déja fait des Ecrivains, qu'il seroit temeraire de prétendre égaler. Les sçavans hommes, qui depuis peu ont eu là-dessus de si vives & si fortes contestations, ne laissent rien à ajoûter, ni à leurs recits, ni à leurs disputes, que le jugement qu'on peut porter sur les faits controversez entre eux. Voici ce qui convient le mieux au dessein que je me suis proposé. 1530.

Nos passions flattent nos esperances, & nos amis nos passions. Henry ne trouva point impossible de faire réussir le divorce, & tous ceux qui avoient quelque part à sa confiance & à ses secrets, y trouvoient plus que de la facilité. L'Evêque de Lincolne son Confesseur se laissa persuader par Wolsey, qu'il y alloit de sa conscience, & en parla ainsi au Roy. La maniere même dont le Pape reçut la requête d'Henry aida encore à le tromper. Clement VII. qui en ce temps-là tenoit le Siege Apostolique, venoit de sortir déguisé d'entre les mains de Charles-Quint, qui l'avoit retenu prisonnier. Le ressen-

1531. timent du Pontife etoit toûjours récent contre lui. D'ailleurs le Saint Siege étoit obligé au zele du Roy d'Angleterre contre les héresies naissantes, & le Pape en particulier, à qui il avoit rendu service dans sa captivité, vouloit l'obliger. Le Roy de France joint à Henry, l'appuyoit auprès du Saint Pere de fortes sollicitations. D'abord même, en examinant la Bulle par laquelle Jules II. avoit permis au Monarque Anglois d'épouser la veuve de son frere, on avoit trouvé des raisons pour la faire juger subreptice, qui avoient paru assez fortes. Enfin le Pape avoit promis, qu'incontinent qu'il seroit sorti d'intrigue avec l'Empereur, il donneroit à son bienfaicteur toute la satisfaction qu'il pourroit.

Ainsi Henry se nourrit d'esperance pendant qu'on n'en vint point au fait ; mais aussi-tot qu'on regarda l'affaire de près, il vit naître tant d'obstacles à ses desirs du côté de la politique, de la justice & de la religion, que s'il ne desespera pas dès-lors d'obtenir du Pape ce qu'il demandoit, c'est qu'une espece d'aveuglement lui en avoit causé un autre. Il eut beau flater, prier, menacer, employer son credit & celui de François I. son ami, attirer l'affaire en son païs, se faire nommer pour Commissaires les Cardinaux Wolsey & Campege, desquels ce dernier possedoit

un Evêché en Angleterre, mendier en sa faveur les suffrages des doctes & des Universitez, s'abaisser à plaider sa cause lui-même devant Wolsey son sujet, proposer des expediens qui l'eussent rendu méprisable à tout l'univers, si on n'eût été plus soigneux de sa réputation que lui-même: la crainte d'offenser Charles-Quint, l'injustice de deshonorer une Princesse vertueuse après vingt-deux ans d'un mariage contracté sur la foi d'une Bulle & d'un Bref qui la confirmoit, l'importance dont il étoit de garder des maximes seures & uniformes dans la discipline de l'Eglise, le peu de fondement qu'avoit Henry de révoquer en doute la validité de la dispense de Jules II. furent des difficultez au succès de l'entreprise de ce Roy, qu'il ne pût jamais surmonter. Il s'opiniâtra, & jura un divorce éternel avec le Saint Siege, si le Pape n'autorisoit celui qu'il vouloit faire avec sa femme. Le Pape tint ferme; mais Henry trouva un Archevêque de Cantorbery qui fit ce que le Pape n'avoit osé faire. Cranmer que le Roy avoit revêtu exprès de cette dignité, comme un homme seur pour faire un schisme, prononça le troisiéme de May de l'année mil cinq cens trente-trois la sentence fatale, qui sépara avec Henry toute l'Angleterre de l'Eglise. Le Roy avoit déja épousé secretement Anne de Boulen, qui étoit actuellement

1531.

1532.

1533. 3 May

grosse, & qui peu de mois après qu'on l'eût couronné à Westminster, accoucha de la fameuse Elizabeth, malheureux fruit d'une union produite par tant de discordes.

Le Pape ayant été informé des démarches du Roy d'Angleterre, le menaça de l'excommunication, si dans un temps qu'il lui marquoit, il ne reconnoissoit sa faute. François I. qui aimoit Henry, & qui étoit vraiment zelé pour empêcher que l'Angleterre ne se séparât de l'Eglise, négotia si bien de part & d'autre, qu'il suspendit encore long-temps les derniers foudres du Saint Pere. Il avoit conduit l'affaire à un point par l'habileté & le zele de Jean du Bellay Evêque de Paris, que si le
1534. parti d'Autriche n'eut précipité les choses, si on eût encore attendu deux jours un courier qui venoit d'Angleterre, & qui avoit été retardé par le débordement des eaux, il y avoit des deux côtez des dispo-
1535. sitions favorables au moins pour continuer le procès, que la mort de Catherine d'Arragon arrivée peu de temps après, auroit heureusement terminé au contentement de tout le monde. Il ne fut plus question d'accommodement depuis la sentence que Cle-
1536. ment fulmina alors contre Henry, par laquelle il l'excommunioit, & mettoit en interdit son Royaume. Le Roy méprisa l'excommunication, & le Royaume n'a que

que trop bien gardé l'interdit.

Ce fut par le ressentiment qu'eut Henry VIII. de la flétrissure qu'il reçut en cette occasion, que se fit la révolution de la Religion en Angleterre, dont nous voyons encore aujourd'hui de si déplorables effets. A considerer combien elle fut prompte, & combien les Anglois, si fermes pour maintenir leurs anciens usages contre la puissance des Rois, abandonnerent facilemenr l'ancienne Religion de leur Monarchie, à laquelle jusques-là nul peuple n'avoit paru plus attaché, on n'en peut guéres trouver d'autre cause, que cet abîme des divins jugemens, qu'il ne faut pas trop vouloir pénétrer. Le Royaume de Dieu s'ôte aux Nations comme aux personnes particulieres, pour des causes secretes que Dieu seul connoît. La complaisance qu'eut le Parlement pour tout ce que le furieux Monarque exigea de lui en cette occasion, en est un exemple redoutable à toutes les Nations du monde. On y fit des Loix pour dispenser les Anglois de la soûmission que tous les fideles doivent au saint Siege, pour proscrire jusqu'au nom du Pape, pour déclarer le Roy chef de l'Eglise Anglicane, pour exclure de la succession à la couronne Marie, issuë du mariage d'Henry & de Catherine d'Arragon, pour l'adjuger à Elisabeth, qu'on déclara Princesse de Galles. Tout plia sous 1536.

ces Loix bizarres, & si c'est une gloire à un Prince d'avoir de l'autorité sur ses peuples jusqu'à les trouver dociles au mal, Henry se pût vanter de l'avoir acquise.

1537. Par cette conspiration des impies & des tiédes, Dieu vouloit rendre plus illustre le petit nombre d'Élûs fervens, qu'il s'étoit reservé en Angleterre, ou pour en faire des Martyrs, ou pour en former des exemples d'une confession constante dans les longues persecutions. Le nombre en fut encore assez grand, pour faire regarder Henry comme un Prince alteré de sang, qui ne gouvernoit plus en Roy, mais en tyran.

Ce fut par cette cruauté que commença la métamorphose qui se fit tout d'un coup en ce Prince, & qui causa une Révolution aussi surprenante en sa personne que dans
1538. la Religion de ses peuples. Wolsey fut la premiere victime qu'il immola à sa fureur, parce que nonobstant le conseil que cet ambitieux lui avoit donné de rompre son mariage avec sa femme, il n'avoit pas favorisé celui qu'il vouloit contracter avec
1539. sa maîtresse. Une maladie épargna au Roy la peine de le faire mourir, mais peut-être aussi lui ôta-t-elle le plaisir de se venger de lui. Le crime de ce Cardinal méri-
1540. toit un tel châtiment, pour verifier la parole de l'Ecriture, qu'on est puni par où

l'on peche. On dit qu'il mourut penitent. Jean Fischer & Thomas Morus, celui-là Evêque de Rocheſtre fait Cardinal dans la priſon, celui-ci Chancelier d'Angleterre, eurent la gloire de mourir Martyrs, pour n'avoir pas voulu prêter les ſermens impies qu'on exigeoit d'eux.

Toute la famille de Richard de la Pôle de la Maiſon des Ducs de Suffolk, ſuivit 1542.
les traces de ces deux grands hommes, & eut part à un ſi beau ſort. Lui, ſa femme, ſon fils aîné ſouffrirent la mort pour la cauſe de l'Egliſe. Sa femme, Marguerite Plantagenette, Comteſſe de Saliſbery, étoit Princeſſe du ſang d'Angleterre, ſœur du feu Comte de Warvik; ſon âge de ſoixante-dix ans, & une vertu reverée autant qu'une ſi haute naiſſance, ne pût la ſouſtraire aux fureurs d'Henry. Le Cardinal Regnauld de la Pôle ſecond fils de Richard & de Marguerite, étoit le principal objet de la colere de ce Prince. Il étoit abſent : Henry l'avoit conſulté ſur ſon mariage, & ce Cardinal auſſi plein d'érudition que de pieté, lui avoit fait une réponſe digne d'un homme de ſon caractere. Le Roy en avoit été ſi choqué, qu'il l'avoit proſcrit : quelques-uns diſent qu'il avoit envoyé des gens en Italie pour s'en défaire, Dieu permit qu'il fut mal ſervi par ceux qu'il avoit choiſi pour ce meurtre : Il s'en dédommagea ſur tous

ceux qui appartenoient à ce Prélat, &
1542. ce ne furent pas les dernieres victimes d'un sang illustre, qu'Henry immola à l'idole qu'il s'étoit fait d'une Religion à sa mode. Ceux qui en ont fait le dénombrement, en comptent une grande multitude des premieres dignitez d'Angleterre. Celle des personnes de moindre rang, celle des Prêtres & des Religieux fait horreur seulement à l'entendre dire, & encore plus la nouveauté des supplices, dont on tourmentoit ceux qui étoient notez de plus de zele que les autres pour la Religion de leurs ancêtres.

Henry s'accoûtuma tellement au sang, qu'il versa indifferemment celui des Catholiques & des Lutheriens. Plusieurs de ceux-ci furent executez durant son regne & par son ordre. Ses meilleurs serviteurs n'étoient jamais en seureté avec lui. Toute la Maison de Norfolk en fut aux autres un triste exemple. Le Duc de Buckingham & le Comte de Wilschire furent décapitez. Cromvel, long-temps ministre de ces cruautez, les expia par une mort honteuse.

La conduite d'Henry envers ses femmes eut quelque chose de tragique, & de ridicule tout ensemble. L'Europe n'entendoit parler d'autre chose que des mariages du Roy d'Angleterre, & il ne faisoit de si frequens mariages, qu'en se défaisant

de ſes femmes, ou par un divorce, ou par un procès criminel. Peu d'années le 1543.
dégoûterent d'Anne de Boulen, & plus encore l'incontinence de cette femme qu'on accuſa de s'être proſtituée à pluſieurs, entre autres à ſon frere. Le Parlement la condamna à avoir la tête tranchée, & avec elle ſes amans & le complice de ſon inceſte. Pour l'honneur de la Réformation, les Ecrivains Proteſtans tâchent de rendre douteuſes une partie des débauches, dont on accuſa cette Reine : mais il ne font pas refléxion, qu'en juſtifiant Anne, ils font le procès au Monarque qui la répudia, aux Juges qui la condamnerent, & que ſi Anne de Boulen fut chaſte, Henry VIII. & ſon Parlement furent injuſtes. L'honneur de la Réformation eſt bleſſé de l'un comme de l'autre, & il eſt encore plus honteux à des Réformateurs d'être iniques, qu'à une femme d'être foible.

A peine eut-on enlevé le corps d'Anne de Boulen de deſſus l'échafaut, qu'Henry épouſa Jeanne Seymour, qui le rendit pere d'un fils. La naiſſance de ce Prince coûta la vie à ſa mere. Comme elle étoit en travail d'enfant, le Roy ayant été averti, qu'il falloit ſe reſoudre à perdre la Reine ſa femme, ou ſon fruit : *Allez*, dit-il, *qu'on ſauve le fruit : Il eſt aſſez de femmes au monde : mais on n'a pas quand on*

veut un fils. Sur cette décision, on ouvrit
1543. les entrailles à Jeanne Seymour, & on en tira Edoüard VI. La mort de la Reine, qui suivit cette violente operation, ne fit pas le Roy veuf pour long-temps ; il épousa Anne de Cleves, mais l'ayant épousée par Procureur, il la trouva si à peu son gré, qu'il la répudia le septiéme mois après ce quatriéme mariage. Catherine Hovvard lui succeda. C'étoit une belle personne, mais d'une vie peu réguliere. Cranmer se fit son délateur : ses amans avoüerent leur crime, on l'obligea d'en convenir : le Parlement lui fit son procès, elle eut la tête tranchée, & avec elle furent condamnez à differentes sortes de peines, bien des gens qui étoient complices, ou qui avoient eu connoissance de son crime. La Sentence que le Parlement prononça contre cette Princesse, fut accompagnée de tant de loix contre les Reines de mauvaise vie, contre ceux qui non seulement favoriseroient leurs desordres, mais qui en auroient eu connoissance & n'en auroient pas averti, que la réputation la mieux établie n'étoit plus en seureté sur le trône ; une Susanne pouvant trouver des calomniateurs qui se feroient croire.

Nonobstant tout cela Henry trouva une sixiéme femme : tant le diadême a d'attraits. Cette hardie personne fut Catherine

Pare, veuve du Baron de Latimer : femme d'eſprit & de bonne conduite: mais comme 1544. chacun en Angleterre commençoit dès-lors à prendre ſon parti ſur le fait de la Religion, elle penchoit au Lutheraniſme. Si Henry n'eût été que Roy & mari, Catherine l'eût aiſément contenté, étant ſoûmiſe, ſage, & ſoigneuſe au-delà de ce que le ſont d'ordinaire les perſonnes de ce rang pour leurs époux : mais il y avoit dans ce Prince tant de differens caracteres à ménager, que ſi la nouvelle Reine le contenta comme Monarque & comme époux, elle l'offenſa comme Chef de l'Egliſe. Henry vouloit qu'on fût de ſa Religion ; & de Luther à lui, je ne vois pas qu'il eût trop mauvaiſe raiſon. Dès que celle que Dieu nous donne n'eſt plus reçûë, les hommes n'ont pas plus de droit d'en faire une les uns que les autres. Un jour que le Roy & la Reine avoient longtemps diſputé enſemble de controverſe & de Religion, d'abord d'aſſez bonne amitié, mais dans la ſuite plus aigrement ; la conteſtation s'échauffa juſqu'à mettre le Roy en colere : ſur quoi l'Evêque de Wincheſtre & le Chancelier étans ſurvenus, lorſque la Reine ſe fut retirée, ils acheverent tellement d'aigrir l'eſprit du Roy contre elle, qu'ils l'engagerent à conſentir qu'on lui fît faire ſon procès, comme à une heretique ſecrete. Elle en fut aver-

1545. tie à bonne heure, & comme elle étoit insinuante, elle sçût si bien adoucir le Roy dans un entretien qu'elle eut avec lui, que non seulement elle évita l'échafaut, mais le divorce : alternative de toutes celles qui l'avoient précedées dans cette place, à une près, qu'une mort trop prompte déroba à l'inconstance & à l'inhumanité du Roy.

La mauvaise humeur de ce Prince, effarouché par l'image de ses crimes, ausquels il sembloit avoir pris à tâche de s'accoûtumer, tomboit presque toûjours en même temps sur les enfans & sur les meres. En répudiant Catherine d'Arragon, il avoit fait déclarer bâtarde la Princesse Marie, qu'il en avoit eu ; & en faisant trancher la tête à Anne de Boulen, il avoit traité Elizabeth, née de ce mariage, comme Marie, les faisant déclarer par le Parlement incapables de succeder à la couronne. Un testament plus mûrement fait, rectifia ces effets de sa mauvaise humeur. Edoüard, Marie & Elizabeth y furent nommez successivement, pour se succeder les uns aux autres en cas de mort sans posterité, & cette disposition fut suivie.

En lisant ces choses, on ne s'étonnera pas qu'Henry ait été ingrat envers ses amis. Les mêmes principes qui font un mauvais mari, un mauvais pere, un mauvais maî-

tre, font auſſi un mauvais ami, la mauvaiſe humeur, le caprice, la ferocité, l'inconſtance. Il entra de tout cela dans le refroidiſſement qu'eut ce Prince pour François I. après qu'il eut rompu avec le Pape. François l'avoit ſervi avec zele, & hors de l'imiter dans ſon Schiſme, comme Henry l'en ſollicitoit, on ne peut avoir plus d'empreſſement qu'il en avoit toûjours eu pour lui. L'affaire dont il s'agiſſoit étoit de telle nature, & eut de ſi grands contre-temps, que le ſuccès n'en pût être heureux. Henry crût que ſon ami l'avoit mal ſervi, parce qu'il ne voulut pas entrer dans tous ſes emportemens, & ſe venger ſur lui-même, en quittant ſa Religion, du chagrin qu'on faiſoit à un autre. Dès ce moment il s'aliena de lui, & la conteſtation qu'ils eurent pour le mariage d'Ecoſſe, dont nous parlerons amplement dans l'hiſtoire de Marie Stuard, étant ſurvenuë quelque temps après, Henry fit une ligue nouvelle avec Charles-Quint contre François I. où il ne ſe propoſoit pas moins que de le dépoüiller de ſes Etats. La guerre fut en effet fort vive, & la France y perdit Boulogne, qui ne lui revint que par la paix; mais elle eut tout l'avantage dans l'affaire d'Ecoſſe, dont l'heritiere, qui étoit le ſujet de la conteſtation, fut deſtinée au fils du Dauphin, qu'elle épouſa quand il en fut

1546.

temps. Parmi beaucoup de mauvaises con-
1546. jonctures où se trouva François I. il eut le bonheur que Charles-Quint & Henry VIII. étoient d'une humeur peu compatible, Henry s'accommodant beaucoup mieux de la brusque generosité de François, que du phlegme interessé du Monarque Espagnol. Aussi parmi les alternatives de ruptures & d'alliances qu'il eut avec le premier, si l'interêt & l'émulation de son Etat l'en éloignoit, son inclination personnelle aidoit toûjours à l'en raprocher, & generalement parlant, l'Angleterre eut pendant son regne plus de liaison avec la France, qu'avec la Maison d'Autriche.

Ce fut après cette derniere paix que
1547. le trop fameux Henry VIII. finit une vie de cinquante-sept ans, & un regne de trente-sept, accablé sous le poids d'un corps, que l'intemperance, compagne ordinaire de la luxure, avoit appesanti en l'engraissant, ce Prince n'étant plus que le tombeau de lui-même, où ses plaisirs & ses chagrins avoient enseveli avec lui sa religion, sa conscience, sa gloire, & tous les sentimens d'équité, de bonne foi, d'humanité, qu'une heureuse naissance lui avoit donnez. Quelques-uns disent qu'à la mort, il donna quelques marques de penitence, d'autres disent de desespoir : les uns veulent qu'il soit mort

Catholique, les autres qu'il ait perſeveré dans le ſchiſme. Il peut bien être entré de tout cela dans les derniers ſentimens d'un homme, qui n'ayant encore pû ſe défaire des juſtes préjugez de la vraye Religion, où toutes les veritez ſont fixes, s'en étoit voulu faire une fauſſe, où ſon eſprit toûjours flotant n'avoit encore pû rien fixer, vivant dans la diſpoſition bizarre de voir bien ce qu'il devoit être, & de ne ſçavoir ce qu'il étoit.

1547.

Le ſchiſme continua ſous Edoüard VI. qui à l'âge de neuf ans, ſucceda à ſon pere. Edoüard Seymours ſon oncle maternel, Comte d'Hereford, depuis Duc de Sommerſet, qui durant la minorité gouverna le Royaume en qualité de Protecteur, ajoûta l'hereſie au ſchiſme. Car ce Seigneur étoit Lutherien. Cranmer qui l'avoit toûjours été ſe trouva au comble de ſes vœux, quand il vit les choſes en état de répandre librement l'erreur. Comme le jeune Roy y prit goût, quoiqu'Henry l'eût fait élever dans la croyance Catholique, on vit bientôt la zizanie aſſez haute pour achever d'étoufer ce qui reſtoit de bon grain. Afin de multiplier l'hereſie, le Protecteur prit à tâche d'élever ceux qui en faiſoient profeſſion aux premieres dignitez, & aux plus importantes Charges Pour cette raiſon Thomas Seymours ſon frere fut fait Baron de Sudley, & grand

Amiral d'Angleterre ; Jean Dudley fut
1547. fait Comte de WARVIK. Le Chancelier Thomas Wrisley, le Comte d'Arondel, l'Evêque de Winchestre soûtenoient la Religion Catholique ; mais l'heresie étoit appuyée par une faction si superieure à la leur, qu'elle fit en peu de temps de fort grands progrès.

Une victoire que le Protecteur remporta sur les Ecossois ayant augmenté son crédit, le mauvais parti en devint plus fort. Les intrigues que fit l'Amiral pour balancer la puissance de son frere, & apparemment pour le supplanter, occuperent durant quelque temps les Prédicans comme les autres : mais l'avantage qu'eut l'aîné, qui eut assez d'autorité pour faire trancher la tête au cadet, leur rendit leur premier loisir, & les confirma dans la liberté qu'ils avoient de prêcher l'erreur, laquelle se fortifia tellement, que rien ne lui pouvoit plus nuire, que la contrarieté qu'elle a avec elle-même.

Outre Cranmer & ses supôts, Richard Coxe, Hugues Latimer, celui que les Lutheriens appellerent le premier Apôtre d'Angleterre, par le nombre de gens qu'il pervertit, & autres Prédicans Anglois, il en vint d'Allemagne une inondation qui acheva d'infecter le païs. Martin Bucer, Pierre Martyr, Bernardin Ochin, Fagius & d'autres prêcherent chacun de leur côté,

les uns le pur Lutheraniſme, dont Cranmer faiſoit profeſſion, les autres la doctrine 1548.
de Zuingle, qui étoit celle du Protecteur. Cette diverſité parut de dangereuſe conſequence au Parlement, qui pour contenter tout le monde, & garder neanmoins quelque unité, prit de chacune de ces Sectes certains points dont il compoſa la Religion du païs. Et afin qu'aucun Novateur ne ſe pût plaindre d'en être exclus: on y mêla même du Calviniſme qui commençoit à être en vogue, & dont l'Auteur oſa écrire au Duc Protecteur une lettre, par laquelle il l'exhortoit à uſer du glaive, pour réduire les Catholiques à embraſſer ce qu'il appelloit la doctrine de l'Evangile.

Il entra dans la nouvelle Religion une innovation de tant de choſes qu'on n'avoit encore oſé tenter, que les peuples en furent effrayez. L'abolition de la Meſſe, le mariage des Prêtres, les images enlevées des Egliſes, les prieres publiques en langue vulgaire, effaroucherent non ſeulement les Catholiques, mais ceux mêmes qui avoient ſuivi le Schiſme ſous le regne du feu Roy; & comme d'ailleurs les païſans étoient mécontens de la nobleſſe, il s'éleva en certains cantons des ſéditions qui paſſerent bientôt dans tout le reſte du Royaume, & qu'on eut peine à appaiſer,

Les François & les Ecoſſois profiterent de ces deſordres. Henry II. qui venoit de

succeder à son pere, envoya Lessé, Paul
1548. Strossi & d'autres Capitaines en Ecosse, avec des troupes de mer & de terre, qui reprirent sur les Anglois les places que leur derniere victoire leur avoit acquis sur leurs voisins. On fit plus, profitant du temps, on emmena en France la petite Reine d'Ecosse, pour y épouser le Dauphin, quand ils seroient tous deux en âge, & pour ôter au Roy d'Angleterre toute esperance de ce mariage. Pendant ce temps-là Henry attaquoit les Anglois qui tenoient Boulogne, le traité fait entre les deux peres s'étant rompu sous les enfans. La garnison se défendoit bien; mais on jugea en Angleterre, que les soulevemens domestiques ne permettroient pas de faire la guerre avec grand succès chez les étrangers. On tenta une nouvelle ligue avec l'Empereur, qui amusa les Envoyez, & à la fin ne conclut rien; ainsi le Conseil d'Angleterre conclut à sacrifier Boulogne & la Reine d'Ecosse à la paix. Il en coûta de l'argent à Henry, mais les Ecossois y gagnerent plusieurs places qu'on leur rendit, & par-là les trois nations demeurerent autant paisibles, que l'heresie qui allumoit le feu de la guerre civile dans toutes les Monarchies de l'Europe, leur laissoit de repos chez eux.

L'Angleterre ne pouvoit être tranquille; la Religion y faisoit tous les jours quelque nouvelle division, & l'ambition en profi-

toit pour d'autres desseins que pour établir des dogmes. Celle que causa le Comte de Warvik fit un grand éclat dans le monde, & fut sur le point de changer par une nouvelle révolution dans la Monarchie, l'ordre de la succession établi par le testament d'Henry VIII. 1549.

Jean Dudley Comte de Warvik, depuis Duc de Northumberland, étoit un homme dont la naissance mettoit bien des gens au-dessus de lui, mais dont l'ambition n'y pouvoit souffrir personne. Depuis longtemps le Protecteur étoit l'objet de sa jalousie, il ne pouvoit pardonner à la fortune de l'avoir fait plus grand que lui, & il se reprochoit à lui-même d'être complice par sa tolerance, de ce qu'il regardoit comme une injustice. Il avoit travaillé sourdement avec un assez bon succès, à diminuer l'autorité de celui qu'il vouloit détruire, & il n'attendoit qu'un temps propre à l'accabler par un coup d'éclat. Il crut que les mouvemens domestiques arrivez sous son ministere, & les dommages que l'Etat en avoit souffert chez les étrangers, étoient une occasion favorable de décrier son gouvernement, & de rendre sa personne criminelle. Il poussa si vivement l'affaire, & anima tellement ceux qui composoient le Conseil du Roy, qu'on arrêta le Protecteur, & qu'on l'enferma dans la Tour.

Ce premier orage ne fit que passer. Le Roy
1549. accoûtumé à son oncle, le fit élargir peu de temps après qu'il eût été mis en prison ; & comme Dudley s'étoit declaré sans ménagement contre lui, on travailla à les réconcilier, & ceux qui apprehendoient les suites de leur mésintelligence pour l'Etat, les engagerent à une alliance, dont ils se promettoient une paix & une union éternelle entre eux, un fils de Dudley ayant épousé une fille du Protecteur.

Les alliances des Courtisans ne guérissent guéres leurs jalousies. Si celle de Dudley parut moindre pour le Duc de Sommerset après sa prison, la liaison des Familles y eut moins de part que la diminution que le Comte s'imagina voir dans le credit du Protecteur auprès du Roy. Aussi dès qu'il se fut apperçû qu'insensiblement les affaires revenoient à leur premier état, & que l'autorité du Duc se rétablissoit dans le conseil, l'envie qu'il avoit contre lui se ralluma plus que jamais, & lui fit prendre la résolution de tout tenter pour le détruire. Pour en venir à bout, quoiqu'il fût Protestant comme son rival, il s'approcha des Catholiques, & les mit dans ses interêts. Ensuite il s'appliqua avec soin à se faire des créatures, & à rendre ses amis puissans, qu'il fit presque tous élever à de nouvelles dignitez. Par son credit Paulet fut fait Comte de

de Wilſchire, & Marquis de Wincheſtre; Guillaume Herbert, Comte de Pembrok; 1550.
Mylord Rouſſel, Comte de Bethfort; & Mylord Gray, Duc de Suffolk: & ce fut en cette occaſion qu'on donna à Dudley lui-même le titre de Duc de Northumberland.

Le Duc de Sommerſet vit bien par cette promotion des amis & des partiſans de Dudley, que c'étoit une faction puiſſante qui s'alloit élever contre lui. Il tâcha de s'en former une pour oppoſer à celle-là; & il y réüſſiſſoit aſſez, s'il n'eût point été prévenu par la vigilance de ſon ennemi, qui en ayant été averti, fit ſi bien ſa partie, qu'il le fit mettre une ſeconde fois dans la Tour, en même temps qu'il pré- 1551.
venoit l'eſprit du jeune Roy contre lui, par les crimes dont il l'accuſoit. La Ducheſſe femme du Protecteur fut arrêtée avec lui, & un grand nombre de ſes amis, que l'on mit par-là hors d'état de rien tenter en ſa faveur.

Les crimes dont on le chargea, furent de s'être voulu emparer du Roy & du gouvernement, d'avoir voulu faire armer le peuple, & l'exciter à ſédition, d'avoir entrepris d'aſſaſſiner le Duc de Northumberland & deux de ſes amis, dans un repas où il les avoit fait inviter chez un des ſiens. Quelque vagues que fuſſent ces accuſations, l'eſprit du Roy en fut frappé, & ſon âge le ren-

dant timide, il conçut de l'averſion pour
1551. un homme capable de telles réſolutions, & abandonna le malheureux Duc au cours ordinaire de la juſtice. Son procès fut bientôt inſtruit, par la chaleur dont ſa partie en preſſa la concluſion. Il y périt, & avec lui périt auſſi un grand nombre de ſes amis, qui furent décapitez à Londres le vingt-deuxiéme de Janvier, l'an mil
1552. cinq cens cinquante-deux.

Par cette mort Northumbarland devint enfin maître des affaires, ne voyant plus perſonne au-deſſus de lui, & gouvernant le jeune Roy avec un empire abſolu, qu'il ſçavoit neanmoins mêler de tant de ſoins & d'apparences de tendreſſe, qu'Edoüard s'y laiſſa aiſément ſurprendre. Car quoiqu'il ne fût plus enfant, & qu'il montrât des diſpoſitions à regner un jour par lui-même; comme il aimoit naturellement à s'inſtruire, il paroiſſoit n'être pas fâché d'avoir ſur qui ſe décharger du gouvernement, pendant qu'il employoit ſa jeuneſſe à apprendre ce qu'il faut ſçavoir pour bien gouverner. Une grande fluxion ſur la poitrine dont il fut attaqué bientôt après, & qui le conduiſit au tombeau, lui rendit ce ſecours encore plus neceſſaire, & il ne manquoit plus au Duc que d'avoir le nom de Roy pour l'être en effet.

Le goût que cet ambitieux prenoit à la domination, lui fit porter ſes vûës plus loin,

que les avantages presens qu'il trouvoit, pour être le maître, dans l'âge & dans la maladie du Roy. L'opiniâtreté de ce mal fit craindre ce qui en arriva. Dès que le Duc le put prévoir, il prévit en même temps que Marie venant à succeder à Edoüard selon le testament d'Henry, cette Princesse Catholique constante, l'éloigneroit du gouvernement: heureux s'il ne lui arrivoit rien de pis. De plus, il y avoit entre lui & la Princesse Elizabeth une inimitié presque ouverte: il l'avoit voulu éloigner, & marier en Dannemark, parce qu'elle traversoit ses desseins, & qu'elle montroit dès-lors des lumieres trop pénétrantes pour un homme qui ne vouloit pas être éclairé. 1552.

Dans ces embarras la naissance de ces Princesses, & les doutes qu'on pouvoit faire renaître touchant leur legitimité, lui parut un jour favorable pour faire passer le Sceptre en d'autres mains. Il y a apparence qu'il se seroit mis en devoir d'y porter les siennes, pour peu qu'il eût pû appuyer son ambition de quelque prétexte capable d'éblouïr les Anglois. N'en ayant point dans sa personne, il trouva le secret d'en mettre un dans sa famille, & crut que ce seroit un moyen d'y faire passer la Royauté. Du mariage de Brandon Duc de Suffolk, & de Marie d'Angleterre sœur d'Henry VIII. Doüairiere de France, il étoit resté une fille qui

fut mariée à Henry Gray Marquis de Dor-
1553. ſet, depuis Duc de Suffolk. De cet autre mariage étoient venuës trois filles, dont les deux cadettes épouſerent Mylord Herbert & Mylord Keys. Dudley choiſit Jeanne l'aînée pour la faire épouſer à Gilford ſon fils, ſe flatant que par-là la couronne tomberoit infailliblement dans ſa Maiſon, ſi une fois les ſœurs du Roy en étoient declarées déchûës; car il ne comptoit point la Reine d'Ecoſſe, étrangere, & promiſe à un Prince François.

Après que le Duc eut pris ces meſures, où perſonne ne ſoupçonna qu'il eût d'autre vûë que de bien allier ſon fils, il diſpoſa adroitement le Roy à déroger au teſtament d'Henry VIII. touchant l'article de la ſucceſſion, ſous prétexte que les Princeſſes qu'on y nommoit pour lui ſucceder étoient nées de mariages équivoques. Edoüard fut charmé de cette ouverture; car il étoit zelé Proteſtant, & laiſſoit en effet à regret la couronne d'Angleterre à Marie Princeſſe ouvertement Catholique. Elizabeth lui eut plû davantage, mais on ne ſçavoit pas encôre bien de quelle Religion elle étoit: cet eſprit ſouple ſe gouvernant tellement entre toutes les Religions, qu'on n'étoit pas ſeur de la ſienne. Ainſi fut faite par ce Roy mourant une nouvelle diſpoſition touchant l'article des ſucceſſions, dérogeant

à celle d'Henry, & ſubſtituant aux deux Princeſſes les femmes de Gilford & d'Herbert. 1553.

Le Roy étant mort après cet acte, Dudley eut aſſez de credit pour le faire mettre à execution. La plus grande oppoſition qu'il y trouva, fut de la part de ſa belle-fille. Jeanne Gray qui ſervit d'actrice à la nouvelle ſcene que l'Angleterre donna à l'Europe en cette occaſion, refuſa long-temps le perſonnage que ſon beau-pere la preſſa de repreſenter. Toute jeune qu'elle étoit, elle étoit ſolide, & voyoit bien le ridicule du rôle qu'elle alloit joüer. D'ailleurs elle avoit l'eſprit Philoſophe, & naturellement moderé, aimant mieux être particuliere en repos, que Reine dans le tumulte. A la Religion près, c'étoit une femme accomplie, ayant même au-deſſus de ſon ſexe aſſez de connoiſſance des bonnes lettres pour faire un honnête homme ſçavant. Elle ſe défendit autant qu'elle put du mauvais pas qu'on lui fit faire : ſa famille l'y obligea, elle ſe laiſſa proclamer Reine dans la capitale & aux environs, & en reçut les honneurs de ſi bonne grace, que l'on ne pouvoit s'empêcher de ſouhaiter qu'elle y eût plus de droit.

Marie étoit aſſez proche de Londres, lorſqu'elle apprit la mort de ſon frere & la proclamation de Jeanne. Dans le deſordre où elle ſe trouva à cette fâcheuſe nou-

velle, & dans le peu de moyens qu'elle
1553. avoit de s'oppoſer à l'uſurpation, elle ſe retira vers la mer, pour être à portée de s'embarquer, en cas qu'elle fût pourſuivie, & qu'on ne la ſecourût pas. Elle n'alla pas loin, qu'elle ſe vit environnée d'une foule de gens de la Province de Norfolk, qui ſe declara hautement pour elle, & qui augmentant tous les jours par les Seigneurs qui la venoient joindre, non ſeulement la raſſurerent, mais ſe trouverent en état de la faire proclamer Reine à Norvik, comme on avoit fait Jeanne à Londres. Jeanne avoit l'avantage du lieu, & ſi ſon beau-pere eût été autant aimé qu'il étoit craint, Marie auroit trouvé en elle une concurrente redoutable. Mais Dudley étoit fort haï, & quoiqu'il eût des amis puiſſans, & des créatures aſſez attachées, ſon inſolence l'avoit rendu extrêmement odieux au peuple; & l'action même qu'il venoit de faire, avoit donné occaſion de dire, qu'il avoit frayé à ſa famille le chemin à la Royauté, par un parricide commis dans la perſonne du Roy, en lui donnant un poiſon lent. La crainte qu'on avoit de lui contint le peuple pendant quelque temps, & lui donna lieu d'inſtaller ſa belle-fille ſur le trône, mais ce ne fut que pour peu de jours. Comme il étoit vif & agiſſant, ayant appris que Marie venoit du côté de Londres avec des troupes, il en leva auſſi pour l'aller com-

battre, & s'avança jusqu'à Cambridge : mais il ne fut pas plûtôt en campagne, que 1553.
la capitale se declara d'une commune voix pour Marie. On somma même le Duc de Suffolk qui étoit demeuré pour garder la Tour, d'en sortir incessamment, & à sa fille de se déporter de la vaine qualité qu'elle avoit prise. Tout plia sous le nom de Marie, dont tout Londres retentissoit, & ce bruit s'étant répandu dans les lieux circonvoisins, passa de Londres jusqu'à Cambridge, où le Duc de Northumberland fut deserté par la plûpart des soldats qui l'avoient suivi. Dans cet abandon, il prit le parti de crier comme les autres : *Vive Marie.* Ainsi Marie fut reconnuë d'un consentement general, & on la vit bientôt dans sa capitale recevoir les hommages qui lui étoient dûs.

L'Angleterre tient de la nature de l'élement qui l'environne : lorsqu'on s'y attend le moins, on y voit des changemens subits qui étonneroient, si on n'y étoit pas accoûtumé. Deux regnes consecutifs de deux Princes appliquez à établir l'un le Schisme, l'autre l'hérésie parmi un peuple assez docile pour les nouveautez, sembloient n'y avoir plus laissé de retour à la Religion Catholique, & voici que tout d'un coup une femme remet les choses au premier état qu'elles étoient auparavant. Reine digne d'une memoire éternelle, par

1490. ſon zele & par le courage avec lequel elle entreprit un œuvre où tout lui ſembloit contraire, & par le ſuccès qu'elle y eut. Je voudrois pour rendre la gloire de cette Princeſſe parfaite, que dans l'execution de ce grand deſſein, elle eût plûtôt ſuivi l'eſprit de l'Egliſe que le génie de ſa nation; que dans une révolution de Religion, elle eût moins imité la rigueur de ſes ancêtres dans celle de l'Etat; en un mot, qu'elle eût plus épargné le ſang, qu'elle ſe fût diſtinguée par-là d'Henry, d'Edoüard & d'Elizabeth, & qu'elle eût fait refléxion, que les voyes trop violentes d'induire les peuples au changement conviennent à l'erreur, qui ne porte point de grace, non à la veritable foy, qui porte avec elle le ſecours neceſſaire pour ſe faire volontairement ſuivre.

Le caractere d'eſprit de Marie lui inſpiroit naturellement cet excès de ſeverité. Elle en uſa envers la plûpart de ceux qui lui avoient été contraires dans l'affaire de Jeanne Gray. Les Ducs de Northumberland & de Suffolk, Jeanne elle-même, ſon mari Gilford, deux autres freres de ce Seigneur, le Comte de Warvik l'aîné de tous, & le Marquis de Northampton finirent leur vie ſur l'échafaut. Wiat auteur d'un ſoulevement qui embaraſſa quelque temps la Reine, & quatre-vingt perſonnes de ſon parti, furent punis du dernier ſupplice.

plice. Le Duc de Northumberland voulut mourir Catholique, & assura qu'il n'avoit été Protestant que par ambition. Son changement fut bon pour l'autre vie, mais il ne lui servit de rien pour lui prolonger celle-ci: la Reine craignit une récidive, & que la même ambition qui en avoit fait un héretique si contraire à ses interêts, n'en fît dans la suite un relaps capable de renverser ses desseins. 1554.

Marie s'étant ainsi défaite de ses plus dangereux ennemis, fut bientôt en état d'exercer la même rigueur sur ceux de l'Eglise, s'ils s'obstinoient à la combattre. Ce fut un des motifs qui lui fit prendre la résolution d'épouser Philippe II. alors Prince d'Espagne, que l'Empereur Charles-Quint lui offroit. On ne peut dire par quelle raison les Anglois donnerent les mains à ce bizarre mariage, qui réduisoit leur Monarchie à être Province de celle d'Espagne, & frayoit le chemin à Charles pour parvenir à l'universelle, où il aspiroit depuis si long-temps. Il y eut à la verité, quand la nouvelle s'en répandit, une émotion considerable dans la Province de Kent, & ce fut celle où j'ai dit que Wiat fut un des principaux acteurs: mais la Reine fut si bien servie, que la sédition n'eut point d'autres suites que le supplice des séditieux. Philippe entra en Angleterre sous certaines conditions, dont il se dispensa quand

25 Juillet il voulut, & il épousa la Reine à Winchestre le vingt-cinquiéme de Juillet de l'année mil cinq cens cinquante-quatre.

1555. Marie tira de ce mariage tout l'avantage qu'elle en esperoit pour le rétablissement de la Religion. Elle avoit déja bien changé des choses quand Philippe la vint épouser. Le Parlement avoit rétabli la croyance & la liturgie Catholique: on disoit la Messe, on celebroit les divins offices en langue latine, & selon l'usage Romain: on avoit proscrit l'héresie, chassé les héretiques étrangers, dont on dit que bien trente mille sortirent d'Angleterre par divers chemins. On avoit mis en prison Cranmer, Latimer, & grand nombre d'autres Prédicans & Evêques de la nation, qui avoient le plus contribué à infecter leurs compatriotes de la doctrine des Novateurs. On avoit rétabli dans leurs Sieges les Prélats chassez ou mis dans les fers pour avoir combattu l'erreur, parmi lesquels Etienne Gardiner Evêque de Winchestre, dont Henry VIII. avoit respecté le sçavoir, l'habileté, les bonnes mœurs, & que les Ministres d'Edoüard avoient déposé & mis en prison, fut non seulement délivré & rétabli dans son Evêché, mais de plus honoré de la charge de grand Chancelier d'Angleterre, & d'une des premieres places dans le Conseil secret de la Reine. Un point important manquoit encore à la per-

fection de l'ouvrage qu'avoit entrepris la Princesse. Elle n'avoit encore pû obtenir 1555.
qu'on retournât à la soumission que les Chrétiens doivent au S. Siege. Le Parlement lui avoit paru difficile à gouverner sur ce point. Ce fut l'effet de l'arrivée de Philippe, qui s'étant rendu dans cette assemblée avec la Reine son épouse, insista conjointement avec elle pour y faire passer cet article. Heureusement pour les seconder le Cardinal de la Pôle, envoyé de Rome en qualité de Legat par le Pape, qui étoit alors Jules III. assista à cette séance, & y harangua fortement pour faire voir la necessité de rentrer dans l'unité de l'Eglise, en se soumettant à celui que Dieu en a établi le Chef. Le desir de la Reine, la puissance du Roy & l'éloquence du Cardinal, concourant ainsi à la persuasion, enfin le Parlement se rendit : il demanda même l'absolution des censures encouruës par le schisme, que le Legat donna à tous. On envoya à Rome une pompeuse ambassade, pour en avoir la confirmation du Pape, qui non seulement la ratifia, mais qui fit rendre solemnellement graces à Dieu par toute l'Italie de l'heureuse reconciliation de l'Angleterre avec le Saint Siege.

Ce fut ensuite de cette réünion, qu'on
commença à exercer contre les Protestans 1556.
la rigueur dont toutes leurs histoires se plaignent. On en fit en effet mourir un

grand nombre, dont ceux qui firent le
1556. plus de bruit furent le Prédicant Latimer, & Cranmer Archevêque de Cantorbery. Ce dernier témoigna une foiblesse qui deshonora les Protestans, & dont ils paroissent encore chagrins qu'on leur rappelle le souvenir. Il se fit Catholique pour avoir la vie, & mourut Protestant, pour se venger de ceux qui la lui avoient refusée.

Hors l'appui que la Reine trouva pour rétablir la Religion, dans l'alliance de Philippe, qui devint en ce temps-là Roy d'Espagne par la retraite de Charles-Quint, ni elle ni l'Etat n'y gagnerent. Le Parlement d'Angleterre étoit alors François, cette assemblée suivant en cela vrai-semblablement la maxime sur laquelle elle est établie, de contre-balancer les Rois. La Reine étant dévoüée à l'Espagne, le Parlement penchoit vers la France, & une des conditions principales qu'il avoit exigé de Marie en consentant à son mariage, étoit qu'elle ne romproit point la paix qu'on avoit avec cette Couronne. On leur tint quelque temps parole, & ils eurent même le credit de faire conclure une tréve entre Henry II. & Philippe. Ils auroient pû faire la paix, si Paul IV. n'eût point engagé Henry à se liguer avec lui contre le Monarque Espagnol, dont ce Pontife étoit mécontent. Alors Marie fit pour Philippe la faute qu'Henry fit pour le Pape,

Henry rompit la tréve avec l'Eſpagne par d'aſſez mauvaiſes raiſons : Marie rompit 1556.
la paix avec la France ſous des prétextes encore moins ſolides. Le Ciel fit juſtice à l'Eſpagne par la bataille de ſaint Quentin, que la France perdit contre elle, l'an mil cinq cens cinquante-ſept ; mais il la fit l'année ſuivante à la France, par la réduction 1557.
de Calais, qu'elle enleva à l'Angleterre, l'an mil cinq cens cinquante-huit, avec ce qui reſtoit aux Anglois aux environs de 1558.
cette place des reſtes de leurs anciennes conquêtes.

La nouvelle de cette perte arriva à Marie dans un temps où mille autres ſujets de chagrin l'accabloient de mélancolie. Philippe étoit retourné dans ſes Etats, & commençoit à la mépriſer. L'Ecoſſe dont la jeune Reine venoit d'épouſer le Dauphin de France, & où une Doüairiere Françoiſe ſe déclaroit pour ſa Nation, faiſoit une diverſion fâcheuſe des forces qu'on eût pû employer bien plus utilement ailleurs. Une armée de ſix vingt vaiſſeaux, qu'elle avoit en Bretagne ſous le commandement de Clinton, n'y avoit point eu d'autre ſuccès que de prendre & brûler le Conquet, la ſeule Nobleſſe du pays en avoit chaſſé les Anglois. Des feux du Ciel, des débordemens d'eaux, des maladies peſtilentielles avoient déſolé des Provinces. La Reine elle-même étoit in-

1558. firme, & attaquée d'une enflure, qu'on crût durant quelque temps une grossesse. La prise de Calais acheva d'abattre l'esprit de cette Princesse, & son corps se sentant bientôt de la dispotion de son esprit, l'enflure augmenta, & parut enfin une hydropisie déclarée, qui la conduisit au tombeau, le dix-septiéme jour de Novembre
17. de Nov. de l'année mil cinq cens cinquante-huit, la quarante troisiéme de son âge, & la sixiéme de son regne. Gardiner l'avoit précedée, & le Cardinal de la Pôle ne lui survêquit que de seize heures : triste présage aux Catholiques pour la stabilité de la Religion qui venoit d'être rétablie, de voir manquer tout à la fois les trois colomnes qui la soûtenoient !

En effet peu de temps après que l'Angleterre eut perdu Marie, elle perdit en-
1559. core une fois la vraye Religion par une rechûte dans le schisme & dans l'erreur d'autant plus funeste, que la Princesse qui monta sur le trône, avoit plus d'habileté pour venir à bout des choses qu'elle entreprenoit. Elizabeth qui succeda à Marie est de ces personnes dont le nom nous imprime d'abord dans l'esprit une idée qu'on ne remplit point dans les peintures qu'on en fait. Jamais tête couronnée ne sçut mieux l'art de regner, & n'y fit moins
1560. de fautes dans un long regne. Les amis de Charles-Quint pouvoient compter les

ſiennes, les ennemis d'Elizabeth ont été réduits à lui en chercher, & ceux qui 1560.
avoient le plus d'interêt à décrier ſa conduite, l'ont admirée. Ainſi en elle s'eſt verifiée la parole de l'Evangile, que ſouvent les enfans du ſiecle ſont plus prudens ſelon leurs vûës, & les fins qu'ils ſe propoſent, que les enfans de lumiere. La vûë d'Elizabeth fut de regner, de gouverner, d'être maîtreſſe, de tenir ſes Peu- 1561.
ples dans la ſoûmiſſion, & ſes voiſins dans le reſpect; n'affectant, ni d'affoiblir ſes ſujets, ni de conquerir ſur les étrangers, mais ne ſouffrant pas que perſonne donnât atteinte au pouvoir ſurprême, qu'elle ſçavoit également maintenir par 1562.
la politique & par la force. Car perſonne de ſon temps n'eut plus d'eſprit qu'elle, plus d'adreſſe, plus de penetration. Elle ne fut pas guerriere, mais elle ſçut ſi bien former des guerriers, que depuis longtemps l'Angleterre n'en avoit vû ni un plus grand nombre, ni de plus experimentez.

Il n'eſt pas de mon ſujet de m'étendre ſur la conduite qu'Elizabeth garda avec 1563.
la France & l'Eſpagne. Après quelques difficultez, que la reſtitution de Calais fit naître à la concluſion de la paix d'Angleterre avec la France, qui voulut retenir cette place, & qui la retint en effet; cette paix ſe conclut enfin l'an mil cinq 1564.

cens ſoixante-quatre, ſous le regne de
1564. Charles IX. Depuis ce temps Elizabeth eut pour Charles & ſes ſucceſſeurs beaucoup de conſideration & d'égards, & quoique ſouvent elle envoyât des ſecours à nos Huguenots, c'étoit avec des ménagemens pour les Rois, qui les obligeant d'en avoir pour elle, les deux Nations s'unirent peu à peu juſqu'à faire des traitez d'alliance.

Comme l'Eſpagne ne garda pas la même conduite avec cette Reine, & que depuis qu'elle eût ſecouru les Révoltez des Pays-Bas, Philippe II. ne lui pût pardonner, quoiqu'elle l'eût aſſez ménagé; elle répondit à ſa fierté avec une fierté égale, & ſoûtint avec ſuccès les efforts qu'il fit pour la détrôner. Il eſt vrai que les élemens combattirent ſouvent contre lui, & que des flottes, que ce Monarque croyoit capables d'envahir les Etats de cette Princeſſe, furent diſſipées par les vents, au moment qu'elles l'alloient attaquer: mais ſi Elizabeth dût à ſon bonheur la diſſipation des flottes Eſpagnoles, elle dût uniquement à ſon courage & à ſon application infatigable à pourvoir aux beſoins de ſon Etat, la conſervation de l'Irlande, où Philippe favoriſant des ſoûlevemens dangereux, fut plus d'une fois ſur le point de faire ſouſtraire cette iſle à la domination Angloiſe.

Je paſſe les détails de ces choſes, qui

n'ont qu'un raport éloigné au dessein que j'ai entrepris, pour ne parler que de la 1564.
Religion, dont la funeste Révolution en a causé de si étranges dans la Monarchie Britannique, depuis l'union des trois Royaumes qui composent aujourd'hui cet Etat. Il n'est pas mal-aisé de dire, quel fut le motif qui engagea Elizabeth dans les nouveautez. Elle étoit femme & femme sçavante, & d'un caractere de mœurs, auquel la liberté que donnoient les Sectes du temps convenoit mieux, que la severité Catholique. L'envie de regner, d'être en tout absoluë, de disposer de tout sans contrainte, qui fut sa passion dominante, l'attacha tout-à-fait, quand elle fut Reine, à la nouvelle Religion, & lui fit former le dessein de bannir entierement l'ancienne.

L'autorité qu'Elizabeth acquit d'abord dans le Parlement, & parmi les Grands d'Angleterre, lui donna la facilité d'avancer beaucoup ce dessein en peu de temps. Avec la même promptitude que Marie avoit fait rétablir la Messe, les divins Offices, l'administration des Sacremens selon l'usage de l'Eglise, les Evêques, les Prédicateurs, les Dogmes & les Docteurs Catholiques, l'union avec le saint Siege; Elizabeth changea tout cela, fit une Religion à sa mode, & ajoûtant le ridicule à l'impieté d'Henry VIII. en voulut être

déclarée Chef. Il en coûta des Martyrs à
1564. l'Eglise, l'excessive severité de Marie à punir les Novateurs, fut vengée sur les Catholiques par des cruautez qu'on n'a vû en usage, que dans les siecles des Tyrans.

Par-là, non seulement Elizabeth rendit la nouvelle Religion dominante, comme avoient fait ses Prédecesseurs; mais elle l'étendit tellement, qu'elle devint la Religion du pays; la Catholique n'étant plus exercée que comme le Christianisme l'étoit dans les persecutions, en secret & en des lieux écartez, où c'étoit un crime irrémissible, quand il venoit à la connoissance de la Reine & de ses Ministres, que d'avoir celebré les divins Mysteres.

Avec toute cette rigueur, Elizabeth ne pouvoit se promettre, que l'ouvrage de ce qu'elle appelloit sa réformation fût bien stable, si après elle la couronne ne passoit dans une Maison Protestante; & celle d'Ecosse qui en devoit heriter, étoit alors très-Catholique. L'expedient étoit naturel, la Reine étoit un assez bon parti, pour choisir un époux à sa mode. Elle eut des favoris d'un caractere à faire croire qu'elle y pensoit. Les Comtes de Leycestre & de Sussex, ces deux rivaux que la faveur de cette Reine rendit si fameux dès le commencement de son regne, &

d'autres qu'elle aima depuis, étoient jeunes, braves, bienfaits, & d'une naissance au dessous des Princes, dont l'Angleterre étoit dépourvûë, à deshonorer moins le trône & le sang d'Henry VII. que d'autres. Le temps fit voir qu'Elizabeth craignit de se donner un maitre en voulant se donner un époux ; & que rien ne lui étoit plus cher, que la liberté & l'indépendance. A juger de la conduite des hommes par leurs passions dominantes, il ne faut pas chercher d'autres causes du celibat de cette Princesse, si contraire aux maximes ordinaires du gouvernement des Etats. Quelques-uns disent que certaines raisons, dont il n'étoit pas de la bienséance qu'elle fit part au public, lui donnerent cette opposition au mariage. Quoi qu'il en soit, si ce celibat fut un effet de la necessité, ou de l'amour propre dans la Reine, la complaisance qu'eurent pour elle le Peuple & le Parlement sur ce point, en fut un de la confiance qu'ils eurent en sa prudence & dans ses vûës, ausquelles, après beaucoup de fortes, mais inutiles remontrances, ils se remirent enfin du soin de se donner un Successeur. 1565.

Il y a apparence qu'assez long-temps elle eut des desseins dont elle ne s'expliqua pas. Pendant qu'elle fut assez jeune pour faire juger qu'elle se marieroit, tout le monde étoit persuadé qu'elle n'atten-

doit que pour bien choiſir. Elle le laiſſa
1565. croire, & ce ne fut pas un des moindres rafinemens de ſa politique. Par-là elle tint long-temps à ſes pieds en reſpect, non ſeulement la plûpart des Princes qui étoient à marier en Europe, & dont elle fut recherchée, mais les Nations mêmes, qui s'empreſſoient à donner un Roy à l'Angleterre. Par-là elle ſe rendit même la Cour plus agréable & plus ſoumiſe, par le grand nombre de jeunes Seigneurs qui prirent à tâche de lui plaire, & dont cette Princeſſe n'étoit pas fâchée, que les hommages allaſſent auſſi-bien à ſa perſonne, qu'à ſon diadême.

Ce fut en ce temps-là que le Parlement la preſſa de faire un choix: Un jour les Communes s'échauferent là-deſſus, & dirent hautement, que non ſeulement il falloit l'en prier, mais l'y contraindre. Elizabeth ayant appris cette ſaillie de zele peu reſpectueux, manda des Députez des deux Chambres, & loin de témoigner de l'aigreur des paroles indiſcretes qui lui étoient revenuës, elle remercia le Parlement de l'affection qu'il faiſoit paroître pour ſon ſervice & pour le bien de l'Etat, enſuite de quoi étant tombée ſur l'article de la ſucceſſion, elle parla avec tant d'adreſſe, & ſans s'expliquer, fit ſi bien entendre qu'elle avoit des vûës ſur cette affaire dont le monde

ſeroit content, qu'on s'en repoſa deſormais ſur elle. 1565.

Quelque deſſein qu'eût alors la Reine, ce ne fut point celui qu'elle ſuivit. Les avantures de Marie Stuart lui en ayant fait naître un autre, dont elle n'avoit pû prévoir l'occaſion, mais dont les avantages lui parurent ſi grands, qu'elle employa toute ſa politique, & n'épargna pas meme l'injuſtice, pour en avoir un bon ſuccès.

J'ai déja dit que Marie Stuart fut Reine huit jours après ſa naiſſance par la mort de Jacques ſon pere; qu'elle étoit encore au berceau, lorſque deux grands Rois la demanderent en mariage pour leurs heritiers, François I. Roy de France pour le fils du Dauphin, Henry VIII. Roy d'Angleterre pour le Prince de Galles; que François l'avoit emporté, la Reine Mere, Marie de Lorraine, fille du Duc de Guiſe, ayant prévalu ſur la cabale Angloiſe, la plûpart compoſée de gens infectez du ſchiſme d'Henry, ou corrompus par ſon argent; que malgré les oppoſitions de l'Angleterre & ſous Henry & ſous Edoüard, Marie avoit paſſé en France, où ſous le regne d'Henry II. elle avoit épouſé François, alors Dauphin, & enſuite Roy. Ce Monarque étant mort fort jeune, ſa veuve à peu près de ſon âge, ſe trouva dans une ſituation bizarre.

1565. Elle étoit Reine de deux Royaume, & étoit en peine d'une demeure. Comme elle avoit tous les ſentimens d'une perſonne de ſa naiſſance, étant née Reine, elle vouloit regner. D'ailleurs quelque agréable que ſoit la France, c'étoit une ſéjour aſſez ſombre pour une jeune perſonne, obligée d'y faire le perſonnage de veuve. Marie Stuart étoit vertueuſe, mais il paroît qu'en ce temps-là elle n'étoit pas morte au monde, qu'elle n'étoit pas inſenſible au plaiſir de regner, & que les hommages que lui attiroit ſa beauté, ne lui étoient pas déſagreables, quand elle les croyoit innocens. A quoi ſe joignant la jalouſie, que Catherine de Medicis, ſa belle-mere, & Regente en France durant la minorité de Charles IX. avoit pour une bru aimable, ſpirituelle, niéce des Guiſes, qui pouvoient beaucoup alors dans l'Etat, la France étoit devenuë pour Marie un lieu où elle ne pouvoit éviter de donner du chagrin, & d'en recevoir.

L'Ecoſſe étoit dans un état à ne lui en pas moins faire craindre. Les troubles qu'y avoient excité les Anglois, & les Calviniſtes qui s'y étoient introduits, y avoient eu quelque relâche, par un Traité de François II. & de Marie Stuart ſon épouſe avec la Reine Elizabeth, par lequel François & Marie quitterent le titre de Rois d'Angleterre, qu'ils avoient trouvé bon

de prendre, ſuppoſant en être heritiers par le deffaut de la naiſſance de celle qui l'avoit uſurpé. Le calme avoit été d'aſſez peu de durée. Ce Traité fait à Edimbourg ne fut point ratifié en France, à cauſe d'un article favorable aux Proteſtans rebelles du pays, que l'on eut envie de pouſſer. La mort de François II. étant ſurvenuë dans cette conjoncture fâcheuſe, Elizabeth avoit commencé à ne ménager plus du tout ni la Reine ni les Catholiques d'Ecoſſe, & avoit dès-lors formé le deſſein de rendre les Proteſtans de ce Royaume aſſez puiſſans pour donner la loi. La premiere démarche qu'elle avoit faite, avoit été de les inviter à ſe liguer avec l'Angleterre, pour empêcher que la jeune veuve ne leur donnât un Roy Catholique. Par-là elle les avoit tout de nouveau ſoûlevez, & rendus ſi fiers, qu'ils ne vouloient plus ſouffrir qu'on fit le ſervice divin autrement, que ſelon le nouvel uſage. Jacques Stuart, Comte de Mourrai, frere naturel de la Reine, étoit à la tête de ce parti. C'étoit un de ces hommes de ſang, dont les plus noirs attentats n'effrayent pas la conſcience, & qui ne ſeroient pas propres à ce qu'ils font, s'ils n'étoient capables de tous les crimes. Buchanan en fait ſon heros; c'eſt dire en un mot de l'un & de l'autre tout le mal qu'ils meritent qu'on en diſe, l'Hiſtorien étant autant détermi- 1565.

1565. né à loüer les mauvaiſes actions, que le Heros à les commettre.

Malgré cette ſituation des affaires d'Ecoſſe, Marie prit le parti d'y paſſer. Quelques-uns diſent, que ſes oncles auſquels elle déferoit beaucoup, lui donnerent ce conſeil hazardeux, prétendant lui faire épouſer un mari, qui la ſoûtiendroit en Ecoſſe, & qui ſeroit pour eux un relief en France.

Cette réſolution étant priſe, la Reine envoya en Angleterre prier Elizabeth, de lui laiſſer le paſſage libre dans ſes Etats. L'Angloiſe, qui profitoit de tout, penſant que l'occaſion étoit bonne, pour obtenir de la Reine d'Ecoſſe la ratification du Traité d'Edimbourg, ne lui voulut donner, qu'à cette condition, le paſſe-port qu'elle lui demandoit. Marie ne jugeant pas qu'il fût ni du bien de la Religion, ni de celui de ſes affaires d'accepter cette condition, aima mieux hazarder le trajet, ſe confiant en la protection du Ciel, dont elle alloit défendre la cauſe,

Ce fut une eſpece de miracle, qu'elle ſe démêla de la flotte Angloiſe, qui avoit obſedé les paſſages, & dont elle n'auroit pû éviter la rencontre, ſi un broüillard levé à propos n'eût dérobé aux ennemis la vûë du vaiſſeau qui la portoit.

Elle fut bien reçûë en Ecoſſe, les Catholiques la regardant comme un autre

Esther, qui venoit proteger le peuple de Dieu parmi les persécutions de Babylone, & les Protestans esperant s'en rendre facilement les maîtres. Ils lui montrerent bien d'abord qu'ils avoient intention de l'être. A peine lui permirent-ils de faire dire une Messe basse; & un jour un d'eux eut l'insolence de rompre les cierges qu'on apportoit dans son Oratoire pour la celebrer. Comme elle avoit pris le parti de tolerer beaucoup d'abord, & de ne rien changer des choses qu'elle trouvoit établies dans le pays, elle dissimula cette injure, dont les plus moderez Protestans lui firent, au moins en la désavoüant, une satisfaction, dont la conjoncture du temps l'obligea de se contenter. 1565.

Ces sortes d'insultes revinrent si souvent, sur-tout les Ministres Protestans garderent si peu de mesures avec la Reine, que le diadème lui devint un joug qu'elle eût eu peine à supporter, si l'esperance de quelque changement ne l'eût de temps en temps flattée. Ce fut pour cela, que de son côté elle s'opposa autant qu'elle pût aux entreprises des heretiques, & leur résista toûjours fortement. Archambauld de Douglas, Gouverneur d'Edimbourg, ayant fait publier une Ordonnance, par laquelle il chassoit de la Ville, entre plusieurs especes de personnes scandaleuses qu'il nommoit, tous ceux qui entendroient la

Messe, ou qui reconnoîtroient le Pape :
1565. La Reine cassa les Magistrats qui avoient eu part à cette Ordonnance, & en fit mettre d'autres en leurs places. Cette action de hauteur lui ayant réüssi, elle conçut qu'elle pouvoit faire plus qu'elle ne s'étoit imaginé. D'ailleurs le peu de bonne foi avec laquelle on en usoit avec elle, par la contrainte où on la tenoit pour ses propres devotions, lui donnant lieu de se croire dispensée de la tolerance, qu'on l'avoit forcée de promettre aux Novateurs, elle commença à chercher les moyens de se mettre en état d'agir avec eux en maîtresse & en souveraine.

La premiere chose qu'elle crut devoir faire pour venir à bout de ce dessein, fut de se défendre de ratifier le Traité fait à Edimbourg avec la Reine d'Angleterre, dans lequel il y avoit des articles qui lui auroient de nouveau lié les mains, & donné prétexte à cette Princesse, d'exiger d'elle pour les Protestans l'indulgence qu'elle ne vouloit plus avoir. Pour obvier à cet embarras, & donner le change à Elizabeth, elle s'avisa d'un expedient, qui eut tout le succès qu'elle en attendoit. Comme dans toutes les affaires qui ne regardoient pas la Religion, les Grands d'Ecosse témoignoient assez de complaisance pour elle, elle s'avisa de leur proposer de demander à la Reine d'Angle-

terre, pour mieux unir les deux Royaumes, & rendre la paix plus ſtable entre eux, qu'elle la fit declarer dans ſon Parlement heritiere préſomptive de ſa couronne, comme elle l'étoit en effet, ſi elle n'étoit quelque choſe de plus. La propoſition plut aux Ecoſſois, qui regardoient comme un honneur conſiderable pour leur nation, que leurs Rois commandaſſent aux Anglois. Les Proteſtans y voyoient même un grand avantage, pour rendre les nouvelles Religions dominantes dans les deux Etats. 1565.

L'Ambaſſadeur étant choiſi, il ſe rendit promptement à Londres, où ayant demandé audience, il propoſa à Elizabeth de la part de la Reine d'Ecoſſe, & de toute la nation Ecoſſoiſe le ſujet de ſa légation. Elizabeth en fut ſurpriſe, & ne s'attendoit à rien moins; mais cette ſurpriſe ne fit que mieux voir ſon extrême preſence d'eſprit, & qu'elle n'étoit pas moins habile à répondre ſans dire plus qu'elle ne vouloit, qu'à négocier ſans s'engager à faire ce qu'elle ne vouloit pas. Cette réponſe repreſente ſi bien le caractere d'Elizabeth, & donne même tant de lumieres pour découvrir à la poſterité les reſſorts de ſa politique, qu'elle cachoit avec tant d'adreſſe à ceux qui vivoient de ſon temps, que je ne puis me diſpenſer d'en faire ici part au Lecteur.

1565. Elle commença d'abord par se plaindre de ce qu'on ne lui parloit point du traité, dont elle attendoit la ratification ; mais elle n'insista pas sur ce point, & venant à celui qui faisoit le sujet principal de l'ambassade : *La Reine votre maîtresse*, dit-elle, *& les Grands du Royaume d'Ecosse me font remontrer par votre bouche, que cette Princesse est née du sang des Rois d'Angleterre nos communs ancêtres, & qu'elle a droit de me succeder. Toute l'Europe sait que jamais je ne l'ai attaquée là-dessus, non pas même lorsqu'on l'a vûë entreprendre sur ma succession, se l'attribuer, prendre les armes & les titres de mes Royaumes. J'ai voulu croire que ce procedé venoit moins d'elle que de ceux au pouvoir de qui elle étoit, & cette insulte ne m'a point portée, ni à tenter pendant son absence la fidelité de ses sujets, ni à troubler le repos de son Etat, ni à m'opposer à son retour. J'ai mis un ordre à mes affaires, qui me donne lieu de croire sans trop de présomption, que je mourrai Reine d'Angleterre : savoir qui me succedera, c'est au Seigneur à y pourvoir, savoir qui a droit de me succeder, c'est ce que je n'ai pas encore eu la curiosité d'examiner. Il y a sur cela des loix sur lesquelles je m'en repose, & dont je n'ai pas intention de rompre le cours. Si elles sont favorables à la Reine d'Ecosse, je m'en rejoüis par avance avec elle, & je ne crois pas que personne ose lui contester une couronne qu'une succession legiti-*

me lui fera écheoir. Vous connoiſſez ceux qui le pourroient faire, & vous jugez par le peu de moyens que leur en fournit leur fortune, du peu qu'on en auroit à craindre ſi les loix leur étoient contraires. Je ne ſaurois ſavoir mauvais gré aux Grands & à la nobleſſe d'Ecoſſe, du zele qu'ils font paroître pour une Reine qui le merite, de veiller à la conſervation de ſes droits, & de chercher tous les moyens d'établir entre elle & moi une amitié indiſſoluble. J'ai répondu à l'article des droits: à celui de l'amitié je répons, que c'eſt une erreur de s'imaginer, que ſi la Reine votre maîtreſſe étoit declarée mon heritiere, nous en vécuſſions plus en paix; ce ſeroit au contraire une ſource de toutes ſortes de démêlez. Elle deviendroit le refuge de tous les mécontens de mon Royaume, & peut-être ſe laiſſeroit-elle aller à être l'appui des inquiets. Je ne crois pas lui faire injure par cette défiance: je l'ai de moi-même; je ne voudrois pas bien répondre que j'aimaſſe mon heritier. Nous avons de ſi grands exemples & chez nous & chez nos voiſins de cette bizarrerie de l'eſprit humain, que je n'oſerois me flatter d'en être exempte. Il me ſemble que ſe pourvoir d'un heritier & d'un tombeau, eſt à peu près la même choſe; & je ne me ſens pas d'humeur à faire faire mes funerailles par avance. 1565.

Quand la Reine eut fini de parler, l'Ambaſſadeur prit congé d'elle, & ſe préparoit à partir, mais Elizabeth l'arrêta. Le

traité d'Édimbourg lui tenoit au cœur, &
1566. quelque tranquille qu'elle voulût paroître, son esprit n'étoit pas en repos sur les les prétentions de la Reine d'Ecosse, qui n'ayant quitté la qualité de Reine d'Angleterre & d'Irlande que par un traité sans effet, puisqu'il n'étoit point ratifié, faisoit craindre qu'elle ne la reprît en quelque occasion qui eût des suites. Cette crainte la fit entrer dans une espece de négociation avec l'Ambassadeur d'Ecosse, dans laquelle le traité d'Edimbourg fut réduit entre les deux Reines à deux articles principaux, dans l'un desquels Marie renonçoit au titre de Reine d'Angleterre; dans l'autre Elizabeth promettoit qu'elle ne préjudicieroit en rien au droit de Marie pour la succession. Elizabeth n'insista pas sur l'affaire des Protestans, déja assez puissans par eux-mêmes pour faire plus que de balancer l'autorité Royale en Ecosse. Parlà Marie eut ce qu'elle demandoit, & pour comble de satisfaction, elle reçut peu de temps après une solemnelle ambassade de la part de la Reine d'Angleterre, accompagnée de protestations d'une veritable amitié, & d'un present pour en être le gage. Marie répondit à ces honnêtetez avec une politesse pour le moins égale à celle d'Elizabeth, & beaucoup plus de sincerité; & ce fut à cette occasion que ces deux Princesses commencerent à s'appeller du nom de sœur.

La Reine d'Ecosse s'étant défenduë de ratifier le traité d'Edimbourg, qui eût entierement ruiné ce qui lui restoit d'esperance de rétablir la Religion, elle chercha des moyens plus positifs de réprimer les Protestans. Elle conçut aisément d'abord qu'il lui falloit l'appui d'un mari, qu'une femme quelque habile qu'elle fût, ne pouvoit seule arrêter l'insolence des Prétendus Réformateurs, au point où elle étoit montée; qu'une Reine pouvoit gouverner dans le cabinet, & donner des ordres, mais qu'il falloit en même temps un Roy parût à la tête des troupes, & fit craindre les armes à la main, ceux que les loix ne seroient pas capables de ramener à leur devoir; que l'exemple d'Elizabeth ne faisoit point de consequence pour elle, qu'Elizabeth avoit trouvé les esprits des Anglois disposez à suivre tous les mouvemens qu'elle avoit voulu leur donner sur le fait de la Religion, & qu'elle au contraire trouvoit dans les esprits des Ecossois une opposition opiniâtre, qu'elle ne surmonteroit jamais que par d'extraordinaires efforts; qu'au reste quand elle auroit pû les surmonter seule & par elle-même, les Hamiltons étant ses heritiers, & déterminez Calvinistes, il arriveroit toûjours à la fin qu'elle auroit travaillé en vain, & qu'elle auroit le chagrin en mourant, de voir éteindre la Religion avec elle. 1566.

Une Reine qui avoit moins de vingt
1566. ans, & qui n'avoit pas fait ſon compte de paſſer ſa vie dans la viduité, trouva ces raiſons de ſe marier meilleures que n'auroit fait un autre. Il s'agiſſoit de faire un choix, & c'étoit-là le grand embarras. Sans être Reine, Marie Stuart étoit la perſonne de ſon ſiecle la plus capable de faire des rivaux: c'étoit la plus belle femme de l'Europe, & ſa beauté cedoit encore aux agrémens de ſon eſprit. On peut s'imaginer combien le relief que donnoit à tant de charmes le diadême qu'elle portoit, & celui qu'elle avoit porté, faiſoit impreſſion ſur l'eſprit de ceux qui avoient aſſez de naiſſance, ou aſſez de préſomption pour prétendre à elle.

La peine de ſe déterminer n'eut pas été conſiderable, ſi la Reine n'eût eu qu'à choiſir, ou un homme qui lui eût plû, ou un mari qui lui convînt; mais comme il falloit que cet homme plût & convînt à beaucoup d'autres qui s'intereſſoient à ſon mariage, le choix en devenoit une affaire d'une grande délicateſſe, & d'une grande difficulté.

Parmi les Princes étrangers qui recherchoient la Reine d'Ecoſſe, on comptoit le Prince d'Eſpagne, l'Archiduc Charles d'Autriche, le Roy de Suede, le Duc de Ferrare, le Prince de Condé, & pluſieurs autres. Parmi les prétendans Ecoſſois, on parloit

parloit particulierement de Jacques Hamilton Comte d'Aran, heritier présomptif de la couronne, de Jean de Gourdon, d'une Maison puissante, & fils du plus riche Seigneur du Royaume, d'Henry Stuart fils du Comte de Lenox, que l'on nommoit Mylord d'Arlay. Comme l'Angleterre étoit sans Princes, & que les Seigneurs particuliers n'avoient pas les mêmes raisons que ceux d'Ecosse, d'aspirer à ce mariage, Elizabeth qui prétendoit devoir donner un mari à sa parente, mit sur les rangs le Comte de Leycestre, qui étoit si fort son favori, qu'il avoit prétendu à être son époux. 1566.

De tous ceux que Marie ne vouloit point, ce dernier fut celui dont elle eut le plus de peine à se défendre, & l'exclusion qu'elle lui donna ne fut pas ce qui contribua le moins à ses malheurs. Il étoit Anglois, d'une Maison tout nouvellement illustrée, & par-dessus cela Protestant. C'étoit beaucoup plus de raisons qu'il n'en falloit pour n'en point vouloir. Mais autant que Marie avoit de raisons pour le rejetter, autant Elizabeth en avoit de l'engager à le recevoir, & ce fut en cette occasion qu'il paroît que cette Princesse forma le dessein qu'elle executa depuis, d'unir sous un Roy Protestant les Couronnes d'Angleterre & d'Ecosse. Elle considera que Marie étoit heritiere présomptive de la premiere, &

1566. que si elle y venoit jamais, elle feroit naturellement l'union des deux Royaumes, qui avoit été jusques-là le but de la politique Angloise, & le sujet de tant de guerres; que deux choses pouvant empêcher la consommation de ce grand ouvrage, l'une que Marie choisit un époux qui n'agréât pas aux Anglois, & l'autre qu'il fût Catholique, le mariage de la Reine d'Ecosse avec le Comte de Leycestre obvieroit à ces deux inconveniens, ce Seigneur étant Anglois & Protestant; qu'ainsi dans ce seul mariage se trouveroit en même temps l'accroissement de la Monarchie, la gloire de la nation, l'ordre de la succession, la stabilité de la Réforme. Elizabeth haïssoit Marie; mais elle aimoit l'honneur de l'Angleterre, & regardoit sa Secte comme son ouvrage; ces avantages l'emportoient sur sa haine, qu'elle dédommageoit même assez bien de la violence qu'elle lui faisoit, en faisant du bien à une femme qu'elle n'aimoit pas, par celui qu'elle faisoit à un homme qu'elle aimoit.

Selon ce plan Elizabeth n'omit rien de ce qu''elle put faire, & par elle, & par les amis qu'elle avoit à la Cour d'Ecosse, pour avancer ce mariage. Elle employa d'abord tous les artifices du Comte de Mourray son correspondant, pour dégoûter la jeune Reine de tous les Princes étrangers & de tous les Seigneurs du païs, qui

lui avoient été proposez ; en quoi elle fut secondée d'un côté par la Cour de France, 1566.
à laquelle les alliances étrangeres étoient suspectes ; de l'autre par la maison de Guise, à qui les domestiques paroissoient honteuses. Elizabeth n'épargna pas les négociations & les ambassades pour faire réüssir son dessein, & mit en œuvre, tantôt les menaces, tantôt les promesses, selon le temps. Elle poussa les promesses si loin, que contre sa résolution, elle s'engagea à faire declarer la Reine d'Ecosse son heritiere par le Parlement d'Angleterre.

Marie avoit cet avantage dans l'aversion qu'elle témoignoit à épouser le Comte de Leycestre, que la noblesse du païs y avoit encore plus d'opposition qu'elle, les Ecossois ne pouvant souffrir qu'un Anglois de cette naissance montât sur le trône de leurs Rois. La France & les Princes de Guise n'y étoient pas plus favorables ; ainsi l'infortunée Princesse trouvoit par tout du pour & du contre, & se voyoit en necessité de ne pouvoir choisir un époux, sans se faire de grands ennemis.

Quelques-uns disent que dans cet embarras, sa raison se trouvant indécise, son inclination décida. Le jeune Comte de Lenox étoit alors le plus bel homme qui qui fût en Ecosse & en Angleterre : elle arrêta les yeux sur lui, & declara qu'il seroit l'époux qu'elle éleveroit sur le trône

1567. Sans juger temerairement de Marie Stuart, on peut croire que l'inclination eut beaucoup de part à ce choix : mais on ne peut aussi, sans lui faire une injustice manifeste, dire que dans les conjonctures où elle se trouvoit, ce choix ne fût pas un de ceux qu'elle pouvoit faire le plus prudemment. Il lui falloit un mari Catholique, puisque son premier but étoit de rétablir la Religion : il falloit adoucir ce choix, d'un côté aux Protestans d'Ecosse, de l'autre à la Reine d'Angleterre. Lenox étoit de la Maison Stuart, venerable à l'Ecosse, par tant de Rois de ce nom & de ce sang illustre qui en avoient porté la couronne. Il étoit né en Angleterre, il y avoit été élevé, & y possedoit de grands biens; ainsi il pouvoit passer pour Anglois. De plus, il étoit petit-fils de la même sœur d'Henry VIII. dont Marie étoit petite-fille, cette Princesse ayant épousé en secondes nôces un Douglas, duquel elle avoit eu la mere du jeune Comte de Lenox. Par-dessus cela ce Seigneur paroissoit avoir du courage; & s'il avoit l'esprit mediocre, on n'y reconnoissoit point encore la foiblesse qu'on y vit depuis.

Le projet de ce mariage fut traversé par Elizabeth & par ses partisans en Ecosse, autant qu'on peut l'imaginer. Le Comte de Mourray, & avec lui les plus emportez Calvinistes, résolurent d'employer la force

pour empêcher qu'il ne s'accomplît. La Cour n'étoit pas à Edimbourg, & y devoit revenir dans peu pour la celebration des nôces: le jour en avoit été marqué, aussi-bien que le temps, & la route qu'on avoit pris pour le retour. Les conjurez en ayant été avertis, s'assemblerent secretement, & se tinrent sur le passage, résolus d'enlever la Reine, & d'insulter le Comte de Lenox. Ils étoient en état de le faire, mais la Princesse en eut avis, & ayant pris un autre chemin, se rendit heureusement dans la capitale, où malgré tant d'oppositions son mariage fut celebré. Les conjurez au desespoir d'avoir manqué leur entreprise, augmenterent leurs troupes, & se mirent en campagne. La Reine & son nouvel époux assemblerent de leur côté leurs amis & leurs plus fideles sujets, mirent sur pied un corps capable non seulement de faire tête aux rebelles, mais de les poursuivre & de les pousser. On les joignit au pont de Glasco, où ayant été dissipez, le Comte de Mourray fut lui-même obligé de prendre la fuite, & de se retirer en Angleterre. 1567.

L'absence de ce méchant homme contribua beaucoup au repos que produisit dans le Royaume le mariage de la Reine, & la défaite des mutins. L'autorité s'y rétablissoit, & avec l'autorité le bon ordre; ce qui donnoit quelque esperance d'y voir

refleurir la Religion. Cette esperance ne
1567. fut pas de longue durée. Quoique le Comte de Mourray fût absent, il avoit à la Cour d'Ecosse de secrets partisans à portée d'executer ses desseins, pour l'avancement desquels on peut présumer qu'Elizabeth & ses courtisans ne lui refuserent pas leurs lumieres. Les Novateurs des deux Royaumes concoururent unanimement à la perte de Marie Stuart, & du mari qu'elle avoit choisi. Ceux de Geneve se mirent de la partie: Beze écrivit à Buchanan une lettre qu'on voit encore, où il fait des vœux pour voir l'Ecosse bientôt délivrée de ce qu'il appelle une Medée & une Athalie. Ce sont les noms qu'il donne à la Reine : heureux monumens qui nous sont restez de la fureur de l'heresie contre le zele de cette Princesse pour la Religion de ses peres, où l'on voit évidemment que sa foi ayant été la premiere cause de la persecution qu'on lui fit, ce n'est rien moins qu'exagerer, que de la qualifier de Martyre.

L'histoire de cette celebre Reine est de celles qu'on apprend au berceau, & de ces évenemens tragiques, par lesquels on donne aux enfans le goût de la lecture & des livres. Tout le monde en est si instruit, qu'outre qu'elle ne tombe dans mon sujet que par occasion & par incident, je crois qu'il suffit d'en marquer les principales

circonſtances, pour rappeller au lecteur le ſouvenir du reſte. 1567.

Le premier pas que les ennemis de cette Princeſſe firent pour la perdre, fut de la broüiller avec ſon mari, en mettant à ce jeune Prince foible, crédule, peu éclairé, de la jalouſie dans la tête pour l'homme du monde qui en devoit le moins cauſer. C'étoit un Muſicien Piémontois, de baſſe naiſſance, mais de bon eſprit, que l'on appelloit David Riz. Il étoit laid, il étoit vieux, au raport même des Hiſtoriens les moins favorables à la Reine : cependant on voulut qu'elle l'aimât, parce qu'elle l'avoit enrichi, & qu'étant homme de bon conſeil, elle l'avoit mis dans les affaires, où ſon zele pour ſa maîtreſſe, ſa pénétration à découvrir les ſecretes cabales des Proteſtans, ſa fermeté à lui réſiſter lui avoit attiré leur haine. Peut-être lui pouvoit-on reprocher quelque abus du pouvoir que lui donnoit la Princeſſe, quelque manque de circonſpection dans l'uſage de certaines diſtinctions, qu'elle ne devoit point lui accorder, & qu'il devoit encore moins recevoir. Mais il y avoit bien loin de-là aux calomnies que la faction impoſoit à l'un & à l'autre, & dont l'inconſideré Prince s'étant laiſſé préoccuper, alla lui-même avec Jacques de Douglas Comte de Morton, émiſſaire de Mourray, Reven, Lindſey & quelques-autres, faire

poignarder Riz aux yeux de la Reine, &
1567. jusques dans son cabinet. Elle étoit grosse, & un Historien dit que l'intention des assassins étoit que la peur la saisît, & la fît mourir elle & son fruit. Elle eut neanmoins la presence d'esprit, parmi l'horreur d'un spectacle si affreux, de trouver moïen de parler au Roy, de lui remontrer son aveuglement, de lui inspirer du repentir de l'action qu'il venoit de faire, de prendre des mesures avec lui pour se tirer l'un & l'autre des mains de ces hommes sanguinaires. Ils se sauverent durant la nuit, & s'allerent enfermer dans Dombar, où les assassins de Riz les ayant suivis pour les assieger, furent dissipez par les Comtes de Hontley, de Bothuel & d'Athol, qui survinrent avec sept mille hommes levez à la hâte, mais bien résolus.

Cette seconde defaite des séditieux produisit encore quelque calme, durant lequel la Reine accoucha assez heureusement d'un Prince, qui fut nommé Jacques au Baptême. Les Protestans ne vouloient pas que la cérémonie s'en fît selon l'usage de l'Eglise Romaine; mais après bien des contestations, la Reine emporta enfin ce point, qui fut de grande consolation pour tous les Catholiques du païs.

Il est des playes qui se rouvrent tout d'un coup, lorsqu'on les croit les mieux guéries. La Reine n'avoit pû oublier l'é-

garement du Roy ſon mari : inſenſiblement le dégoût qu'elle avoit d'un eſprit ſi leger, 1567.
& d'ailleurs ſi peu propre aux affaires, s'étoit fait connoître au Public. Elle avoit porté ce dégoût ſi loin, qu'elle avoit fait revenir à la Cour le Comte de Mourray : & s'y confioit au moins comme à un homme de tête, & capable de l'aſſiſter à ſoûtenir le poid du gouvernement. L'évenement fit voir que Marie s'étoit mis un ſerpent dans le ſein, en rappellant auprès d'elle ce pernicieux eſprit. Il n'y eut pas été long-temps qu'il réſolut la perte de ſa bienfactrice. Comme ſon crédit avoit cauſé quelque nouveau chagrin au Roy, & que ce Prince peu circonſpect s'étoit emporté à faire des menaces, le Comte réſolut de le prévenir ; & pour porter le crime auſſi loin qu'une ame perverſe le peut porter, il prit toutes les meſures neceſſaires pour faire croire la Reine coupable du parricide qu'il méditoit, les voulant perdre ainſi l'un par l'autre.

Pour executer ce deſſein, il ſéduiſit un Seigneur de la Cour, ſous eſperance de le faire Roy, pour délivrer, diſoit-il, la Reine d'un mari qui lui étoit à charge, & qu'elle ne pouvoit plus ſouffrir ; l'aſſurant que cette Princeſſe l'épouſeroit après ce bon office, & ſe tiendroit heureuſe d'être elle-même le prix de ſa délivrance.

Jacques Heburne, Comte de Bothuel,

fut celui dont le Comte de Mourray eut
1567. assez mauvaise opinion pour le croire propre à cette entreprise. C'étoit un homme d'une grande Maison, d'une audace à croire tout facile, quand il y alloit de satisfaire ou son amour ou son ambition; au reste, quoique Calviniste, de tout temps attaché à la Reine, & en ayant merité par-là beaucoup de consideration. Outre le crime qu'il y avoit dans cette affreuse proposition, il y avoit un extravagance, dont on ne peut imaginer qu'un homme sensé ait été capable. On dit que Bothuel étoit marié, & qu'il avoit une femme de la maison de Gourdon. Malgré tout cela le desir d'être Roy, & peut-être autant d'être mari de la Reine aveugla tellement cet esprit hardi, qu'il entreprit en même-temps de se démarier, d'ôter la vie à celui qui occupoit le trône, d'enlever la Reine & de l'épouser. On a de la peine à comprendre qu'un homme ait pû faire un projet, où il entrât tant de grands crimes de difficile execution : non seulement Bothuel forma celui dont je parle, mais il en vint à bout. Il trouva une raison de divorce avec sa femme, & s'en sépara; il fit étrangler le Roy dans son lit, & sauter un moment après sa chambre en l'air avec de la poudre. Cette horrible action fut conduite avec un secret qui n'empêcha pas que Bothuel n'en

fût soupçonné, mais assez bien gardé neanmoins pour empêcher qu'il n'en fût convaincu. La Reine en faisoit les perquisitions, lors qu'étant allée voir son fils à Sterlin, où on l'élevoit, au retour elle fut enlevée par le meurtrier de son mari, conduite à Dombar, & pressée en tant de manieres de l'épouser, que le courage lui manqua. Les menaces qu'on lui fit l'effrayerent. Un consentement par écrit de la principale Noblesse pour cet infortuné mariage, que le ravisseur lui montra, lui parut dans ce moment de trouble, où une crainte subite lie la raison, autoriser sa foiblesse. Elle épousa le Comte de Bothuel. Elle ne l'eut pas fait, qu'elle reconnut, que perir pour perir, il vaut mieux perir plûtôt avec toute sa gloire, que d'acheter quelques années de vie aux dépens de sa réputation. 1567.

La nouvelle de ce mariage n'eût pas plûtôt été portée aux Partisans du Comte de Mourray, que la Reine se vit investie, avec son indigne époux, par une armée, que les Conjurez tenoient prête pour tirer de cette avanture tout le fruit qu'ils en esperoient. Dombar fut forcé, Marie y fut prise, & on laissa échaper Bothuel, de crainte qu'il ne rendit à l'innocence d'une personne qu'on vouloit faire passer pour coupable, des témoignages qui l'eussent pû justifier.

Dès qu'on fut maître de la Reine, on
1567. la mit ſur un mauvais cheval, avec un habit convenable au deſſein qu'on avoit de la rendre mépriſable, & on la conduiſit, à la tête des troupes qui s'en étoient ſaiſies, premierement à Edimbourg, & de-là à Loclevin, où on l'enferma.

Dans tous les lieux par où l'on paſſoit, on faiſoit porter devant elle un étendart, où l'on voyoit le corps du Roy ſon mari dépeint, & le petit Prince fils tendant ſes mains innocentes au Ciel, comme pour en demander juſtice. Ce ſpectacle, les bruits, les rélations, que les ennemis de la Reine ſemoient par tout touchant ſa conduite, le mariage qu'elle venoit de faire, qui ſembloit les autoriſer, prévint tellement le peuple contre elle, que par tout elle fut reçuë avec des cris, des injures, des inſultes, qu'on imagine plûtôt qu'on ne peint. A quoi ſe joignant les prédications de Knox Miniſtre Calviniſte, les écrits ſéditieux de Buchanan, les diſcours de tous les Sectaires; ce ne pût être que par un effet d'une protection particuliere d'en-haut ſur cette martyre de la Religion Catholique, qu'elle trouva encore dans la ſuite des défenſeurs de ſon innocence, que ſa vertu triompha de la calomnie, & que ceux qui lui ôterent la vie ne pûrent donner d'atteinte à ſa gloire. Il fallut attendre du temps la diſſipation

d'un nuage, qui l'avoit tellement offusquée, que les plus favorablement prévenus chancelerent : & ce fut pour gagner ce temps qu'après de grandes résistances elle consentit à signer deux actes, que sa captivité rendoit invalides ; & contre lesquels elle protesta avec les formalitez requises. Par l'un, elle se démettoit de la couronne en faveur de son fils, qui n'avoit guéres plus d'un an, qui dès-lors fut déclaré Roy. Par l'autre, elle établissoit le Comte de Mourray Regent du Royaume. Elle devoit être releguée ou en France ou en Angleterre, selon le resultat des conseils que tirent ses ennemis contre elle : mais ils jugerent plus à propos de la tenir en prison dans Loclevin, forteresse située au milieu d'un lac, où l'on n'alloit qu'avec le batteau. 1567.

Ce fut de-là qu'après quelque temps d'une captivité fort triste, l'infortunée Marie se sauva : mais ce ne fut que pour tomber dans une autre encore plus fâcheuse. Georges de Douglas l'avoit tirée par adresse de Loclevin. Elle avoit trouvé des amis sur le bord du Lac, qui l'avoient conduite à Hamilton, où le bruit de son évasion lui avoit attiré assez de troupes pour rendre son parti redoutable, si l'activité de Mourray n'eût prévenu tous ses desseins, en l'attaquant à l'improviste avec des troupes disciplinées, qui après un combat de quelques heures, mirent

1567. enfin les siennes en déroute, & l'obligerent d'aller chercher un asyle en Angleterre.

Au lieu d'un asyle elle n'y trouva que des fers, & une prison plus fâcheuse par sa longueur, que la mort violente par où elle finit. Elizabeth fit voir par-là la difference des sentimens qu'inspire la vraie Religion, d'avec ceux que donnent les Sectes. La proximité du sang, le droit d'hospitalité, le respect dû au diadême, les alliances, l'amitié promise, la charité, l'humanité même, tout parloit en faveur de Marie, mais tout ce qui parla en sa faveur parla inutilement. Elizabeth n'écouta
1568. rien que ses anciens ressentimens contre une Princesse qui avoit pris le titre de Reine d'Angleterre, sa haine contre l'Eglise Catholique, son entêtement pour les nouveautez en matiere de Religion. Ainsi loin de donner retraite à la
1569. Princesse fugitive, elle la fit conduire en prison, où durant dix-huit ans qu'elle la tint, elle amusa tous les Rois de la Chrétienté qui s'interesserent à sa délivrance, les Grands & le Parlement d'Ecosse qui la demanderent instamment, par des artifices, des négociations, des projets de traité qui aboutirent toûjours à la faire garder plus étroitement. Il en coûta même de
1570. temps en temps des disgraces aux Anglois genereux qui oserent entrer par pitié dans

les affaires de cette Reine. Le Duc de Norfolk pour s'y être mêlé, perdit la tête sur un échaffaud, & personne ne se declara pour elle, qu'il ne ressentît les effets de la haine qu'Elizabeth lui portoit. Elizabeth ne laissa pas de lui faire du bien sans le vouloir. Pressée de la mettre en liberté par les Etats d'Ecosse, qui étant revenus à eux, trouverent qu'il leur étoit honteux de laisser leur Reine prisonniere entre les mains des étrangers, elle voulut aupara-
vant prendre connoissance des choses dont 1571.
ses ennemis l'accusoient. Marie protesta de son independance; mais bien aise d'avoir occasion de faire connoître son innocence dans un exact & sincere examen des crimes qu'on lui imposoit, elle consentit à une assemblée qui se tint pour cela à York. Là ceux qui entreprirent sa défense firent voir si évidemment qu'elle étoit vrayment innocente & du meurtre de son mari, & des amours qu'on prétendoit qu'elle avoit eus avec Bothuel, que ses ennemis ne sortirent de ce pas qu'avec confusion, sur-tout quand on les eut convaincus d'avoir contrefait
l'écriture de la Reine, pour lui imposer 1572.
les fameuses lettres que l'on feignit avoir trouvées parmi les papiers de ce Comte. On s'étonneroit de les voir encore tout nouvellement imprimées dans un livre venu d'un païs, où si les Stuarts ne sont pas
aimez, le nom doit être respecté, si celui 1533.

qui fait revivre ces calomnies pouvoit en-
core donner au public en matiere de ca-
lomnies, quelque choſe capable de nous
étonner. Le Comte de Mourray & ſes par-
tiſans eurent le chagrin de s'appercevoir,
que non ſeulement les Commiſſaires de-
meurerent convaincus de leur impoſture,
mais qu'Elizabeth même la reconnut.
Ainſi l'écrit Camden Proteſtant, & Hiſto-
rien de cette Princeſſe; ajoûtant qu'elle
1574. mépriſa les écrits mercenaires & paſſion-
nez par leſquels Buchanan penſionnaire du
Regent d'Ecoſſe, & déchaîné par profeſ-
ſion contre Marie, tâcha de noircir la ré-
putation de ſon ancienne bienfactrice. Il
s'en repentit à la mort, au raport du mê-
me Ecrivain. Un celebre Auteur de ce
temps dit avoir lû tout le contraire dans
1575. le manuſcrit de Monſieur de Thou, au-
quel il défere plus qu'à Camden: ce qui
l'oblige d'avoir recours, pour juſtifier
la Reine d'Ecoſſe, à deux autres teſta-
mens de mort, dont l'un eſt de Bo-
thuel, atteſté & envoyé à la plûpart des
têtes couronnées de l'Europe par le Roy
de Dannemark, dans les Etats duquel ce
Seigneur mourut: l'autre eſt du Comte
de Morton ennemi juré de Marie Stuart.
Ce ſont-là ſans doute des preuves con-
vaincantes de l'innocence de cette Reine:
1576. mais le remors de Buchanan eſt, ce me
ſemble, trop bien averé, étant raporté par
Camden

Camden, pour être rejetté en vertu du manuſcrit de Monſieur de Thou, qu'on 1577.
ſuppoſe ne l'avoir point imprimé, marque évidente qu'il le croyoit faux, n'ayant pas plus de raiſon de ſupprimer cette circonſtance, que tant d'autres choſes deſavantageuſes à la memoire de cette Princeſſe, qu'il a tranſcrites preſque mot à mot de Buchanan, & auſquelles l'autorité de cet habile Préſident n'a encore pû faire trouver croyance, que parmi ceux qui indépendemment de lui l'auroient donnée à l'Auteur qu'il copie.

Quelque juſtifiée que fût Marie Stuart, elle ne pouvoit être innocente, puiſque ſa Religion étoit ſon crime. On lui en impoſa d'autres, parce qu'il n'étoit pas honnête de la condamner pour celui-là: mais ils parurent aſſez peu vrai-ſemblables, pour ne pas laiſſer lieu de douter, que ſon
zele pour l'Egliſe Romaine ne fût toûjours 1578.
la premiere cauſe de tous les mauvais traitemens qu'on lui fit: il y entra des raiſons politiques, mais qui auroient été trouvées foibles ſans celles de la Religion. Il n'en auroit pas plus coûté à Marie pour être tombée entre les mains d'Elizabeth, qu'il en avoit autrefois coûté au jeune Brus pour être tombé entre les mains d'Edoüard III. Elizabeth qui aimoit ſa gloire & ſon con-
ſeil, compoſé de gens, à cela près de bon 1579.
ſens, n'euſſent pas ſoüillé leur réputation

par un attentat qui les devoit rendre
1549. odieux à tout l'univers, s'ils n'eussent été possedez de cet esprit sanguinaire qu'inspirent toutes les fausses Religions contre la vraye.

On ne peut mieux profiter d'un crime,
1580. que cette Princesse, vrayement habile & politique, profita du sien pour la fin qu'elle s'en proposa. Elle étoit attentive à toutes les occasions de prendre de justes mesures, pour assurer la succession à un heritier qui convint au grand dessein qu'elle avoit formé, d'unir les trois couronnes Britanniques sur la tête d'un Monarque Protestant. Le mariage du Comte de Leycestre avec la Reine d'Ecosse, qui en eût été un moyen
1581. sûr, lui manqua malgré les intrigues; mais pour cela elle ne perdit point courage. Elle donna tant de mouvement aux affaires de ce Royaume, qu'elles se trouverent à la fin dans la situation la plus propre
1582. qu'elle eût pû souhaiter pour faire réüssir ses projets, moyennant le secours d'un grand crime, qui rendra sa memoire odieuse à toute la posterité. La prison de la Reine Marie étant justement tombée dans un temps, où le Prince Jacques son fils avoit
1583. à peine atteint deux ans, Elizabeth jugea qu'en perdant la mere, elle se feroit aisément du fils un successeur tel qu'elle le vouloit, comme il étoit par le droit & les loix celui qu'elle devoit vouloir. Il étoit

entre les mains des Proteſtans, dont elle
diſpoſoit à ſon gré: on pouvoit lui donner 1584.
les principes de telle Religion qu'on vouloit; & il importoit peu à Elizabeth dans quelle ſecte il fût élevé, pourvû qu'il ne fût point Catholique.

L'évenement ne fit que trop voir, que 1585.
c'étoit-là le point capital de la politique de cette Princeſſe, dans la conduite qu'elle garda avec la Reine & le Prince d'Ecoſſe. Peut-être n'eut-elle pas d'abord le deſſein qui lui vint depuis, de faire mourir ſa priſonniere: mais il paroît par tous les projets des Traitez qu'elle lui propoſa, que dès le commencement elle avoit fait ſon plan, d'empêcher que Marie Stuart n'eût jamais aſſez de liberté pour être maitreſſe de ſon fils, Elizabeth ayant preſque toûjours demandé le fils pour ôtage, quand elle offrit de rendre la mere. Quelques ſoulevemens des Catholiques, où les Proteſtans donnoient d'ordinaire quelque part à la Reine captive, ſervirent de prétexte pour la retenir, pour la reſſerrer de tems en tems, pour la changer ſouvent de priſon, & pour s'excuſer de la rendre envers les plus grands Rois de l'Europe, qui s'intereſſoient à ſa délivrance, particulierement envers ſon fils, quand il fut en âge d'être écouté. Ces excuſes mêmes étoient toûjours accompagnées de quelque eſperance, qui faiſoit prendre patience à ceux qui entroient dans l'affaire,

On ajoûtoit au jeune Roy quelques mots
1585. confus touchant la ſucceſſion, qui le tenoient en bride, & qui l'empêcherent d'éclater.

Par cet artifice Elizabeth pouſſa la pri-
1586. ſon de Marie juſqu'à l'an mil cinq cens quatre-vingt ſix, que Babington, jeune homme hardi, mais peu capable de ſoûtenir l'entrepriſe qu'il meditoit, ayant formé une faction contre la Reine d'Angleterre, & lié même quelque intelligence avec les Princes étrangers, mêla mal à propos le nom de la Reine d'Ecoſſe dans ſon deſſein. Percy Comte de Northumberland, Neville Comte de Weſtmerland venoient de faire la même choſe. Ils avoient été découverts; le premier en avoit perdu la vie, le ſecond s'étoit retiré, & mourut depuis en exil.

Babington ſe découvrit lui-même; il lui en coûta la tête, & il enveloppa Marie Stuart dans ſon malheur. La délivrance de cette Reine étoit toûjours, ſans qu'elle le ſçût, un des articles de ces mauvais projets. Elle étoit entrée dans celui des deux Comtes; elle entra encore dans celui de Babington. Les Proteſtans furent plus vifs ſur ce dernier que ſur les autres, & jugeant que pour aſſurer la nouvelle Religion dans les deux Royaumes, il falloit ſacrifier une Reine qu'on regardoit comme l'appui de l'ancienne, ils firent naître tant d'ombra-

ges dans l'esprit d'Elizabeth, que contre tous les droits du monde les plus sacrez & les plus inviolables, elle fit condamner Marie à avoir la tête tranchée. 1587.

Quoique la Reine d'Angleterre dû têtre accoûtumée au sang Catholique, qu'elle avoit versé en grande abondance, quelques-uns disent que celui d'une tête couronnée lui fit horreur, que la nuit qui suivit la sentence prononcée contre Marie Stuart, elle eut de si violens remors, qu'elle envoya révoquer l'ordre qu'elle avoit donné pour l'execution, & que son Secretaire Davidson, ayant déja dépêché le courier qui portoit cette ordre à Fotherighey, où la Reine condamnée étoit prisonniere, elle ordonna qu'on arrêtât cet Officier trop précipité, & le mit entre les mains de la Justice, qui n'étant plus rien moins que Justice, lui en fit souffrir une legere peine.

Cependant le courier arriva, & apporta la fatale nouvelle de l'arrêt prononcé contre Marie. Là on pût voir, combien la cause de la mort rend l'impression de la mort differente sur le cœur d'une même personne. Jusqu'à ce moment Marie Stuart n'avoit point paru trop courageuse à la vûë du trépas; sa crainte lui avoit faire des fautes: par un changement qui ne peut venir que d'en-haut, tout ce que le dernier supplice a de plus affreux ne l'effraya point.

Elle appella au Tribunal du Protecteur &
1587. du Juge des Rois, de la sentence portée contre elle : elle protesta de son innocence, & assura que Babington, ses intrigues & ses desseins lui étoient également inconnus; & que si elle avoit travaillé à sortir de prison, ç'avoit toûjours été sans complot, & sans attentat contre Elizabeth. Après ces protestations, elle demanda son Confesseur, qu'on lui refusa inhumainement. On lui produisit un Protestant, qu'elle ne voulut pas écouter. Ainsi privée de tout secours humain, elle se renferma dans son Oratoire, où elle se prépara à la mort, & trouva un fonds de force heroïque, qui étonna ses ennemis. Elle monta sur l'échaffaud vêtuë d'un ornement pompeux, regardant le jour auquel elle mouroit condamnée au supplice en haine de sa Religion, comme le jour de son triomph. Ses domestiques fondoient en larmes : ses Bourreaux mêmes étoient touchez : elle seule avoit les yeux secs, & une serenité sur le front, qui marquoit celle qu'elle avoit dans l'ame. Ce fut le dix-hui-
18. Février. tiéme de Février de l'an mil cinq cens quatre-vingt sept, que cette ame Royale & vraiment Chrétienne, purifiée & éprouvée dans le feu d'une longue tribulation, fut enfin trouvée digne de Dieu, après que le glaive eut tranché les liens qui l'attachoient à la vie mortelle. L'Europe en-

tiere frémit de ce coup. On en fit des feux de joye à Londres : la Reine les desavoüa, 1587. témoigna de la douleur, & prit le deüil. On eut peine à la croire sincere, & ceux qui penserent qu'elle avoit joüé la comedie jusqu'au bout, en jugerent mieux que les autres. Henry III. Roy de France, qui avoit envoyé exprès Pompone de Believre à Elizabeth pour demander la vie de Marie, témoigna beaucoup de ressentiment de sa mort, & Jacques Roy d'Ecosse encore plus. Elizabeth leur en fit faire à l'un & à l'autre des excuses, sur la précipitation de son Secretaire : il y a apparence qu'elles n'eussent pas été reçûës, si Henry eût été plus tranquille dans ses Etats qu'il n'étoit alors, & si Jacques n'eût été appaisé sur la mort de la Reine sa mere, par la même raison qui lui en avoit fait souffrir la captivité : Elizabeth lui ayant fait dire, & l'ayant même fait inserer dans la sentence de Marie, que la mort de cette Princesse ne préjudicieroit en rien au droit que le Roy son fils prétendoit sur la couronne d'Angleterre. Elle ne trompa pas l'esperance dont elle l'avoit flatté sur ce point, où elle trouvoit l'accomplissement de celui de tous ses desseins qu'elle avoit eu le plus à cœur, & qu'elle avoit conduit avec le plus d'adresse. A sa mort elle nomma ce Prince seul heritier de ses deux Royaumes, ausquels Jacques joignant le sien, s'intitula

Roy de la Grande Bretagne, dont il entra
1603. en possession la troisiéme année du siecle où nous sommes, Clement VIII. occupant le Siege Apostolique, Rodolphe II. le trône imperial, Henry le Grand celui de France, & Philippe III. celui d'Espagne.

L'ancienne & illustre Maison Stuart forma de trois Etats une puissante Monarchie. Un étrange évenement lui fraya le chemin à un si beau trône, puis qu'il fallut qu'il en coûtât la vie à celle qui y devoit monter la premiere, & que ce ne fût qu'au prix du sang d'une mere Catholique, qu'on y éleva un fils Protestant. On avoit au moins sujet d'esperer, que ce tribut de sang une fois payé au trône d'Angleterre, & à la nouvelle Religion, une Maison si féconde en Princes, braves, bons, aimant leurs sujets, feroit changer l'étoile du pays, & que sous un gouvernement noble, doux, humain & commode, on ignoreroit desormais jusqu'au nom des révolutions. L'experience nous a fait voir, que cette race a trouvé l'aspect de l'astre qui domine sur l'Angleterre plus malin que ne l'éprouva jamais celle des Plantagenettes, & que ceux qui ont introduit parmi cette nation florissante une nouvelle Religion, y ont fait naître une nouvelle source de ces évenemens tragiques, qui n'est pas prête de tarir : la conscience

&

& la raiſon rappellant toujours à la Religion ancienne; & les paſſions, ou les erreurs, qui attirent aux ſectes de la nouvelle, faiſant ſouvent des partages dangereux à la tranquillité de l'Etat. 1603.

La preuve de cette verité ne demande pas de lecture, mais du ſouvenir & des refléxions. C'eſt de nos jours, l'an mil ſix cens quarante neuf, que Charles I. ayant voulu introduire en Ecoſſe la Liturgie Anglicane, les Presbyteriens des deux Royaumes s'éleverent contre lui, & lui ſuſciterent la faction qui le fit périr la tête ſur un échaffaut: heureux ſi ſon zele auſſi ardent pour la veritable Religion, qu'il le fut pour une erreur contre une autre, lui eût attiré une perſecution, & eût rendu ſon ſort ſemblable à celui de Marie ſon ayeule, par un martyre que fait non la mort, mais la cauſe pour laquelle on la ſouffre. La gloire d'une ſeconde perſecution ſoufferte dans la Maiſon Stuart pour la Religion & pour la juſtice, étoit reſervée à ce Prince, que Dieu nous met devant les yeux, comme un témoignage irréprochable de la verité d'une foi qui apprend à ſacrifier des couronnes. Les ſectes n'ont point de tels exemples: ſes ennemis ne deſavouent pas que ſa Religion a fait naître leur haine: Monarque d'une valeur éprouvée, d'une tendreſſe pour ſes ſujets que leur revolte n'éteint pas, regnant 1649.

avec gloire à l'égard des étrangers qui re-
1649. cherchoient ſon amitié, entretenant la paix, l'abondance, les richeſſes dans ſes Etats, il eût paſſé chez eux pour un de leurs meilleurs Rois, s'il n'eût point été Catholique, quand même il n'eût point eu de Religion. Cette cauſe de ce que le monde appelle ſa diſgrace, la lui rend douce, & lui donne une tranquillité qu'on ne conçoit, que quand on a une fermeté de courage & de foi pareille à la ſienne.

C'eſt ici que je veux finir l'hiſtoire des Révolutions d'Angleterre, & reſerver, comme je l'ai promis, à donner dans un autre volume une juſte étenduë à celles qui regardent la Maiſon Stuart, quand le temps en ſera venu,

Le premier livre de ce troiſiéme tome comprendra, ſuivant la methode que j'ai ſuivi dans les deux autres, après le floriſſant Regne de Jacques I, la fin tragique de Charles ſon fils.

Le deuxiéme comprendra l'interregne,
1660. où le meurtrier du Roy étant mort maître abſolu dans le Royaume, Charles II. ne laiſſa pas d'être rétabli ſur le trône de ſes
1685. peres, où il regna glorieuſement.

Le troiſiéme doit renfermer l'heureux
1689. commencement de Jacques II. & le changement que la Religion a apporté dans ſa fortune.

Faſſe le ciel qu'une nouvelle révolution

nnous fournisse la matiere d'un livre quatriéme, & que le Seigneur veüille benir un 1689.
œuvre pour lequel le grand Roi sous qui j'écris, & à qui je dédie mon ouvrage, donne ses soins, employe ses armes, expose souvent une vie qui fait le bonheur de ses sujets.

Fin du huitiéme Livre.







HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE NEUVIÉME.

Après le regne paisible de Jacques Premier, Charles son fils voit troubler le sien par une faction qui le dépossede, qui lui fait faire son procès, & trancher publiquement la tête. Avec le Roy tombe la Royauté, la famille Royale se dissipe, desheritée, exilée, proscrite par un habile usurpateur, qui prenant occasion des troubles pour contenter son ambition, s'attribuë le gouvernement à lui seul, sous prétexte de former une Republique.

SI les Rois donnoient leurs inclinations à leurs sujets, comme les peres à leurs enfans, Jacques I. auroit pû guérir pour long-temps la nation Angloise de l'inquiete maladie qui produit 1603.

1603. les révolutions. Jamais Prince n'aima tant la paix, & ne fit plus pour l'acquerir. Il s'en faisoit honneur, & prenoit plaisir qu'on l'appellât le Roy pacifique. Ses vûës, ses qualitez, ses maximes étoient toutes tournées à cela. Il declaroit qu'il n'avoit point l'ambition d'étendre les bornes de son empire, & qu'il se contentoit que personne ne les resserrât. Il faisoit profession de haïr la guerre, qu'il disoit être dans l'Etat ce que sont les femmes dans le domestique, un mal quelquefois necessaire, mais qu'il faut éviter tant qu'on peut. On dit même qu'il avoit aversion des armes, & qu'il ne pouvoit voir une épée nuë sans être en danger de s'évanoüir. On n'attribuoit pas neanmoins cette foiblesse au défaut de courage, mais à la frayeur qu'eut sa mere, lorsqu'étant grosse de lui elle vit tuer David Ris à ses yeux. Les médisans ne laisserent pas de l'attaquer sur cet article, & quelqu'un fut assez hardi pour faire deux vers Latins, dont le sens étoit, qu'Elizabeth avoit été un grand Roy, & que Jacques étoit une bonne Reine, qu'ainsi la nature s'étoit trompée en tous deux.

De tels discours n'étoient pas capables de faire changer à ce Prince Philosophe une conduite que la nature, l'éducation, l'étude même avoient concouru à former en lui. Sa vie étoit reglée sur ce plan, & fut en cela toûjours uniforme. L'un des

premiers actes publics qu'il fit quand il se vit Roy d'Angleterre, fut pour declarer qu'il vouloit vivre en bonne intelligence avec tous ses voisins : aussi son premier soin fut-il aussi-tôt qu'il eût pris en main les rênes de cette Monarchie, de faire la paix avec l'Espagne, contre laquelle Elizabeth avoit fait long-temps la guerre, & de renouveller l'amitié que cette Princesse avoit contracté avec Henry le Grand Roy de France. Depuis ce temps-là Jacques, suivant la maxime qu'il s'étoit faite, de se mêler peu des affaires d'autrui, n'entra que rarement dans celles de ces deux puissances, ne cherchant ni à les commettre, ni aussi trop à les pacifier. Il prévint assez adroitement une occasion presque inévitable d'avoir la guerre avec l'une ou l'autre, d'un côté empêchant sous main que les Hollandois ne se missent sous la protection de la France, comme on les en sollicitoit; de l'autre en avançant par ses soins leur accommodement avec l'Espagne : se délivrant par-là en même temps de l'engagement qu'il avoit de proteger contre l'Espagne une nation Protestante, & de la crainte qu'il devoit avoir, que la France ajoûtant à sa puissance les forces des Provinces-Unies, n'acquît une superiorité incommode à ses voisins.

1603.

Les alliances que ce Roy contractoit avec les Maisons souveraines, ne faisoient

point pour lui une consequence d'épouser
1603. les querelles de leurs Etats. Le Roy de Dannemark son beau-frere voulant faire la guerre à la Suede, s'en ouvrit à lui, & lui demanda du secours. Jacques l'en dissuada autant qu'il put; mais voyant qu'il n'y gagnoit rien, il lui declara qu'il ne l'assisteroit pas, & lui tint parole.

L'émulation mutuelle de ces Puissances étrangeres facilita beaucoup la paix, que le Monarque Anglois vouloit avoir avec elles; chacun le ménageant, sinon pour en faire un allié, au moins pour n'en pas faire un ennemi. Il étoit à craindre qu'il ne trouvât de plus grands obstacles à entretenir la tranquillité domestique parmi ses sujets; & c'est en cela qu'il fit voir que la nature lui avoit donné avec le desir de la paix, le talent de se la procurer; car d'un côté, l'indocilité du Parlement d'Angleterre sembloit devoir augmenter sous un Roy étranger, & novice dans les usages du païs; de l'autre, l'union des deux nations, fieres, fougueuses, antipatiques, étoit pour donner beaucoup d'exercice à celui qui les devoit gouverner, avant qu'elles fussent accoûtumées ensemble. Outre cela, la diversité de Religion qui étoit entr'elles, quoique toutes deux Protestantes, étoit un puissant dissolvant pour desunir les esprits des deux peuples, entre lesquels la nature même avoit mis de l'opposition.

Depuis que ces Insulaires ont abandonné l'unité, qui est la marque de la vraye Eglise, toutes les heresies du monde les plus bizarres & les moins sensées, y ont trouvé des partisans, tant il importe de ne point perdre de vûë le point fixe de l'autorité legitime, qui est le seul préservatif que Dieu ait donné à l'esprit humain pour prévenir ses égaremens; les Sociniens, les Anabaptistes, les Millenaires, les Adamites, & presque tout ce que ces derniers temps ont vû naître depuis Luther de nouvelles sortes d'errans, ont des societez dans cette Isle. On y en voit même qu'on voit peu ailleurs, dont le seul nom marque la manie, comme les Fanatiques & les Trembleurs. 1603.

Parmi ces Sectes neanmoins les deux principales sont celles qui divisent l'Angleterre & l'Ecosse en deux partis à peu près égaux. L'un qui fait proprement ce qu'on nomme l'Eglise Anglicane, suit cet assemblage d'erreurs, que Cramner qui étoit Lutherien, le Duc de Sommerset qui étoit Sacramentaire, la Reine Elizabeth, qui prit quelque chose de tous les Novateurs de son temps, ajoûterent au schisme d'Henry pour former la Religion nouvelle, dans laquelle ils laisserent même une partie de la Hierarchie & des usages de l'Eglise Catholique, dont ils retinrent les Evêques & la plûpart des ceremonies. De-

là est venu à ces Sectaires le nom d'Episcopaux, par opposition aux Presbyteriens.
1603. Ceux-ci sont la seconde Secte des deux qui dominent dans la Monarchie Britannique. On leur a donné ce nom, parce qu'ils se gouvernent par les anciens, c'est-à-dire par les sages de leur troupeau, qui n'ont point d'autre caractere que le choix qu'on fait d'eux pour cette fonction. C'est le Calvinisme tout pur, dont les Sectateurs sont aussi appellez Puritains dans ces Royaumes, parce qu'ils prétendent avoir épuré le Christianisme des superstitions qu'ils attribuënt à l'Eglise Romaine, & dont ils souffrent impatiemment que l'Eglise Anglicane ait retenu une partie.

Ces deux Sectes au temps dont je parle, avoient de continuels démêlez. Au commencement de la révolte elles avoient agi de concert pour ruiner la Religion Catholique, & pour établir en sa place l'Episcopale en Angleterre, la Presbyterienne en Ecosse. Quand elles eurent vaincu cette commune ennemie, elles tournerent leurs armes l'une contre l'autre, & commencerent cette guerre dont on a vû de si tristes effets. La querelle étoit déja échauffée, quand Jacques unit les deux couronnes, & c'étoit un surcroît d'obstacles à la paix qu'il vouloit établir dans la nouvelle Monarchie. Il l'établit malgré tout cela : il y eut du bonheur, mais outre ce bonheur,

diverses choses y contribuerent, qui furent les fruits de son industrie. 1603.

La premiere fut la complaisance qu'il fit profession d'avoir pour son Parlement dès qu'il fut monté sur le trône, le consultant non seulement dans les affaires de son Etat, mais presque dans toutes celles qui regardoient sa famille, déferant à ses avis, affectant une grande attention à ne point blesser ses privileges, lui demandant peu de subsides extraordinaires, & aimant mieux vivre avec moins d'opulence, que de faire murmurer en augmentant ses trésors.

La seconde fut l'égalité qu'il fit paroître dans sa conduite à l'égard des deux nations, la nation sous ce Prince n'étant pour personne une raison d'être avancé ou éloigné de la fortune. L'élevation de Robert Kar, qui de simple Gentilhomme Ecossois étoit devenu Comte de Sommerset, grand Chambellan d'Angleterre, Ministre d'Etat, fit craindre d'abord aux Anglois que l'amour du païs natal ne portât les graces en Ecosse : mais le temps les en détrompa. Kar fut disgracié pour ses crimes ; un autre Favori prit sa place, & ce fut un Anglois, celui qui se rendit depuis si fameux sous le nom du Duc de Buckingham. Cecil autre Anglois, fut Ministre d'Etat, Jacques ayant voulu montrer par-là, que s'il aimoit quelqu'un plus qu'un

autre, le merite & l'inclination, non la
1603. nation & la patrie, étoit le motif de sa préference.

La troisiéme chose qui contribua à donner à ce Prince la paix domestique, fut la facilité qu'il eut à suivre la Religion dominante. Il avoit été élevé dans la Secte Presbyterienne: il y demeura pendant qu'il fut en Ecosse, mais il suivit l'Episcopale d'abord qu'il fut en Angleterre. Non qu'il fût sans Religion; il avoit même du penchant pour la veritable, & fit des pas pour se convertir: mais l'embarras, & encore plus les suites d'une conversion à la Religion Catholique, étoient redoutables à un Roy d'Angleterre qui craignoit de troubler son repos.

Jacques parut s'être démenti de cette humeur pacifique, lorsque dans le dessein qu'il conçut de réduire les deux Royaumes à une même forme de culte, il entreprit d'introduire en Ecosse le gouvernement, les ceremonies, la discipline de l'Eglise Anglicane. On reconnut neanmoins bien-tôt qu'en cela même il gardoit son caractere, par la maniere circonspecte & mesurée dont il s'y prit, étudiant le temps, s'adoucissant, se relâchant, quand il voyoit les choses aller à un point d'aigreur capable de causer du trouble. Ainsi se servant du crédit qu'il avoit acquis sur les Grands, il établit l'an mil six cens six

l'Episcopat dans ce Royaume malgré les Ministres Presbyteriens, & y érigea le Tribunal de la haute commission pour l'exercice de la Jurisdiction des Evêques; mais en même temps pour rendre aux Ministres ce coup fâcheux plus supportable, il prit soin de faire augmenter & mieux payer leurs pensions. Dans un Synode tenu à Perth en l'année mil six cens dix-huit, il fit admettre ces cinq articles de la discipline Anglicane; qu'on feroit la Cêne à genoux, & que le peuple recevroit le Sacrement de la main des Ministres; que les Ministres iroient dans les maisons baptiser les enfans en danger de mort; qu'ils administreroient la Communion aux malades qui la demanderoient; que les Evêques donneroient la Confirmation aux enfans, quand ils auroient l'usage de raison, & qu'ils sçauroient leur Catechisme; que l'on observeroit les Fêtes de la Nativité, de la Mort, de la Resurrection, de l'Ascension de Jesus-Christ, & celle de la Pentecôte. Ces nouveautez, ainsi les nommoient les Presbyteriens zelez, révolterent beaucoup de gens, qui s'en tinrent aux premiers usages, malgré l'Ordonnance du Prince & l'approbation du Synode, sur-tout dans les lieux éloignez des Villes où residoient les Evêques. Le Roy dissimula, & les laissa faire; jugeant qu'il ne pouvoit les contraindre sans risquer de les trop irri-

2606.

1618.

1618. ter. Ce fut encore par cette raiſon, qu'ayant fait deſſein d'établir, dans les mêmes Egliſes Ecoſſoiſes, la Lyturgie qu'on pratiquoit dans celles de la Communion Anglicane, afin que les prieres publiques fuſſent uniformes par tout, il s'en déſiſta, ſur l'émotion que cauſa le bruit qui s'en répandit, & ſe contenta d'en laiſſer le projet tout tracé au Prince ſon fils, pour l'executer quand il y verroit les conjonctures favorables; l'avertiſſant de ſe défier de la Secte Preſbyterienne, comme d'un ſerpent dont le venin étoit également dangereux à la Religion & à l'Etat.

Enfin un quatriéme moyen dont Jacques ſe ſervit à propos, pour gagner & ſon Parlement & les Sectaires de ſes Etats, fut de livrer de temps, en temps les Catholiques à leur haine. On dit que ceux-ci lui en donnerent ſujet au commencement de ſon regne, par la conſpiration des poudres. On ne pouvoit aſſez punir un attentat ſi déteſtable. Tout le monde ne convient pas des circonſtances qu'on en publia. Ce qu'on a inventé de nos jours montre ce qu'on put inventer alors. Au moins ne pouvoit-on juſtement attribuer ce crime aux ſeuls Catholiques; puiſqu'un aſſez grand nombre de ceux qui en furent complices étoient Proteſtans: & que s'il y entra des Catholiques, les uns étoient des Prêtres, qui n'y avoient part, que parce

qu'ils étoient accusez sans preuve de l'avoir sçû par la Confession; les autres étoient deux ou trois broüillons suscitez, à ce que l'on croit, par Cecil premier Ministre, pour attirer à l'Eglise Romaine la persécution qu'on lui fit. Quoi qu'il en soit, la plainte que le Roy alla faire à son Parlement de cette conspiration, vraye ou fausse, eut plus de succès pour lui gagner les affections de cette Assemblée, qu'il n'en eût osé esperer. Un Roy haï des Catholiques devint le Heros des Protestans, & une bataille gagnée par sa prudence lui eût moins fait d'honneur auprès d'eux, que ce peril évité par hazard. Ce moyen de se faire aimer parut si heureux à ce Prince, qu'il en usa souvent depuis; & il n'a pas été le dernier qui s'en soit utilement servi. Ceux qui ont gouverné après lui n'en ont guéres trouvé de meilleur pour amuser le Parlement, quand ils l'ont craint, que de se plaindre des Catholiques, & de l'occuper à punir, par de veritables supplices, des conjurations chimeriques. 1618.

Le soin que prit Jacques d'abattre ces mêmes Catholiques en Irlande, fit redoubler aux Protestans les applaudissemens qu'ils lui donnoient. Il n'y eut pas de peine. Les Irlandois, dépourvûs des secours que les Espagnols leur avoient envoyez du temps de la Reine Elizabeth, étoient moins que jamais en état de résister

1618. à une Puissance, qui avoit crû de la moitié. Ainsi cet affaire ne troubla pas le repos du paisible Roy. Celle du Palatinat lui donna plus de mouvement, & l'alloit enfin engager malgré lui à prendre les armes, si la mort ne l'eut prévenu, ou plûtôt si la voye de la négotiation, qui est toûjours lente & qu'il tenta d'abord pour tâcher d'éviter la guerre, ne lui eût donné le loisir d'achever sa carriere en paix.

1620. Jacques n'avoit point encore mieux fait voir son humeur pacifique qu'en cette rencontre. Il avoit marié sa fille à Frederic Comte Palatin. Après la mort de l'Empereur Mathias, une ligue de Protestans ayant offert à cet Electeur de l'élever sur le trône de Bohême, il en consulta son beau-pere, qui en prévit les conséquences pour son repos & pour celui de son Gendre. Il l'en dissuada autant qu'il pût: mais Frederic, qui le consultoit moins pour suivre ses conseils que pour lui demander son appui, ne laissa pas d'accepter l'offre que lui faisoient ses partisans, esperant que le Roy d'Angleterre ne l'abandonneroit pas au besoin. Il fut couronné : mais ce couronnement fut l'unique fruit de sa Royauté. Une armée qu'il avoit levée ayant été défaite à Prague par celle de l'Empereur Ferdinand, & les forces du Roy Catholique étant entrées en même temps dans le Palatinat, ce Prince perdit non seulement l'Etat

l'Etat qu'il venoit d'acquerir, mais celui même qu'il avoit reçu de ſes Ancêtres avec le titre d'Electeur, dont ſon parent le Duc de Baviere fut inveſti par Ferdinand. 1620.

Quelque amour que le beau-pere eût pour la paix, il fut ſenſible à la ruine de ſon gendre, & ne put s'empêcher d'entrer dans les interêts d'une partie ſi conſiderable de ſa famille. Il y entra, mais ſelon ſon génie, par un long circuit de Traitez, dont il ne vit guéres plûtôt la fin que celle de ſa vie. Comme Philippe III. Roy d'Eſpagne avoit pris l'affirmative pour la Maiſon d'Autriche, & qu'il pouvoit beaucoup dans l'affaire, Jacques lui fit propoſer le mariage du Prince de Galles avec l'Infante Marie ſa fille, ſans s'ouvrir neanmoins du motif qui le portoit à cette alliance. Philippe conſulta Rome ſur ce mariage, & en ayant reçu réponſe, que le Pape y conſentiroit, pourvû que la Religion y trouvât ſes avantages, on entra en négociation. On étoit preſque convenu de tout, & l'on croyoit la concluſion de l'affaire ſi aſſurée, que le Prince d'Angleterre voulant montrer l'impatience qu'il en avoit, fit le voyage d'Eſpagne en perſonne. Une démarche ſi extraordinaire ſembloit lui devoir applanir tout ce qui pouvoit reſter de difficultez à l'accompliſſement de ſon mariage, & couper court aux longueurs ordinaires des cours de Rome & de Madrid; mais toute

la vivacité Angloiſe ne put échauffer le
1623. phlegme Eſpagnole, ni hâter la lenteur Italienne. Après un temps aſſez long employé en fêtes & en cérémonies, le Duc de Buckingham, qui avoit ſoin de la conduite du Prince Anglois, s'étant brouillé avec le Comte Duc premier Miniſtre du Roy Catholique, on commença à ſe refroidir. Divers incidens augmenterent les
1624. mécontentemens de part & d'autre, & la propoſition enfin que le Roy de la Grande Bretagne fit faire au Roy d'Eſpagne, pour l'engager à procurer la reſtitution du Palatinat, rompit tout-à-fait le Traité. Le Roy & le Prince d'Angleterre tournerent les yeux du côté de la France, & firent demander à Loüis XIII. la Princeſſe Henriette ſa ſœur, que le Prince épouſa en effet.

Par cette rupture avec l'Eſpagne, Jacques ne pouvoit plus éviter de prendre les armes contre la Maiſon d'Autriche; il y étoit tout réſolu, mais il étoit de la deſtinée de ce Roy pacifique de mourir en paix. Il ceſſa de vivre quand il voulut faire la
1625. guerre, le vingt-ſixiéme jour de Mars de l'année mil ſix cens vingt-cinq, aimé des ſiens, regretté des étrangers, loüé par tous les Sçavans de l'Europe comme le protecteur des Lettres, pour leſquelles, ſi on en juge par les Ouvrages qu'on a de lui, on peut dire qu'il eut plûtôt de l'inclination

qu'il n'en eut le bon goût, & que celui qui de ſon temps l'appelloit le Roy du ſçavoir, l'appelloit plûtôt ainſi, parce qu'il étoit Roy, que parce qu'il étoit ſçavant. Il ſeroit à ſouhaiter pour la gloire de ce Prince, qu'il eût pouſſé un peu moins loin les égards qu'il avoit pour les doctes. On ne peut lire, ſans concevoir quelque indignation contre lui, la patience qu'il eut à ſouffrir l'inſolence de Buchanan, qui oſa lui dédier un livre, où cet Auteur ſoûmet les Rois au jugement de leurs ſujets, & à des peines dont la plus ſevere n'eſt pas la dépoſition. Ce que cet Hiſtorien mercenaire écrit fauſſement touchant Marie Stuart, devoit trouver dans le cœur d'un fils, un peu plus de vivacité contre le calomniateur d'une mere. La poſterité, qui ne pardonne pas à Jacques d'en avoir manqué contre la Reine Elizabeth, malgré le grand interêt qu'il avoit à ne la pas offenſer, ne lui paſſera pas l'indulgence qu'il a euë pour un homme de rien, parce qu'il étoit homme d'eſprit. 1625.

Du portrait que je viens de faire de ce premier Roy de la Maiſon d'Ecoſſe qui a gouverné l'Angleterre, on peut inferer deux choſes. La premiere, que le talent qu'il eut de ſe donner la paix, reſultoit preſque également de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes qualitez; de beaucoup d'équité, d'une grande moderation, d'un natu-

1625. rel doux, de bonnes mœurs; mais d'un bon esprit, qui ne portoit guéres ni ses soins, ni ses vûës au-delà de lui-même, borné au present, abandonnant au temps la destinée de sa prosperité; droit de son fond, mais aisé à plier, suivant la Religion qu'on lui contestoit le moins, quoiqu'il penchât vers la veritable; complaisant pour n'être pas contredit, timide à user des droits de la Royauté pour ne pas troubler le repos de son regne, & trouvant moins de peine à dissimuler une injure qu'à la venger. La seconde chose qu'on peut inferer de ce que j'ai dit de Jacques est qu'en se donnant la paix à lui-même, il laissa à Charles son successeur les semences des fameuses discordes qui firent la révolution que j'écris; une guerre sans argent, un Parlement desacoutumé d'en donner, & trop maître de n'en donner pas; une Religion mal d'accord avec elle-même, & des Sectes en mouvement pour la préference.

Les ennemis de Charles I. ont dit qu'un Prince plus politique, moins gouverné, d'une conduite plus uniforme, moins facile & moins fier à contre-temps, plus prompt à prendre son parti, auroit surmonté ces difficultez. Je croi qu'il est plus vrai de dire, qu'il les eût surmontées s'il eût été plus heureux, & qu'il fut de ceux dont les évenemens décident de la répu-

tation. S'il eut des défauts, il eut des qualitez qui leur servoient de correctif; 1625.
& s'il fit des fautes, il fit des choses qui les eussent réparées avec avantage, si la fortune, qui lui fut favorable en diverses rencontres, ne lui eut été infidelle dans toutes les actions décisives. On ne peut disconvenir qu'il n'eut de l'esprit, de la valeur, & de la vertu. La maniere vive dont il fit la guerre, quand il la fit par lui-même, & qu'il s'y fut déterminé; les frequentes batailles qu'il donna en personne, les victoires qu'il remporta montrent qu'il sçavoit le mêtier, quoiqu'il ne l'aimât pas. Dans l'extrémité où plus d'une fois il réduisit ses ennemis, une victoire de plus l'en eut rendu maître. Mais ce point de bonheur lui manqua toujours, quelque effort qu'il fît pour l'atteindre. S'il l'eût atteint, on ne l'accuseroit, ni de s'être rendu necessaire une guerre qu'il fuïoit d'entreprendre, ni d'avoir fuï de l'entreprendre après se l'être rendu necessaire; on le loüeroit de l'avoir bien faite, & cette guerre ayant été heureuse dans son succès, on oublieroit qu'elle auroit été peu prudente dans son origine, trop lente dans son commencement.

Pour développer avec quelque ordre les malheurs inouïs de ce Roy, & suivant la loi de l'Histoire, ne pas dissimuler les fautes qu'on dit y avoir contribué; il faut

ajouter aux principes de troubles, & de
1625. diſcordes domeſtiques que lui avoit laiſſé ſon pere, un favori envié & haï. Georges Villiers Duc de Buckingham, qui poſſeda ſucceſſivement les bonnes graces du pere & du Fils, étoit le favori dont je parle. C'étoit un Seigneur plein de qualitez qui le rendoient aimables à ceux à qui il vouloit plaire, mais qui le rendoient encore plus inſupportable à ceux qu'il ne ſe ſoucioit pas de fâcher. Il étoit bel homme, & homme d'eſprit; né avec de l'élevation, des manieres fort nobles, & quand il vouloit fort gagnantes: mais imperieux, hautain, remuant; de ces Courtiſans préſomptueux, qui ſe croyent capables de tout, parce qu'ils n'ont l'experience de rien, qui ne ménagent perſonne, quand ils ont gagné ceux dont ils ont beſoin, & qui ſacrifient à leur ambition juſqu'aux interêts de leur maître.

Un favori de ce caractere étoit tout propre à aliener les Anglois de leur nouveau Roy; & ce fut par-là en effet que commença la fatale rupture de ce Prince avec ſes ſujets. L'averſion qu'on avoit pour le Duc, avoit moins éclaté durant le regne précedent, ſoit parce qu'on s'étoit accoutumé à le ſouffrir, ſoit parce que le Parlement croyoit devoir cette complaiſance à un vieux Roy, qui lui en rendoit beaucoup. Il fut même un temps que cette Aſſem-

blée fit à ce Seigneur de grands honneurs; 1625.
croyant lui avoir obligation d'avoir rompu le mariage d'Eſpagne, que Jacques contre ſon ordinaire avoit entrepris malgré eux. BUCKINGHAM avoit eu l'adreſſe de leur perſuader, que la déference qu'il avoit euë pour leurs ſentimens l'avoit porté à la rupture d'une alliance qui leur déplaiſoit, & dont ils avoient craint des ſuites funeſtes à la Religion Proteſtante. Mais par malheur les démêlez de cet imperieux favori avec Digby Comte de Briſtol, Ambaſſadeur à la Cour d'Eſpagne au temps de la négociation, mirent au jour de fâcheux myſteres qui détromperent le Parlement. Le Duc étoit un homme à avantures, & l'audace de ſes deſirs lui en attiroit ſouvent de mauvaiſes. Celle qu'il eut à l'occaſion de la Ducheſſe d'Olivarez, à qui il avoit oſé s'expliquer d'une paſſion qu'il avoit, ou qu'il feignoit d'avoir pour elle, lui coûta cher comme l'on ſçait. Le plus grand mal fut, que cette affaire contribua à rompre les meſures du Roy ſon maître pour le mariage du Prince. Digby avoit donné avis d'une conduite ſi peu convenable à un homme chargé du poids d'une telle négociation: BUCKINGHAM s'étoit vangé de lui, en le faiſant rappeller de ſon Ambaſſade.

Le Comte avoit ſouffert l'injure pendant qu'il n'avoit pas trouvé le temps

propre à en tirer raiſon : mais auſſi-tôt
1665. que Jacques fut mort, il prit occaſion du changement de Maître pour attaquer le Favori, & l'accuſa de divers crimes au premier Parlement que le Roy convoqua; entr'autres, d'avoir intrigué le mariage d'Eſpagne pour rétablir la Religion Catholique, bien éloigné de l'avoir rompu par zele pour la Proteſtante. Digby diſoit vray. BUCKINGHAM avoit toûjours eu du penchant pour la veritable croyance, malgré le déreglement de ſes mœurs; & comme ſon maître en avoit auſſi, une de leurs vûës avoit été en negociant une alliance avec une Monarchie ſi Catholique, d'acheminer les affaires d'Angleterre à une entiere réünion avec Rome. Le Pape & le Prince s'étoient écrit à l'occaſion de la diſpenſe neceſſaire à ce mariage. Il n'en falloit pas tant à Digby pour accuſer le favory du crime de haute trahiſon, devant le premier Parlement qui ſe tint ſous le nouveau regne.

Le Roy ne s'attendoit à rien moins. Charles aimoit la paix comme Jacques; mais il étoit en âge de moins fuïr la guerre : engagé de la faire à la Maiſon d'Autriche pour la reſtitution du Palatinat, il crut qu'il étoit de ſa gloire de ne pas tarder à la declarer auſſi-tôt qu'il ſeroit monté ſur le trône, & qu'il eut achevé ſon mariage, que la mort du Roy ſon pere avoit

ſuſpendu.

ſuſpendu. Du vivant même de Jacques le Parlement avoit promis l'argent neceſſaire à cette entrepriſe, mais on ne l'avoit point encore fait lever. Charles preſſoit qu'on le fît, & eſperoit qu'au premier jour on lui aſſigneroit les fonds qui devoient produire les ſommes promiſes, lorſqu'on lui ſignifia durement qu'il ne les falloit point attendre, juſqu'à ce que le Duc de Bukingham eût répondu aux accuſations portées au Parlement contre lui. 1625.

Un refus ſi bruſque étonna le Prince, & encore plus le favori. Celui-ci fit ce qu'il put pour calmer les eſprits, & uſa même de l'induſtrie dont le feu Roy Jacques ſon maître s'étoit ſervi pour amuſer le Parlement : il s'y plaignit des Catholiques, pour montrer qu'il ne les favoriſoit pas, mais cela ne lui ſervit de rien ; on perſecuta les Catholiques, & on ne ceſſa pas de le pourſuivre. La choſe fut pouſſée ſi loin, que le Roy fut obligé de caſſer le Parlement, avant que d'en avoir rien obtenu pour la guerre qu'il vouloit faire. Il la fit cependant à ſes dépens & ſur le credit de ſes amis ; mais il en eut un mauvais ſuccès. Ayant commencé par l'Eſpagne à attaquer la Maiſon d'Autriche, & fait faire deſcente à Cadix, ſes troupes y furent fort maltraitées, & obligées de ſe retirer, après avoir perdu bien du monde, & encore plus de réputation.

1626. Un pareil début fit redoubler les murmures contre le Ministre, & commença à mal prévenir les esprits contre le Souverain. Le Duc neanmoins ne perdit pas courage, & pour réparer cette disgrace, il forma une seconde entreprise, dont il crut le succès si seur, qu'il voulut commander en personne l'armée qu'il y destina. Comme le Roy l'employoit à tout, il l'avoit envoyé en France pour achever son mariage. Le Duc avoit passé en ce païs-ci pour un courtisan agréable; mais cela même avoit empêché qu'il n'y passât pour un Négociateur habile : il y avoit échoüé pour y avoir voulu plaire, & ses intrigues avec les femmes lui avoient encore cette fois fait des affaires personnelles fort préjudiciables aux publiques; outre qu'il étoit chargé d'une proposition dans laquelle on ne donna point. C'étoit une ligue contre la Maison d'Autriche, dont le Roy Jacques avoit autrefois fait insinuer quelque projet. Le Cardinal de Richelieu qui gouvernoit en ce temps-là en France, avoit trop d'ennemis au-dedans pour s'en attirer du dehors: menacé d'une guerre civile, il n'en avoit pas voulu entreprendre une étrangere. D'ailleurs, quoique ce grand politique eût dès-lors formé le dessein d'abaisser la Maison d'Autriche, il croyoit devoir commencer par soûmettre les Huguenots encore puissans dans le Royau-

me, & il méditoit d'assieger la Rochelle.
Ces raisons l'ayant empêché d'entendre à 1626.
la proposition du Duc, le mariage, qui étoit trop avancé pour être rompu, s'étoit accompli, mais la ligue ne s'étoit point faite. Le Négociateur en avoit conçû un tel dépit contre le Ministre, qu'il avoit pris de secretes liaisons avec ses ennemis pour le perdre, en lui suscitant du côté d'Angleterre la guerre étrangere qu'il craignoit, pendant que la cabale qui lui étoit opposée en France lui en suscitoit une domestique. Le bruit des préparatifs que l'on fit quelque temps après pour le siege de la Rochelle, donna au Duc une belle occasion pour executer son dessein, & pour rétablir la réputation que son maître & lui avoient perduë dans l'expedition de Cadix. Ce fut par ce motif que Charles fut embarqué dans cette guerre, malgré l'amitié & les complaisances qu'il avoit pour la Reine sa femme. Bukingham ayant gagné le Roy, ne crut pas que le Parlement lui dût faire aucun embarras. Une guerre contre la France en faveur d'une faction Protestante, lui parut être une entreprise trop du goût de la Nation, pour lui laisser lieu de douter que le Parlement n'oubliât le chagrin qu'il avoit contre lui, afin de ne penser qu'à trouver les fonds necessaires à cet armement. Plein de cette confiance, il commença par engager toûjours

l'affaire : il fit insulter dans la Manche les
1626. vaisseaux des Marchands François, & sous prétexte que les Catholiques venus de France à la suite de la Reine, violoient les loix d'Angleterre par zele pour leur Religion, il en fit renvoyer la plûpart.

Ce procedé violent fit en France l'effet
1627. qu'en attendoit le Duc. On ordonna des represailles sur les Marchands Anglois, & le Roy irrité dépêcha le Maréchal de Bassompierre, pour demander satisfaction de l'infraction qu'on venoit de faire aux clauses du mariage de sa sœur. Le Duc qui pendant ce temps-là avoit fait convoquer le Parlement, y croyoit avoir le même succès: il se trompa. Quoique l'Assemblée fût composée de membres tout differens de ceux de l'autre, elle agit sur les mêmes principes. Elle approuva la persecution qu'on avoit fait aux Catholiques, & refusa toûjours constamment l'argent qu'on lui demandoit pour la guerre, jusqu'à ce que le Duc eût répondu à tous les chefs de l'accusation qu'on avoit intentée contre lui. Cette obstination du Parlement à persecuter le favori, irrita de nouveau le maître, & le porta à casser encore assez brusquement l'Assemblée, sauf à faire pour la seconde fois la guerre à ses dépens. Il ne la fit pas plus heureusement que la premiere. Le Duc qui commandoit l'armée, fut battu à l'Isle de Rhé dont il s'étoit

voulu ſaiſir, & ne porta dans ſon païs où
il ſe retira après ſa défaite, que des débris 1628.
& de la honte. On peut s'imaginer de quels
yeux le vit à ſon retour toute l'Angleterre: le Roy neanmoins n'en changeant point
pour lui, ils réſolurent enſemble de ſecourir la Rochelle, que Loüis XIII. aſſiegea l'année d'après. La Religion Proteſtante attaquée dans un de ſes principaux
boulevards, leur parut un motif puiſſant
à propoſer au Parlement d'Angleterre pour
en obtenir de l'argent. On l'aſſembla, &
en effet on en obtint d'abord quelque choſe; mais ce fut à des conditions très-onereuſes par elles-mêmes, & très-funeſtes
dans leurs ſuites; Charles ayant commencé dès-lors à ſe dépoüiller par condeſcendance des plus beaux droits de ſa Couronne en faveur de ſes ennemis, qui abuſant de ſa facilité, l'engagerent inſenſiblement à les rendre dépoſitaires du pouvoir
ſuprême, qu'ils employerent à ſa ruine &
à celle de ſa Maiſon; car ce fut à cette occaſion qu'on le fit conſenter à la loi que
les Anglois appellent petition de droit,
portant entr'autres points contraires à l'autorité monarchique, que le Roy n'a pas
le pouvoir ni de bannir, ni de faire mettre perſonne en priſon, ſans lui dire de
quoi on l'accuſe.

Le Parlement ne s'en tint pas-là. Après
avoir donné ce frein au Maître, il tourna

tête contre le Miniſtre, perſiſtant toûjours
1628. à vouloir qu'il répondît devant l'Aſſemblée ſur les choſes dont on l'accuſoit. On déclama hautement contre lui, & dans la chaleur on n'épargna pas le Prince. La Chambre baſſe pouſſa l'inſolence ſi loin, que l'Avocat du Roy ayant voulu le défendre, elle lui impoſa ſilence. Cet emportement obligea Charles à caſſer encore ce Parlement. Il ne laiſſa pas de faire la guerre, mais toujours avec le même ſuccès : les Anglois furent repouſſez juſqu'à deux fois de devant la Rochelle. Buckingham n'y étant pas venu la premiere, ſe préparoit à commander la flotte Angloiſe
1629. la ſeconde, lorſqu'une eſpece de Fanatique nommé Felton l'aſſaſſina. La flotte ſe mit cependant en mer; mais ce ne fut que pour être témoin de la réduction des rebelles, après avoir fait à pluſieurs repriſes d'inutiles efforts pour les ſecourir, & avoir été repouſſée avec une perte & une confuſion qui attira contre le Roy même les plaintes qu'on avoit coûtume de faire tomber ſur le favori.

On ſe plaignoit de Charles, mais on ne le haïſſoit pas encore, & il n'eût pas été impoſſible de rétablir la bonne intelligence entre lui & ſes ſujets, ſi on eût uſé d'un peu plus d'art & de ménagement pour les ramener; mais l'art & le ménagement étoient des choſes en ce temps-là peu con-

nuës à la Cour d'Angleterre. Il y regnoit un eſprit de hauteur, qu'on y crut pouvoir ſuivre avec d'autant moins de péril, qu'on fut vrai-ſemblablement trompé par une apparence de calme que produiſit en ce temps-là la paix qu'on fit avec la France, & peu après avec l'Eſpagne, en vertu de laquelle la reſtitution du Palatinat fut remiſe dans le train de négociation par où elle finit à Munſter. La joye que cauſa la 1630.
naiſſance d'un Prince de Galles en mil ſix cens trente, & trois ans après celle d'un Duc d'Yorx, augmenta encore cette er- 1633.
reur.

Cependant quoique rien n'éclatât, la caſſation bruſque de trois Parlemens conſécutivement & coup ſur coup, le décri des armes Angloiſes en trois expeditions malheureuſes, étoient des playes dans le cœur de la Nation qui ne ſe pouvoient guérir que par des remedes qu'on n'y apportoit point. Loin même de travailler à les guérir, on les irritoit au contraire, par la réſolution qu'on ſembloit avoir priſe de n'aſſembler plus de Parlement, de ſe paſſer de ſes ſecours, & encore par les moyens dont on ſe ſervoit pour y ſuppléer, le Roy faiſant lever divers droits ſur les forêts, ſur les marchandiſes, ſur les habitans des Villes maritimes, qu'il prétendoit être des droits attachez à ſa Couronne & indépendans du Parlement, qui neanmoins lui

étoient conteſtez, & pour leſquels il s'é-
1633. levoit de temps en temps des ſéditions.

On étoit mécontent en Ecoſſe comme on l'étoit en Angleterre. Outre qu'on y avoit refuſé des dignitez à quelques Grands qui croyoient avoir droit d'y prétendre; pour augmenter les revenus du Roy, & pour ſe mettre plus en état de ſe paſſer du Parlement, on avoit retiré d'entre les mains d'un grand nombre de Seigneurs Ecoiſſois, les Benefices qu'ils avoient uſurpez ſous la regence du Comte de Mourray, quoique le Parlement d'Ecoſſe les eût réünis à la Couronne incontinent après le ſchiſme. Cette entrepriſe, bien que juſte par raport au droit Proteſtant, ſi l'uſurpation & le ſacrilege peuvent jamais fonder un droit, n'avoit pas laiſſé d'attirer à Charles le chagrin de la Nobleſſe Ecoſſoiſe, & de lui faire des ennemis ſecrets de la plûpart des Grands de ce Royaume.

Les affaires de la Monarchie Britanni-
1634. que étoient dans cette ſituation délicate, lorſque l'Archevêque de Cantorbery fit entrer le Roy dans une réformation de l'Egliſe, qui ruina l'Egliſe & la Monarchie. Depuis le Duc de Buckingham perſonne n'avoit eu plus de crédit ſur l'eſprit de Charles que ce Prélat. A regarder ſes qualitez perſonnelles, nul autre ne le meritoit mieux : Guillaume Lavvd (c'étoit ſon nom) étoit un homme dont on a dit

qu'il ne devoit rien à ſa naiſſance, & peu de choſe à la fortune; c'eſt-à-dire que ſa naiſſance étoit baſſe, & que quoique ſa fortune fût fort élevée, elle égaloit à peine ſon merite. L'eſprit, la capacité, les mœurs étoient remarquables en ce perſonnage: ceux qui lui ſont juſtice conviennent, que dans la mauvaiſe affaire qu'il entreprit, il ne manquoit pas de bonnes intentions. Il ſeroit difficile de dire, s'il eut une vertu aſſez pure pour être exempte de tout propre interêt, & ſi l'ambition de ſe voir Chef des Egliſes Proteſtantes des trois Royaumes, ne ſe mêla point aux motifs de Religion & de politique qui lui firent entreprendre la réünion de la Secte Preſbyterienne à l'Epiſcopale. Il n'eut pas de peine à embarquer le Roy dans un deſſein qui n'étoit déja que trop de ſon goût. 1634.

Charles étoit Theologien pour ſon malheur. Il avoit eu un frere aîné du vivant duquel le Roy ſon pere l'avoit deſtiné à l'Egliſe, & l'avoit fait étudier pour en faire un Archevêque de Cantorbery. Un Roy qui ſe mêle de Theologie, ſe mêle d'ordinaire plus avant qu'il ne convient au bien de l'Etat dans les affaires de la Religion. C'eſt ce qui arriva à Charles, qui ſe ſentoit d'ailleurs porté à favoriſer le deſſein de l'Archevêque, par l'averſion hereditaire qu'il avoit des Preſbyteriens,

n'ayant pas oublié les leçons que le Roy son
1634. pere lui avoit donné là-dessus. Outre qu'il étoit fort prévenu en faveur de l'Episcopat, dont il regardoit le ministere comme essentiel à la Religion, & si necessaire à la Royauté, qu'il avoit coûtume de dire, que les Evêques étoient son bras droit. A quoi l'on peut encore ajoûter, qu'à considerer l'entreprise par les maximes generales, rien ne paroissoit plus dans les regles de la bonne politique, que cette réduction des deux Sectes en une; l'unité en matiere de Religion étant un des principaux fondemens de la seureté des Etats.

Ce fut par ces divers motifs que Char-
1635. les se laissa engager à appuyer de l'autorité Royale les changemens que Lavvd entreprit de faire dans la Religion Protestante en faveur des Episcopaux. J'ai déja dit qu'on en avoit fait de considerables en Ecosse durant le regne du Roy Jacques. Tout nouvellement encore on en venoit de faire en Angleterre, où l'Archevêque avoit ordonné que la table de la Communion qui étoit au milieu de l'Eglise, fût portée au haut du Chœur, pour y être plus décemment, & même plus conformément à l'institution de la Reine Elizabeth. Ce changement & d'autres semblables, joints à quelques disputes assez vives touchant l'observation du Dimanche, & la maniere de prêcher la Prédesti-

nation au peuple, avoient irrité les Puritains, dont quelques-uns avoient écrit 1635.
non ſeulement contre ces innovations, mais contre les Evêques qui les faiſoient.

L'Archevêque de Cantorbery qui avoit à ſa diſpoſition la plume des Docteurs & l'épée du Prince, fit faire des réponſes aux libelles, & des châtimens aux Auteurs, qui arrêterent pour quelque temps la licence d'écrire. Prin, Burton & Baſtvvik, trois des plus celebres, eurent les oreilles coupez, & furent envoyez en priſon; mais ſi cette ſeverité contint un peu les Ecrivains, elle aigrit beaucoup toute la Secte.

Il eſt dangereux de pouſſer l'autorité juſqu'à un certain point: plus on a été longtemps docile par crainte, plus on eſt prêt à ſecoüer le joug par dépit & par deſeſpoir: les Puritains avoient ſouffert les diverſes atteintes qu'on avoit données à leur Secte impatiemment à la verité, mais au moins ſans révolte ouverte. La réſolution qu'on prit au temps dont je parle d'executer le deſſein du Roy Jacques touchant l'uniformité des prieres publiques, & d'introduire en Ecoſſe la Liturgie Anglicane, cauſa un ſoulevement parmi les Sectaires de l'un & de l'autre Royaume, qui ſe communiqua dans la ſuite à tous les corps de la Republique, & fut proprement la cauſe de la Révolution que j'écris.

1636. De tous temps cette Lyturgie avoit choqué les Calvinistes, ennemis des ceremonies, qu'ils prétendent être contraires à la pureté du culte de Dieu, & à l'esprit de l'Evangile. Dès le regne d'Edoüard VI. depuis même que le Duc de Sommerset, qui fut le premier Auteur de ce livre, l'eut fait approuver par le Parlement en l'année mil six cens quarante-neuf, Bucer étant passé en Angleterre à l'invitation de Cramner, & ayant écrit à Calvin l'état où il y trouvoit la réforme, cet Heresiarque se plaignit qu'on avoit laissé toute la Messe dans la Lyturgie Anglicane, & avertit Bucer de se defaire de la condescendance dont il avoit usé jusques-là dans la réformation des Eglises. On déféra tant à Calvin, qu'on ôta de la Lyturgie la plûpart des choses qui lui déplaisoient, & le Parlement de l'année mil cinq cens cinquante-deux en approuva le retranchement. Elizabeth, qui aimoit les ceremonies, rétablit celles que les Calvinistes avoient fait retrancher sous Edoüard, & le Parlement s'accommodant de toute Religion hors de la veritable, confirma aussi aisément ce troisiéme changement que les deux premiers. Les Calvinistes firent grand bruit, mais comme ils étoient encore foibles en Angleterre, & qu'ils avoient besoin de la Reine pour les appuyer en Ecosse, on eut peu d'égard à leurs plaintes. Jacques ayant

ſuccedé à Elizabeth, comme il avoit été élevé parmi les Puritains d'Ecoſſe, ils crurent qu'il leur ſeroit favorable en Angleterre, & lui repréſenterent leurs griefs contre la Lyturgie Anglicane. A force de l'importuner, ils en obtinrent l'an mil ſix cens trois le changement de quelques termes qui les effarouchoient davantage: mais ce fut tout. Depuis ce temps-là ce Prince étant entré dans tous les ſentimens des Evêques & de la Secte Epiſcopale, les Presbyteriens eurent entr'autres chagrins, celui de voir la Lyturgie Anglicane s'éloigner tous les jours de plus en plus de l'eſprit Puritain, par l'augmentation des ceremonies, ſur-tout ſous le regne de Charles, & depuis que l'on eut fait Lavvd Archevêque de Cantorbery. On s'en étoit tenu aux murmures pendant que ces inſtitutions s'étoient bornées à l'Angleterre, où la Secte Presbyterienne n'étoit pas la Religion du païs: mais on ne garda plus de meſures quand on eut appris que le Roy & l'Archevêque, plus hardis que n'avoit été le Roy Jacques, non ſeulement vouloient introduire cette même Lyturgie en Ecoſſe, mais qu'ils avoient fait inſerer dans les exemplaires qu'ils y envoyoient, des choſes qui la rendoient encore plus conforme à la Meſſe de l'Egliſe Romaine. 1636.

En effet, afin d'adoucir cette Lyturgie

au corps de la nation Ecossoise jalouse de
1636. son indépendance, on voulut que celle dont on useroit en Ecosse differât en quelque chose de celle dont on se servoit en Angleterre, & qu'elle fût même dressée par les Evêques Ecossois. Neanmoins comme elle ne le fut que par la direction de l'Archevêque de Cantorbery, la diversité qu'on y mit n'adoucit pas la Nation, & acheva d'aigrir la Secte; cette copie de la Lyturgie Anglicane paroissant, comme je le viens de dire, encore plus semblable à la Messe que l'original.

1637. Ce fut au mois de Juillet de l'année mil six cens trente-sept que ce soulevement éclata. Il y avoit déja quelque temps, que le Roy avoit fait approuver dans son Conseil d'Etat en Ecosse la Lyturgie dont nous parlons. L'Edit en avoit été publié dans la capitale du Royaume, sans que personne eût paru prendre feu pour y former opposition: mais c'étoit de ces feux cachez, qui s'allumant sans qu'on s'en apperçoive en des lieux couverts & obscurs, causent des incendies d'autant moins aisez à éteindre, qu'ils ont fait plus de progrès avant qu'on s'en soit apperçû. Sous ce masque de soûmission apparente, la révolte s'insinuoit dans les esprits; les Ministres l'y souffloient de toutes parts, & l'y ayant allumée durant quelques mois, avec un secret & un artifice, qui leur donna moyen

de la rende forte & vive dès sa naissance 1637.
elle éclata avec fureur un Dimanche qu'on avoit destiné à la lecture de la nouvelle Lyturgie. L'Evêque d'Edimbourg y pensa perir. Les Comtes de Weims & de Roxbourg eurent peine à empêcher qu'on ne les lapidât, & qu'on ne les déchirât en pieces. Les Seigneurs du Conseil d'Etat ayant neanmoins un peu calmé ce premier mouvement du peuple, en faisant suspendre l'usage des nouvelles ceremonies, on convint qu'on avertiroit la Cour des mauvais effets qu'en avoit produit la publication.

La hauteur avec laquelle la Cour réponpondit au Conseil, les menaces qu'elle fit faire aux mutins, les châtimens dont elle punit en particulier Edimbourg, auroient peut-être épouvanté les Ministres & le Peuple rebelle, si d'un coté la Noblesse mécontente ne se fût venu joindre à eux, & si de l'autre les Puritains d'Angleterre ne leur eussent fait esperer un grand appui de leur crédit. Ils en avoient plus qu'on ne pensoit. Insensiblement cette Secte étoit devenuë presque aussi redoutable en Angleterre qu'en Ecosse, sans qu'on s'en fût apperçû. Elles s'étoient introduite dans le Royaume sous le regne d'Elizabeth, lorsque la Reine Marie étant morte, les Prédicans qu'elle avoit exilez revenant de Généve & d'autres lieux infectez du Calvinisme, l'apporterent dans leur païs. La

1361. profession qu'ils faisoient de vivre selon la pure parole de Dieu, qui leur acquit le nom de Puritains, le désinteressement qu'ils affectoient, l'aversion qu'ils témoignoient avoir pour l'éclat où vivoient les Evêques, l'esprit de liberté dont ils se glorifioient & qu'ils inspiroient au peuple, imposerent à beaucoup de gens; qui déterminez à la nouveauté, ou encore incertains du parti qu'ils devoient prendre parmi tant d'erreurs, trouverent celles de cette Secte plus à leur goût que celles des autres. Elizabeth, qui dans ces commencemens se mettoit peu en peine de quelle Religion l'on fût, pourvû qu'on ne fût pas Catholique, laissa établir les Calvinistes, & ne leur fit point d'embarras. Ils lui en firent eux beaucoup, par l'opposition qu'ils temoignerent aux ceremonies de l'Eglise Anglicane. Elle s'en plaignit quelquefois assez aigrement, disant qu'elle sçavoit bien ce qui pouvoit contenter les Catholiques, mais que les Puritains la mettoient à bout. Elle fit même de temps en temps des loix assez séveres contr'eux. Neanmoins comme cette Reine fut toûjours assez maîtresses pour ne les pas beaucoup craindre, elle ne leur fit jamais grand mal. Jacques les traita à peu près de même: & quoi qu'il prévît bien qu'un jour ils seroient en état de nuire; pour ne pas troubler son propre repos, il ne les inquieta pas, se contentant de les faire connoître à

son

ſon fils, & lui recommandant de les exterminer, pendant qu'il ſouffroit qu'ils ſe multipliaſſent. Il croyoit qu'il ſeroit encore temps ſous le regne de ſon ſucceſſeur de les attaquer, & de ruiner leur Secte. Charles le croyoit auſſi, mais il y fut trompé, & penſant n'avoir à dompter que les Preſbyteriens d'Ecoſſe, il les trouva appuyez de ceux d'Angleterre, qui commençoient à faire un parti redoutable à l'autorité Royale, par le grand nombre non ſeulement de peuple, mais même de gens de qualité qui ſuivoient en ſecret leur Secte, ou par profeſſion, ou par faction. Ils n'étoient point encore aſſez prêts à lever le maſque au temps dont je parle; il leur falloit du loiſir pour unir leurs forces. Ainſi ils ne pûrent faire autre choſe, que d'encourager leurs freres d'Ecoſſe à tenir ferme dans leur révolte; en leur faiſant eſperer un ſecours d'autant plus conſiderable du côté d'Angleterre, que la Nation, de longue main mécontente de la Cour auſſi-bien que la Secte, paroiſſoit en diſpoſition d'embraſſer la premiere occaſion qui ſe préſenteroit de remuer. 1637.

Les Ecoſſois ſe ſentant donc ſoûtenus par tant d'endroits, mépriſerent les menaces du Prince, & les remontrances de ſes Officiers. On n'eut pas plûtôt reçu la réponſe de la Cour, que mille voix confuſes s'éleverent, criant que tout étoit

perdu, que le Roy non content d'avoir
1637. ôté aux deux Nations la liberté & les biens, vouloit étendre ſon joug juſques ſur les conſciences, & changer entierement la Religion.

Ces plaintes n'euſſent pas émû tout le monde, & n'auroient pas encore rendu le gouvernement aſſez odieux au gré des mécontens, ſi on n'y eût ajoûté que le Roy alloit le grand chemin au Papiſme, & y vouloit rengager ſes peuples. Rien n'étoit plus faux que ce bruit. Charles étoit Proteſtant d'inclination, & n'aima jamais les Catholiques : mais ce même bruit quoi que faux, avoit des apparences de verité qui le firent aiſément croire. On doit à la Reine la juſtice de dire, qu'elle eut toute ſa vie un vrai zele pour le rétabliſſement de la Foi Catholique en Angleterre, & pour la gloire du Roy ſon mari; mais on ne peut diſſimuler, qu'elle exerçoit quelquefois ce zele avec un peu plus de hautenr que le temps ne le comportoit. Pleine de cet eſprit qu'inſpire le ſang de ces Monarques abſolus, à qui leurs ſujets ne demandent point d'autre raiſon de leurs volontez, que leurs volontez mêmes, elle ne penſoit pas aſſez qu'elle regnoit dans un païs, où les plus ſolides raiſons ne font pas toûjours entrer les peuples dans les ſentimens de ceux qui les gouvernent. Une autorité ſi limitée, & dont on ne peut uſer

qu'avec art, paroiſſoit à la Reine une ſervitude, dont elle fit tous ſes efforts pour délivrer le Roy ſon mari, & pour s'en affranchir elle-même. Ainſi ſans beaucoup ménager la délicateſſe de la Nation, elle eut toûjours auprès d'elle un Nonce du Pape, dont perſonne de la Cour n'ignoroit ni le caractere ni les fonctions. Elle entretenoit des liaiſons avec les Seigneurs Catholiques, qu'elle ne ſe donnoit pas grand ſoin de cacher. Elle prenoit avec éclat, & quelquefois avec aigreur, l'affirmative pour tout ce qui regardoit l'Egliſe, & comme elle avoit autour d'elle un grand nombre d'Eccleſiaſtiques qu'on lui avoit rendus par la paix, en quelques-uns deſquels la prudence n'égaloit pas toûjours la pieté, elle avoit ſouvent des affaires avec les Proteſtans zelez, dans leſquelles le Roy, qui l'aimoit, la laiſſoit faire, & la ſoûtenoit même quand elle l'exigoit de lui. Cette conduite de Charles à l'égard de la Reine, l'avoit déja fait ſoupçonner de n'être pas trop bon Proteſtant, quelque choſe qu'il fît pour le paroître, lorſque le zele qu'il témoigna pour l'entrepriſe de l'Archevêque augmentant encore ce ſoupçon, donna lieu à ſes ennemis de publier qu'il étoit Catholique, & que de concert avec ce Prélat, il travailloit à réünir l'Angleterre avec le Saint Siege. Le procedé de Lavvd étoit tel, qu'il rendoit ces ombrages probables.

1637.

1637. Je ne ſçai où l'Abbé Siri a pris ce qu'il dit, contre toute apparence, des intrigues de cet Evêque avec le Cardinal Barberin, pour mettre à prix ſa converſion. Cet Ecrivain n'eſt pas toujours un guide bien sûr à ſuivre dans l'hiſtoire. Tout le monde convient aujourd'hui, que Lavvd étoit comme le Roy ſon maître un Proteſtant zelé pour ſa ſecte; mais on avoit ſujet alors de n'en pas juger tout-à-fait ainſi, par l'attachement que ce Prelat avoit pour les cérémonies, par le conſeil qu'il donnoit aux étudians de lire les Peres plûtôt que les Theologiens Proteſtans, par le refus qu'il avoit fait de recevoir le Synode de Dordrecht, & plus encore que par tout cela, par la conduite que gardoit en Irlande Thomas Wentvvorth Comte de Stafford, étroitement lié avec lui, & le confident de tous ſes deſſeins. Ce Comte étoit un homme habile & d'un courage fort élevé. Le Roy même nous en a laiſſé le portrait dans un Livre où il fait le ſien. Là ce Prince nous le dépeint comme un eſprit du premier ordre, dont l'admirable capacité, ce ſont les termes du Roy même, pouvoit donner à un Souverain plus d'apprehenſion que de honte de l'employer dans les grandes affaires; avant ces qualitez ſuperieures qui font beaucoup oſer & beaucoup faire à ceux dont le bonheur accompagne les projets, & en qui la fortune favoriſe le merite. Il

avoit été fort Parlementaire lorſqu'il n'étoit que le Chevalier Wentvvorth : le Roy l'avoit gagné en le faiſant Comte ; & comme ce nouveau Comte devoit ſon élevation à l'Archevêque, il s'étoit tout-à-fait attaché à lui. Ce Prelat lui avoit fait donner la Vice-Royauté d'Irlande, dans la vûë qu'il appuyeroit ſes deſſeins, & ç'avoit été dans la même vûë, que ce Seigneur prévoyant bien que Lavvd alloit attirer au Roy les Preſbyteriens ſur les bras, avoit levé une armée dans cette Iſle pour maintenir l'autorité Royale, & quoiqu'il fut Proteſtant comme ſon maître & ſon ami, il avoit fait l'honneur aux Catholiques de les croire mieux diſpoſez envers leur Prince que les autres ; de ſorte qu'il en avoit compoſé ſon armée. 1637.

Il n'en falloit pas tant aux rebelles, pour rendre la cauſe des Preſbyteriens commune à tous les Proteſtans zelez, & faire entrer dans leur cabale ceux mêmes qui n'étoient pas de leur ſecte. Ainſi le parti ſe fortifiant tous les jours de plus en plus, on continua de cabaler en Angleterre juſqu'à ce qu'on fût en état d'éclater, & on éclata de nouveau en Ecoſſe avec plus de fureur que la premiere fois.

Les Hiſtoriens Anglois ſe plaignent que ce nouveau feu fut fomenté par des puiſſances étrangeres, & en accuſent en particulier le Cardinal de Richelieu. La fide-

lité hiſtorique ne permet pas de diſſimu-
1637. ler, que dans la Révolution que j'écris la France prêta quelquefois la main au parti le moins équitable. Je pourrois ſans aucun préjudice de la réputation de nos Rois, abandonner leurs Miniſtres à la cenſure des Hiſtoriens de de-là la mer. La confiance que Loüis XIII. avoit en la vaſte capacité du Cardinal de Richelieu, a dû perſuader toute l'Europe, que ce Prince eut très-peu de part aux choſes que fit ſon Miniſtre pour appuyer le ſoulevement des Ecoſſois contre Charles I. Le bas âge de Loüis XIV. lorſque le Cardinal Mazarin traita avec le Protecteur au préjudice de Charles II. ſuffit pour diſculper ce Prince de ce qu'il y eut d'odieux dans ce traité. La conduite du pere & du fils envers la Maiſon d'Angleterre depuis la mort de ces deux hommes, ne laiſſe aucun lieu de douter de la droiture de leurs intentions. Nos Maîtres juſtifiez ſur ce point, la Nation prend médiocrement part à ce qui touche les Miniſtres. Mais comme l'hiſtoire eſt un Tribunal où tout le monde a droit d'attendre qu'on lui faſſe une exacte juſtice, elle ne doit pas ſupprimer, comme font les Auteurs Anglois, les raiſons qui obligerent ces deux grands politiques à n'être pas toûjours favorables au parti des Rois d'Angleterre. Je parlerai en ſon temps du ſecond, il faut parler ici du premier.

J'omets le ſouvenir recent de l'affaire de Rhé & de la Rochelle où le Cardinal de 1637. Richelieu étant ſur le point d'éteindre les reſtes d'une puiſſante faction qui diviſoit depuis ſi long-temps la France, avoit trouvé les armes Angloiſes ſi mal à propos en ſon chemin. Quelque choſe de plus nouveau avoit irrité ce Miniſtre. En l'année mil ſix cens trente-ſept le Cardinal & le Prince d'Orange avoient réſolu d'attaquer les places maritimes de Flandre de la domination d'Eſpagne, & leur deſſein étoit d'aſſieger Gravelines & Dunkerque en même temps. Pour faciliter ce projet, ils étoient convenus que le Cardinal obtiendroit du Roy d'Angleterre qu'il gardât la neutralité, ſans quoi ils jugeoient bien que la choſe ne réüſſiroit pas aiſément. Le Cardinal ſçavoit aſſez la ſituation des affaires de de-là la mer, pour ſe flater que Charles ſeroit bien aiſe de s'attacher encore plus étroitement la France, par une complaiſance qui ne lui coûtoit rien. Dans cette eſperance il dépêcha au mois de Novembre le Comte d'Eſtrades, avec ordre de s'adreſſer à la Reine de la Grande Bretagne, & de tâcher de ſe bien mettre dans l'eſprit de cette Princeſſe avec qui on l'avoit broüillé, afin qu'elle employât ſon credit pour obtenir du Roy ſon mari qu'il continuât à demeurer neutre : en lui inſinuant, que dans les troubles dont ſes Etats étoient

1637. menacez, il trouveroit la France au besoin. Le Roy & la Reine reçurent cette proposition avec une égale fierté: la Reine parla neanmoins au Roy, mais il lui répondit avec hauteur, qu'il n'étoit ni de son honneur, ni de son interêt d'accorder la neutralité qu'on lui demandoit; qu'il n'avoit besoin de personne pour ranger ses sujets à leur devoir, & que pour secourir les places de Flandre, il tiendroit une flote prête aux Dunes avec quinze mille hommes de débarquement. La Reine raporta au Comte cette fiere réponse, & y ajoûta, que pour ce qui regardoit la personne du Cardinal, elle sçavoit ses intentions, qu'il n'étoit pas de ses amis, & qu'elle n'attendoit rien de lui.

On peut s'imaginer quel effet fit dans l'esprit d'un Ministre tout-puissant un tel refus & un tel mépris. Le malheur de la Cour d'Angleterre voulut qu'il trouva bientôt l'occasion de s'en ressentir. Il y avoit à Londres deux Ecossois dans le temps que le Comte d'Estrades y étoit, lesquels s'étant ouverts à lui de l'état de leur païs, & de la disposition turbulente où ils y avoient laissé les esprits, lui firent naître la pensée d'écrire cette avanture au Cardinal dans les mêmes lettres où il lui rendoit compte du mauvais succès de sa négociation. Une occasion d'occuper chez soi un Prince qui menaçoit la France, ne

parut

parut pas à negliger à un Ministre vigilant; aussi n'y perdit-il point de temps. Il répondit au Comte d'Estrades qu'il étoit bien aise d'avoir découvert les sentimens de la Cour d'Angleterre, qu'elle l'eût fort embarrassé si elle les eût sçû cacher, & que puisqu'on les avoit découverts, il en falloit profiter; qu'il sondât les deux Ecossois dont il lui parloit, qu'aussi-tot qu'on auroit lié avec eux, il enverroit à Edimbourg un Prêtre du païs nommé Chamberlaine, son domestique & homme affidé, qui les y attendroit, & agiroit sous leur direction pour les interêts communs des deux Nations : ajoutant qu'on verroit bientôt qu'il n'étoit pas un homme à mépriser, qu'avant que l'année fût passée le Roy & la Reine d'Angleterre seroient fâchez d'avoir rejetté ses offres. Je ne sçai s'il devina juste quant au repentir du Roy & de la Reine d'Angleterre : ils ne parurent pas sentir si-tôt leur mal, mais ce mal n'en devint que plus grand, & moins capable de remede. Les intrigues du Cardinal fomenterent les mouvemens des rebelles d'Ecosse, des plus hardis desquels il se fit un corps, qui malgré les défenses des Magistrats, malgré les soins des Officiers du Roy, s'assembla en divers endroits, & se rendit si redoutable, qu'il ne parut plus personne pour s'opposer à ce torrent.

1637.

Charles leur fit signifier divers ordres de
1637. se séparer, de se retirer, de se soûmettre à leurs Evêques, declarant que ces Prélats n'avoient rien fait en publiant la Liturgie, que ce qu'il leur avoit fait faire. Le Comte de Tranquaire entr'autres les alla trouver à Sterlin où ils se tenoient assemblez, pour les exhorter de la part du Roy à rentrer dans la soumission : mais au lieu de les persuader, il ne fit que les irriter davantage ; de sorte que ne s'en tenant plus à demander l'abolition de la nouvelle Liturgie, ils firent une protestation contre les cinq articles du Synode de Perth, le Tribunal de la Haute Commission, le Livre des Canons, & l'Episcopat même. Non contens de cela, pendant que le Comte retournoit informer le Roy de l'état où étoient les choses, ils se rendirent à Edimbourg, où ils firent cette Ligue fameuse, qu'ils appellerent le *Convenant*, comme qui diroit la convention, ou le pact de Dieu avec son Eglise, sur le modele de celui qu'il fit autrefois avec son peuple & les descendans d'Abraham. C'est la comparaison qu'ils en firent ; tant l'hypocrisie est hardie à donner les dehors les plus saints aux intentions les plus perverses. On entroit dans ce Convenant en signant un acte qui contenoit trois points. Le premier, étoit le renouvellement d'une confession

de soi, dressée l'an mil cinq cens quatre-vingt contre la doctrine de l'Eglise Romaine. Le second, contenoit un ramas d'Ordonnances du Parlement d'Ecosse, pour le maintien de la Réforme. Le troisiéme, consistoit dans un engagement à rejetter les nouvelles manieres d'administrer les Sacremens, le gouvernement des Evêques, les ceremonies introduites depuis quelque temps dans le service, à défendre la personne du Roy autant qu'il défendroit la Religion, à se soûtenir les uns les autres contre tous ceux qui altereroient la réformation reçûë par leurs peres; & pour honorer par leur conduite cette même réformation, à réformer chacun leur vie, & les mœurs de ceux qui dépendoient d'eux.

1637.

Un procedé si séditieux meritoit un prompt châtiment; mais outre que Charles avoit beaucoup de cette bonté naturelle aux Stuarts, il avoit ce défaut personnel, de ne prendre jamais le parti d'une extrêmité necessaire, qu'il n'eût auparavant essayé beaucoup de temperamens inutiles. De plus, il n'avoit point d'argent; car n'en recevant point du Parlement d'Angleterre qu'il n'assembloit plus depuis long-temps, il ne lui en venoit que fort peu d'ailleurs, & encore lui contestoit-on les sources d'où il le tiroit. Ainsi partie par temperament, & partie par ne-

1638.

ceſſité, après avoir balancé quelque temps
1638. entre pouſſer les rebelles ou les contenter, Charles prit le parti de tenter toutes les voyes de condeſcendance pour les ramener doucement à la ſoumiſſion. Dans cette vûë, il leur envoya le Marquis d'Hamilton homme accort & agréable à la Nation, où il tenoit un fort grand rang. Ce Seigneur n'omit rien pour les gagner; & comme le Roy le deſiroit autant que lui, il n'y a rien à quoi on ne ſe relâchât pour les obliger à renoncer à leur ſcandaleux Convenant. La Liturgie, le Livre des Canons, les cinq articles du Synode de Perth, le Tribunal de la Haute Commiſſion furent ſacrifiez à la paix. Charles pouſſa l'indulgence ſi loin, que pluſieurs des Confederez, c'eſt ainſi qu'on appelloit ceux qui avoient ſigné la Ligue, s'en départirent, & ſignerent un autre acte qu'on nomma le Convenant du Roy. Ce Convenant eut peu de ſuite; ainſi le premier prévalant toûjours, on demanda pour derniere marque de la condeſcendance du Roy, un Synode National. Charles leur en accorda un qui fut celebré à Glaſcovv le vingt-uniéme de Novembre de l'année mil ſix cens trente-huit; mais ce ne fut que pour y prendre, malgré le Marquis d'Hamilton qui y préſidoit de la part du Roy, des réſolutions encore plus contraires à l'autorité ſouveraine, que celles qu'on avoit

déja priſes ; car ce fut-là qu'on réſolut l'entiere abolition de l'Epiſcopat, qui étoit de tous les points conteſtez le plus deſagréable au Roy. 1638.

Charles voyant que la douceur ne faiſoit qu'augmenter l'inſolence & l'opiniâtreté des Confederez, réſolut enfin d'employer la force pour les ſoûmettre à l'autorité. Réſolu de prendre les armes, il chercha de l'argent dans la Bourſe de ſes amis, perſiſtant dans la réſolution de n'aſſembler point le Parlement d'Angleterre. Il eut ſujet d'être content du zele de ſes ſerviteurs dans cette importante occaſion. L'Archevêque de Cantorbery & la plûpart de ſes confreres, plus interreſſez que les autres dans le ſuccès de cette guerre, qu'on appelloit la guerre des Evêques, donnerent liberalement. Le Viceroi d'Irlande donna auſſi beaucoup ; mais perſonne ne procura de plus grands ſecours au Roy que la Reine ; cette Princeſſe ayant engagé les Catholiques à fournir la plus grande partie des ſommes qui furent employées à cet armement. Quand Charles eut de l'argent, il leva des troupes, & leur donna rendez-vous à York, où il ſe rendit au mois d'Avril de l'année 1639. mil ſix cens trente-neuf, après avoir envoyé ſa flote ſous le commandement d'Hamilton croiſer ſur les côtes d'Ecoſſe.

Les Rebelles de leur côté ne manque-

rent ni d'aſſiſtance, ni de courage pour
1639. ſe défendre. Alexandre Leſlé, Capitaine qui avoit appris le métier ſous le grand Guſtave Roy de Suede, avoit été un des auteurs de la Ligue & du Convenant. Le refus qu'on lui avoit fait d'une dignité qu'il avoit demandée l'avoit jetté dans ce parti, où ayant acquis du crédit, il en devint un des pricipaux Chefs, & fut choiſi pour General des troupes qu'on oppoſa au Roy.

On marcha de part & d'autre avec aſſez d'ardeur juſqu'à ce qu'on fût en préſence: mais dès que les armées furent en vûë, tant de raiſons ſe préſenterent à l'un & à l'autre parti de préferer la paix à la guerre, que l'on écouta volontiers ceux qui s'entremirent de traiter d'accommodement. Le Roy & les Confederez s'y trouvoient également diſpoſez, mais par des motifs differens. Le Roy vouloit la paix, parce qu'il l'aimoit; les Confederez la vouloient, parce qu'ils eſperoient en tirer ſans riſque tout le fruit que leur auroit produit la guerre, par le moyen des partiſans ſecrets qu'ils avoient à la ſuite du Roy, & dont ce Prince mal averti ſe ſervoit même pour la traiter. En effet ces agens perfides, Preſbyteriens la plûpart, ne voyant pas encore leur cabale en état de vaincre aſſez ſûrement, craignirent que ſi Charles vainquoit, l'appui des Ecoſſois leur manquant,

ils ne tombassent tout à coup, & ne demeurassent exposez à tout le chagrin que ce Prince témoignoit avoir contre leur Secte, aux persécutions de l'Archevêque, & aux insultes des Episcopaux. Ce fut sans doute dans cette vûë, qu'abusant de l'inclination que le Roy montroit pour la paix, ils firent ce Traité captieux, dont les parties méconnurent les articles quand on les donna au public, où Charles acheta quelque encens & quelques soumissions apparentes, par la liberté de tout faire & de tout oser contre son service qu'il accorda aux Confederez, en leur accordant un Synode libre, & un Parlement pour en confirmer les decrets. 1639.

Ce mauvais Traité ayant été conclu vers le milieu du mois de Juin, & les troupes étant congediées, le Roy s'en retourna à Londres; pendant que le Comte de Tranquaire alla de sa part présider au Synode, qui se tint au mois d'Août à Edimbourg, & au Parlement qui le suivit de près. A peine Charles fut de retour, que l'Archevéque de Cantorbery & ceux de cette faction lui firent ouvrir les yeux. Il vit les piéges qu'on lui avoit tendus, & en fut d'autant plus convaincu, que le Synode d'Edimbourg ne fit que confirmer celui de Glaskovv, & abusant, pour oser encore plus, de la liberté qui lui étoit accordée, fit un decret pour obliger toute

1639. la Nation à ſigner le Convenant. Sur ces entrefaites parut un écrit imprimé par ordre des confederez, Contenant les articles de la paix, lequel étant apporté au Roy, ce Prince proteſta hautement que ces articles étoient changez, & ordonna qu'on fit brûler l'écrit par la main du Bourreau. Le Parlement d'Ecoſſe étoit aſſemblé, lorſque cette nouvelle aigreur éclata. Il s'en plaignit, & commençoit à remuer beaucoup d'autres choſes; mais le Roy ne lui en donna pas le loiſir, ayant mandé à ſon Commiſſaire de caſſer de ſa part le Parlement.

Perſonne ne douta que ces mécontemens mutuels ne fiſſent bien-tôt renaître la guerre. En effet Charles y étoit réſolu, & croyoit avoir tout ſujet d'en eſperer un bon ſuccès. L'Archevêque de Cantorbery & le Comte de Stafford ſon ami avoient mis les choſes en état de le rendre redoutrble à ſes ennemis. Outre une groſſe ſomme d'argent, que ce Viceroi avoit obtenuë du Parlement d'Irlande qu'il avoit convoqué, il avoit fait condeſcendre le Roy, que l'armée de Catholique qu'il entretenoit pour ſon ſervice, & qui étoient les ſeules troupes dont ce Prince ſe pût répondre, le ſuivit dans cette expedition. De plus Charles, par une rencontre que le hazard lui avoit fait naître, avoit un moyen qui lui paroiſſoit ſûr de mettre les

Anglois dans son parti, d'assembler sans craint le Parlement d'Angleterre, & d'en tirer de grands secours. Ce moyen étoit une lettre des Confederez au Roy de France, par laquelle ils lui demandoient, selon l'ancienne amitié des deux Nations, sa protection & son secours pour défendre leurs loix & leur liberté contre ceux qui les opprimoient. Cette lettre étoit tombée entre les mains du Roy, & se trouvant signée entr'autres du Comte de Lovvdun député d'Ecosse, & du Comte Dunferlin qui se trouvoit alors à Londres, ces deux Comtes furent mis dans la Tour, la lettre fut produite au Parlement, que le Roy assembla au mois d'Avril de l'année mil six cens quarante. 1639. 1640.

Charles ne doutoit point qu'un tel commerce avec une Puissance étrangere, & sur-tout avec la France, ne dût paroître au Parlement un crime des plus irrémissibles. Il l'axaggera éloquemment, & en ayant conclu la necessité de la guerre, il demanda pour en faire les frais l'assistance de l'Assemblée; offrant même de l'acheter par une renonciation authentique aux droits maritimes qu'on lui contestoit. Le Roy n'eut pas fini de parler, qu'il s'apperçut à la contenance de ceux qui l'avoient écouté, qu'il ne les avoit pas persuadez. Le Parlement ne se démentit point de l'opposition qu'il avoit toûjours euë aux volontez de

1640. Charles. La lettre produite fit peu d'impression, & le Comte de Lovvdun justifia même si plausiblement les Confederez par l'explication qu'il y donna, & par les preuves qu'il apporta qu'elle n'avoit point été envoyée, que la chose tomba tout-à-coup & qu'on n'en parla plus depuis. A l'égard de la guerre d'Ecosse, le Parlement déclara que l'Angletrere ne la regardoit point comme une affaire qui interessât les Anglois, mais plûtôt comme une entreprise sur la liberté d'une Nation amie, & étroitement unie à la leur, pour venir apparemment de l'une à l'autre; que pour ce qui concernoit l'offre que le Roy faisoit, de renoncer aux droits qu'il levoit dans les Ports de mer, moyennant de l'argent comptant, il paroissoit extraordinaire, qu'il voulût faire acheter à ses peuples ce qu'il avoit usurpé sur eux. Tout cela disposoit à un refus: on ne l'avoit pas neanmoins encore fait, lorsqu'une noire trahison l'attira au Roy, avec tout le désagrément dont il pouvoit être accompagné. Henry Vane, traître fameux, étoit Secretaire d'Etat. Quelques jours après l'ouverture du Parlement, Charles l'y avoit envoyé demander la somme qu'il avoit convenu avec son Conseil qu'il demanderoit; se flatant encore que l'Assemblée ne pousseroit pas la dureté à bout. Vane avoit ordre à la verité de demander douze subsides, c'est la maniere

de compter l'argent que le Parlement donne au Roy, chaque ſubſide montant à peu près à cinquante mille livres ſterlin, qui en font ſix cens cinquante mille des nôtres, la livre ſterling en valant treize: Vane, dis-je, avoit dans ſon inſtruction de demander douze ſubſides, mais de ſe relâcher juſqu'à ſix, pour peu qu'on lui diſputât le terrain. Le perfide, déja vendu aux ennemis du Roy ſon maître, tint ferme ſur douze pour aigrir les eſprits, & y réüſſit ſi bien, que le Parlement refuſa le Roy, & le Roy caſſa le Parlement. 1640.

Ce nouveau ſujet de méſintelligence entre le Prince & ſes ſujets enfla le cœur aux Puritains de l'un & de l'autre Royaume. Ceux d'Ecoſſe reprirent les armes; ceux d'Angleterre renouvellerent leurs intrigues, & Charles experimenta bien-tôt que les intrigues de ceux-ci lui faiſoient plus de mal que les armes de ceux-là.

En effet ſans les intrigues d'Angleterre, les armes Ecoſſoiſes lui euſſent peu nui. Il trouva encore aſſez de troupes. Le Comte de Stafford lui fit venir huit mille bons hommes d'Irlande, & ſi les Anglois euſſent été fidelles, Charles avoit plus de monde qu'il ne lui en falloit pour dompter les rebelles d'Ecoſſe. L'argent même ne lui manqua pas, & encore cette fois ſes amis ſuppléerent au défaut de ſon Parlement.

Il partit un peu tard de Londres, vou-

lant appaiser quelques séditions qui s'y éle-
1640. verent en ce temps-là contre son service, & contre ses serviteurs, apparemment par les menées de la cabale Presbyterienne, devenuë assez puissante, comme on le va voir, pour causer dans l'Etat des mouvemens bien plus considerables que ceux-là. Rossetti, Nonce du Pape auprès de la Reine, courut risque d'être assassiné, & fut contraint de sortir du Royaume. Mais nul ne fut plus près de perir dans ces tumultes populaires, que l'Archevêque de Cantorbery. Les Puritains le regardoient comme leur ennemi capital, & il ne s'y trompoient pas. Tout recemment, & dans le temps même que l'on tenoit le Parlement, il avoit tenu un Synode avec ses confreres dans Saint Paul de Londres, où l'on avoit fait des Canons en faveur de l'Episcopat, & pris des mesures pour exterminer les Presbyteriens d'Angleterre. Personne ne doutoit qu'il ne fût l'auteur des traverses qu'on leur faisoit en Ecosse, & que toutes les resolutions de vigueur que le Roy prenoit pour les réduire, ne fussent inspirées à ce Prince par ce Prélat & par son ami. On leur attribuoit entr'autres choses, d'avoir fait casser le dernier Parlement, dans la crainte qu'il ne s'opposât, comme on disoit qu'il le vouloit faire, à la guerre qu'on alloit entreprendre, & qu'on étoit persuadé que Charles n'entre-

prenoit que par leurs conſeils. Il eſt croyable qu'une affiche, qui parut, en ces conjectures pour exciter les apprentifs à brûler le Palais de Lambeth, ainſi ſe nomme la Maiſon de l'Archevêque de Cantorbery à Londres, fut un effet des nouveaux chagrins que la cabale recevoit de celui qui l'étoit alors. Il fut attaqué une nuit dans ſon logis par cette canaille, qui l'y auroit ſans doute égorgé s'il ne ſe fut tenu ſur ſes gardes, & s'il n'eût eu des gens avec lui, qui repouſſerent ſi vivement l'attaque, qu'ils ôterent aux aggreſſeurs l'envie de la recommencer. 1640.

Si les Puritains hazarderent ce coup, ce ne fut qu'en attendant l'occaſion d'en tenter un bien plus déciſif, en anéantiſſant l'autorité Royale, avec laquelle & l'Evêque & l'Epiſcopat devoient tomber. Je dis l'autorité Royale, non la perſonne & la dignité. Car il faut faire cette juſtice aux Puritains dont nous parlons, de dirent qu'ils n'eurent point intention de porter juſques-là le crime, & que dans l'attentat fameux qui fait le ſujet de ce Livre, ils ne firent que préparer la victime qu'une Secte plus ſanguinaire immola.

Pour commencer par ce qui les regarde, le renouvellement de la guerre ayant mis les eſprits dans un nouveau mouvement; pendant que le Roy ſe préparoit à la faire, les factieux ſongeoient à en profiter.

1640. Comme la cabale s'étendoit tous les jours, elle compta d'abord qu'elle auroit assez de partisans dans l'armée pour en corrompre une partie, & que ceux qu'elle auroit à la Cour se servant à propos de langueur, ou même des desavantages que cette corruption des troupes causeroit dans le parti du Roy, engageroient aisément ce Prince aimant naturellement la paix, & fatigué d'une mauvaise guerre, à un second accommodement, où ils se trouveroient en état de faire entrer tous les articles propres à faire réüssir leurs desseins. Dans cette vûë, ils firent leur plan, premierement d'obliger Charles à convoquer le Parlement, qu'ils étoient en pouvoir de remplir de Députez à leur devotion; en second lieu, de faire en sorte que l'armée d'Ecosse demeurât sur le pied pendant que le Parlement tiendroit sous prétexte d'y terminer leurs differends avec le Roy, mais en effet pour appuyer les entreprises de cette Assemblée contre l'autorité souveraine. Le succès de leurs premieres mesures rendirent celles-ci infaillibles.

Les préliminaires de la guerre furent si désavantageux au Roy, par la mauvaise volonté qui parut dans une partie de ses troupes, qu'avant qu'il fût arrivé à YORCK, les ennemis étoient déja maîtres de presque tout le Nord d'Angleterre. On avoit envoyé Convvay avec trois mille hommes

de pied, & Wilmot avec douze cens chevaux pour garder les passages de la Tyne. 1640.
Ils s'étoient postez à Nevvburne, où ils avoient jugé que Leslé viendroit passer plûtôt qu'ailleurs. La chose arriva comme ils l'avoient prévû; mais il arriva, ce qu'ils n'avoient pas prévû, que leurs troupes firent peu de résistance. A peine avoit-on commencé que leur infanterie prit la fuite. La cavalerie tint plus long-temps, mais enfin elle fùt rompuë, Wilmot pris, le passage forcé, & tout de suite Nevvburne, Neucastle, Durham, & d'autres places importantes furent occupées par les ennemis.

Les Presbyteriens d'Angleterre ne pouvoient trouver une conjoncture plus favorable que celle-là pour faire réüssir leurs desseins. Le Roy étoit à peine arrivé au rendez-vous où il devoit commencer la guerre, qu'il se trouva en necessité de penser à faire la paix. Il est vrai que cette necessité paroissoit beaucoup moins pressante au Comte de Stafford qu'à lui. Ce Seigneur, qui devoit commander l'armée, étoit persuadé que dans la conjoncture presente le Roy ne pouvant faire qu'une mauvaise paix, devoit tenter jusqu'au bout le sort de la guerre. Il s'offroit de la continuer avec ses Irlandois dont il étoit sûr, ausquels pour peu que l'on joignît d'Anglois dont on se pût répondre, il pouvoit se passer des troupes suspectes, & répondoit qu'a-

vec ce qu'on en avoit de fidelles, il chasseroit les Ecossois.

1680. Charles raisonna autrement. La paix lui parut, aussi-bien qu'au Comte, ne pouvoir être que préjudiciable à son honneur & à son autorité, mais il imagina une tréve, où il se figura trouver de quoi mettre à couvert l'un & l'autre. Il voyoit deux Nations mécontentes presque liguées par de nouveaux interêts, malgré leurs anciennes antipathies, pour se révolter contre lui : il crut que s'il en contentoit une, & s'unissoit lui-même avec elle, l'autre n'auroit plus de parti à prendre que celui de la soûmission. Dans cette pensée, il se propose de ménager une suspension d'armes, d'assembler durant ce temps-là un Parlement, où à force de complaisance, de privileges, de bienfaits, effaçant de l'esprit des Anglois les ombrages qu'ils avoient pris de lui, il se flattoit de les gagner. Ainsi le dit-il dans le Livre dont je parlois tout maintenant, où ce Prince faisant son portrait, fait profession de rendre compte au public de ses plus secrets sentimens ; assurant qu'il avoit de lui-même, & de son propre mouvement pris ce parti, quoique dangereux.

Il n'y pensoit pas seul. Les Puritains y pensoient encore plus que lui, & avoient déja engagé un certain nombre de Seigneurs,

gneurs, dont la plûpart étoient à eux, à lui proposer ce moyen de prévenir les guerres civiles dont l'Etat étoit menacé. 1640.
Charles y ayant donné les mains, assembla les Pairs du Royaume, & arrêta de concert avec eux, qu'on proposeroit aux Ecossois, qui quoiqu'en armes, ne laissoient pas de présenter des requêtes au Roy en termes de sujets soumis, une tréve, durant laquelle le Parlement s'assembleroit, & regleroit avec le Roy tout ce qui paroîtroit convenable au repos des deux Nations, & à la bonne correspondance du Prince avec tous ses sujets. Les Ecossois étoient trop d'intelligence avec les Presbyteriens Anglois, pour être d'un autre sentiment qu'eux : ils protesterent seulement, qu'en remettant leurs interêts entre les mains du Parlement d'Angleterre, ils ne prétendoient point préjudicier à l'indépendance de leur Nation : ce qui ayant été signifié autant qu'il étoit necessaire, on convint d'un lieu pour traiter. Le Roy vouloit que ce fût à York, mais Leslé n'y consentant pas, parce que le Viceroi d'Irlande y étoit à la tête des troupes, & que les Ecossois regardoient ce Comte comme leur ennemi personnel, on choisit le bourg de Rippon, où seize Seigneurs Anglois se trouverent en qualité de Députez du Roy, mais la plus grande partie émissaires des Puritains. Il y parut bien,

non ſeulement dans la ſuite de leur conduite, mais dans le traité qui fut fait, autant funeſte à Charles, que favorable à ſes ennemis. Stafford s'y oppoſa autant qu'il put, & fit ſes efforts pour détourner le Roy d'en accepter les conditions, non moins préjudiciables à ſa gloire, que ruineuſes à ſon autorité. Mais ce Prince ne ſe voyant pas en état de ſoûtenir une réſolution vigoureuſe, crut que la neceſſité le juſtifieroit d'avoir uſé de condeſcendance.

1640.

Par ce traité, il fut conclu que les deux armées demeureroient ſur pied ; qu'il y auroit tréve pour deux mois entre elles ; que pendant ce temps-là celle d'Ecoſſe recevroit des Anglois pour ſa ſubſiſtance huit cens cinquante livres ſterling par jour, qu'il lui ſeroit permis de prendre ſur les Comtez de Northumberland, de Cumberland, de Weſtmerland, & ſur l'Evêché de Durham ; & qu'en cas qu'on manquât à la payer, elle demeureroit dans ces Provinces, où elle auroit ſes quartiers d'hyver.

L'eſperance de la paix conſolant Charles d'un ſi mauvais ſuccès de la guerre, il retourna à Londres moins chagrin, & convoqua le Parlement pour le troiſiéme de Novembre. La reception qu'on lui fit à ſon retour, & la joye qu'on témoigna de le voir lui parut être un préjugé de la

bonne diſpoſition où il trouveroit le Parlement, pour concourir avec lui à remettre la tranquillité dans l'Etat. Les intrigues des Puritains pour le choix des Membres de la Chambre baſſe, lui donnerent des ſoupçons & de la crainte; mais la confiance qu'il eut dans la droiture de la haute Nobleſſe, & la réſolution où il étoit d'acheter la paix par ſes bienfaits, le raſſura, & lui fit eſperer que les Communes ſe rendroient dociles, & auroient de la moderation à proportion de ſa complaiſance. Ce fut l'erreur la plus dangereuſe où fut encore tombé ce Prince. Les Puritains maîtres du Parlement, la plus grande partie composé de gens de leur Secte ou de leur faction, y étoient venus à deſſein de profiter de tout leur avantage pour diminuer l'autorité qui les empêchoit d'être maîtres; & réſolus tout au contraire de ce que ſe flattoit le Roy, de pouſſer leurs entrepriſes contre ſes droits, à proportion de leur pouvoir & de ſa facilité. 1640.

Ce fut dans cette diſpoſition des eſprits que commença au jour marqué le ſanguinaire Parlement, comme l'appelle un auteur Anglois, qui fit périr Charles Premier, & renverſa par une révolution dont il n'y avoit point encore eu d'exemple, la Monarchie Angloiſe avec le Monarque. Le Roy fit l'ouverture du Parlement par un diſcours fort éloquent, & fort capable

de les gagner, s'ils eussent été disposez à
1640. l'être. *Les désordres arrivez en Ecosse sont*, leur dit-il entr'autres choses, *l'occasion de ce Parlement : mais la confiance que j'ai en vous en est la cause principale, & le desir de satisfaire aux plaintes que font quelques-uns de vous sur certains points du gouvernement. J'ai résolu de me raporter sur les choses mêmes qui me regardent, à l'affection que vous avez pour moi, à plus forte raison sur les affaires qui concernent le bien de l'Etat, qui nous interessent également tous. Vous trouverez dans mon procedé une sincerité & une franchise qui effacera les ombrages que vous avez pris de mes intentions, & vous verrez que vos libertez n'ont été plus en seureté sous aucun regne que sous le mien. Pensez seulement à deux choses : la premiere, à trouver les moyens de chasser les Rebelles de nos frontieres, qu'ils ont si hardiment envahies. La seconde, à le faire au plûtôt, afin que les Provinces du Nord ne succombent pas sous le faix de deux armées, qui sont à leur charge, & qui les regardent comme les cautions des choses qu'on leur doit fournir. Du reste, vous éprouverez en moi une facilité & un desir de vous satisfaire qui nous abregera du chemin, & qui nous laissera pour l'execution le temps qu'on employe d'ordinaire inutilement en conseils.*

Les choses obligeantes que le Roy dit au Parlement dans cette harangue, y trouverent bien moins de reconnoissance, que

le mot de Rebelles, qu'il y avoit inſeré en parlant des Ecoſſois, n'y cauſa de murmures & d'aigreur. Charles en ayant été averti, pouſſa la bonté juſqu'à vouloir bien adoucir ce terme dès le lendemain, par une explication qu'il en fit. Le peu de ſuccès de ſa condeſcendance l'en devoit dès-lors corriger. Quoiqu'on gardât quelques meſures à l'égard de ſa perſonne, dans les réponſes qui furent faites à ſon diſcours, on parla avec tant de liberté contre les fautes de ſon gouvernement, qu'on attribuoit à ſes Miniſtres, que les gens éclairez virent bien qu'il alloit rendre incurable par la douceur un mal cauſé par la fermeté. Le Parlement ſentant ſes forces à meſure que le Roy ſe défioit des ſiennes, pour ſe faire craindre encore davantage, en voulut montrer un effet, en faiſant ſortir des priſons les trois ſéditieux Ecrivains que l'Archevêque y avoit fait mettre. On les vit paſſer dans les ruës pompeuſement & comme en triomphe, ſuivis de plus de cinq mille perſonnes, & accompagnez de plus de cent caroſſes, juſqu'aux portes du Parlement, où ils furent non ſeulement abſous, mais loüez & conſiderez comme des champions de la liberté publique. 1640.

Après ces premieres démarche, on pouſſa le Roy ſans ménagement, & ſans que durant près de deux ans que ce Prince s'opiniâtra à ſouffrir la perſecution eſperant la

vaincre, on mêlât d'autre adoucissement
1640. aux chagrins continuels dont on l'accabloit, que quelques subsides qu'on lui accorda, pour avoir prétexte de lui ôter son domaine, & quelques froids remercimens quand ils le faisoient consentir à se dépoüiller en leur faveur des plus beaux droits de sa Couronne. En quoi il est malaisé de dire qui devoit être plus honteux, ou du Roy d'accorder toûjours ce que ses sujets demandoient avec insolence, ou des sujets de demander sans cesse ce que leur Roy n'accordoit que par force. Comme les Ordonnances du Parlement d'Angleterre n'ont de vertu que quand elles sont approuvées & signées du Prince, il fallut que Charles devînt lui-même l'instrument de sa propre ruine, & de celle de ses serviteurs. La persecution commença par eux; & comme la premiere victime qu'on immole toûjours en ce païs-là au repos public sont les Catholiques, on les trouva bien plus criminels à cette fois qu'à toutes les autres, parce qu'ils avoient donné de l'argent au Roy pour faire la guerre aux rebelles d'Ecosse. Leur zele pour leur Souverain fut regardé comme un attentat irrémissible. A peine eut-on la moderation de ne pas proceder contre la Reine pour avoir secouru son mari. On lût en plein Parlement de ses lettres qu'on avoit interceptées, par lesquelles cette Princesse sol-

licitoit ceux de ſa Religion d'aider le Roy de quelque argent, pour ſoumettre les révoltez. Il fallut qu'elle en fît excuſe, & l'on cherchoit déja dans les regiſtres, pour trouver des exemples de Reines auſquelles on eût fait le procès. Dans l'humeur où étoit le Parlement, & de celle dont étoit la Princeſſe, bien moins ſouffrante que le Roy, il y a apparence que ſans les égards que ce Corps avoit en ce temps-là pour la France, la Reine eût été le ſujet de quelque ſcene extraordinaire, qui eût ſervi de prélude aux avantures du Roy. Après des coups ſi hardis, on ne s'étonna point de voir mettre dans la Tour l'Archevêque de Cantorbery & le brave Viceroi d'Irlande, comme coupables de haute trahiſon, parce qu'ils étoient fideles à leur maître. Matthieu Wren Evêque de Norvick y fut mis auſſi, mais il fut élargi ſous caution. Windebank Secretaire d'Etat, & Jean Finch Garde du grand Sceau ſe retirerent, le premier en France, & le ſecond au Païs-Bas. On les cita, & on ne laiſſa pas d'inſtruire leur procès. Ceux du Comte & de l'Archevêque ſe terminerent par leur ſupplice. L'Archevêque attendit long-temps le ſien; celui du Comte fut hâté par la découverte d'un complot, que quelques-uns de ſes amis & des meilleurs ſerviteurs du Roy furent accuſez d'avoir fait pour le retirer de la Tour, & pour le

2640.

1640. mettre ensuite à la tête de la fidele armée d'Irlandois, afin de délivrer le Roy même de l'esclavage où il étoit. Percy Comte de Northumberland, Jermin, Wilmot, Ashburnham & d'autres furent poursuivis comme coupables de cette entreprise. Le Roy lui-même en fut soupçonné, & peu s'en fallut qu'on ne lui en fit un crime. C'en fut un irrémissible au Comte de Stafford que de s'être voulu sauver, & dès-lors on pressa son procès. On n'omit rien pour le rendre coupable, & c'est de quoi tout l'artifice de ses ennemis ne put venir à bout. On vouloit pourtant qu'il le fût ; ainsi aucune des accusations qu'on fit contre lui n'étant suffisante, ou assez bien prouvée pour le faire condamner à mort, par une procedure inoüie, & que l'on declara sur l'heure ne devoir point tirer à consequence pour aucun autre jugement, on jugea que sur l'assemblage de ces accusations differentes, on pouvoit prononcer son arrêt; & quoique le Roy qui harangua long-temps lui-même pour sa défense, s'y opposât, on le condamna à mort.

Charles ne se rendit difficile à signer ce que le Parlement voulut, que quand cette Assemblée lui fit presenter une si injuste Sentence. Il s'en défendit très long-temps, quoique le peuple, excité par la Chambre des Communes, se fût émû pour l'y contraindre, jusqu'à lui manquer de respect, &

& à lui dire en face des choſes dures. Des gens qu'il croyoit ſes amis, & qui le trahiſſoient dès ce temps-là, firent plus d'impreſſion ſur lui, quand ils lui conſeillerent de ſe rendre à la voix du peuple, & à l'autorité d'un Tribunal tel que le Parlement d'Angleterre. Des Magiſtrats, des Evêques mêmes déciderent qu'il le pouvoit. Le Comte eut la generoſité non ſeulement de conſentir qu'il le fît, mais de l'en ſolliciter même & fortement & frequemment par des lettres éloquentes & réïterées. En quoi l'on peut dire que l'amour propre ſéduiſoit ce grand homme en cette occaſion, en l'occupant tellement de la gloire de faire une action de Heros, qu'il ne fit pas refléxion qu'il en conſeilloit une à ſon maître indigne d'un Roy. Juxon Evêque de Londres, ſe fit une réputation que l'Hiſtoire doit rendre éternelle, pour avoir toujours dit à ce Prince qu'il ſuivît le mouvement de ſa conſcience, qui le détournoit de ſigner, ſous quelque prétexte que ce fut, un arrêt qu'il croyoit injuſte. Auſſi Charles ſe reprocha-t-il juſqu'à la mort de l'avoir fait, & attribua à cette foibleſſe tous les malheurs de ſa vie. Ce peché en effet fut un de ceux qui portent leur peine avec eux, & qui naturellement la produiſent indépendamment même des remors, & des châtimens d'en-haut. On ne peut dire combien cette action aug- 1640.

menta l'audace des ennemis du Roy, &
1640. les rendit hardis à lui demander les choſes les plus contraires à ſes interêts. Ses amis lui connoiſſant un fond d'équité qui lui rendoit cette condeſcendance violente, le plaignoient plûtôt qu'ils ne le blâmoient : mais la ſuite fit voir que même un bon maître, qu'on a cru une fois capable d'abandonner ſes ſerviteurs, n'en trouve guéres qui continuent à le ſuivre quand il a ceſſé d'être heureux.

1641. Après que Charles eut ſigné la mort du Viceroi d'Irlande, il fit un nouvel effort pour le ſauver. Il écrivit à la Chambre haute des lettres touchantes pour demander qu'au moins ſa peine fut changée, & qu'au lieu de lui ôter la vie, on ſe contentât qu'il l'achevât dans l'obſcurité d'une priſon honnête, où il ſeroit hors d'état de nuire à perſonne. Le Prince de Galles porta les Lettres, auſquels les Seigneurs ſe rendoient : mais la Chambre des Communes étoit la maîtreſſe, & on avoit tant de fois éprouvé qu'on ne s'oppoſoit pas impunément à ſes volontez, qu'ayant perſiſté dans ſon ſentiment, on ne l'oſa contredire. Le Prince s'en retourna ſans rien faire, & le Comte fut executé le douziéme jour de Mai de l'année mil ſix cens quarante-un. Il mourut en grand homme comme il avoit vécu. Un écrivain Catholique de ce temps n'y a pas penſé quand il a dit, qu'il étoit mort en vrai Chrétien. On ne meurt point en

vrai Chrétien, quand on ne meurt point dans la vraye Eglise : les ennemis de ce Seigneur l'accuserent pour le rendre odieux de l'avoir favorisée en Irlande, mais il est sûr qu'il ne la reconnut pas, & qu'il mourut dans son erreur. 1641.

La cabale eut cru trop peu faire pour abattre l'autorité du Roy, si en détruisant ses amis, elle n'eut comblé ses ennemis & de loüanges & de bienfaits. Le Parlement n'appelloit plus les Ecossois que du nom de Freres ; la guerre qu'ils venoient de faire au Roy ayant changé, en une liaison étroite, une antipathie de quinze siecles. Quoiqu'ils eussent leurs Députez à Londres pour avoir l'œil à leurs affaires, on leur épargna la peine de les solliciter. Le Parlement fit plus qu'ils n'auroient pû faire eux-mêmes ; pour engager le Roy à confirmer les decrets de leurs Synodes touchant l'étenduë du Convenant, la suppression de l'Episcopat, & un grand nombre d'autres choses qui avoient fait le sujet de la guerre. On retint leur armée sur pied jusqu'au mois d'Août, c'est-à-dire jusqu'à ce que le Parlement se sentît assez maître pour s'en passer, & afin de mieux reconnoître le service qu'on avoit reçû de ces troupes, on leur accorda, outre la paye journaliere, trois cens mille livres sterling pour les frais de la guerre. On ordonna de plus que tous les Edits que l'on avoit portez

1641. contre eux, tous les manifestes qu'on avoit publiez seroient cassez, & declarez nuls. Enfin pour mettre le comble à tout, on fit publiquement rendre graces à Dieu dans toutes les Eglises de Londres pour l'heureuse conclusion de cette paix.

Pendant qu'on enrichissoit ainsi les ennemis declarez du Roy, on le dépoüilloit de ses biens, de son autorité, de ses droits, ou pour mieux dire, on l'obligeoit à s'en dépoüiller lui-même, en lui faisant signer tout ce qu'on vouloit. Ainsi il consentit à ceder tous les tributs que jusques-là ses Prédécesseurs avoient levé indépendemment des Parlemens, & qu'on avoit toûjours regardez comme une partie de leur domaine. On punit les Juges qui dans les procès mûs de temps en temps contre lui par les peuples touchant ces tributs, avoient jugé en sa faveur. On supprima les Tribunaux dont la jurisdiction avoit plus de raport à lui que les autres. On l'engagea à signer une loi qui rendoit le Parlement triennal, c'est-à-dire en vertu duquel il s'obligeoit à le convoquer regulierement tous les trois ans; & en cas qu'il ne le fît pas, il attribuoit au Garde du grand Sceau & au Chancelier du Duché de Lancastre, la puissance de l'assembler, les declarant s'il y manquoient, dès-là même privez de leurs Charges. Enfin ce même Parlement si acharné à le dégrader,

obtint de lui de ne pouvoir être séparé que du consentement des deux Chambres, lesquelles demeureroient assemblez autant qu'elles le jugeroient necessaire au bien des affaires & de l'Etat. 1641.

Cette derniere démarche fut le coup fatal qui précipita Charles à sa ruine, & dont il ne se put relever. Tout le monde en fut si surpris, qu'on y crut de la politique. On s'imagina que ce Prince n'accordoit tant que pour révoquer tout; que par des négociations secrettes, il se préparoit à la guerre, & à rompre avec l'épée les liens qu'il se faisoit avec la plume. Il s'en justifie dans son livre, comme d'un procedé contraire à la bonne foi dont il se piquoit. Il fit ce livre dans un temps où il avoit interêt de parler ainsi, quand la chose eût été autrement. Il étoit entre les mains de ses ennemis, captif & à leur discretion, ne desesperant pas neanmoins de s'accommoder encore avec eux. Rien ne lui importoit davantage que d'éloigner tous les soupçons d'une conduite dissimulée: l'on voit même que cet écrit a été fait pour être lû par d'autres que par des confidens.

Ainsi ce livre ne convainc pas que Charles fût aussi peu politique qu'il affecte de le paroître, afin de passer pour sincere. A bien balancer les raisons entre le pour & le contre, du caractere d'esprit dont étoit

1641. ce Prince, & de la maniere dont il s'explique, je panche à croire sa sincerité aux dépens de sa politique, & qu'il est vrai, comme il l'assure, que quand il signa cet Edit, il n'avoit point encore d'autre vûë que celle qu'il avoit euë dès le commencement, d'acheter de ses sujets la paix à force de confiance & de graces; ne faisant pas refléxion que les graces qu'il accordoit ne lui en laissoient plus à accorder, & qu'une telle confiance en ses ennemis ne pouvoit avoir d'autre effet, que de leur donner plus de hardiesse à l'offenser, & plus de moyens de lui nuire.

Ce fut avec plus de raison qu'on crut à quelque temps de-là, qu'il y avoit du dessein dans un voyage que ce Prince fit en Ecosse durant les séances du Parlement. Il y avoit déja huit mois qu'il travailloit inutilement à ramener par la douceur & par une condescendance aveugle les esprits révoltez de cette Assemblée. Il avoit fait en leur faveur, ce qui n'étoit pas même venu en tête aux Parlemens les plus hardis & les plus jaloux de leurs libertez de demander à aucun Roy. Rien ne les contentoit: tous les jours c'étoient des demandes nouvelles, dont la concession loin de lui attirer de la reconnoissance, n'étoit payée que de nouvelles plaintes en public, & en particulier de piquantes railleries, où sa facilité étoit traitée de foiblesse. Il pré-

voyoit bien que de la maniere dont ils en usoient avec lui, s'il ne changeoit celle dont il agissoit avec eux; il se veroit à la fin réduit à se trouver heureux qu'ils lui laissassent le nom de Roy. En effet un de leur cabale demandant à un autre ce qu'ils pouvoient encore prétendre d'un Prince qui leur avoit tant donné, celui-ci avoit répondu avec une insolence inoüie, qu'ils prétendoient qu'il se dépoüillât d'une autorité dont il usoit mal, & qu'il s'abandonnât à eux. Charles voyoit bien que c'étoit-là leur dessein, & que toutes leurs démarches tendoient à ce but. Tandis qu'il avoit vû les choses en état d'être moderées par beaucoup de Seigneurs, & de gens même équitables dans la maison des Communes, qui ne lui étoient opposez que par l'esprit de la Nation, & l'entêtement de leurs libertez, il s'étoit flaté qu'étant résolu d'accorder sur ce point au-delà de ce qu'on lui pourroit demander, à la fin on seroit content. Le temps lui avoit fait connoître, que l'esprit de la Nation étoit moins à craindre pour lui que celui de la Secte Presbyterienne, qui avoit tant fait par ses intrigues qu'elle regnoit dans le Parlement. La populace, les apprentifs, & tout ce qui dans les grandes Villes rend les séditieux redoutables, étoit gagné par les Puritains qui en disposoient à leur gré, & qui s'en servoient dans les choses qu'ils vouloient

1641.

faire passer en loi, pour extorquer les suf-
1641. frages des Membres qui n'étoient pas de leurs sentiment, souvent même celui du Roy. Sur cela une grande partie des plus gens de bien de cette Assemblée s'en étant retirez sous divers prétextes, ceux qui y étoient resté se trouvoient dans la necessité, ou de consentir par foiblesse à ce qu'ils condamnoient par droiture, ou de porter la peine de leur droiture, par des insultes qui dans la suite donnoient de grands prétextes à leur foiblesse. Dans l'affaire du Comte de Stafford, cinquante-neuf des plus honnêtes gens & des plus graves des deux Chambres, avoient vû leurs noms affichez aux portes de Westminster & dans les places publiques, comme de personnes qu'on exposoit à la brutalité du peuple, parce qu'ils n'avoient pas voulu condamner un homme qu'ils croyoient innocent. On en vouloit sur-tout aux Evêques, qu'on croyoit attachez au Roy; & ces Prélats ne venoient plus au Parlement, sans être en danger d'être massacrez par la populace, qui en avoit insulté plusieurs.

Par-là la faction Puritaine s'étoit presque renduë maîtresse de la Religion & de l'Etat. L'Eglise Anglicane changeoit de face. On ne reconnoissoit plus la Liturgie, tant on y avoit retranché de choses. La Hierarchie étoit tous les jours menacée d'une totale ruine, par les mesures qu'on prenoit pour abolir l'Episcopat. Le

Roy se trouvoit gêné en tout; il ne disposoit même plus des Charges de sa maison sans contrainte, & il étoit souvent obligé de les donner à ses ennemis. Le Comte de Pembrok & Mautravers fils aîné du Comte d'Arondel, eurent un démêlé en plein Parlement sur une lettre que celui-ci y lût. Le Comte lui ayant reproché qu'il ne lisoit pas fidelement, Mautravers lui donna un démenti: sur quoi Pembrok lui ayant donné brusquement deux coups de baguette, on les sépara, & on les envoya à la Tour. Le Roy prit connoissance de l'affaire, & comme le Comte étoit un des plus declarez contre lui, il fut bien aise d'avoir cette occasion de lui ôter la charge de Grand Chambellan qu'il pôssedoit; mais il se vit contraint de la donner au Comte d'Essex, pour qui peut-être il n'avoit pas tant d'aversion, mais en qui la suite fit voir qu'il avoit encore moins sujet de se fier. C'étoit assez que Charles protegeât qnelqu'un pour lui attirer des persecutions. Les Catholiques qu'il souffroit, parce qu'ils lui étoient utiles, n'avoient jamais été plus inquietez. Les domestiques de la Reine étoient tous les jours produits sur la scene; & si on ne se porta pas contre eux aux dernieres extrémitez, ce ne fut pas par respect qu'on eut pour leur maîtresse ni pour le Roy, mais par consideration pour la France, que l'on crut devoir

1641.

1641. ménager : encore ce ménagement là même étoit-il un effet de l'opposition que le Parlement avoit pour la Cour, cette Cour continuant toûjours d'en avoir beaucoup pour la France, ou à parler plus exactement, pour le Ministre qui la gouvernoit. Tout conspiroit à fomenter cette aigreur. L'intrigue d'Ecosse avoit été sçûë. Marie de Medicis qui s'étoit retirée auprès de la Reine d'Angleterre sa fille, étoit un objet qui même sans parler rendoit le Cardinal odieux. Ceux qui avoient suivi cette Reine, & outre ceux-là le Duc de Vendôme, M. de Soubize, le Duc de la Valette, & beaucoup d'autres mécontens qui se trouvoient rassemblez à Londres, ne travailloient pas à calmer les esprits. La Duchesse de Chevreuse occupée à intriguer au Païs-Bas pour embarrasser ce Ministre, avoit grand commerce avec ces Princesses; & on ne doutoit point en France que tant de femmes irritées ne projettassent entre elles d'unir le Roy d'Angleterre avec la Maison d'Autriche, dont les Ministres avoient tous les jours des conferences avec les Reines, où le Roy même se trouvoit souvent.

Comme la maxime de l'Evangile qui fait rendre le bien pour le mal, est d'un rare usage chez les politiques, le Cardinal de Richelieu étoit moins favorable au Roy d'Angleterre, que ne sembloit le deman-

der l'étroite alliance des deux Rois, & l'honneur même de la Royauté. Il n'y avoit pas de rupture. On avoit des Ambaſſadeurs les uns chez les autres : mais ceux d'Eſpagne en Angleterre avoient tant de liaiſons avec la Cour, que ceux de France furent obligez d'en prendre avec le Parlement, lequel s'y rendit d'autant plus facile, qu'il ſembloit s'être fait une loi d'être en tout opposé au Monarque. 1641.

Une telle contrarieté que tant de complaiſance n'adouciſſoit point, avoit fait concevoir au Roy, que ne s'étant pû faire aimer, il falloit ſe mettre en état de ſe faire craindre; qu'il auroit beau être doux, tandis qu'il paroîtroit foible, ſa foibleſſe rendroit ſa douceur inutile à ſon repos, & enfin pernicieuſe à ſa Couronne.

Dans cette penſée, qui étoit celle de tous les amis de ce Prince, il ſe réſolut de changer ce procedé indulgent & facile dans une conduite plus ferme & plus digne du diadême : mais comme la fermeté du courage que la force du bras ne ſoûtient pas, ne ſert qu'à périr plus noblement, il chercha les moyens de faire un parti qu'il pût oppoſer au Parlement. Il étoit ſeur de beaucoup de Seigneurs, dont les uns étoient demeurez attachez à ſa fortune, les autres par eſprit d'équité étoient rebutez du parti contraire, & n'attendoient que l'occaſion pour ſe declarer en

ſa faveur. Les Communes mêmes n'étoient
1641. pas ſi corrompuës, qu'il ne s'y trouvât des gens de bien qui avoient horreur des excès où ſe portoient les Puritains. Gornay Maire de Londres étoit au Roy, auſſi-bien que les Catholiques, dont la Reine lui répondoit. Charles de plus ſe promettoit que le Prince d'Orange qui étoit devenu ſon gendre, & qui pouvoit tout en Hollande, lui donneroit ſecours au beſoin. Il avoit même des eſperances aſſez bien fondées du côté d'Irlande. Ainſi il voyoit qu'en réüniſſant ſes amis, il avoit de quoi faire une faction puiſſante contre ſes ennemis s'il en pouvoit diminuer le nombre, que l'union des deux Nations rendoit trop grand.

Pendant qu'il rouloit ces penſées, les Députez d'Ecoſſe au Parlement d'Angleterre ayant tiré de cette Aſſemblée tout ce qu'ils en pouvoient tirer, intriguoient pour engager le Roy à aller tenir en perſonne leur Parlement à Edimbourg, afin de donner plus de ſolidité aux choſes qu'il leur avoit accordées en les confirmant dans leur Parlement. Il eſt aiſé de s'imaginer que dans la diſpoſition d'eſprit où étoit Charles il ne ſe fit pas prier long-temps. Bien-aiſe de trouver cette ouverture pour regagner les Ecoſſois, il promit de faire le voyage, & donna avis au Parlement d'Angleterre du deſſein qu'il en avoit pris. Cette nouvelle fit grand bruit parmi eux, & ils en

conçurent d'autant plus d'ombrage, que la Reine de ſon côté faiſoit ſon compte 1641
de paſſer la mer, ſous prétexte d'aller aux eaux de Spar avec la Reine ſa mere qui étoit repaſſée en Flandre.

Le Parlement ſe récria contre l'un & l'autre de ces voyages, & n'omit rien pour les empêcher. La Reine ſe relâcha ſur le ſien: mais le Roy déclara qu'il vouloit partir. On lui fit diverſes remontrances, & on ſe mit même en devoir d'employer la force pour l'arrêter. On avoit pris des meſures avec les apprentifs: mais une refléxion qu'on fit, que ſi le Roy avoit déja des intelligences en Ecoſſe, on ne feroit en l'arrêtant qu'aigrir les eſprits des Ecoſſois, & avancer leur rupture avec le Parlement, empêcha qu'on ne ſe portât à une violence d'un ſi grand éclat. On pria ſeulement ce Prince de differer ſon départ de quinze jours, parce qu'actuellement on partoit pour aller congedier les armées qui étoient demeurées ſur la frontiere, & qu'il n'étoit pas à propos qu'il s'expoſât à rencontrer celle d'Ecoſſe en ſon chemin. Le Roy vit bien ce que l'on vouloit dire, & que ſous un prétexte honnête de prendre ſoin de ſa ſûreté, le Parlement cherchoit la ſienne, & ſe défioit qu'en paſſant il ne gagnât les troupes Ecoſſoiſes Ainſi Charles ne ſe laiſſa point fléchir. Au lieu de quinze jours, il n'en accorda que deux, & donna ordre

que ſeſé qui pages fuſſent prêts pour le troi-
1641. ſiéme. Il ſe rendit auſſi infléxible à la demande qu'ils lui firent, ſous couleur d'expedier les affaires, de nommer le Comte d'Eſſex pour ſigner les actes en ſa place. Afin neanmois qu'ils ne ne ſe pûſſent pas plaindre que ſon refus eût arrêté le cours des déliberations, il nomma ſept Seigneurs pour ſigner à la pluralité des voix ce qu'ils croiroient qu'il eût dû ſigner lui-même, & le Comte d'Eſſex en fut un: mais le Parlemet voyant bien que cette commiſſion lui devenoit inutile, par le caractere de ceux à qui le Roy la confioit, ne la voulut pas accepter. Charles les laiſſa là-deſſus, & ayant dit adieu à la Reine, qui ſe retira à Hottelan avec les Princes & les Princeſſes, il partit au mois d'Août pour l'Ecoſſe. Il vit en paſſant les armées, qui ne furent congediées que quelques jours après, & en reçut de grands honneurs. Un Auteur Ecoſſois dit qu'il tenta des Officiers de ſa Nation, pour les engager à lui gagner leurs troupes, à deſſein de les employer à ſoûmettre le Parlement d'Angleterre, & de cela cet Ecrivain fait à ce Prince un crime ſemblable à celui que chez tous les autres peuples du monde, on feroit à des ſujets rebelles qui auroient voulu débaucher l'armée de leur Roy: tant les mœurs de ces Inſulaires ſont differentes en ce point de celles de tous les autres hommes.

On reçut Charles à Edimbourg d'une maniere à lui donner ſujet de bien eſperer de ſon voyage, & plus il entra en matiere avec les Ecoſſois, plus ſes eſperances augmenterent. A l'ouverture du Parlement, on fit ſigner à la verité le Convenant aux Seigneur de la Cour qui devoient avoir ſéance dans l'Aſſemblée : mais comme le Roy étoit réſolu à tout accorder pour gagner les cœurs, il n'eut pas de peine à y conſentir. Une terreur panique ſaiſit le Marquis d'Hamilton & le Comte d'Argile ſur un bruit qui ſe répandit ſans qu'on en pût dire l'auteur, qu'on les vouloit aſſaſſiner eux & d'autres Seigneurs du païs. Le ſoupçon en fut jetté ſur le Roy par une artifice malin, à ce que quelques-un prétendirent, des émiſſaires du Parlement de Londres. Cet incident, qui obligea ces Seigneurs à diſparoître pour quelque jours, cauſa un peu d'agitation : mais ce fut un nuage qui ſe diſſipa de lui-même. Perſonne ne put croire le Roy capable d'une ſi noire action, que ſon caractere d'eſprit & ſa conduite droite & ouverte démentoient plus que ſuffiſamment, ſans qu'il eût beſoin d'autre apologie. Ainſi ce trouble fût bien-tôt calmé : le bruit ſe diſſipa, les Seigneurs revinrent. Le Roy ne put s'empêcher neanmoins de témoigner à Hamilton, qu'il ſe tenoit offenſé des ombrages injurieux qu'il prenoit de lui. Il le fit ſouvenir qu'il avoit gar-

dé une conduite toute differente à ſon
1641. égard, & qu'ayant été averti qu'il avoit des
deſſeins contre ſa perſonne, il l'avoit fait
coucher dans ſa chambre. Hamilton eut
une confuſion de ce reproche qui redoubla
agréablement, par la nouvelle grace que
le Roy lui fit de l'élever à la dignité de
Duc, en même temps qu'il fit Leſlé Comte
de Leven. Ce General parut ſi comblé d'un
bienfait ſi peu merité, & qu'il avoit tant
de raiſons de ne pas attendre, qu'il proteſta
tout tranſporté, qu'il ne porteroit jamais
les armes contre le ſervice d'un ſi bon maître. Par un effet à peu près ſemblable, que
firent ſur le corps de la Nation les privileges extraordinaires que ce Prince lui accorda, on déclara digne d'execration quiconque leveroit des troupes autrement que
par ordre du Roy, & on lui promit autentiquement que jamais on n'en leveroit
contre lui.

Charles croyant avoir beaucoup fait d'avoir ôté au Parlement d'Angleterre l'appui de la nation Ecoſſoiſe qui l'avoit rendu ſi inſolent, retourna à Londres & y arriva au commencement de Decembre, plein d'eſperance qu'il y trouveroit les eſprits plus doux & plus ſoumis. Ceux du peuple lui parurent tels, par la reception qu'on lui fit, la plus magnifique & la plus éclatante en acclamations & en témoignages de joye qu'on eût jamais faite à aucun

Roy : mais la cabale Presbyterienne qui regnoit dans le Parlement, étoit dans une disposition bien contraire. Le relâchement de l'Ecosse lui avoit fait craindre que la même chose n'arrivât bientôt en Angleterre, qu'ainsi par une paix generale des deux Nations avec le Roy, leur Secte ne perdît peu à peu ce qu'elle avoit gagné par le trouble; que le dessein qu'ils avoient formé de la rendre la Religion dominante en Angleterre comme en Ecosse, déja si avancé par leurs soins, ne demeurât à la moitié du chemin, & que l'Eglise Anglicane déchûë à proportion de l'autorité Royale, ne se rétablît avec elle. Dans cette apprehension, résolus d'employer tout leur art & tous leurs efforts pour détourner la tranquillité dont ils se croyoient menacez, ils avoient fait dresser dans la Chambre basse, sans même en rien communiquer à la haute, un libelle en forme de remontrance au Roy, où exposant d'un air pathetique les desordres du gouvernement, qu'ils attribuoient à ses Ministres, sans aucune mention des remedes qu'on avoit apporté à plusieurs, ils faisoient indirectement une satyre contre sa personne, capable de réveiller plus que jamais la haine publique contre lui. 1641.

Un évenement tout nouveau d'un grand éclat & d'une grande suite faisoit un point de ce libelle, & en augmentoit beaucoup l'aigreur. Les Catholiques Irlandois, op-

primez par les Anglois Proteſtans, s'étoient
1641. ſervis pour en ſecoüer le joug de la conjoncture de leurs diſcordes, & ayant conſpiré contr'eux avec un ſecret ſurprenant, après en avoir égorgé un grand nombre, s'étoient rendus preſque maîtres de l'Iſle. Dieu, qui ne bénit pas des deſſeins ſi contraires à l'eſprit de l'Egliſe, avoit permis que la Capitale, Londonderry & quelques autres places euſſent échapé aux conjurez. Elles étoient en danger : il s'agiſſoit de les ſecourir. On ne l'avoit pas encore fait, quoique Charles eût appris cet accident avant que de partir d'Ecoſſe. La conſpiration & le retardement du ſecours, faiſoient deux articles conſiderables des maux attribuez au gouvernement dans la ſéditieuſe remontrance.

Le Roy étoit à Hamptoncourt occupé à y régaler les Officiers de la ville de Londres qui lui avoient tant témoigné d'affection à ſon retour; lorſque les Députez de la Chambre lui preſenterent ce Libelle, accompagné d'une Requête qui en contenoit l'abregé, & dans laquelle on lui demandoit, qu'il réprimât les Papiſtes, qu'il privât les Evêques du droit de ſuffrage dans la Chambre des Pairs, qu'il donnât des bornes à la puiſſance du Clergé, qu'il abolit les ceremonies introduites dans la Lyturgie, qu'il éloignât ceux de ſes Miniſtres qui étoient ſuſpects au Parlement,

& qu'il n'en mît point d'autres en leur place que de concert avec l'Assemblée, qu'enfin il secourût l'Irlande avec toute la promptitude que demandoit son pressant besoin. 1641.

Le Roy avoit changé de conduite, & avoit pris la résolution de mettre des bornes par ses refus aux demandes indiscretes que les Parlementaires lui faisoient continuellement. Il les reçut neanmoins encore avec sa douceur ordinaire: & après les avoir assurez qu'il examineroit leur Requête pour y avoir autant d'égard qu'il conviendroit au bien de l'Etat, il les pria honnêtement de ne point faire imprimer la remontrance: disant qu'il n'étoit pas à propos de rendre le peuple juge du Prince par cette nature d'écrits, que cela ne pouvoit servir qu'à augmenter encore le trouble qu'il avoit intention d'appaiser, qu'il falloit mettre fin aux discordes qui les divisoient depuis si long-temps, & supprimer les plaintes inutiles pour chercher les moyens efficaces de remedier aux maux publics.

C'étoit un mauvais motif de moderation à apporter à des esprits qui trouvoient leur compte dans la discorde, que la crainte d'augmenter le trouble. Peu de jours se passerent, qu'on vit paroître l'injurieux écrit de la Chambre basse. Le Roy irrité de ce procedé y fit faire une forte réponse,

1641. où après avoir raconté ce qu'il avoit fait pour mettre remede aux maux dont on se plaignoit, avec intention sincere de contenter le peuple & le Parlement, il faisoit voir évidemment quil vouloit plus que personne la paix, qu'il s'étoit relâché pour l'avoir, jusqu'à se dépouiller des plus beaux & des plus anciens droits de la Royauté, qu'ainsi il ne falloit plus chercher la cause des discordes civiles, que dans les mauvais desseins de ceux qui vouloient secoüer le joug de l'autorité souveraine, pour changer la Religion & l'Etat.

Cette nouvelle fermeté du Roy, loin d'épouvanter la cabale, lui fit faire de nouveaux efforts pour pousser à bout son projet. La maniere dont ce Prince venoit d'être reçû à Londres avoit fait craindre aux factieux que le peuple ne leur échapât. Il s'étoit même élevé un bruit, que les Officiers de la Ville, suivant le bon exemple du Maire, étoient devenus Royalistes. Ces bruits & ces craintes firent que les rebelles s'appliquerent tout de nouveau à gagner la menuë Bourgeoisie, la populace, & ceux des Magistrats qu'ils avoient le plus craint de perdre. De nouvelles intrigues, de nouvelle plaintes, de nouveaux soupçons se répandirent dans toute la Ville, & en peu de jours les esprits se trouverent plus en mouvement que jamais. Le Roy, qui en fut informé, & à qui quelques-uns de ceux qui se signaloient

davantage à inſpirer la rebellion, furent nommément déferez, ſe réſolut à faire un coup de vigueur, en demandant au Parlement dont ils étoient Membres, qu'ils fuſſent arrêtez, & mis en juſtice, comme des factieux qui troubloient l'Etat, qui avoient excité la révolte d'Ecoſſe, & qui encore actuellement ſe faiſoient une occupation de le diviſer d'avec ſes ſujets. Le Vicomte de Mandeville fils du Comte de Mancheſter, autrement Mylord Kimbolton membre de la chambre des Seigneurs, Hollis, Paſſerigg, Pym, Strode, Hambden membres de la Maiſon des Communes, étoient ceux dont le Roy demandoit juſtice, mais il la demanda en vain. Ces brouillons étoient trop chers à la cabale Puritaine pour les abandonner au beſoin. Le Roy déterminé neanmoins à pouſſer vivement cette affaire, fit deſſein d'aller en perſonne demander ces cinq deniers à leur Chambre, & de les faire mettre en priſon. Il y alla accompagné du jeune Electeur Palatin ſon neveu, & d'un grand nombre Nobleſſe qu'il laiſſa pourtant à la porte, pour ne pas donner ſujet de dire qu'il eût fait violence au Parlement. Il entra ſeul avec l'Electeur, & prit la place de Lenthal Orateur de la Chambre baſſe, auquel ce Prince ayant demandé s'il ne voyoit pas les cinq Membres qu'il étoit venu accuſer, cet homme inſolent lui répondit, qu'il ne voyoit

1641.

dans l'Assemblée que ce que la Chambre
1641. vouloit qu'il vît. Le Roy les chercha des yeux lui-même, mais ce fut inutilement, ils avoient été avertis de son dessein, & s'étoient absentez. On accusa diverses personnes d'avoir trahi le secret du Prince. Celle qu'on en crût le plus universellement coupable fut la Comtesse de Carlile, femme accoûtumée aux intrigues, & qui en ayant beaucoup fait dans sa jeunesse par sa beauté, ne pouvoit se passer d'en faire dans sa vieillesse par son esprit.

On ne peut dire combien cabale fit élever de voix contre Charles à l'occasion de cette entreprise, & de combien de mouvemens seditieux elle fut suivie. La Cour en fut effrayée, & le Roy se vit obligé d'en faire quelque satisfaction. Nonobstant cela le tumulte alloit toûjours en augmentant. Le Roy ne pouvoit paroître dans Londres qu'on ne lui criât de toutes parts : *les privileges du Parlement, les privileges du Parlement*. Le peuple vouloit dire par-là ce que les Puritains expliquoient plus nettement dans les compagnies, que le Roy avoit violé les privileges de cette Assemblée. On poussa l'insolence si loin, qu'un Ministre nommé Walker jetta dans le carosse du Roy un Libelle fait contre lui. On venoit jusques dans son palais tumultuairement, & en troupes, lui dire des injures en face, pendant que le Parlement, fei-

gnant de n'être pas en ſeureté à Weſtminſter, ſe retira dans la Ville pour en augmenter le tumulte, demanda des gardes, & refuſant ceux que le Roy lui vouloit donner, en prit de dévoüez à la faction. 1641.

Durant ce temps-là, on ſemoit mille bruits des deſſeins du Roy ſur la Ville, la plûpart incroyables & extravagans, mais crus neanmoins, & ayant le même effet pour émouvoir la multitude que s'ils euſſent été les plus vrai-ſemblables. Le Roy ſe préparoit, diſoit-on, à venir avec les Papiſte exterminer tous les Proteſtans. On voyoit déja des troupes paroître. Digby & Lansfort étoient à Kingſton avec un corps de cavalerie, & n'attendoient que d'être mandez.

Ces fauſſes nouvelles qui ſe diſoient le jour dans toutes maiſons de la Ville, & qui ſe crioient la nuit par les ruës, rempliſſoient Londres d'une terreur & d'une confuſion ſi étrange, qu'on ne voyoit dans toutes les places que des troupes de gens en armes, des corps de gardes, des retranchemens, des barricades, des chaînes tenduës, & d'autres ſemblables préparatifs à repouſſer les efforts du Roy. Les ſerviteurs de ce Monarque craignant pour lui de leur côté lui vinrent offrir leur ſervice. Les Etudians de certains Colleges, où l'on apprend le droit du païs à la jeune nobleſſe Angloiſe, ſignalerent leur zele envers leur

Prince, & s'offrirent de le garder. Ainsi
1641. Charles, qui avoit d'ailleurs un bon nombre d'amis parmi les Grands du Royaume, même parmi ceux qui composoient la Chambre haute du Parlement, pouvoit sans crainte d'être surpris tenir tête dans la Capitale à la faction opposée, l'insolence de laquelle détachoit tous les jours les esprits moderez de ses interêts. Bien des gens jugeoient que c'étoit le mieux, & beaucoup le croyent encore aujourd'hui.

Le Roy ne fut pas de cet avis. Las de souffrir la contradiction de ceux qui lui devoient obéïr, il crut qu'en s'éloignant il les feroit craindre, & que s'ils l'obligeoient enfin à prendre les armes pour les dompter, il trouveroit de plus grands secours dans les Provinces que dans Londres. D'ailleurs comme il avoit toûjours une grande répugnance à la guerre civile, & qu'il vouloit éviter surtout qu'on n'eût sujet de l'en croire auteur: il s'imagina qu'en ne s'éloignant que lentement, & peu à peu, il donneroit le temps aux mutins de faire des refléxions qu'ils n'avoient pas faites, & à ceux qui aimoient le bien public de trouver des temperamens, ausquels il seroit toûjours prêt de souscrire, pour peu que le Parlement voulût bien apporter du sien à la paix; qu'en tout cas enfin toute l'Angleterre auroit le loisir de reconnoître, par ces dernieres & décisives démarches, à qui elle devroit attribuer les

les maux de la guerre qui la menaçoit. 1642.

Ce fut dans ces ſentimens, qu'environ le milieu de Janvier de l'année mil ſix cens quarante-deux, Charles premier ſortant de Londres ſe retira à Hamptoncourt, avec la Reine, le Prince de Galles, & les Seigneurs de ſa Maiſon qui n'étoient point du Parlement. Les gens ſages & les gens de bien n'oſeroient le blâmer d'avoir mis la Majeſté Royale à couvert des fougues d'une populace que ſes ennemis gouvernoient; mais ils ne pûrent voir ſans gémir ſur les malheurs de leur patrie, une ſéparation qui en étoit le préſage. La cabale Preſbyterienne & ſes partiſans en furent peu touchez: réſolus de réduire Charles au point où ils l'avoient projetté, & d'en faire un fantôme de Roy, après qu'ils l'auroient dépoüillez de tout le pouvoir de la Royauté; ce qu'ils ne pouvoient acheter par la paix, ils n'étoient point fâchez d'avoir la guerre, & ils prirent dès-lors leurs meſures pour la faire avec ſuccès. Ainſi loin de chercher les moyens d'adoucir le Monarque irrité, à peine fut-il hors de Londres, que les cinq Membres de la Chambre baſſe qu'il avoit declaré criminels, y furent remenez en triomphe avec des applaudiſſemens & des acclamations inoüies.

Après ces tumultueux mouvemens, qu'une nouvelle ſituation des choſes ex-

cite toûjours dans les esprits, on ne laissa
1642. pas de part & d'autre de reprendre le fil des affaires, ni l'un ni l'autre parti ne voulant pas que le public lui attribuât le retardement qu'on y apportoit. Chacun continua à les traiter selon son génie & selon ses vûës, le Roy comme un Prince poussé à bout, & déterminé à la guerre, mais toûjours neanmoins comme un Prince qu'un excès de bonté pour ses sujets portoit à sacrifier beaucoup à la paix; le Parlement, comme une puissance tyrannique, résoluë à tirer de l'excessive bonté du Roy, & du penchant qu'il avoit pour la paix, tout ce qu'auroit pû leur donner une heureuse guerre, mais de tenter plûtôt la guerre, que de rien relâcher pour la paix.

Ce fut suivant ce plan qu'il fut résolu dans le conseil secret du Roy que la Reine passeroit en Hollande, sous prétexte de conduire au Prince d'Orange la Princesse Royale son épouse, & en effet pour ménager le secours d'hommes & d'argent dont on pourroit avoir besoin; que le Roy se retiretoit à YORK, où il feroit ses premieres levées, & se saisiroit de l'arsenal d'Hull, mais qu'il n'iroit que lentement, pour donner lieu aux négociations, & ramener, s'il le pouvoit, les Parlementaires au devoir, par des voyes plus douces que par celles des armes. Ceux-ci penetrerent aisément les desseins de la Cour, & n'en

furent pas étonnez. Le voyage de la Reine qui leur devoit donner de l'ombrage, & qu'il sembloit qu'ils dûssent empêcher, leur donna esperance au contraire de venir plus aisément à leurs fins, étant persuadez que la résistance que le Roy leur faisoit depuis quelque temps contre son temperamment naturel, étoit un effet des conseils de cette Princesse, & que si elle le quittoit une fois, ils feroient acheter la paix à Charles aussi cher qu'ils la lui voudroient vendre. Dans cette vûë, ils résolurent de pousser à bout leurs demandes. 1642.

Le Roy étoit encore à Hamptoncourt, lorsqu'à l'occasion de l'affaire d'Irlande, les Chambres le presserent de leur remettre la disposition des milices, & le pouvoir de changer les Gouverneurs des Places, afin, disoient-elles, qu'il parût qu'il y alloit de bonne foi, qu'il vouloit punir les Irlandois rebelles, & que certains bruits qui avoient couru qu'il avoit suscité cette révolte pour opposer l'Irlande à l'Angleterre, étoient faux & sans fondement. Il n'étoit pas difficile de voir où tendoit cette proposition, & quel en devoit être l'effet si le Roy y eût consenti. Comme ce point étoit délicat, & qu'en effet les bruits qui couroient de l'intelligence du Roy avec les Catholiques d'Irlande, quoiqu'ils fussent faux dans le fond, n'étoient pas sans quelque apparence. Charles ac-

1642. corda tout ce qu'il put en faveur de l'expedition qu'on se préparoit à faire en Irlande contre les Catholiques révoltez : mais pour ce qui regardoit le pouvoir de disposer de la milice & du gouvernement des places, il en rejetta la proposition comme un attentat contre son autorité, qui ne pouvoit tomber dans l'esprit que de ceux qui avoient entrepris de dégrader la Royauté de ses plus essentiels prérogatives.

Sur cette nouvelle contestation Charles partit pour aller à Windsor, où les affaires s'aigrissant, le Marquis de la Ferté-Imbault, qui fut depuis Maréchal d'Estampes, alors Ambassadeur de France en Angleterre, crut qu'il étoit temps d'arrêter le cours de ce démêlé, qui devenoit funeste à un Roy dont on vouloit en France la conservation, quoiqu'on fût bien aise qu'un peu d'embarras l'empêchât de s'unir à l'Espagne, comme son inclination naturelle & toute sa faction l'y portoit. Depuis long-temps on n'attendoit que le moment propre de lui faire agréer la médiation du Roy son beau-frere, afin que s'en tenant obligé, il ne favorisât pas ses ennemis quand il seroit reconcilié avec les siens. Le Marquis jugea que ce moment étoit venu, & Charles en effet lui témoigna, quand il alla lui offrir son service, qu'il lui sçavoit bon gré de ses soins. Deux choses empêcherent qu'ils ne réüssissent ;

l'une, que la cabale Presbyterienne ne voulant point de temperamment aux dernieres propositions que le Parlement avoit faites au Roy, insinua à l'Ambassadeur qu'une médiation qui y en apporteroit ne seroit pas agreable à ce Corps, & que la seule proposition d'un accommodement qu'on n'y vouloit point, y rendroit la France suspecte; l'autre, que ce Ministre eut avis que la Cour prenoit des mesures secretes pour disposer tellement les choses, que le Roy ne parut point devoir la paix à la France. Ainsi après quelques démarches & quelques voyages de Londres à Windsor, le Médiateur cessa d'agir, & les démêlez continuerent avec plus de chaleur que jamais. Peu de temps après le Roy fit un pas qui sembloit les devoir éteindre, en se relâchant sur un point qu'il crut devoir être au Parlement une conviction manifeste du desir qu'il avoit de le contenter. 1642.

Les Puritains avoient deux choses particulierement en vûë, de détruire l'Episcopat, d'abaisser l'autorité Royale. Presque en même temps qu'ils donnoient à l'autorité Royale l'atteinte dont je viens de parler, ils en donnoient une à l'Episcopat dont il faut maintenant que je parle. J'ai déja dit que la populace avoit coûtume d'insulter ceux du Parlement qui étoient suspects d'être dans les interêts de la Cour,

les Evêques étoient déclarez partisans du
1642. Roy & de ses droits : aussi le peuple en toutes rencontres les chargoient de reproches & d'injures. Peu s'en étoit quelquefois fallu, qu'aprés de frequentes menaces, il n'en fut venu aux effets. On en avoit poussé quelques-uns, & on avoit déchiré le rochet à d'autres. Rebutez de ces traitemens, l'Archevêque d'YORK & onze de ses Confreres resolurent de s'absenter des Assemblées du Parlement, en protestant de nullité de tout ce qui s'y feroit sans eux, vû les violences manifestes qui les obligeoient à s'en éloigner. Cette protestation sembla irriter les esprits, mais il y a apparence au contraire qu'elle fit plaisir à plusieurs, qui prirent de-là occasion de rendre les Prelats criminels, & d'entreprendre, en attendant qu'ils pûssent faire quelque chose de plus, d'exclure tout l'Ordre Episcopal du Parlement. L'affaire fut quelque temps contestée, mais elle passa neanmoins; les Evêques qui avoient protesté furent arrêtez, tous furent exclus de la Chambre des Pairs. On avoit souvent proposé au Roy de souscrire à cette Ordonnance : il l'avoit refusé jusques-là, mais enfin il y consentit. La Cour, qui prenoit le chemin de Douvres où la Reine devoit s'embarquer, étoit alors à Cantorbery; comme si Dieu eût pris plaisir d'humilier les Evêques d'Angleterre dans la source de leur Episcopat, qu'ils

avoient corrompu par leur ſchiſme & par tant de ſortes d'erreurs. 1642.

Cette démarche du Roy en faveur des Parlementaires fit croire, ou qu'il étoit reſolu de ne leur refuſer plus rien, ou qu'ils étoient tombez d'accord de ne lui plus rien demander: ainſi on eſpera la paix. On l'eſpera en vain. L'affaire des Milices & des Gouvernemens ne put s'accommoder. La Reine s'embarqua & paſſa en Hollande. Le Roy prit ſon chemin vers le Nord, accompagné du Prince de Galles & du Duc d'York ſes enfans. Il fut encore long-temps en marche, ayant ſéjourné dans ſes maiſons de Theobalds & de Nevvmarket, & il n'arriva à York que ſur la fin du mois de Mars.

Durant le voyage & plus de trois mois depuis que le Roy fut arrivé à York, on continua les négociations, que l'opiniâtreté du Parlement, ou pour mieux dire la politique de la Cabale qui vouloit regner, rendit toûjours également inutiles. Plus le Roy ſe relâchoit, plus ſes ennemis ſe rendoient infléxibles; & plus on alloit en avant, plus leurs prétentions augmentoient. Ils en firent dix-neuf articles, qu'ils préſenterent toutes les fois qu'on parla d'acommodement, & quoiqu'on fît, il ne fut pas poſſible de les engager à s'en départir.

Les principaux de ces articles étoient,

que tous ceux qui étoient du Conſeil du
1642. Roy, les Secretaires d'Etat, les Miniſtres
cedaſſent leurs Charges à d'autres que le Parlement agréeroit; que ceux-ci fiſſent un ſerment tel que leur preſenteroit l'Aſſemblée; & que quand quelqu'un d'eux mourroit, ſi le Parlement tenoit alors, il fut conſulté ſur le choix de celui qu'on ſubſtitueroit; que ſi cette mort arrivoit dans l'intervalle du Parlement, les Collegues du mort élûſſent à la pluralité des voix quelqu'un propre à lui ſucceder; que nulle Ordonnance du Conſeil du Roy n'eût de force, ſi elle n'étoit ſignée par la plus grande partie de ceux qui le composeroient; que le grand Chancelier, le Garde du Grand Sceau, le Grand Ecuyer; en un mot tous les grands Officiers, tous les Juges, tous les Gouverneurs ne fuſſent pourvûs de leurs Charges qu'avec l'attache du Parlement; que cette même Compagnie diſposât de la Milice, des Places, des Ports & des Arſenaux; qu'aucun de ceux qu'il plairoit au Roy de mettre dorénavant au nombre des Pairs, n'auroit droit de ſuffrage dans la Chambre haute que les deux Chambres n'y conſentiſſent; que les Pairs Catholiques en fuſſent exclus, & que leurs enfans leur fuſſent ôtez pour être élevez dans la Religion du pays; que ceux du Roy ne fuſſent point mariez qu'avec l'approbation du Parlement; que les Loix

portées contre les Catholiques fussent mi-
ses en execution ; que le Roy donnât les 1642.
mains à une réformation de la Liturgie &
du Gouvernement Ecclesiastique, telle
que le Parlement la projettoit par l'avis
de bons Theologiens ; que le Roy congediât des Gardes qu'il avoit levez de nouveau ; qu'il justifiât par un acte public les cinq membres de la Chambre basse qu'il avoit déclarez criminels, & qu'il lui plût d'abandonner à la Justice du Parlement tous ceux que la Compagnie jugeroit coupables d'avoir troublé le repos de l'Etat.

On peut penser par la nature & par les consequences de ces propositions avec combien d'indignation elles furent reçûës du Roy, & combien sa juste colere augmenta contre la Cabale toutes les fois qu'on le lui présenta. Il n'en fût pas le seul offensé. Une partie du Parlement même, ayant honte d'être d'une Assemblée où l'on poussoit si loin l'insolence contre le Souverain legitime, déserta & le vint trouver. Alors la Cour de Charles grossit du Duc de Richemond, du Marquis d'Hertford, des Comtes de Lindsey, de Cumberland, d'Huntington, de Dorset, de Bath, de Southampton, de Devonshire, de Northampton, de Berch, de Bristol, de Nevvcastle, de Westmorland, de Monthmouth, de Rivers, de Carnarvan, de Nevvport, de Douvres, des Barons Mau-

travers, Wilougby, Rich, Hovvard de
1642. Carleton, Nevvark, Paget, Chandos, Falcombridge, Pavvlet, Louelace, Savil, Coventry, Dunsmore, Mohun, Grey, Seymour, Capel. Plusieurs membres de la Chambre basse suivirent l'exemple de ces Seigneurs, & se rendirent auprés du Roy. Le Baron de Littlton lui envoya le Grand Sceau, que ce Prince lui avoit confié, & le vint bientôt trouver lui-même.

Dans ce moment on vît bien qu'il falloit penser à la guerre, la désertion dont je viens de parler n'ayant point abattu l'audace de ceux qui regnoient dans le Parlement. On employa encore quelque temps en procedures, en manifestes, même en tentatives de paix, durant lesquels les Parlementaires n'ayant pas eu pour le Roy les ménagemens que ce Prince avoit pour eux, prirent sur lui des avantages qui apporterent un grand préjudice à ses affaires & à son parti. Car pendant qu'il traitoit avec eux de la disposition des places, des troupes, des finances; ceux-ci procedant par voye de fait, se saisirent d'Hull, forteresse importante pour sa situation & pour son arsenal, se rendirent maîtres de la flote, & mirent la main sur l'argent qu'on avoit destiné pour l'Irlande: de sorte que quand le Roy en personne se presenta pour entrer dans Hull, Hotham que les Parlementaires y avoient envoyé sous main, refusa de le

laiſſer entrer, à moins qu'il ne voulût entrer ſeul. Ainſi lors que Charles envoya 1642.
Jean Pennington pour commander la flote, ce Capitaine trouva la place occupée par le Comte de WARVVIK ſous les ordres du Parlement. Ce fut une leçon à ce Prince dont il eut peine à profiter, qui lui apprit que les vertus ont leurs bornes, & qu'il eſt dangereux à un Roy de pouſſer trop loin la bonté. Il le conçût au moins cette fois, & réſolu de dompter les rebelles qu'il avoit juſques-là trop choyez, il il donna ſes ordres pour faire des troupes, pour l'armement deſquelles la Reine lui avoit envoye à propos des armes & de l'argent de Hollande. Il tenta Hull inutilement; Hotham & Meldrum le défendirent, & comme il étoit ſecouru par la mer, dont le Comte de WARVIK étoit maître, Charles fut obligé de remettre cette entrepriſe à un autre temps.

Cependant les Parlementaires levoient de leur côté des ſoldats, & choiſiſſoient leurs Officiers, Robert d'Evreux, Comte d'Eſſex, fut deſtiné pour en être le Chef. C'étoit un homme de grande qualité, brave, & de quelque experience à la guerre, qu'il avoit faite dans les Païs-Bas; homme au reſte de mediocre génie, à qui peu d'autres qualitez donnoient droit de commander à ceux de ſon rang, qu'un âge avancé, des mœurs graves, un grand dévouëment

1642. à la faction. Il avoit eu une avanture ſous Jacques premier, dans laquelle il avoit montré quelque force d'eſprit ou beaucoup de foibleſſe: la choſe eſt fort problématique. Sa femme, fille du Comte de Suffolk, l'avoit empoiſonné deux fois à deſſein d'épouſer ſon amant, qui étoit Robert Kar favori du Roy. La force du temperament, ou quelque remede pris à propos avoit ſauvé la vie au Comte: l'emportée Comteſſe entreprit de ſe faire démarier en Juſtice, & allegua que ſon mari avoit de ces infirmitez qui autoriſent les divorces. Tout expedient parut bon au Comte d'Eſſex pour ſe délivrer de cette megere: il paſſa condamnation ſur ſes infirmitez prétenduës, & crut ne ſe pouvoir mieux venger d'un homme qui le deshonoroit, qu'en lui cedant une méchante femme, qui en effet ruina ſa fortune. Tel fut le General des armes Parlementaires contre Charles. On nomma d'autres Officiers, ſoit pour ſervir dans l'armée du Comte, ſoit pour commander d'autres corps qu'on envoyoit en divers lieux. Le Roy en ayant fait autant, on renouvella les procedures. On déclara des deux côtez ceux du parti oppoſé criminels d'Etat, coupables de haute trahiſon, perturbateurs du repos public. On imprima de nouveaux manifeſtes, où les deux partis proteſtoient qu'ils prenoient les armes pour le maintien de la

Religion Proteſtante, pour la défenſe de la perſonne du Roy, pour les Loix, pour la liberté du peuple, pour la paix du Royaume, pour les privileges du Parlement; & afin de pouſſer à bout ce comique prélude de tant d'évenemens tragiques, en même temps qu'on attiroit ſecretement les Catholiques dans l'un & dans l'autre parti, chacun faiſoit un crime en public à la faction oppoſée d'en recevoir à ſon ſervice; le Roy même leur fit défenſe de porter les armes pour lui. Les grimaces finies, on ſe mit en campagne, & on en vint aux actions. 1642.

La guerre ſe fit vivement, ſelon le génie de la Nation, bruſque, impetueuſe, donnant peu à l'art, décidant tout par des batailles, où l'on fait plus d'uſage du nombre & de la vigueur des ſoldats, que de la ſcience des Capitaines.

Ce fut au commencement de Septembre, que las d'écouter les propoſitions que le Parlement lui faiſoit, & d'y voir rebuter les ſiennes, quoi que moderées au-delà de ce que l'honneur du diadême permettoit à un Souverain, Charles alla aſſembler ſon armée à Schrevvſbury aux confins de Galles, pendant que le Comte d'Eſſex joignoit la ſienne à Northampton, où elle étoit déja aſſemblée. Le Roy n'avoit guéres qu'onze mille hommes, & le Comte en avoit quatorze; mais la préſence du Sou-

verain inſpira à ſes troupes une valeur qui
1642. leur fit mépriſer le nombre, & leur donna cette confiance qui contribuë aux bons ſuccès.

Le Roy avoit dans ſon armée les Princes Rupert & Maurice, freres de l'Electeur Patin, qui avoit repaſſé la mer. Le Prince Rupert, que nous nommerons le Prince Robert avec le vulgaire, qui a accoûtumé tout le monde à appeller ainſi ce Prince, ayant eu ordre du Roy ſon oncle de s'aller ſaiſir de Worcheſter; Sandes, que le Comte d'Eſſex envoyoit à même deſſein, ſe trouva inopinément en preſence des Royaliſtes, qui l'engagerent à un combat où il fut tué, & ſes gens pouſſez. Le Comte d'Eſſex, qui ſuivoit Sandes, obligea le Prince, que le Roy ne ſuivoit pas à ſe retirer, & à rejoindre le gros de l'armée qui marchoit vers Londres, parce que Charles avoit voulu profiter de l'éloignement du Comte pour s'approcher de la Capitale. Eſſex vît bien le deſſein du Roy, & tourna bride pour le ſuivre. Le Roy en étant averti, fit reflé-xion que n'ayant d'avance que ce qu'il en avoit ſur les rebelles, il étoit dangereux pour lui de s'approcher trop près de Londres, d'où il pouvoit ſortir des troupes qui l'euſſent enfermé entre deux armées. Sur cela Charles prit le parti de tourner tête bruſquement contre celle qui le ſuivoit, & de lui preſenter la bataille. Quel-

ques-uns disent qu'il avoit appris que le Comte d'Essex n'avoit pas tout son monde, & qu'étant pressé de le suivre, il avoit laissé en chemin son gros canon, & des gens pour le garder. Quoi qu'il en soit, le Roy marcha à lui résolu de le combattre. 1642.

Le General Parlementaire continuant sa route sans s'étonner, les deux armées se rencontrerent dans une plaine du Comté de Warvvic, qu'on appelle la Vallée du Cheval rouge, située entre le bourg de Keynston & une montagne nommée Edgehill, d'où la bataille est appellée diversement par les Historiens, tantôt d'Edgehill, tantôt de Keynston, mais plus communément d'Edgehill.

Le Roy venoit du côté de la montagne, d'où l'on découvroit l'ennemi sortant du Bourg, & entrant dans la plaine en ordre de bataille. Alors les plus proches du Roy lui demanderent ce qu'il vouloit faire: *Combattre*, s'écria-t-il, *avec l'aide de Dieu, & l'assistance de mes bons sujets.* Après avoir dit ces mots, il disposa son armée, & mit au milieu le Comte de Lindsey qu'il avoit fait General sous lui, à l'aîle droite le Prince Robert, à la gauche le Baron de Wilmot, que soûtenoient divers autres Chefs d'un nom & d'une valeur remarquable. Il descendit la montagne en cet ordre, & ayant pris son terrain dans la plaine, il y trouva l'armée ennemie rangée à peu près comme la sienne, ayant

ſon General au milieu, Balfore & Stapleton à l'aîle droite, le Colonel Ramſey
1642. à la gauche. On commença de part & d'autre par quelque décharges d'artillerie, dont l'effet ne fut pas fort grand ; après quoi le Prince Robert qui commandoit la cavalerie, fondit ſi impetueuſement ſur Ramſey, que non ſeulement il le fit plier, le rompit, le mit en déroute, mais le pouſſa même ſi loin, qu'il arriva juſqu'au bagage des ennemis laiſſé à Keynſton, & le donna en proye à ſes gens. Si le Palatin eût eu moins de feu, s'il ſe fût moins laiſſé emporter, & qu'au lieu de pouſſer ſi loin des fuyards qui ne pouvoient plus nuire, il fut revenu ſur ſes pas, dès-lors & l'action & la guerre étoient finies, le Roy étoit maître ; mais ce fut le défaut du Prince Robert, de perdre le fruit de ſa valeur par l'excès de ſa valeur même. Sa faute neanmoins n'étoit pas ſans remede, ſi ſon exemple n'eût point entraîné le Comte de Carnarvan après lui. L'infanterie Parlementaire voiſine de l'aîle qu'on venoit de rompre, avoit été ſi effrayée de cette ſubite déroute, qu'un Regiment de ce parti que commandoit le Chevalier Forth, étant paſſé dans l'armée du Roy à la faveur de ce deſordre, le Comte d'Eſſex ne pouvoit éviter d'être taillé en pieces, ſi Carnarvan qui commandoit la ſeconde ligne de l'aîle du Prince,

ce, au lieu de pourſuivre avec lui Ramſey, eût pris en flanc l'armée ennemie du côté de l'aîle rompuë. Le General rebelle vit cette faute, & en profita pour faire avancer un corps de reſerve, qui fit contre les Royaliſtes ce que Carnarvan n'avoit pas fait contre les Parlementaires. Pendant ce temps-là l'aîle droite ennemie pouſſoit l'aîle gauche du Roy, & ſe ſervant mieux de ſon avantage que le Prince Robert n'avoit fait du ſien, laiſſa fuïr la Cavalerie après l'avoir miſe en déroute, & retourna contre Lindſey. Là le combat devint furieux, & fut opiniâtrement diſputé. Lindſey y combattit en perſonne à la tête de deux bataillons : il y fut percé de coups & en mourut. Son fils aîné y fut fait priſonnier lorſqu'il s'avançoit pour le ſecourir. Le Chevalier Varne y fut tué portant l'étendart Royal qu'on lui prit. Le Roy s'étoit mis à la tête d'un aſſez gros corps de reſerve, qui juſques-là n'avoit pas donné : le Prince de Galles & le Duc d'York, l'un ayant à peine douze ans, l'autre n'en ayant pas encore dix, étoient à cheval à ſes côtez. Charles voyant les ſiens plier s'ébranla pour aller au ſecours, & avec lui marchoient les Princes : lorſque quelqu'un lui repréſenta qu'ils devoient être fatiguez, qu'il y avoit long-temps qu'ils étoient à cheval, & que d'ailleurs on ne pouvoit répondre d'eux dans une 1642.

occaſion, où le Roy même auroit bien fait
1642. de ne pas expoſer ſa perſonne. Le Roy trouva cet avis raiſonnable pour ce qui regardoit ſes enfans, & ne le voulut pas ſuivre pour lui. Il propoſa au Duc de Richemond de les conduire ſur la montagne, mais ce Seigneur s'en excuſa, & pria le Roy de lui permettre de ne le pas abandonner. Charles s'adreſſa au Comte de Dorſet pour la même choſe, qui lui répondit en plaiſantant, comme il avoit coûtume de faire, que tous les Rois du monde ne l'obligeroient pas à ſe retirer quand il falloit combattre. Un Gentilhomme penſionnaire (c'eſt une eſpece de Gardes du Roy) fut enfin chargé de cette commiſſion. Les deux Princes ſe retirerent, non ſans avoir couru grand riſque d'être enlevez dans une embuſcade où ils tomberent ſur le chemin. Pendant ce temps-là le Roy s'avança l'épée à la main avec ſa troupe, & inſpirant par ſa preſence une nouvelle ardeur aux ſiens, l'étendart Royal fut repris par Smith, que Charles fit Chevalier ſur le champ en récompenſe de cette action. Le combat recommençoit tout de nouveau, & avec toute la chaleur que permettoit la laſſitude, lorſque la nuit le fit finir à l'avantage du Monarque, quoique l'hiſtoire Parlementaire laiſſe cette victoire indéciſe, & la mette au nombre de celles dont les deux partis ſe font honneur. A

la verité le nombre des morts y fut à peu près bien égal : des personnes remarquables y périrent de part & d'autre. Le Seigneur d'Aubigny de la Maison Stuart, frere du Duc de Richemond, y eut parmi les Royalistes le même sort que le Comte de Lindsey. Personne ne coucha sur le champ de bataille ; le Roy remonta la montagne, & le Comte se retira à Keynston : mais à cela près toutes les marques de la victoire demeurerent à Charles. Dès le matin on vit son armée en bataille faisant face vers le Comte d'Essex, qui ne se mit point en devoir d'avancer. Il envoya querir son canon qui étoit demeuré dans la plaine avec celui des ennemis, & l'un & l'autre lui fut amené sans que personne s'y opposât. On trouva plus de soixante drapeaux gagnez sur les Parlementaires : mais ce qui fut le plus décisif, le Comte d'Essex changea sa marche, & se retira vers Coventry ; le Roy continua la sienne, & prit Bambury. 1642.

Il ne faut pas passer sous silence la trahison qu'avoit faite à Charles un nommé Blake avant la bataille, duquel on trouva parmi le bagage pillé par les troupes du Prince Robert, des lettres qui donnoient avis au General Parlementaire de tous les desseins du Roy, & en particulier du lieu où il avoit destiné de combattre. Le traître reçut le châtiment que meritoit sa perfi-

1642. die, pendant que le Roy échapé de ce péril marcha brusquement vers la Capitale, où il jetta de nouveau l'effroi.

La guerre étoit finie s'il y fût allé, comme son sentiment étoit de le faire. Le Prince Robert y vouloit aller seul, & s'engageoit au Roy de chasser le Parlement de Westminster. L'esprit Anglois qui ne se dément point même dans les plus attachez à la Royauté, l'esprit Anglois, dis-je, toûjours entêté de ces libertez si funestes au repos de la Nation, porta la plus grande partie du Conseil à s'opposer à ce dessein. Le prétexte fut qu'il étoit dangereux pour le Roy de l'executer, & pour la Ville que le Prince Robert l'executât, jeune comme il étoit, emporté, & capable d'y mettre le feu. La vraye raison étoit qu'ils craignoient que si le Roy entroit dans Londres les armes à la main, il ne prétendît sur la Nation une espece de droit de conquête qui le rendît trop absolu. Dans cette vûë, on aima mieux écouter des propositions que fit faire en cette occasion le Parlement, pour calmer le peuple. Quoiqu'elles fussent toûjours les mêmes, le Roy qui ne negligeoit rien pour la paix, & qui se flatoit que cet heureux commencement de guerre rendroit les esprits plus fléxibles, consentit à des conferences. On étoit à choisir le lieu, lorsqu'il y eut un grand combat entre les Royalistes & les

Parlementaires, à l'attaque d'une place nommée Brentford, dont ceux-là eurent tout l'avantage, ayant gagné ſur les Rebelles onze drapeaux & treize canons. Chacun accuſa le parti oppoſé d'avoir uſé de ſupercherie, & d'avoir pris le temps d'un traité pour commettre des hoſtilitez. Les Hiſtoriens raportent ce fait avec une partialité qui rend ſuſpect tout ce qu'ils en racontent. Un Ecrivain étranger dit que ce fut le Prince Robert, qui par ſon impetuoſité ordinaire engagea bruſquement l'affaire, ne croyant pas pecher contre la foi d'une négociation à peine commencée, & où l'on n'avoit point parlé de ſuſpenſion d'armes. Quelques-uns diſent que le Roy avoit été averti que pendant que les Parlementaires lui faiſoient des propoſitions pour l'amuſer, ils prenoient des meſures pour l'envelopper. Quoi qu'il en ſoit, ſur cet incident la négociation fut rompuë, & le Comte d'Eſſex ayant mené par l'autre côté de la riviere les reſtes de ſon armée à Londres, afin de raſſurer les Bourgeois, le Roy ſe retira à Oxford, & chacun prit ſes quartiers d'hyver. 1642.

Le printemps de la nouvelle année mil ſix cens quarante-trois, ramenant la belle ſaiſon, fit voir le plus affreux ſpectacle qu'eût peut-être jamais vû l'Angleterre, tout accoûtumée qu'elle eſt à voir répandre le ſang de ſes habitans. A peine y 1643.

avoit-il une Province qui ne fût le theatre
1643. d'une ſanglante guerre ; tout le monde ayant pris parti, & chacun le prenant ſelon ſon inclination, ſouvent le frere contre le frere, & celui que prenoit le pere n'étant pas toûjours ſuivi par le fils. Les groſſes armées occupoient les deux extrémitez & le milieu du Royaume. Le Comte de Nevvcaſtle ayant levé preſque à ſes propres dépens neuf mille hommes, combattoit du côté du Nord pour ſon devoir & pour ſon Roy. Les deux Fairfax, le pere & le fils, y commandoient les troupes rebelles. Le Marquis d'Hertford occupoit les Provinces du Midi, & de l'Occident, & ſoûtenoient la bonne cauſe : Waller Capitaine celebre y étoit Chef des Parlementaires. Le Roy agiſſoit vers Oxford, ayant toûjours en tête le Comte d'Eſſex. Par tout ce Prince eut des avantages qui devoient mettre fin à la guerre par la ruine du parti rebelle, ſi le Ciel n'en avoit ordonné autrement pour des deſſeins qu'il faut adorer. On impute des fautes au bon parti, mais j'ai toûjours trouvé injuſte d'imputer pour fautes à d'habiles gens tout ce qui n'a pas un ſuccès heureux.

Du côté du Nord, le Comte de Nevvcaſtle ayant été joint par le Comte de Cumberland, prit Calne, & défit les Parlementaires. Il enleva enſuite Bradford. Il s'étoit déja ſaiſi de Seeds, mais les Fairfax ayant

reçu un renfort de nouvelles troupes, le reprirent au premier assaut. Le jeune Fairfax prit Wakfield & Cholmley, & défit peu après à Gisbourg six cens hommes des Royalistes. Mais c'étoient de legers avantages pour le parti Parlementaire pendant que Nevvcastle, à qui Goring & King avoient amené des hommes, des armes, des canons, des instrumens pour remuer la terre, prenoit tout ce qu'il assiegeoit, poussoit par tout les ennemis, & après avoir réduit sous l'obéissance tout le Septentrion du Royaume depuis York jusqu'à l'Ecosse, obligeoit enfin les Fairfax à s'aller enfermer dans Hull, que ce General assiega. 1643.

Pendant que les affaires du Roy prenoient un si bon chemin vers le Nord, elles n'alloient pas moins bien au Midi. Le Marquis d'Hertford, soûtenu d'Hopton, du Prince Maurice & de divers autres, remporta de grands avantages sur Waller, le Comte de Stanfford, & le Chevalier Chudleigh. Le brave Hopton batit séparément les deux derniers en diverses rencontres, & les défit ensemble à Stratton. Il y fut tué beaucoup des leurs, dix-sept cens furent faits prisonniers, on leur prit treize pieces de canon, soixante-dix barils de poudre, & d'autres sortes de dépouilles qui marquent une victoire entiere. Les deux Chefs de l'armée vaincuë s'étant retirez à Exceter y furen tassiegez par le Prin-

ce Maurice, & se rendirent à composition,
1643. pendant qu'Hopton étant entré dans la Province de Sommerset, alloit donner une autre bataille assez près de Bathe à Waller. Ce fut dans la plaine de Landsdovvn que se passa cette action au commencement de Juillet. Le combat ne cessa pas avec le jour, on le continua bien avant dans la nuit, sans que la victoire se déclarât ni pour l'un ni pour l'autre parti. A en juger par le champ de bataille, il demeura aux Royalistes, Waller s'étant retiré à Bathe peu de temps après que les tenebres eurent separé les combattans. Hopton regretta fort la perte d'un Gentilhomme nommé Greenvil, qui s'étoit fait remarquer ce jour-là à la tête d'un bataillon de piquiers, qu'il avoit rendu inébranlable à tous les efforts des ennemis. Un accident encore plus fâcheux traversa la fortune de ce Capitaine. Soit par hazard, soit par la malice des prisonniers qu'il avoit fait, le feu se mit à ses poudres, & peu s'en fallut qu'il n'en fût lui-même brûlé. Cette disgrace donna sur lui un grand avantage à Waller, qui en profita, & l'obligea de s'aller enfermer dans Devises. Waller l'y suivit, & fit tant de diligence qu'il atteignit son infanterie. Il l'investit, & s'en croyoit déja maître, lorsque le Roy, qui fut averti du peril des siens, se trouva heureusement en mesures de leur envoyer du secours. Le Prince
Maurice

Maurice, le Marquis d'Hertford, le Baron de Wilmot, & d'autres Seigneurs y menerent un corps de cavalerie, qui s'étant joint aux troupes d'Hopton combatit Waller, & le défit. Presque toute son armée fut taillée en pieces : son canon fut pris avec beaucoup de privisions de guerre & de bouche, dont les Royalistes avoient grand besoin. Il y laissa trente-sept drapeaux, & se retira à Bristol, où l'armée victorieuse l'ayant poursuivi, l'obligea de s'enfuir à Londres, & d'abandonner Bristol aux vainqueurs. 1643.

Pendant que le parti du Roy faisoit ces importans progrès dans les deux extrémitez du Royaume, le Roy même, & les Officiers qui commandoient sous lui son armée dans les Provinces du milieu, y avoient de pareils succès. Le Comte de Northampton défit Brereton. Le Comte fut tué dans ce combat, mais le Prince Robert ayant joint ses troupes aux siennes, assiegea Lichfield, & s'en rendit maître. La prise de Reding par le Comte d'Essex avoit fait trembler les bourgeois d'Oxford, & Charles qui s'y trouvoit alors assez éloigné de ses forces dispersées en divers endroits, étoit, à ce qu'on crût, en danger, si le Comte eût sçu profiter de l'avantage de sa conquête, ou si, comme on l'en soupçonna, il n'eût mieux aimé finir la guerre par une paix avantageuse au parti de la li-

berté, qu'il vouloit assûrer au peuple, que
1643. par une victoire fatale à celui de la Monarchie, qu'il n'avoit pas envie de détruire. Cette faute, ou cette discretion donna temps au Prince Robert de se rapprocher de la Cour. Il trouva en chemin un corps de la cavalerie ennemie dans la campagne de Chalgrave, où leur ayant livré le combat il les défit, en tua beaucoup, en fit prisonniers un grand nombre, & vangea, par la mort d'Hamden, l'un de ces cinq membres fameux par leurs cabales dans la Chambre basse, le tort que ces esprits séditieux avoient fait à la bonne cause. Par cette perte, l'armée d'Essex se trouva tellement affoiblie, qu'elle n'osa plus tenir la campagne; à quoi s'étant joint une maladie qui la diminuoit encore tous les jours, le General fut obligé de se retirer sous les murs de Londres, pour laisser le temps à ses troupes de respirer, & de se remettre.

Si le Roy, s'en fût crû lui-même, elles n'en eussent pas eu le loisir. La Reine lui avoit amené des armes & des Officiers de Hollande, où cette Princesse avoit engagé ce qu'elle avoit de pierreries pour lui procurer ce secours. Elle avoit repassé la mer pour le lui amener en personne, & avoit essuyé en chemin plus d'une sorte de perils. Car on dit qu'un vaisseau Anglois, qui se trouva au même port où avoient

abordé les siens, eut l'insolence de canonner la maison où elle étoit logée, & la contraignit d'en changer. La Nation entiere eut honte de cette brutalité inoüie, & toute l'Europe en eut horreur. La Reine n'en reçût point de mal, & n'en fut que plus animée à renforcer de tout ce qu'elle pût lever de troupes en chemin faisant, le secours qu'elle menoit au Roy, consistant en quatre mille hommes, avec six canons & deux mortiers. Le Comte de Nevvcastle, par tout vainqueur, pouvoit joindre une grosse armée à celles que Charles pouvoit former d'un grand nombre de petits corps, qu'il avoit à l'entour d'Oxford. Ce Monarque vouloit ainsi réünir le gros de ses forces, pour aller avec deux armées jetter la terreur dans la Capitale, & obliger le Parlement à donner la paix à l'Angleterre : mais son Conseil n'en fut pas d'avis, & le fit tomber dans la même faute qu'on avoit reprochée au Comte d'Essex, & qu'il avoit déja fait lui-même. Quelques-uns disent que biens des gens qui approchoient de plus près ce Prince, ne haïssoit pas le Parlement. Cette conduite est fort conforme au génie de la Nation, qui, ainsi que j'ai dit, regarde cette Assemblée comme la conservatrice d'une liberté dont les Anglois sont idolâtres. Par une pareille raison, le Parlement ne fut jamais sans un certain nombre de personnes disposées à peu près,

1643.

de même à l'égard du Roy & de la Royau-
1643. té, qu'elles regardoient comme la base de l'Etat, & dont parmi les efforts qu'elles faisoient pour étendre leur liberté elles vouloient la conservation. Ce mélange servit quelque temps pour empêcher que les esprits ne se portassent de part & d'autres aux dernieres extrémitez : mais il fut enfin funeste au Roy, sur-tout dans l'occasion dont je parle, où au lieu d'aller, comme il le pouvoit, éteindre la rebellion dans sa source, il occupa ses troupes à faire un siege, qui donna loisir à ses ennemis de réparer leurs forces à demi-ruinées, & de hâter un puissant secours qui se préparoit en leur faveur.

Glocestre, qui fut la place fatale qu'on assiegea si à contre-temps, n'étoit que médiocrement forte : mais Massey, qui la défendoit, le fit avec tant de conduite, qu'il arrêta l'armée Royale autant de temps qu'il en falloit pour rétablir celle du Comte d'Essex dans une aussi grande ville que Londres. Aussi-tôt qu'elle fut en état, le General la mena à Glocestre, où elle obligea le Roy à lever le siege. Ce fut à cette occasion que se donna au mois de Septembre de l'année mil six cens quarante-trois la bataille de Nevvbury, fameuse pour avoir duré trois jours sans trop décider de la victoire, dont chacun rendit graces à Dieu sans en avoir reçu le bien fait. Le Roy en

remporta le plus de marques, mais elles lui coûterent beaucoup de gens de qualité. 1643.
Les Comtes de Carnavan & de Sunderland, le Vicomte de Falkland, le Colonel Morgand y perirent durant le combat. Un fils du Marquis de la Vieuville, jeune Seigneur François dont l'Histoire des deux partis dit beaucoup de bien, y avoit été pris prisonnier, mais il fut tué brutalement par ceux mêmes qui l'avoient pris.

Tant de sang répandu sans beaucoup de fruit pour la décision des affaires, sembloit au moins une conjoncture favorable pour le succès d'une puissante médiation, que la France fit offrir de nouveau au Roy & au Parlement d'Angleterre pour rétablir l'intelligence & la tranquillité parmi eux. Les choses avoient changé de face. Le Cardinal de Richelieu étoit mort: Louis XIII. l'avoit suivi: Anne d'Autriche déclarée Regente pendant la minorité de son fils, fut touchée de l'état perilleux, où elle voyoit non seulement le Roy, mais toute la Maison d'Angleterre. D'un autre côté, l'embarras où ce Monarque se trouvoit, le peu de solidité des promesses, dont l'avoient jusques-là flaté ceux qui l'avoient fait pancher vers l'Espagne, l'avoit rendu un peu plus François. La Reine avoit ouvert les yeux, & ne voyoit d'asyle assuré que sa patrie en cas de disgrace. Ce fut dans cette disposition des esprits que le Comte d'Har-

1643. court fut choiſi pour aller offrir au Roy d'Angleterre & à ſon Parlement la médiation du Roy ſon maître. Un Ambaſſadeur de cette naiſſance & d'une ſi grande réputation ſembloit devoir être écouté. Auſſi faut-il rendre au Roy d'Angleterre la juſtice de dire, qu'il ne tint pas à lui que le Comte ne terminât ſes differens avec ſes ſujets. Mais on perſiſtoit dans le Parlement à ne vouloir accepter la paix qu'en donnant la loi. Ainſi on répondit reſpectueuſement à l'ambaſſade du Roy médiateur, mais à l'égard du Souverain, on conſerva une dureté qui fit perdre à l'Ambaſſadeur toute eſperance de réüſſir, & obligea, après quelques mois de tentatives inutiles, la Regente ſa maîtreſſe à le rappeller.

Cette hauteur des Parlementaires, dans un temps où les armes du Roy avoient preſque par tout prévalu, parut ſurprenante, & plus encore la hardieſſe qu'ils eurent de faire faire un grand Sceau, & de prétendre en devoir être les dépoſitaires naturelles: mais on ne fut pas long-temps ſans découvrir la cauſe de cette nouvelle audace, par les choſes que l'on apprit qui ſe tramoient chez les Ecoſſois.

Charles jugeant de ce que feroit cette Nation par ce qu'elle eût dû faire : comme ſi on faiſoit toûjours ce qu'on doit, s'étoit perſuadé qu'apres les graces qu'elle avoit reçûës de lui, après les paroles qu'elle lui

avoit données de ne porter jamais les armes contre son service, il n'avoit rien à craindre de ce côté-là. On fut en effet quelques temps sans que les Ecossois témoignassent avoir dessein de prendre parti. 1643.
A la verité, il y avoit toûjours une grande correspondance entr'eux & le Parlement d'Angleterre: ils avoient des gens les uns chez les autres exprès pour entretenir l'union; mais ceux-là ayant obtenu tout ce qu'ils avoient demandé, le Roy crût que la fidelité & la reconnoissance n'étant plus en danger chez eux d'être corrompuë par l'interêt, ils ne s'éleveroient plus contre lui. Il ne faisoit pas refléxion, que rendre le Puritanisme dominant en Angleterre comme il étoit en Ecosse, étoit un grand interêt de Religion aux Ecossois, qui étoient Puritains; & que par raport à la politique ils n'en avoient pas un moins grand, à faire communiquer aux Anglois des privileges dont ils deviendroient les défenseurs, & ausquels par la même raison les Rois deviendroient dans la suite plus timides à donner atteinte.

Il y a apparence que les Agens du Parlement d'Angleterre en Ecosse firent plus d'attention que le Roy à la force de ces deux ressorts, & qu'ils les sçûrent remuer à propos. Comme la chose se traita d'abord avec quelque secret, peu de gens en furent informez; & le Roy n'étant plus

en état de faire ni bien ni mal à personne,
1643. il se trouva peu d'Ecossois assez affectionnez à son service pour l'avertir de ce qui se passoit. Ce fut en cette conjoncture que le brave Marquis de Montrose commença à se signaler, par une fidelité à son Prince dont il a été le Heros, & dont il fut enfin le martyr. Ce Seigneur avoit suivi d'abord le torrent, & avoit pris les armes pour la cause de la liberté, sans examiner de trop près si c'étoit celle de la justice. Le temps lui avoit ouvert les yeux; il avoit connu son devoir, & comme il avoit l'esprit fort droit, il ne balança pas à le suivre. Ce fut une ressource pour le bon parti, dont si Charles eût fait de bonne heure tout le cas qu'elle meritoit, & tout l'usage qu'il en eût pû faire, il auroit fait une diversion qui auroit rendu inutile le secours d'Ecosse à ses ennemis. Montrose n'eut pas plûtôt appris ce qui se tramoit dans son païs contre le service du Roy, qu'il résolut de l'en avertir. C'étoit en ce temps-là que la Reine repassoit de Hollande en Angleterre. Il l'alla trouver, & lui raconta ce qu'il venoit de découvrir, ajoûtant qu'il falloit prévenir les desseins des ennemis du Roy, former un parti pour lui en Ecosse, & y occuper les Liguez, pour les empêcher de venir troubler le succès de ce Prince en Angleterre. La Reine qui ne pensoit qu'à joindre au plûtôt le Roy son mari avec le

ſecours qu'elle lui menoit, fit d'autant moins d'attention à ce que lui dit Montroſe, que le Duc d'Hamilton qui l'étoit auſſi venu ſaluer à ſon paſſage, traitoit les avis de ce Seigneur d'imaginations de jeune homme; diſant qu'il en ſçavoit plus que lui, qu'il connoiſſoit mieux le terrain, & que quand il y auroit en Ecoſſe quelque diſpoſition à la ligue qu'on vouloit faire apprehender, il falloit avant toutes choſes tenter les voyes de la douceur, & ne porter pas imprudemment le fer & le feu à une playe, que l'on n'y eût éprouvé l'huile; qu'il prenoit ſur lui de veiller ſur les mouvemens de ſa Nation, & d'avertir à temps la Cour du mal qu'il ne pourroit détourner. 1643.

De deux avis, pour peu qu'on ait raiſon de douter du meilleur, celui qui plaît eſt toûjours celui qu'on ſuit. Par cette regle celui d'Hamilton fut préferé à celui de Montroſe. La Reine vouloit joindre le Roy. Un embarras de meſures à prendre, de déliberations à faire, lui étoit déſagréable dans cette conjoncture. Se repoſer d'une affaire ſur un homme d'eſprit, de credit & d'autorité, tel qu'étoit le Duc d'Hamilton, étoit un parti plus convenable au temps, & ne choquoit pas la prudence. Ce fut celui que prit la Reine: l'évenement fit voir que ce n'étoit pas le bon.

A peine le Duc d'Hamilton étoit de re-

1643. tour en Ecosse, que les Grands du Royaume, gagnez par les agens des rebelles d'Angleterte, convoquerent la Convention. C'est ainsi que ces Peuples appellent une Assemblée qui tient lieu de Parlement, qu'ils avoient demandé au Roy, & qu'il leur avoit refusé. Comme on ne disoit pas le sujet qui faisoit faire cette Assemblée, Montrose que la cabale rebelle avoit résolu de gagner, en fut informé des premiers. On le sonda adroitement; & comme plus adroitement encore il donna lieu à ceux qui le sondoient d'esperer qu'il ne seroit pas infléxible, on s'ouvrit à lui du dessein où l'on étoit de prendre les armes pour le Parlement d'Angleterre contre le commun Souverain, & on l'exhorta d'accepter la Charge de Lieutenant General dans les troupes confóderées. Montrose reçût la confidence & l'offre avec le même artifice qui les lui avoient attirées. Sans rien prometrre il laissa tout esperer; mais s'étant défendu de conclure, sur ce que ceux qui lui parloient ne tomboient pas d'accord de leurs faits, il les pria de s'accorder avant qu'il s'accordât avec eux, & les ayant quitté là-dessus, il s'échapa secretement avec Ogilby son ami, & alla avertir le Roy.

Charles assiegeoit alors Glocestre, qui le tenoit fort occupé. D'ailleurs il se reposoit tellement sur ce qu'avoit dit Ha-

milton si affirmativement à la Reine, que quelques positives que fussent les choses 1643.
que raportoit Montrose, à peine fut-il écouté. Le Roy étoit de retour à Oxford, & ses troupes en quartier d'hyver, qu'il n'étoit pas encore persuadé. Il ne le fut que quand il apprit ce qui s'étoit passé à la Convention, par les nouvelles qu'Hamilton fut obligé de lui en donner lui-même, & par un manifeste authentique que fit faire cette Assemblée, pour rendre raison au public des résolutions qu'on y avoit prises. Par-là le Roy sçût que les Anglois y avoient reçû le Convenant d'Ecosse, qu'ils l'avoient étendu, & rendu commun aux deux Nations sous le nom de Ligue, en y ajoutant quelques articles, qui joints aux autres portoient en substance.

I. Qu'ils travailleroient tous en general, & chacun un particulier, à la conservation de la Religion tant en Ecosse qu'en Angleterre & en Irlande, selon la pure parole de Dieu, & l'exemple des Eglises les mieux réformées, afin qu'il y eût dorénavant dans les trois Royaume une entiere conformité de culte.

II. Qu'ils s'efforceroient sans aucun respect humain, & sans aucun égard pour personne, d'extirper le Papisme & la Hierarchie, tout schisme, toute heresie, toute superstition.

III. Qu'ils exposeroient leurs vies &

leurs biens pour maintenir les libertez des
1643. trois Royaumes, pour défendre la personne & l'autorité du Roy, autant qu'il concourroit avec eux à conserver la Religion, & à maintenir leurs Privileges..

IV. Qu'ils découvriroient fidelement ceux qu'ils sçauroient semer des discordes entre les partisans de la Ligue, ou qui tâcheroient d'empêcher la réformation proposée, en divisant le Roy d'avec son peuple.

V. Qu'ils employeroient tous moyens honnêtes à entretenir l'union entre l'Angleterre & l'Ecosse.

VI. Qu'ils protegeroient & maintiendroient tous ceux qui entreroient dans la Ligue, dont ils ne souffriroient pas qu'on détournât personne.

VII. Qu'ils ne seroient jamais ni neutres, ni indifferens dans une cause qui regardoit de si près la gloire de Dieu, l'honneur du Roy, la prosperité des peuples.

Outre ces points generaux du traité qui en contenoient les motifs, & en expliquoient les conditions, il y en avoit de particuliers qui regardoient l'execution; sçavoir, qu'on leveroit en Ecosse une armée de dix-huit mille hommes de pied & de trois mille chevaux, qui auroient chacun pour quarante jours de vivres & de solde, & qui se trouveroient au rendez-vous qu'on leur assigneroit sur la frontie-

re, avec un attirail convenable de bagage & de canon; que cette armée seroit commandée par un Chef que nommeroit l'Ecosse, mais qui suivroit dans l'execution les ordres que lui donneroient conjointement les deux Royaumes; que l'Ecosse avanceroit les frais de l'armement, mais que l'Angleterre l'en rembourseroit; que le Parlement d'Angleterre fourniroit tous les mois pour l'entretien de ces troupes trois cens mille livres, prises sur les biens des Catholiques Romains, des Evêques, de leurs adherans, & de tous autres ennemis de la secte; qu'on ne feroit aucun traité de paix ni de tréve que du consentement des deux Nations; que pendant que l'armée Ecossoise seroit occupée en Angleterre, le Parlement feroit garder les côtes d'Ecosse par huit vaisseaux; que pour place de seureté les Ecossois auroient Barvik, qu'ils rendroient aux Anglois à la paix, & dont ceux-ci jusqu'à ce temps-là entretiendroient la garnison. 1643.

Ces nouvelles que le Duc d'Hamilton vint lui-même confirmer à Oxford, consternerent beaucoup la Cour, & plus encore l'entrée de Leslé en Angletere avec vingt mille hommes, au commencement de l'année mil six cens quarante-quatre. 1644. Quelques raisons que pût alleguer le Duc d'Hamilton pour sa défense, le Roy soupçonna sa fidelité, depuis long-temps suf-

pecte à bien d'autres, & le fit mettre en
1644. prison. Alors Montrose fut écouté, mais comme il le dit librement lui-même, il eût fallu l'écouter plûtôt : on auroit prévenu un mal dont le remede ne pouvoit être que violent & dangereux.

Montrose fut l'homme du monde qui manqua le moins de ressources, & à qui ses ressources manquerent plus souvent. L'infidelité, l'inconstance de ceux que la necessité l'obligeoit d'employer en ses entreprises, des contre-temps, des évenemens imprévûs le mirent souvent hors de mesures ; mais pour peu que de ses mesures manquées il lui restât de jour pour rétablir une affaire, c'étoit assez pour n'en pas desesperer. La vigueur de l'execution suppléant aux préparatifs, il ne lui manqua pour toûjours vaincre, que de servir un maître heureux. Quelque tard qu'il fût de penser à faire une diversion en Ecosse, & d'y former un parti au Roy ; Charles ayant demandé au Marquis s'il n'en imaginoit point de moyens, ce Seigneur lui répondit qu'il y en avoit trois qu'il falloit promptement mettre en œuvre. Le premier, d'envoyer en Irlande le Marquis d'Antrin, Irlandois de naissance & Ecossois d'origine, qui y leveroit dix mille hommes, leur feroit faire le trajet, & les débarqueroit en Ecosse. Le second, que lui cependant fût envoyé dans son païs,

avec ce qu'on lui pourroit donner de troupes, particulierement de cavalerie, que le Marquis de Nevvcastle détacheroit de l'armée du Nord qu'il commandoit. Le troisiéme, qu'on dépêchât quelqu'un au Roy de Dannemark, pour lui demander le secours qu'il offroit depuis fort long-temps. Le Roy approuva ce projet, & donna tous les ordres necessaires pour le faire réüssir, selon les vûës de celui qui l'avoit proposé. Afin même de faciliter les levées du Marquis d'Antrin, il ordonna au Marquis d'Ormond Viceroi d'Irlande, d'y négocier entre les Catholiques & les Protestans une suspension d'armes, alors également souhaitée de l'un & de l'autre parti. Il eut peine à faire cette démarche, contraire au décret qu'il avoit signé, qu'on ne feroit ni paix ni tréve avec les Irlandois rebelles, que de l'aveu du Parlement, prévoyant bien que ses ennemis ne manqueroient pas de lui faire un crime de la necessité où ils le mettoient. Comme ils avoient les premiers contrevenu à cette ordonnance, en employant pour leur révolte les fonds destinez à la guerre d'Irlande, & que d'ailleurs le Roy avoit besoin contre les Confédérez d'Ecosse des secours que les Irlandois de l'un & de l'autre parti lui offroient pour soûtenir le sien, il franchit le pas, & fit conclure la suspension d'armes pour un an, durant la-

1644.

quelle il accepta dix mille hommes, de
1644. vingt que les Irlandois offrirent de joindre à ſon armée, outre ce qui en devoit paſſer en Ecoſſe avec le Marquis d'Antrin.

Le Roy ayant pris ces meſures pour oppoſer une Nation auxiliaire à une autre, s'aviſa pour diviſer le Parlement même, de le transferer à Oxford. La tranſlation réüſſit aſſez, mais l'utilité en fut mediocre. La meilleure partie de ce qui reſtoit encore de Pairs à Weſtminſter, ſe rendit auprès du Roy pour entrer dans la Chambre haute, & la baſſe ſe trouva composée de cent quarante Membres.

Ce nouveau Parlement qui commença le vingt-deuxiéme de Janvier, fit propoſer à l'ancien un traité de paix, aux préliminaires duquel on employa l'hyver entier; la cabale Preſbyterienne s'éloignant d'autant plus de la paix, qu'elle devenoit tous les jours plus maîtreſſe dans ſon parti, & qu'elle ſe voyoit appuïée par une puiſſante armée d'Ecoſſois; car pendant qu'on employoit la mauvaiſe ſaiſon en négociations inutiles, les Conféderez qui ne la craignoient pas, étant entrez en Angleterre ſous le commandement de Leſlé, avoient pris poſſeſſion de Barvik, paſſé la Tvvede, enlevé les châteaux de Warkuth, de Morpet, de Bliſnuk, enſuite de quoi ayant fait jetter un pont de batteaux ſur la Tyne un peu au-deſſous de Nevvcaſtle, ils s'étoient avancez

avancez jusqu'au Were, & rendus maîtres de Sunderland. 1644.

Ce progrés des nouveaux rebelles rompit bientôt les conferences, & obligea le Roy de penser à de nouveaux préparatifs. Le Parlement d'Oxford lui aida à faire quelques levées d'argent : l'Irlande lui fournit des troupes qu'on incorpora dans les siennes. Avec ces secours il remit promptement ses armées en campagne, pour agir en differens lieux sous les Chefs qui les commandoient.

Le Printemps se passa selon la coûtume à disposer les actions par des mouvemens concertez, où chacun tâche de profiter des fautes de son ennemi, pour l'attaquer à son avantage. L'Eté fut fort vif. Je ne m'arrêterai point à un menu détail de combats & de sieges peu importans, où ceux qui commandent les petits corps se signalent de part & d'autre, sans que le parti en profite ; je suis les armées principales. Charles en avoit deux, l'une desquelles agissoit immédiatement sous ses ordres aux environs de Londres & d'Oxford, contre le Comte d'Essex & Waller, tantôt séparez, tantôt joints. L'autre étoit du côté du Nord, sous le brave Marquis de Nevvcastle, ayant en tête les Ecossois, que le Comte de Manchester & les deux Fairfax avoient joints. A cette jonction Nevvcastle avoit levé le siege d'Hull qu'il avoit en-

trepris à contre-temps, comme le Roy
1644. celui de Glocestre ; & s'étant retiré à York, en attendant le Prince Robert & Montrose qui l'y venoient joindre, se trouvoit lui-même assiegé.

Essex & Waller bloquerent Oxford, croyant y tenir le Roy enfermé ; mais il en étoit sorti à propos, & s'étant mis à la tête de son armée, il avoit marché vers Worchester. Les deux Generaux le suivirent quelque temps sans se separer, mais le Comte croyant Waller assez fort lui seul pour le combattre, lui ordonna de continuer à l'observer & à le suivre, pendant que pour avancer les affaires il iroit d'un autre coté, soumettre au parti les Provinces qui étoient demeurées fideles au Roy.

Waller avoit une bonne armée levée aux frais des Bourgeois de Londres, qui avoient convenu ensemble de s'épargner toutes les semaines chacun dans sa famille un soupé, & d'employer ce retranchement à l'entretien d'un corps de troupes : tant l'esprit de rebellion possedoit ce seditieux peuple. Le courage de cette nouvelle milice venoit d'être éprouvé à la prise du château d'Arundell, & dans un combat près d'Alford, où le Comte de Forth & Opton avoient perdu près de cinq cens hommes des troupes du Roy qu'ils commandoient, & avoient été obligez de se retirer en desordre, ayant à peine sauvé leur

canon. Bien des gens de qualité y avoient peri, entr'autres Jean Stuart frere du Duc de Richemond. Fier de ces succès, Waller se pressa d'atteindre le Roy, & pour le joindre plus aisément, il entra dans le Comté de Stafford, où il esperoit le couper. Mais Charles conjecturant son dessein, au lieu d'avancer, recula, & s'étant approché d'Oxford, en tira quelques Regimens & du canon qu'il y avoit laissé, après quoi reprenant sa route, il s'avança jusqu'à Bambury. Il y trouva Waller en bataille, dans un lieu si avantageux, qu'il ne crut pas l'y devoir attaquer. Pour lui ôter cet avantage, il se retira vers Copredy, ne doutant que ce General qui avoit grossi son armée des garnisons de Coventry, de Warvick, de Northampton, de Glocestre, & qui paroissoit chercher le combat, ne le suivit pour l'y attirer. Ainsi en arriva-t'il en effet. Le Roy avoit mis entre Waller & lui la petite riviere de Charvel, il en pouvoit defendre le passage, étant maître du pont de Copredy. Loin de le faire, il se retira pour laisser ce passage libre, se tenant cependant attentif au parti que prendroit Waller lorsqu'il y seroit arrivé. Ce General ne balança point. Craignant toujours que la gloire de décider de la cause publique ne lui échapât avec l'occasion qu'il en avoit, il fit passer sur le pont deux mille chevaux, un gros d'infanterie, & quatorze 1644.

1644. pieces de canon, pendant que le reste de son armée passoit à gué aux environs.

Le Roy qui le faisoit observer, fit tourner tête à son arriere-garde que le Comte de Cleveland commandoit, & fit charger si à propos cette partie de l'armée ennemie, pendant que le Comte de Northampton amusoit ceux qui passoient à gué, qu'il la défit, & prit le canon, sans avoir perdu que vingt hommes. Waller en perdit plus de mille, ou tuez, ou faits prisonniers, & fut contraint de se retirer, pour éviter une entiere défaite. Tous les Historiens ne racontent pas ce combat de la même maniere, mais tous conviennent du succès..

Charles n'eut pas le temps de le goûter. A peine Waller s'étoit retiré, qu'on reçut du Nord une nouvelle, qui mêla un extréme chagrin à la joye qu'on venoit d'avoir. Le Prince Robert avoit mené à YORK un gros corps de Cavalerie pour en faire lever le siege. Il venoit de faire lever celui de NEVVARK, où il avoit battu Meldrum qui y commandoit six mille hommes. Il avoit pris en chemin Stopford, Likerpol, Lathome & Boulton.

Enflé de tant de bonne fortune, il résolut de combattre les Confederez, quoiqu'ils fussent plus forts que lui, s'ils lui en donnoient occasion. Ils n'avoient garde de la fuïr, puisqu'elle leur étoit favora-

ble. Aussi-tôt que leurs Generaux eurent appris que le Prince approchoit, ils sortirent de leurs lignes, & allerent au-devant de lui. Il les rencontra en bataille dans la plaine de Morstonmoor. Les Fairfax commandoient l'aîle droite, le Comte de Manchester la gauche, Leslé avec ses Ecossois étoit posté entre les deux. Nevvcastle étoit sorti de la place pour conferer avec le Prince. Plusieurs étoient d'avis d'attendre l'arrivée de Montrose qui étoit en chemin, mais le Prince ne se démentant point de ce temperamment ardent qui lui a tant fait faire de fautes, voulut combattre sans retardement, & traita même assez mal Nevvcastle, qui apparemment n'étoit pas de son avis. 1644.

Ce fut le premier jour de Juillet que se donna cette bataille, la plus grande, la plus sanglante, & l'une des plus décisives qui se soient données durant cette guerre. Le Prince conduisoit l'aîle gauche de son armée, le Comte de Nevvcastle la droite, Goring, Lucas, Endymion, Porter commandoient des troupes entre deux. La victoire sembla d'abord s'être livrée sans balancer à tout le parti Royaliste, les trois Generaux Parlementaires ayant plié en même temps, & s'étant retirez en déroute. Ce fut en cette conjoncture que Cromvel commença à paroître, & à montrer un de ces talens qui auroient fait de lui le pre-

1644. mier homme du monde, si son ambition n'en avoit fait le plus scelerat de tous les hommes. Il commandoit sous Manchester les troupes de ce General : il avoit été blessé tout d'abord ; il s'étoit allé faire panser. Dès qu'on avoit eu mis l'appareil il étoit retourné au combat, où il avoit trouvé les choses dans l'état que je viens de dire. Tout autre auroit suivi le torrent, & se seroit laissé entraîner par des exemples qu'il n'étoit pas honteux de suivre, à chercher son salut dans la retraite.

Cromvel fit voir ce que peut un esprit éclairé, quand il est secondé d'un grand courage. Il avoit d'abord remarqué que le desordre étoit égal parmi les vainqueurs & parmi les vaincus ; ceux qui poursuivoient ne gardant plus de rangs, non plus que ceux qui étoient en fuite. Cette observation lui fit comprendre, que s'il pouvoit ramasser un corps qui retournât à la charge, & se tînt serré, il rameneroit infailliblement la victoire dans son parti. Il raisonna juste. Il avoit encore une brigade de reste, à la tête de laquelle il se mit, & secondé de David Leslé parent du General Ecossois, il donna avec tant de furie, mais en même temps avec tant d'ordre sur les troupes Royalistes qui n'en gardoient plus, qu'il les mit à leur tour en fuite, prit leur bagage & leur canon, & demeura maître du champ de bataille.

Le Prince Robert ayant trop loin ſuivi les fuyards à ſon ordinaire, trouva à ſon retour la victoire entre les mains de ſes ennemis. Le chagrin qu'il en eut lui fit dire des choſes deſagréables au Comte de Nevvcaſtle, & à un autre brave homme nommé Hurry. L'un & l'autre quitta la partie. Henry ſe donna aux Parlementaires, le Comte avec ſes enfans, & quelques-uns des Officiers qui avoient ſervi ſous lui, paſſa à Hambourg, & abandonna l'Angleterre à ſa deſtinée. Le Prince Robert mit en ſa place Glenham dans York pour Gouverneur, pendant qu'avec les debris de ſon armée ramaſſez à peine, il ſe retira vers Lancaſtre. Glenham ſoutint encore le ſiege, mais enfin n'étant pas ſecouru, il fut obligé de ſe rendre; enſuite de quoi les Confederez étant allez inveſtir Nevvcaſtle, que le Comte de Calender, nouvellement venu d'Ecoſſe à la tête de ſept mille hommes, bloquoit du côté de Durham, prirent la Ville d'aſſaut après deux mois de ſiege, & obligerent le Comte de Crafford à rendre le Château à diſcretion. Par-là tout le Nord d'Angleterre vint au pouvoir des Parlementaires. Il falloit au parti Royal un auſſi conſiderable avantage que celui dont je vais parler pour contre-balancer cette perte. 1644.

Depuis que le Comte d'Eſſex s'étoit ſeparé de Waller, il avoit fait aſſez de progrès dans les Provinces Occidentales, où

quoi que le Prince Maurice eût des troupes
1644. de ce côté-là, il avoit pris de bonnes places, & menaçoit Exeter d'un ſiege. La Reine prête d'accoucher s'y étoit retirée, & y avoit mis au monde cette Henriette d'Angleterre, qui fut depuis Ducheſſe d'Orleans. Aux approches de l'armée ennemie la Princeſſe avoit envoyé un trompette au Comte d'Eſſex, pour le prier de lui donner, avant que d'aſſieger la Place, un peu de temps pour ſe remettre, & un paſſeport pour aller aux eaux. Le Comte avoit reçu cette priere avec l'incivilité dont les Parlementaires faiſoient profeſſion, & avoit répondu au trompette qu'il y avoit des remedes à Londres, que la Reine y pouvoit aller, & qu'il ne voyoit pas d'autre lieu où elle ſe pût retirer plus sûrement. Cette réponſe avoit obligée la Reine de s'échaper ſecretement pour paſſer en France, où elle étoit arrivée à bon port malgré le Vice-Amiral Batte, qui par un procedé dont l'Angleterre a ſeule le malheur de fournir des exemples, avoit fait tirer ſon canon ſur le vaiſſeau même qui la portoit.

Le Comte d'Eſſex avoit mal pris ſes meſures. Le Roy le ſuivoit, & le pouſſoit inſenſiblement vers Plymouth, que le Prince Maurice aſſiegeoit. Le Comte ne s'apperçut de ſa faute, que lors que Charles ayant campé à Liſkard, à trois lieuës de Leſthutiel où étoit le camp d'Eſſex, ce General

ſe vit ſur le point d'être enfermé entre deux armées. Alors il aſſembla ſon Conſeil pour déliberer ſur ce qu'il devoit faire. 1644.
Les uns vouloient qu'au lieu d'avancer plus avant du côté de Plimouth, il tournât tête vers le Roy, & lui allât livrer bataille; la défaite de l'armée Royale ne pouvant manquer d'être ſuivie de celle de l'armée du Palatin, & de la délivrance de Plimouth. Les autres opinoient au contraire, qu'on commençat par le plus aiſé, qu'on allât faire lever le ſiege, & combattre le Prince Maurice, dont les troupes étoient moins nombreuſes & moins fraîches que celles du Roy. Robert fut de ce ſentiment, & ce fut celui qu'on ſuivit. On avança du côté de Plimouth avec toute la diligence poſſible, mais quelque diligence qu'on fit, celle du Roy la rendit inutile: plus l'armée rebelle avançoit, plus l'armée Royale la ſerroit de près, en s'élargiſſant peu à peu, & la bloquant de toutes parts, juſqu'à ce que l'ayant pouſſée dans la pointe de Cornoüaille, elle lui ôta en même temps les moyens de ſubſiſter où elle étoit, & la liberté de ſe retirer ailleurs. Le Roy ſe ſervit de la conjoncture pour propoſer au Comte un parti, qui auroit mis à couvert ſa gloire & rendu le repos à l'Etat, ſi l'eſprit Preſbyterien n'eût aveuglé ce General. Charles lui demanda une conference, où convenant de bonne foi de certains points

l'un avec l'autre, ils joindroient ensuite
1644. leurs forces pour ranger à l'obéïssance ceux qui refuseroient d'y souscrire; moyennant quoi toute l'Angleterre se trouveroit bientôt tranquille, & ceux qui cherchoient sincerement le bien public seroient contens. Le Comte reçut cette proposition avec la même dureté, qu'il avoit reçû toutes celles où on lui avoit parlé d'accommodement, & fit sa réponse ordinaire, qu'on l'avoit envoyé pour faire la guerre, & non pas pour traiter de paix.

Cette réponse parut d'autant plus étrange, que ce Seigneur se trouvoit dans une situation, où la paix lui auroit été & utile & honorable; la guerre devenant tous les jours honteuse pour sa réputation, & ruineuse à sa fortune. L'un & l'autre lui arriva. Sa honte fut que ne pouvant combattre, il fut obligé d'abandonner son armée à la discretion de son ennemi. Il se sauva par mer à Plimouth avec quelques-uns de ses Officiers. Un peu plus de deux mille chevaux, en quoi consistoit sa cavalerie, échapa, en escarmouchant en même temps par divers endroits. Le reste de l'armée se rendit au Roy, avec quarante pieces de canon de fonte, deux cens tonneaux de poudre, & le bagage. Charles donna la vie à tous, en quoi il agit en bon Roy, & laissa la liberté de se retirer à ceux qui la voulurent, après qu'ils eurent fait serment

de ne plus servir contre lui, en quoi il passa les bornes que la prudence prescrit à la bonté comme aux autres vertus, ayant souvent experimenté qu'il avoit affaire à des gens que leurs sermens n'embarassoient pas. Il l'éprouva encore cette fois : ceux de l'armée ennemie qui ne prirent pas parti dans la sienne, & qui furent le plus grand nombre reprirent les armes dès qu'ils en furent sollicitez, & l'on remarqua qu'aucunes troupes ne combatirent depuis contre lui avec plus d'animosité que celles-là. 1644.

Ce mauvais succès fit murmurer le parti Parlementaire contre le Comte d'Essex, sa réputation déchût, & sa fortune chancela dès-lors. Soit neanmoins que dans le desordre où son avanture avoit mis les choses, on ne crût pas le devoir irriter, soit qu'une nouvelle cabale, qui vouloit profiter de sa ruine, ne se sentit pas encore en état d'en recueillir tout le fruit; le Parlement ayant appris qu'il venoit à Londres pour se justifier, lui manda que la Compagnie étoit satisfaite de lui, qu'on étoit persuadé qu'il n'avoit manqué à rien de ce que devoit faire un grand Capitaine dans la conjoncture où il s'étoit trouvé, qu'on n'attendoit que de son courage la ressource au malheur qui venoit d'arriver; qu'ainsi on le prioit d'oublier qu'il avoit été une fois malheureux, pour se souvenir que la fortune avoit si souvent fait justi-

ce à sa valeur ; qu'il se hâtât de s'aller
1644. mettre à la tête d'une nouvelle armée, que le Comte de Manchester, Waller & Brovn lui assembloient pour couper au Roy le chemin d'Oxford, où il falloit risquer toutes choses pour l'empêcher de retourner.

Charles, après la déroute du Comte arrivée au mois de Septembre, avoit rangé à l'obéissance une bonne partie des places de ce qu'on appelle le Weste d'Angleterre. Peu s'en étoit fallu qu'il n'eut pris Plimouth : Alexandre Carev le lui voulut rendre, mais il fut découvert, & décapité. Le Roy se retiroit à Oxford après avoir divisé son armée dont il n'avoit alors avec lui qu'environ la troisiéme partie, lors qu'il trouva les ennemis qui l'attaquerent à Nevbury. Comme il étoit moins fort qu'eux, il s'étoit retranché entre le Bourg & le Château, en attendant qu'il eût été joint par le Prince Robert son neveu, qui lui amenoit 3000 chevaux, & par le Comte de Northampton qui lui en amenoit mille autres, avec lesquels ce Seigneur venoit de secourir Bambury. Le Comte d'Essex ne laissa pas au Roy le temps de recevoir ces secours. Il fit donner dans ses retranchemens, & il esperoit l'y forcer : mais il trouva une résistance qui lui fit acheter l'avantage que le nombre lui fit remporter. Il y demeura à la verité trois mille hommes des Royalistes avec cinq pieces

de canon, quelques prisonniers, parmi lesquels fut le Comte de Cleveland : mais de la part des Parlementaires, il n'y eut gueres moins de morts, & le combat n'ayant fini, que parce qu'on fut surpris de la nuit, la victoire demeura indécise. Le Comte d'Essex se l'attribua; parce que le Roy se retira à la faveur de l'obscurité; le Roy lui en disputa l'honneur, parce qu'il ne s'étoit retiré que pour continuer son chemin à Oxford, où il arriva malgré lui. Cette action eut une suite qui en rendit & l'avantage & la gloire incontestable au Monarque, quelque jugement que le public eût porté du commencement. Charles avoit laissé en passant son bagage & son gros canon dans le château de Dennington. Le Comte d'Essex assiega la Place : mais Boys, qui en étoit Gouverneur, l'ayant défenduë vigoureusement, le Roy revint pour la secourir, fit lever le siege, écarta les Rebelles, reprit Nevbury, & remena sur la fin de Novembre à Oxford tranquillement tout son canon.

1644.

Ces avantages ayant contre-balancé les pertes que le Roy avoit faites du côté du Septentrion, il se vit en état de presser avec honneur le Parlement d'entendre à un Traité de paix; depuis sur-tout qu'on eut appris les progrès de Montrose en Ecosse, où ce vaillant homme commençant à occuper une partie considerable des forces

ennemis, donnoit esperance d'une grande
1644. diversion. Tous les secours qu'il s'étoit promis, toutes les mesures qu'il avoit prises, ses amis mêmes lui avoient manqué; les premieres troupes qu'il avoit levées l'avoient abandonné lâchement, & n'avoient servi qu'à avertir de ses desseins les Conféderez, qui l'attendoient à tous les passages, & le faisoient observer par tout. Nonobstant cela étant entré lui troisiéme dans le païs, après avoir été caché quelque temps chez un Gentilhomme de ses amis, il avoit joint douze cens Irlandois, commandez par Alexandre Magdonald, & envoyez par le Marquis d'Antrin. La Noblesse du Comté d'Athol affectionnée au parti Royal, lui avoit fait sept ou huit cens hommes, & cinq cens autres, que conduisoit Kilpunt, fils du Comte de Menthet, étoient venus grossir cette troupe. Avec cette mediocre brigade, sans aucune cavalerie, presque sans armes, & n'ayant guéres plus de poudre qu'il en falloit pour en fournir à ses soldats de quoi tirer chacun un coup, Montrose s'étoit mis en campagne. Toute l'Ecosse s'étoit émûë au bruit qui s'en étoit répandu, & alors diverses armées avoient paru pour le combattre, de sorte qu'il en avoit toûjours deux tout a la fois sur les bras. Le Comte d'Argyle le suivoit, & faisoit ses efforts pour le joindre. Montrose l'évita adroi-

tement jusqu'à ce qu'il fut assez fort pour l'attendre : mais il ne pouvoit aller nulle part, que quelque autre corps ne se presentât pour l'arrêter & pour le combattre. S'étant un jour trouvé près de Perth dans cette situation embarassante, enfin il s'étoit déterminé à éprouver si son courage ne pourroit pas suppléer au nombre. Il avoit dans cette occasion attaqué & défait une armée de sept mille hommes de pied & de huit cens chevaux, ayant neuf pieces de canon; & il l'avoit défaite avec tant de bonheur, que sans perdre personne, & sans avoir eu que deux blessez, il avoit tué aux ennemis deux mille hommes, fait autant de prisonniers, pris leur bagage & leur canon, & ensuite la ville de Perth. Après cette victoire & cette conquête, le brave Marquis s'étant avancé dans les Comtez d'Augus, & de Mernis, toûjours suivi du Comte d'Argyle, avoit fait une autre armée de Confederez près d'Aberdin, & leur avoit tué mille hommes sans en avoir perdu que cinq. De-là ayant envoyé Magdonald inviter dans le Nord d'Ecosse les Montagnarts à se joindre à lui, pour le service de leur Prince, auquel cette partie du Royaume a toûjours été très-fidelle, après avoir long-temps évité de se trouver devant le Comte d'Argyle, qui s'étoit retiré dans son païs pour y faire ses recruës pendant l'hyver, il l'y étoit allé

1644.

surprendre dans son château d'Inderrary,
1644. d'où ce Seigneur avoit à peine eu le temps de se retirer en desordre.

Les nouvelles de ces succès ayant mis le Roy en état de renouveller, sans décrediter ses armes, les propositions de paix qu'il avoit fait faire aux Parlementaires pendant cette campagne, toutes les fois qu'il avoit quelque avantage sur eux, il fit redoubler ses instances aux deux Chambres de Westminster pour les engager à un Traité.

On n'avoit point encore été plus éloigné dans le Parlement d'entendre à la paix qu'on l'étoit alors. La cabale Presbyterienne qui avoit reglé jusques-là tous les mouvemens de ce corps, ne la vouloit qu'à des conditions que le Roy ne pouvoit accepter ; mais elle la vouloit néanmoins : elle vouloit le Roy moins puissant, mais elle vouloit conserver le Roy, & n'attendoit pour s'accommoder avec lui, que de l'avoir mis en necessité de s'accommoder avec elle.

Du soin même de cette Secte étoit née depuis quelque temps, sous prétexte d'une plus grande réforme, une autre Secte non seulement ennemie du Roy, mais de la Royauté, qu'elle entreprit d'abolir tout-à-fait, pour former une République, au gouvernement de laquelle chacun pût avoir part à son tour.

On ne peut dire précisément quand cet

étrange dessein fut formé par la Secte des Indépendans. C'est le nom qu'on avoit donné à la Secte dont il s'agit, sur ce que faisant profession de porter la liberté Evangelique encore plus loin que les Puritains ; non seulement elle ne vouloit point d'Evêques, mais elle rejettoit même les Synodes, prétendant que chaque Assemblée devoit se gouverner elle-même indépendemment de toute autre, & faisant consister en cela la liberté des enfans de Dieu. D'abord on n'avoit distingué cette nouvelle nature de Sectaires entre les Presbyteriens, que comme dans toutes les Societez que fait la Religion, on distingue les fervens des tiedes, & les parfaits des relâchez, par un plus grand éloignement des pompes & des prééminences, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat, par un plus grand zele à réduire la pratique de l'Evangile à sa premiere pureté par des prieres, des entretiens, des discours même où il paroissoit de l'enthousiasme & de l'inspiration. Leur maxime sur l'indépendance les fit distinguer en leur faisant donner un nom, & les rendit suspects aux autres. Il y eut quelquefois des démêlez entre eux, malgré lesquels ceux-ci joignant l'artifice, la flatterie, les promesses, les services mêmes aux airs de réforme qu'ils se donnoient, avancerent tant qu'ils formerent une Secte nombreuse des dupes de leur hypocrisie, & une faction redou-

1644.

table des hommes ambitieux & interessez,
1644. que leur gagna dans toutes les Sectes leur adresse & leur politique.

C'étoit du nombre de ces derniers qu'étoit celui qui dans la suite parut le Chef de toute la Cabale, & qui l'étoit déja sans le paroître : Homme né sans penchant au crime & sans inclination pour la vertu, avec une égale facilité à pratiquer toutes les vertus & à commettre tous les crimes, selon qu'il convenoit à ses desseins. On connoît à ce trait Olivier Cromvel, dont nous avons déja parlé. Son rare talent pour la guerre, déja si fatal au parti du Roy, ayant donné un grand relief à celui qu'il avoit pour les affaires, il avoit acquis un tel ascendant sur tous ceux de la faction, qu'il en étoit devenu l'ame. La modestie & la dévotion, qui de toutes les vertus qu'il n'avoit pas, étoient celles qu'il sçavoit le mieux feindre, avoient d'autant plus solidement établi cette superiorité, qu'elle blessoit moins l'indépendance dont la Secte faisoit profession, dans un homme qui ne l'affectoit pas, & qui sembloit n'avoir en vûë dans tout ce qu'il entreprenoit, que la Religion & le bien public. La mediocrité de sa naissance contribuoit encore à ôter aux Sectaires zelez les ombrages qu'ils auroient pû prendre de lui là-dessus ; car il en avoit assez pour ne pas s'attirer le mépris, mais non pour être soupçonné de prétendre à la domination.

Ce fut ſous ce Chef que la Cabale ſe rendit peu à peu maîtreſſe des affaires dans le Parlement. Elle ne l'étoit encore au temps dont je parle, que par art & par ſes intrigues ; mais elle l'étoit néanmoins ſi bien, qu'elle eut le credit de faire changer tous les hauts Officiers des troupes, & de faire donner leurs emplois à des gens dévoüez à ſes interêts. L'artifice dont elle ſe ſervit pour cela, fut de faire ordonner par les deux Chambres, ſous prétexte de rétablir le Parlement dans ſa premiere vigueur, dont il ſembloit un peu déchû, que tous ceux qui en étoient Membres y retourneroient inceſſamment, & quitteroient toute autre nature de fonctions & d'occupation. L'affaire fut ſi bien conduite, que quoique la Chambre des Pairs où la Cabale étoit la moins forte, eût fait quelque difficulté de conſentir à cette Ordonnance, les premiers Officiers de l'armée ſe porterent d'eux-mêmes à l'executer. Le Comte d'Eſſex ſe démit du Generalat. On lui donna 10000 liv. ſterlin de penſion pour ſes ſervices. Les Comtes de Mancheſter & de Denbigh ſuivirent cet exemple ; après quoi perſonne ne fit difficulté de ceder ſa place à celui que le Parlement voulut nommer pour l'occuper. La nouvelle faction n'en laiſſa aucune de quelque conſideration, qu'elle ne la remplit de ſes partiſans. Le Chevalier Thomas Fairfax fils de Fer-

1644.

dinand Baron du même nom fut substitué
1644. au Comte d'Essex : on lui donna pour Lieutenant ce même Cromvel Chef de la Cabale, qui quoique Membre de la Chambre basse, fut dispensé de quitter l'armée par une distinction qui montre quel étoit dès-lors son crédit.

Par raport au dessein qu'on avoit, on ne pouvoit mieux assortir deux hommes, que l'on avoit fait ces deux-là. On vouloit que Cromvel gouvernât, & pour cela on avoit même rempli les Charges de l'armée d'un grand nombre de ses parens & de gens attachez à lui. On ne jugeoit pas à propos qu'il tint encore la premiere place, pour ne pas aliener du parti commun les Grands de la Secte Presbyterienne, qui n'auroient pas vû volontiers à leur tête un homme nouveau. Selon ce plan, Fairfax étoit le sujet le plus propre qu'on pût choisir pour faire l'effet qu'on en attendoit. De la naissance, du service, de la valeur, du talent pour la guerre lui donnoit tout le relief necessaire pour faire la figure d'un premier Acteur. Peu de génie, un esprit sans vûë, agissant beaucoup & pensant peu, quoique mélancolique & réveur, capable de s'en laisser imposer sous prétexte de Religion, le rendoit tel qu'il le falloit pour suivre l'impression d'autrui & se laisser conduire à Cromvel. Ainsi Fairfax representoit, Cromvel donnoit le mouvement à tout.

Ces nouvelles mesures concertées avec tant d'art & d'application, ne marquoient pas que les esprits fussent bien disposez à la paix du coté des Parlementaires. Le commencement de l'année mil six cens quarante-cinq en fit voir encore plus d'éloignement par deux démarches considerables que fit en ce temps l'Assemblée. L'une fut la publication d'un Livre opposé à la Liturgie, qu'on appella *le Directoire*, enseignant à prier sans formule, & retranchant du culte public toutes les cérémonies pratiquées dans la Religion Anglicane; les Ecossois le trouverent si bon, qu'ils le reçurent dans leur Synode, & peu après dans leur Parlement. L'autre fut le supplice de Lavvd Archevêque de Cantorbery qu'on avoit differé jusques-là. On ne douta point que l'Episcopat ne dût tomber avec la tête de celui qui en étoit le soûtien. Les Ecossois en pressoient l'abolition: le Parlement leur fit excuse du délai qu'on y apportoit, & leur manda que les murs de Jerusalem ne s'élevoient que lentement, mais que bientôt on les verroit dans toute leur perfection. 1645.

Les Factieux qui ne vouloient point de paix, avoient réservé cet article pour la négociation que le Roy faisoit proposer. Ils n'oserent la refuser, pour ne pas paroître ennemis de la tranquillité publique; mais ils la rendirent inutile à leur ordinaire par les propositions qu'ils y firent.

La Conference se tint à Uxbridge, où
1645. se trouverent les Députez du Roy, ceux du Parlement, ceux d'Ecosse. Le Duc de Richemond, le Marquis d'Herford, les Comtes de Southampton, de Dorset, de Chichester, les Barons Capel, Seymour, Dunsmore, Culpeper, Hatton, Nicolas Secretaire d'Etat, Hyde depuis Chancelier d'Angleterre, Geoffroy Palmer, & quelques autres étoient les Députez du Roy. Les principaux de ceux du Parlement furent les Comtes de Northumberland, de Pembrok, de Denbighd, de Salisbury, Waiman, Henri Vane le fils; Pierpoint, Hollis, Prideaux, Saint-John. Le Comte de Lovdun Marquis d'Argyle, & quatre autres de moindre poids y étoient pour les affaires d'Ecosse. Il n'en falloit pas tant pour traiter une paix qu'on ne vouloit que d'un côté. Il ne tint pas au Roy qu'elle ne se fît. Il y apporta toutes les facilitez, il usa de toutes les condescendances, il se relâcha sur tous les articles qu'auroient pû exiger de lui ceux qui n'en auroient exigé que ce qui ne rendoit pas la chose impossible. Le Parlement demeura ferme sur quatre points, que la conscience, l'autorité, l'honneur du Roy ne lui permettoit pas d'accorder, l'abandon de ses serviteurs à la justice, ou pour mieux dire, à la vengeance des deux Chambres, la cession de la milice, la rupture de la tréve d'Irlande, l'abolition de l'Epis-

copat. Sur le refus de ces conditions, quoiqu'adouci par tous les temperamens dont Charles ſe pût aviſer, on deſeſpera de la paix, & on ſe ſépara pour faire la guerre avec plus de chaleur que jamais. 1645.

Auſſi fut-elle bien plus déciſive. A peine avoit-on commencé, qu'une bataille bruſquement donnée mit le Vaincu dans un penchant où il ne put ſe ſoûtenir. C'eſt ce point de bonheur que j'ai dit avoir toûjour manqué à Charles Premier pour triompher de ſes ennemis, & une de ces actions critiques où la fortune l'abandonna.

Il avoit ouvert la campagne d'une maniere à faire eſperer qu'elle mettroit le comble aux ſuccès des autres. Il avoit ſecouru Cheſter : il avoit attaqué Leyceſte, dont la priſe jettoit l'effroi parmi les habitans de Londres. Fairfax qui aſſiegeoit Oxford, avoit été contraint de lever le ſiege pour s'oppoſer à ce progrès. Ce fut à cette occaſion que les deux armées s'étant approchées d'aſſez près, ſe joignirent dans une plaine proche d'un Bourg nommé Naezby, d'où la bataille a pris ſon nom. Fairfax, Cromvel, Ireton ſon gendre, les trois mobiles de l'armée rebelle étoient trois hommes d'un caractere à ne pas laiſſer échapper les momens déciſifs de la guerre. Quelques-uns conſeillerent au Roy d'en attendre un plus favorable que

celui qui se présentoit : mais c'étoit celui
1645. que Dieu avoit marqué pour punir les péchez des Anglois qui étoient venus à leur comble.

Charles à la guerre cherchoit le combat, comme en paix il fuyoit la guerre. Ceux qui lui conseilloient de differer pour attendre Goring qui le venoit joindre, ne furent pas écoutez : l'avis de ceux qui conseillerent de combattre fut celui qui plût & qui fut suivi. On dit même que ce Prince eut peur que les ennemis ne lui échappassent ; & qu'ayant reçû un faux avis qu'ils se retiroient, il se pressa de les suivre, & laissa son plus gros canon pour marcher avec moins d'embarras. Sa marche ne fut pas bien longue ; à peine s'étoit-il mis en chemin, qu'il les apperçût en bataille dans un camp près de Naezby. Fairfax commandoit au milieu, Cromvel l'aîle droite, Ireton la gauche. Le Roy ayant pris le terrain nécessaire à ranger son armée, mit les deux Palatins sur la droite à la tête d'un corps de Cavalerie, le Chevalier Langdall à la gauche pour en commander un second. Lindsey & Asthley conduisoient l'infanterie du côté des Princes, Barde & Lisley la commandoient du côté de Langdall. Le Roy voulut être au milieu. Le signal donné, chacun s'ébranle & charge avec une fureur digne d'une guerre civile. Le Prince Robert à son ordinaire fondit
sur

l'aîle d'Ireton avec une impetuosité que nul effort ne put soûtenir ; en un moment on la vit rompuë, peu après en déroute, & bientôt en fuite. Ireton y fut blessé de deux coups, mis hors de combat, & fait prisonnier. Si l'ardent Prince eut été corrigible, au moins à la troisiéme fois, si au lieu de se laisser emporter à suivre trop loin les fuyards, il fut revenu sur ses pas, c'étoit fait de l'armée ennemie. Cromvel qui de l'autre côté avoit eu le même avantage sur l'aîle qui lui étoit opposée, en sçut bien faire un meilleur usage. Il laissa fuïr ceux qu'il avoit défaits, & retournant tout court, vint fondre à l'endroit où étoit le Roy qui ébranloit déja Fairfax. Quelque effort que fît ce Prince pour inspirer son courage aux siens, l'impétuosité de Cromvel fut plus heureuse & mieux suivie. Tout plia devant lui. Charles abandonné, fut contraint de se retirer ; ceux qui pûrent échapper la mort ou la captivité, se sauverent épars, dissipez, incertains. La victoire fut complete, quoique le nombre des morts fût plus grand du côté des vainqueurs que de celui des vaincus, ceux-ci n'en ayant eu que six cens, ceux-là en ayant perdu plus de mille. A cela près, les Parlementaires eurent sujet de s'applaudir de la plus entiere victoire que de memoire d'homme on eût remportée. Ireton pris fut délivré.

1645.

Le bagage, le canon, les drapeaux, près
1645. de cinq mille priſonniers ne furent que les moindres dépoüilles qui enrichirent les vainqueurs. La Couronne chancela dès-lors ſur la tête du malheureux Charles, & ſes nouveaux ennemis ſe tinrent ſi sûrs de la faire bientôt tomber, que perdant tout reſpect pour ſa perſonne, ils oſerent faire imprimer des Lettres trouvées dans ſa caſſette de lui à la Reine & de la Reine à lui, avec des commentaires malins qui faiſoient paſſer pour un crime énorme à un Roy d'implorer des ſecours étrangers pour ranger au devoir des Sujets rebelles, à une femme de chercher à tirer d'oppreſſion ſon mari.

Un preſſentiment ſecret de ce qui alloit arriver, ou pour dire mieux, un plan fixe de ce qu'ils avoient réſolu de faire, leur donnoit cette hardieſſe à outrager leur Souverain. Juſques-là de côté & d'autre on avoit fait la guerre ſans la vouloir pouſſer que juſqu'à un certain point où l'on ſe bornoit, chacun ſe propoſant de réduire ſon ennemi, non de le détruire. Ce milieu difficile à trouver avoit ſouvent rallenti la guerre, rendu les actions moins vives, fait perdre, comme nous l'avons vû, les occaſions de terminer. On avoit changé de maximes dans les troupes Parlementaires, parce qu'on y avoit changé de deſſein & de vûës : ceux qui y étoient devenus les maî-

tres ne connoissoient point ces temperamens; leur but étant d'éteindre la Royauté, c'étoit pour eux une conséquence de ne plus ménager le Roy, de se servir de tout l'avantage qu'ils venoient d'emporter sur lui, de le pousser & de le perdre. Par malheur leur habileté étoit égale à leur malice. La plûpart étoient du choix de Cromvel, qui de tous les hommes du monde sçavoit le mieux chosir ses gens. Comme il les sçavoit choisir, il les sçavoit mettre en œuvre. On eut dit que l'activité qu'il avoit fait paroître à Naezby avoit passé dans tous les autres Chefs du parti qui poursuivirent cette victoire chacun du côté qu'il leur fut marqué, tant la révolution alla vîte.

1645.

La résolution qui fut prise d'aller secourir Taunton que Goring tenoit assiegé, plûtôt que de suivre le Roy qui se retiroit à Hereford, fut un coup de maître qui abrégea beaucoup de chemin aux vainqueurs. Taunton que les historiens Parlementaires comparent à Sagonte par son attachement au parti, pouvoit à peine durer trois semaines, épuisé par un fort long siege de vivres, d'hommes, de munitions. Cette Place prise, le Roy étoit maître de tout l'Occident de l'Angleterre, & Goring se joignant à lui, comme une lettre interceptée portoit que c'étoit son dessein, la bonne cause se remettoit en

vigueur ; la cavalerie Royaliste qui avoit
1645. le moins souffert à Naezby, se rassemblant insensiblement, & se rendant auprès de ce Prince. En ce cas même un gros corps de corps que Welden commandoit en ces quartiers-là, ne pouvoit pas manquer d'être enveloppé. La prévoyance, & la promptitude des vainqueurs prévint tout cela.

Fairfax parut à Taunton avant que Goring eut pû réduire la Place. Celui-ci s'étoit retiré, & s'étoit avancé vers Langdport où il esperoit pouvoir joindre quelques brigades que le Roy envoyoit au devant de lui. La diligence de Fairfax ne lui en donna pas le loisir: il l'atteignit à Langport même, le défit & le mit en fuite. Il y eut peu de morts de part & d'autre ; à peine en compta-t-on quatre cens. Cependant le canon, le bagage, cinquante-un tant drapeaux qu'étendarts, deux mille hommes, entre lesquels on comptoit Porter Lieutenant de Goring & cinquante autres Officiers de marque furent la proye du rebelle vainqueur. Il n'osa suivre loin les fuyards pour ne pas laisser derriere lui Bridgvater, Place d'importance : mais il l'attaqua & la prit. Sherburne & Bathe eurent le même sort. Bristol les suivit bientôt après, & fut rendu par le Prince Robert, qui commençant à se lasser de combattre contre la fortune, soûtint mal en cette occasion ce caractere d'in-

trepidité qui avoit décrié sa prudence ; prudent lorsqu'il n'étoit plus temps. On 1645.
dit qu'il écrivit au Roy qu'il ne falloit plus s'arrêter au point d'honneur & de conscience qui l'avoient empêché jusques-là de s'accorder avec son Parlement, qu'il falloit ceder à la necessité & se rendre à sa destinée. Le Roy trouva cette liberté d'un si mauvais exemple qu'il ôta à Legg ami du Prince le Gouvernement d'Oxford, & le confia à Glenham ; car Charles malgré ces nouvelles disgraces ne s'étoit point encore abbatu. Depuis sa retraite à Hereford, il avoit fait diverses courses avec ce qu'il avoit pû ramasser de ses troupes dispersées à Naezby, & quelques autres levées à la hâte. Il avoit secouru des Places assiegées, & affermi dans leur devoir ceux que son malheur auroit pû tenter de quitter son service. Il étoit revenu à Oxford après diverses avantures dont il s'étoit assez bien démêlé, pour montrer aux Anglois qu'une Nation belliqueuse étoit honorée de l'avoir pour Roy. Il ne ramena pas avec lui Bernard Stuart tué dans un combat donné près de Chester que le Roy alloit secourir. Ce Seigneur fut le troisieme frere que le Duc de Richemond perdit durant le cours de cette guerre. A cela près, ces excursions ne s'étoient pas faites sans fruit ; & si les mesures que Charles avoit prises avec prudence

n'eussent point été rompuës par son
1644. malheur, il eût été bientôt en état d'être encore redoutable à ses ennemis qui commençoient à le mépriser.

Montrose avoit tant fait en Ecosse qu'il y étoit devenu le maître. Il avoit fatigué, battu, mis hors de combat le Marquis d'Argyle & d'autres gens de qualité qui s'étoient élevez contre lui pour défendre le Convenant & la Ligue des deux Nations. Il avoit gagné la bataille de Kilsyth où les Gordons s'étant joints à lui, il avoit entierement défait Bailly à qui il avoit tué quatre mille hommes, sans en avoir perdu que six. Cette victoire fit tant d'effet qu'en peu de temps il se vit maître, & qu'il alla jusqu'à Edimbourg se faire rendre des prisonniers. Tout se déclaroit pour le Roy, & on comptoit déja que l'Ecosse avoit échappé à la Ligue. Montrose manquoit de Cavalerie pour achever ce qui restoit à faire d'un si grand ouvrage : le Roy luy en avoit envoyé avant que de retourner à Oxford. Langdall & Digby qui la conduisoient, avoient déja défait les premiers qui s'étoient opposez à eux pour leur disputer le passage : mais d'autres survenant là-dessus, les ayant trouvez fatiguez du combat qu'ils venoient d'essuyer, les avoient défaits & mis en fuite. Leslé qui assiegeoit Hereford avec l'armée confederée, ayant d'un autre côté appris l'état des affaires en

Ecosse, avoit levé promptement le siege où il n'avançoit pas beaucoup ; & marchant à grandes journées, étoit venu surprendre Montrose que ses coureurs avoient trompé après s'être trompé eux-mêmes, & l'avoir défait à SELKIRK le treiziéme jour de Septembre. 1645.

Montrose répara cette perte, mais Charles n'étoit plus en état de profiter de cette ressource. En moins de six mois il n'eut plus ni Places ni troupes capables de tenir devant les vainqueurs. A peine l'hyver retarda-t-il leurs exploits. Fairfax & Cromvel s'étant separez, prirent chacun de leur côté toutes les Villes qu'ils assiegerent, ou pour mieux dire qu'ils sommerent ; car peu voulurent souffrir un siege, ne paroissant point de secours. Fairfax prit Barcley & Tiverton ; Cromvel Devises, LOICOCK, Winchester, & le fort Château de Basingh où Mylord Pavlet Marquis de Winchester constant & zelé Catholique ayant été fait prisonnier, benit le Ciel de ce qu'il avoit gardé la fidelité à son Roy jusques dans l'extréme vieillesse, tout prêt à la signer de son sang : exemple d'autant plus remarquable, qu'il étoit alors moins commun. Cromvel termina sa course à Langford, où rejoignant le General, ils marcherent ensemble à Plimouth, & en firent lever le siege commencé presque avec la guerre. Ils prirent Darmouth dans

le voiſinage, quoique défendu par cent
1645. canons. De-là ils allerent à Exeter qu'ils n'avoient encore oſé attaquer, mais qu'ils avoient fait bloquer tout l'hiver à deſſein de l'aſſieger au printemps. Ils marquoient déja les travaux lorſqu'on leur dit que le Prince de Galles qui commandoit depuis quelque temps pour le Roy ſon pere dans ces Provinces, faiſoit avancer du ſecours. Ce Prince venoit de tenter la paix, & en avoit écrit à Fairfax, qui lui avoit fait la même réponſe qu'avoit autrefois fait au Roy le Comte d'Eſſex en cas pareil; qu'il étoit là pour faire la guerre, & non pas pour traiter de paix. Goring y avoit employé ſes ſoins, & n'avoit pas mieux réüſſi. Celui-ci las comme bien d'autres de tant de mouvemens ſans fruit, avoit enfin quitté la partie, & en s'embarquant pour paſſer la mer avoit laiſſé à Wentvorth trois mille chevaux des reſtes de ſes troupes. Opton avoit encore bien quatre mille hommes d'infanterie. Le Prince de Galles joignit enſemble ces deux petits corps, & en fit une armée avec laquelle il voulut qu'Opton tentât le ſecours d'Exeter. Ce Général s'étoit mis en marche lorſque Fairfax en fut averti, & alla au devant de lui. Opton ayant appris ſa venuë, ſe retrancha à Torington. Fairfax l'attaqua malgré ſes retranchemens, & quoique repouſſé deux fois, il le força & le défit. Toute l'in-

fanterie

fanterie Royaliste périt en cette derniere occasion, & fut tuée, ou prise, ou dissipée. La Cavalerie souffrit peu, & Opton eut dans sa disgrace assez de présence d'esprit pour sauver encore ce débris du naufrage d'un Roy malheureux. Son industrie lui fit honneur ; mais ce petit nombre de gens sauvez n'étoient pas capables de rétablir les affaires du Roy son maître, pour qui personne ne voyoit plus ni de ressource ni de secours ; le Prince de Galles même s'étant embarqué pour passer aux Isles Sorlingues. Opton écouta les propositions que lui envoya faire Fairfax pour desarmer, à des conditions qui dans la conjoncture du temps ne lui parurent pas blesser sa gloire. Il eut de la peine à s'y rendre ; mais la necessité le pressoit, étant prêt d'être enveloppé dans la pointe de Cornouaille, où Fairfax l'avoit poursuivi entre l'armée ennemie & la mer. D'ailleurs il étoit informé de l'état où étoit le Roy. On avoit surpris à ce Prince Hereford la plus fidele de ses Villes ; on lui avoit enfin pris Chester qu'il avoit secouru lui-même, & que Byron qui le défendoit lui avoit conservé long-temps, malgré les efforts qu'avoient faits les Parlementaires pour lui enlever une Place, par où l'on croyoit que toute l'Irlande alloit accourir à son secours. Ses troupes avoient été défaites en tous lieux dans le Septentrion. Les Ecossois avoient 1645.

pris Carlisle, & actuellement assiegeoient
1645. Nevvark, revenus sur leurs pas après la victoire qu'ils avoient remportée dans leur païs. Le Roy à Oxford étoit entouré d'un reste languissant de Cour composée de gens abbatus, troublez, divisez, donnant des conseils que la prudence ne pouvoit suivre, parce que le chagrin les suggeroit; plus à plaindre de n'en avoir point de bons à donner, qu'à blâmer d'en donner de mauvais, chacun se faisant honneur après coup d'en avoir donné de bons qui n'avoient pas été suivis. Un si mauvais état des affaires détermina Opton à traiter, pour ne pas faire perir sans fruit un nombre encore considerable de braves gens qui le suivoient. Les conditions du traité furent honnêtes. On se sépara, on eut permission de s'en aller chacun chez soi, ou de passer chez les Etrangers; les Officiers avec leurs armes, leurs valets & leur bagage, les simples soldats avec quelque argent pour se retirer où ils voudroient. Exeter fut bientôt rendu après l'avanture d'Opton; le Comte de Bristol y obtint la permission de passer en France. Barnstable suivit l'exemple d'Exeter. Le Mont Saint-Michel, Pendennis, forteresses situées sur la mer dans la pointe de Cornoüaille, furent laissées comme quelques-autres, qui voulurent avoir l'honneur de se rendre les dernieres.

Les vainqueurs ſe hâtoient d'aller à Oxfort, où ſe rendant maîtres du Roy, ils s'aſſûroient de l'être bientôt de la Royauté & du Royaume. Dans ce deſſein Fairfax commanda à Ireton & à Fledvood de s'avancer pour ſerrer la Ville, en attendant qu'il vint lui-même l'aſſieger avec toute l'armée. Ce fut là que l'extremité où Charles ſe trouva réduit lui fit prendre un parti extrême.

Oxford pouvoit encore tenir ; mais n'ayant plus de ſecours à artendre, il lui étoit inévitable, quelque effort qu'on fît pour le défendre, de ſubir le joug des communs Tyrans. Charles avoit inutilement tenté tout de nouveau un accord avec le Parlement d'Angleterre offrant en general tout ce que ſon malheur permettoit à ſa conſcience & à ſon bonheur d'accorder, & les aſſûrant que pour le détail il conviendroit de tout avec eux d'une maniere dont ils ſeroient contens, les preſſant de le recevoir pour ſigner tout ce que les gens de bien croiroient neceſſaire à la paix. Loin de l'écouter, on lui avoit fait entendre qu'il y alloit de ſa liberté d'entreprendre d'entrer dans Londres : on fit même un Edit public pour ordonner aux Officiers de s'aſſûrer de ſa perſonne, s'il étoit trouvé en chemin. On dit qu'il propoſa à l'armée de s'aller mettre entre ſes mains, & qu'il n'en fut pas mieux traité. 1646.

Quelques-uns disent que ce Prince ne s'é-
1646. toit encore pû détromper, que malgré ce qui se passoit, ses Sujets l'aimoient, & que lorsqu'il se résoudroit à se relâcher sur certains points dont ils étoient entêtez, ils seroient contens; que c'étoit-là sa derniere ressource, de laquelle il faisoit tant de cas, qu'il en avoit negligé d'autres. Il est plus naturel de croire qu'il espera ce retour des peuples à lui, de la division qui augmentoit tous les jours entre les Presbyteriens & les Indépendans. En effet il y a apparence que ceux-ci craignirent qu'il n'en arrivât ainsi, puisque Cromvel qui avoit l'œil à tout, alla exprès à Londres pour empêcher que Charles n'y fût reçû. Il est à croire qu'ayant dessein de le perdre, ils le vouloient prendre les armes à la main pour le rendre plus odieux au peuple, & lui imposer plus plausiblement les crimes qui devoient servir de prétexte au parricide qu'ils méditoient.

Ainsi rebuté de tous côtez, l'infortuné Roy se vit dans un état, où réduit à se précipiter, il n'eut pas même le choix du précipice Tous lui furent fermez hors un, dans lequel il s'alla jetter. La plûpart de ses serviteurs en ignorerent la résolution, & ne l'apprirent que par l'évenement. Il avoit disparu tout d'un coup; il s'étoit déguisé la nuit après avoir confié son secret à Ashburnam domestique fidele & à un

Miniſtre nommé Hudſon qu'il voulut mener avec lui. Le bruit de ſa fuite s'étant répandu dans la Ville & aux environs, paſſa jusqu'à l'armée ennemie qui s'approchoit toûjours d'Oxfort, & bientôt juſqu'au Parlement. Chacun conjecturoit à ſa mode touchant le terme & le deſſein d'une retraite ſi myſterieuſe, lorſqu'on apprit que le Roy fugitif s'étoit allé jetter de lui-même entre les bras des Ecoſſois qui aſſiegeoient encore Nevvark. 1646.

Cette nouvelle portée à Londres choqua d'autant plus le Parlement, qu'il y avoit déja quelque temps que les deux Nations commençoient à n'être plus ſi bien enſemble. Les Ecoſſois vendoient trop cher des ſervices dont les Anglois croyoient n'avoir plus affaire : ils s'enrichiſſoient en Angleterre, & s'y rendoient maîtres des Places à meſure qu'ils les prenoient ; ce qui étoit une infraction manifeſte de leur Traité. Ainſi en avoient-ils uſé tout nouvellement à Carliſle où ils avoient mis garniſon. Il y avoit eu ſur ce point des lettres aigres & des procedez aſſez vifs de côté & d'autre. La playe n'étoit pas bien fermée : la bonne reception faite au Roy, & bien plus encore la retraite de ce Prince avec eux à Nevvcaſtle, après des démarches où il paroiſſoit de l'intelligence & du concert, l'avoient entierement rouverte : les eſprits parurent ulcerez. Comme l'on com-

mença néanmoins par des plaintes, par des
1646. remontrances, par des proteſtations mutuelles de s'en vouloir tenir aux termes de la Ligue & du Convenant par des demandes, par des repreſentations de griefs & de contraventions aux Traitez, & qu'il y eut même des propoſitions d'une paix finale & univerſelle; il y eut entre les deux Nations une aſſez longue négociation, avant que leurs aigreurs éclataſſent, pour donner le temps aux Anglois rebelles d'achever de ſoumettre à leur parti ce qui reſtoit de Places au Roy. Car il n'y eut qu'avec ſon Souverain que le Parlement d'Angleterre, ou plûtôt la Cabale qui le gouvernoit, ne garda point de moderation. Auſſi-tôt qu'on y eut appris qu'il s'étoit retiré parmi les Ecoſſois, on déclara par un Acte public qu'il étoit mal intentionné pour la paix, & qu'il vouloit fomenter la diſcorde entre l'une & l'autre Nation, pour avoir moyen de continuer la guerre. Pendant que le Parlement achevoit de le détruire avec la plume, l'armée continuoit de le dépoüiller avec l'épée. Elle aſſiegeoit Oxford Ville forte, pourvûë d'hommes & de munitions ſuffiſamment pour un long ſiege, ſoûtenuë d'ailleurs par la preſence du Duc d'YORCK, des deux Palatins, par l'exeperience & la fermeté de Thomas Glenham Gouverneur de la Place, homme fameux pour avoir longtemps défendu YORCK contre trois

armées, & Carlisle jusqu'à être réduit à manger les chevaux & les chiens. Une Ville en cet état pouvoit attendre le plus lent secours si on l'eût pû l'esperer. 1646.

L'éclat que firent dans la suite les démêlez du Parlement d'Angleterre & de l'armée d'Ecosse à l'occasion de la retraite du Roy, en pouvoit donner quelque esperance ; car les Anglois pressant pour se faire rendre ce Prince, les Ecossois persistant à le garder, on en étoit venu de part & d'autre à des reproches, à des menaces, à des libelles injurieux qui sembloient présager une rupture : mais un secret ressort que le temps a fait découvrir, fit changer tout d'un coup la scene. Tout parut disposé à la paix entre les Nations irritées, toute esperance de secours s'évanoüit pour les assiegez non seulement d'Oxford, mais des autres Places qu'un petit nombre de Sujets fideles conservoient encore à leur Roy. Ainsi on capitula par tout, par tout on se soumit aux vainqueurs. On eut ordre même de le faire, le Roy voulant détromper les peuples de ce que le Parlement d'Angleterre avoit fait publier de lui, qu'il étoit opposé à la paix. Le Roy se laissa persuader aux Ecossois, ausquels il avoit d'abord fait rendre Nevvark, d'obliger par tout les hommes & les Villes qui combattoient encore pour lui, de mettre les armes bas, & aux Places qui lui restoient

en Angleterre de se rendre aux Parlementaires. Par-là Montose, les Gordons, Mach-Mahon & les Montagnards qui faisoient encore un parti considerable dans le Nord d'Ecosse, furent obligez de se separer, & Montrose de passer en Hongrie. Le Marquis d'Ormond eut ordre exprès de pousser la guerre contre les Catholiques d'Irlande. Toutes les Places du païs de Galles, de Cornoüaille & d'autres lieux, dont le Parlement d'Angleterre n'étoit pas encore le maître, ouvrirent les portes à ses troupes. Oxford eut une composition honorable, dans laquelle il fut arrêté que les deux Palatins sortiroient du Royaume après un certain temps, que les Seigneurs du parti du Roy qui se trouvoient alors dans la Ville ne seroient point inquietez pour l'avoir suivi, que Glenham & ses Officiers, & le reste des troupes Royalistes qui composoient la garnison, sortiroient avec armes & bagages, enseignes déployées, tambours battans jusqu'à certaine distance de la Ville, où ces troupes seroient congediées, & chacun se retireroit ou dans les païs étrangers ou chez soi; que la Ville & l'Université seroient conservées dans leurs privileges, que les domestiques du Roy conduiroient son bagage à Hamptoncourt, où ils iroient attendre ses ordres; que les sceaux & l'épée Royale demeureroient en dépôt dans la Bibliotheque d'Oxford. Le seul Duc d'York fut exclut de articles de

1646.

la capitulation, ses ennemis n'ayant point voulu qu'on stipulât rien pour lui. Ils 1646.
promirent seulement qu'il seroit conduit avec un train honnête à Londres où étoit le Duc de Glocestre avec la Princesse Elisabeth, & qu'il y seroit traité comme eux, en atendant que le Roy leur pere fut en état de regler lui-même les affaires de sa Maison.

Oxfort rendu, nulle autre Place ne se crut obligée de tenir. Ainsi se rendirent aux vainqueurs Bamburg, Cale, Worchester, Wodstook, Redgland, Ludlovv, Lichfield, Denbig, Pendennis, d'où Hamilton mis en liberté fut renvoyé dans son païs. Williams Archevêque d'York, homme infame pour avoir quitté le parti d'un Roy qui s'étoit fait la victime de l'Episcopat, força le château de Convvay.

Par la perte de ces Places disparurent enfin jusqu'aux vestiges du bon parti dans toutes les parties du Royaume. L'équité n'abandonna point tellement toute la Nation, qu'il n'y eut encore des ames équitables qui faisoient des vœux pour leur Roy : mais on les faisoit en secret. Des vœux pour le Roy étoient punis comme des crimes contre l'Etat. On avoit eu quelque esperance que les Ecossois feroient plus que des vœux : mais cette esperance s'évanouït, quand la cabale de Cromvel eut inspiré au Parlement de faire luire à

1646. leurs yeux ce métail fatal qui fait commettre les grands crimes. Après bien des negociations, bien des disputes, bien des voyages, dont on attendoit tous les jours une rupture éclatante entre les deux Nations, on ſuggera au Parlement de faire eſperer aux Confederez une groſſe ſomme d'argent comptant, ſous prétexte de payer leurs ſervices; mais en effet pour retirer le Monarque d'entre leurs mains.

La concluſion de ce Traité, ou plûtôt de ce marché honteux, mit dans un nouvel embarras les Ecoſſois, ou pour mieux dire l'armée d'Ecoſſe: n'étant pas juſte d'attribuer à une Nation entiere la conduite d'un petit nombre de gens de guerre intereſſez. Ceux-ci virent bien qu'en vendant leur Roy ils avoient vendu leur réputation, & que toute l'Europe n'apprendroit qu'avec horreur une action ſi lâche: mais outre la honte d'un ſi infame negoce, ils ne pouvoient éviter celle d'avoir manqué à diverſes paroles données à ce Prince, dans une négociation ſecrete qu'ils avoient euë avec lui, & dans laquelle pour ſurcroît d'incident fâcheux les Miniſtres de France étoient entrez.

Pour entendre ce point, il faut ſçavoir que la retraite du Roy dans le camp des Ecoſſois ne fut point tellement un effet du deſeſpoir de ſes affaires, que la déliberation n'y eût part. Nous apprenons même

par de bons Mémoires qu'ils l'avoient les premiers recherché, & qu'ils avoient envoyé en France le Chevalier de Mourrai, pour traiter avec lui plus sûrement par l'entremise de cette Couronne. Charles, il est vrai, ne répondit pas alors à leurs empressemens, qu'il ne se fiât pas à eux, soit qu'ayant encore des armées & des Villes en Angleterre, il crut pouvoir se relever de la perte de Naezby plus glorieusement par ses propres forces que par le secours d'une Nation qui étoit la cause de tous ses malheurs : néanmoins la négociation n'avoit point été tout-à-fait rompuë, & Montreuil Envoyé de France en l'armée d'Ecosse, l'avoit renoüée quelque temps auparavant que le Roy eût pris le parti de s'y retirer. Il est encore vrai que parmi les choses qu'on avoit promises à Montreuil en faveur de ce Prince, dont une étoit de ne le point mettre entre les mains du Parlement d'Angleterre, que par une bonne & solide paix il n'y avoit rien d'écrit : les Ecossois ayant refusé de rien faire qui les pût convaincre d'avoir traité avec le Roy contre les loix du Convenant & de leur Ligne avec les Anglois. Mais les paroles qu'ils avoient données étoient si aisées à prouver, qu'ils ne pouvoient en les niant sauver tout au plus que l'évidence. De plus il leur restoit toûjours à démêler avec la France de s'être servis 1647.

1646. d'un de ses Ministres pour attirer le Roy dans le piege. Ils sçavoient qu'actuellement le President de Bellievre, nommé par la Reine Regente Ambassadeur extraordinaire pour aller faire un dernier effort en faveur du Roy d'Angleterre, étoit chargé de se plaindre de cette injure, & d'en témoigner du ressentiment.

Pour se tirer de ce pas fâcheux, les Ecossois connurent bien qu'ils n'avoient point d'autre moyen que d'établir une bonne paix entre le Roy & son Parlement. Ils y avoient déja travaillé, & avoient engagé ce Corps à en proposer les articles : ne doutant pas d'un côté que les Presbyteriens qui vouloient le rétablissement du Roy, ne lui fissent faire des propositions raisonnables ; de l'autre que le Roy qui étoit sans ressource, ne condescendît par necessité à celles qui ne le seroient pas.

La politique étoit bonne, & eût réüssi, si Cromvel & les Indépendans eussent été gens moins éclairez : mais ils en avoient prévû l'effet, & l'avoient habilement prévenu, par le soin qu'ils s'étoient donné de faire porter les propositions à un excès de dégradation pour le Roy & la Royauté, auquel ils jugeoient bien que Charles ne se résoudroit jamais à souscrire. Les articles proposez à Uxbridge étoient moderez en comparaison. Ceux qui regardoient l'abolition de l'Episcopat & de la Hierarchie

la diſpoſition de la Milice & des Places, l'abandon des ſerviteurs du Roy à la vengeance du Parlement, étoient tellement étendus, qu'ils n'étoient plus reconnoiſſables. Les Presbyteriens éclairez, à la tête deſquels étoit en ce temps-là le Comte d'Eſſex, mais qui mourut bientôt après fort à contre-temps pour le Roy, s'efforcerent inutilement de faire adoucir ces articles. Les Indépendans s'étant rendus maîtres de ceux même de la Secte oppoſée, qui n'étoient pas aſſez penetrans pour voir où tendoient leurs artifices, faiſoient toûjours paſſer à coup sûr toutes les propoſitions deſavantageuſes au Roy, où l'on n'énonçoit pas ouvertement ſa mort ou ſa dépoſition. Ils n'avoient pû faire agréer ce qu'ils avoient propoſé d'abord, qu'on le renfermât à Warvvik après qu'on l'auroit retiré d'entre les mains des Ecoſſois : le Comte d'Eſſex s'étoit récrié, & il avoit été ſuivi des Grands avec un tel concours que la ſanguinaire Cabale avoit bien vû que le paricide n'étoit pas encore en maturité. A cela près, elle étoit maîtreſſe de toutes les déliberations. Les Ecoſſois l'éprouverent bientôt par le peu de jour qu'ils trouverent à faire moderer les propoſitions envoyées au Roy par le Parlement. Ils vouloient qu'on s'en tint à celles d'Uxbridge, & qu'à l'égard de la Milice, la diſpoſition en demeurât aux deux Puiſ-

1646.

ſances conjointement : mais c'eſt ce qu'ils
1646. ne purent obtenir. Ils eſpererent que Bellievre qui arriva ſur ces entrefaites, feroit prendre des conſeils plus doux : leur eſperance fut trompée de ce côté-là comme de l'autre. Bellievre étoit un habile homme, déja connu en Angleterre, où quelque temps auparavant il avoit fait avec approbation la même fonction qu'il y venoit faire. Le Parlement le reçut bien, & témoigna que la Nation ſentoit avec tout le reſpect & toute la reconnoiſſance poſſible, le ſoin que prenoit le Roy Très-Chrétien de pacifier leurs differens : mais l'Orateur ajouta à cela que les deux Chambres avoient reſolu de n'accepter la médiation d'aucun Prince étranger pour cette paix. Bellievre ne perdit pas courage : il traita en particulier avec les principaux d'entre eux, mais plus il connut le terrain, plus il jugea qu'il travailloit inutilement à faire relâcher ce que la faction dominante avoit réſolu de maintenir. Deſeſperant donc de rien faire à Londres, il partit pour aller à Nevvcaſtle, à deſſein d'engager l'armée d'Ecoſſe à ſoûtenir le Roy contre les Anglois ; ou s'il n'en venoit pas à bout, de porter ce Prince lui-même à s'accommoder avec eux, à accorder ce que ceux qui le vouloient perdre ne lui faiſoient demander qu'en intention qu'il le refusât.

Bellievre tenta vainement l'un & l'autre. La France étoit depuis longtemps dans une ſituation à tout craindre. Ayant toûjours toutes les forces de la Maiſon d'Autriche ſur les bras ſous un Roy mineur & un Miniſtre envié, elle ne pouvoit agir autrement en faveur du Roy d'Angleterre que par voye de médiation, de bons offices, de ſollicitations, pour ne pas jetter dans le parti d'Eſpagne les Anglois & les Ecoſſois, que cette Couronne tâchoit par toutes ſortes d'artifices d'attirer à ſon alliance. Le Cardinal de Richelieu avoit évité cet écueil, depuis même que les malheurs du Roy d'Angleterre eurent fait oublier à la France qu'il avoit été ſon ennemi. Le Cardinal Mazarin garda la même conduite. Un point des inſtructions de Bellievre étoit de ſe ſouvenir que le Roy ſon maître ne pouvoit dans l'état où étoient ſes affaires, aſſiſter autrement le Monarque Anglois que de ſon credit & de ſes ſoins; qu'ainſi il s'abſtint de menaces, n'étant pas convenable à un grand Roy de menacer & de mollir. On lui permettoit ſeulement d'uſer de reproches à l'égard des confederez Ecoſſois, de leur repréſenter que la France ne reconnoiſſoit plus dans leur procedé la conſideration, le zele que leurs ancêtres avoient eu pour elle; qu'elle avoit ſujet de ſe plaindre d'eux, d'avoir manqué en tant de manieres aux pa-

1646.

roles données en faveur de leur propre
1646. Roy ; qu'on avoit les propositions & les lettres de créance de Mourray, & que si Montreuil n'avoit pas d'écrit, les promesses verbales qui lui avoient été faites, étoient si conformes à celle de Mourray dont on conservoit le memoire à Paris, que personne n'en douteroit quand on en seroit informé.

L'Ambassadeur donna à ces plaintes tout le poids que son éloquence & son adresse y put donner; mais ce fut sans aucun effet. L'argent promis à l'armée d'Ecosse par le Parlement d'Angleterre formoit un nouveau lien entre eux : plus fort encore que n'étoient ceux de la Ligue & du Convenant. On répondit au Président d'une maniere assez honnête à son égard, & à l'égard de son Maître, assez respectueuse pour contenter un homme qui étoit resolu d'être content. On lui dit que les paroles portées par Mourray n'aïant point été acceptées dans le temps, les choses avoient changé de face, & que la fortune presente du Roy dispensoit des engagemens qu'on avoit voulu prendre avec lui quand on le pouvoit encore soûtenir. On expliqua les promesses faites à Montreuil, & on rejetta sur l'indocilité du Roy ce qui ne s'en étoit pas accompli.

Bellievre ne voyant plus de jour à sauver le Roy s'il ne s'aidoit, s'adressa à lui

&

& le conjura par tout ce qui lui étoit de plus eher, d'abandonner quelques droits du Trône pour ne pas perdre le Trône même, de condeſcendre ſur certains points que les Rebelles avoient plus à cœur, afin de les engager par-là à ſe relâcher de leur côté ſur d'autres. Il y avoit déja long-temps que les Officiers de l'armée & les plus grands Seigneurs d'Ecoſſe preſſoient Charles d'embraſſer ce parti, comme le ſeul qui fut capable de le tirer d'affaire, & eux d'embarras. Le Synode & le Parlement lui en avoient fortement écrit, l'armée l'en ſollicitoit tous les jours ; & comme il avoit déclaré que le point de la Religion étoit ce qui lui faiſoit le plus de peine, ſur-tout l'article de l'Epiſcopat qu'on prétendoit qu'il abolît, on lui avoit donné des Miniſtres pour éclaircir la difficultez, & calmer les ſcrupules de conſcience qu'il témoignoit avoir là-deſſus. L'Ambaſſadeur étant arrivé dans le temps qu'on le preſſoit davantage, & que les diſputes, loin de le perſuader, ſembloient l'avoir confirmé dans ſon opinion par la foibleſſe des raiſons qu'oppoſoient à celles de ce ſçavant Prince les partiſans du Puritaniſme ; d'abord Bellievre ſe mit de ſon côté, & remontra aux Grands d'Ecoſſe, qu'on l'opiniâtroit au lieu de le convaincre, qu'on en uſoit indiſcretement, qu'on ſe fatiguoit, qu'on manquoit au reſpect 1646.

qui lui étoit dû, & qu'en cela même on
1646. manquoit à la promesse faite à Montreuil de laisser le Roy à sa liberté sur le fait de la Religion. Le President tint cette conduite tandis qu'il crut pouvoir gagner les Ecossois au parti de Charles ; mais quand il eut reconnu qu'il y travailloit en vain, il changea de batterie & s'unit avec eux, pour persuader le Roy de donner satisfaction à son Parlement, particulierement sur l'article de la suppression des Evêques : ce Ministre ne croyant pas qu'entre n'avoir point d'Evêques & en avoir de faux, l'un des deux partis meritât le sacrifice d'une Couronne. Charles ne raisonna pas comme lui, & le jugement de Dieu fut tel sur ce Prince entêté des erreurs qu'il avoit succées avec le lait, qu'en même temps qu'il consentoit à laisser bannir de ses Etats le vrai Episcopat de Jesus-Christ, il se faisoit le martyr du bizarre fantôme qu'en avoit fait Henri VIII. ou plûtôt la Reine Elizabeth.

On peut dire que ce point seul décida de la fortune du malheureux Charles. S'il l'eût accordé, la suite fit voir que le reste eût pû s'adoucir. C'est ce que la Comtesse de Carlisle écrivit depuis à la Reine ; & ce fut l'opinion commune qu'il en seroit arrivé ainsi, parce que les Puritains des deux Royaumes se fussent engagez par là à faire de nouveaux efforts pour empêcher qu'on ne l'opprimât ; au lieu que refusant

de ſigner cet article capital de leurs prétentions, il leur laiſſoit toûjours un lien qui les tenoit unis en cauſe avec les Indépendans nonobſtant leurs diſcordes, & les obligeoit contre leurs inclinations propres à agir de concert avec eux. 1646.

Pendant qu'on negocioit à Nevvcaſtle, on cherchoit des moyens à Londres de couper cours aux negociations dont la Cabale indépendante appréhendoit toûjours l'iſſuë. Pour les finir elle fit deux choſes; la premier de faire lever cent mille livres ſterlin pour le premier payement de la ſomme promiſe aux Ecoſſois, la ſeconde de faire avancer vers Nevvcaſtle une partie de l'armée de Fairfax ſous le Major Skippon, tandis que Fairfax lui-même conduiroit à petites journées le reſte du même côté. Ces deux démarches eurent tout leur effet. Les Ecoſſois comprirent bien qu'il falloit en effet terminer, & leur parti fut bientôt pris. Le Roy perſiſtoit à refuſer l'abolition de l'Epiſcopat, & ne répondoit autre choſe aux articles que lui avoient envoyé les Anglois, ſinon qu'on le laiſſât aller à Londres, & qu'on ſeroit content de lui; toûjours perſuadé que les choſes s'accommoderoient d'elles-mêmes, s'il pouvoit rentrer dans le Parlement, & ranimer par ſa preſence l'amour qu'ont naturellement les Peuples pour leur Souverain. L'armée Ecoſſoiſe perſiſta auſſi à tenir l'infame mar-

ché qu'elle avoit fait avec le Parlement
1646. d'Angleterre, & quoi que pûssent représenter les Miniſtres de France pour l'en détourner, ſous prétexte que le temps expiroit auquel elle s'étoit engagée d'évacuer les Places occupées, & de ſe retirer en ſon païs, elle mit en recevant ſon argent l'infortuné Roy entre les mains des Députez du Parlement, qui le menerent ſous bonne garde à Holmby l'une de ſes maiſons, où il arriva au commencement de l'année mil ſix cens quarante-ſept.

Avant que de partir de Nevvcaſtle, ce Prince équitable eut la bonté de tirer Montreuil d'un grand embarras. L'infidelité des Ecoſſois retomboit inſenſiblement ſur ce Miniſtre, parce qu'il avoit traité avec eux; & la moins mauvaiſe opinion qu'on pouvoit concevoir de lui, étoit de le regarder comme homme imprudent, qui avoit engagé un grand Roy dans un précipice où ce Prince étoit en danger de périr. Ses amis mêmes l'avoient averti qu'il auroit beſoin de ſe juſtifier la-deſſus à la Cour de France. Dans l'inquiétude qu'il en eut, il pria Charles de lui donner un témoignage de ſa main pour apprendre à ceux qui l'ignoroient comment la choſe s'étoit paſſée. Le Roy le fit par un billet portant qu'il étoit content de Montreuil, que ce Miniſtre l'avoit averti lorſqu'il étoit encore à Oxford, du refroidiſſement des

Ecossois depuis la négociation de Mourray qu'il lui avoit envoyé dire que malgré les promesses qu'ils continuoient à faire, il remarquoit dans le procedé de quelques-uns d'entre eux une tiedeur qui lui rendoit leurs intentions douteuses, qu'ainsi il pouvoit donner des esperances, mais non répondre d'aucune sûreté. Par-là Charles donnoit à connoître que s'il avoit pris dans son naufrage une mauvaise planche pour se sauver, il avoit crû qu'il valoit encore mieux en prendre une mauvaise qui pouvoit donner le temps d'en attendre une meilleure, que de perir tout d'un coup sans ressource. 1647.

Les Ecossois n'avoient rendu le Roy, qu'à condition non seulement qu'on ne le feroit point perir, mais qu'on le traiteroit avec respect, & qu'on chercheroit incessamment les moyens de rétablir la paix entre les deux Nations & lui. Les Presbyteriens suivant leurs principes, vouloient qu'on tint parole à l'armée d'Ecosse; & si la chose eût dépendu de la pluralité des voix, si le Parlement eût été seul maître des déliberations, avec le temps on eût sauvé Charles, malgré les brigues que faisoient Cromvel & ses indépendans pour le perdre. Mais l'armée Angloise que ce Tyran tenoit à portée de seconder ses desseins, commença alors à prétendre d'être appellé au gouvernement des affaires.

1647. Cette armée étoit à la dévotion de Cromvel & des Indépendans, & étoit d'autant plus redoutable à la faction Presbyterienne, que les Indépendans avoient eu l'adresse de faire peu à peu casser sous prétexte d'épargner la dépense des autres troupes répanduës en divers endroits du Royaume, sur-tout celles qui étoient commandées par des Officiers Puritains. Par cet artifice Massey, COOK, & d'autres Presbyteriens zelez étoient demeurez sans emploi, & leurs soldats avoient été renvoyez chacun chez eux.

Le Parlement s'étant apperçû des nouvelles prétentions de l'armée, chercha les moyens d'en prévenir l'effet, & pour arrêter le mal dans sa source après bien des déliberations, résolut de dissiper ce corps, de n'en réserver près de Londres qu'autant qu'on en pourroit contenir, dans la soûmission necessaire à s'en servir au besoin, d'en licentier une partie, d'en envoyer une autre en Irlande où les Catholiques continuant à combattre pour le Roy malgré lui, faisoient tous les jours de nouveaux progrès, enfin de faire marcher le reste sous le commandement de Fairfax, pour parcourir les Provinces où l'on pouvoit craindre quelque mouvement dangereux. Cette résolution fut prise d'autant plus unanimement, que Cromvel & sa faction, crurent que c'étoit un moyen sûr

de faire revolter l'armée, ſans qu'il en parût d'autre cauſe, que le traitement 1647. qu'on lui faiſoit après tant de ſervices rendus, & de l'engager à lever l'étendart contre le Parlement dont ils croyoient qu'il étoit temps de ſe rendre plus abſolument maîtres qu'ils ne l'avoient été juſques-là. Cromvel ne ſe contenta pas de donner ſa voix au Decret, il aſſûra le Parlement de la ſoûmiſſion de l'armée, & dit avec cet air de zele qu'il ſçavoit ſi bien contrefaire, qu'il ſe feroit brûler lui & ſa famille pour empêcher la ſédition.

Sur des promeſſes ſi poſitives le Parlement crut ne pouvoir mieux faire pour faire executer ſon Decret, que d'envoyer Cromvel à l'armée. L'évenement montra que c'étoit allumer le feu & jetter de l'huile. Le Decret ſoûleva les ſoldats, qui loin d'être récompenſez, ſe voyoient la plûpart ou caſſez, ou expoſez à de nouveaux perils dans une guerre décriée, & dans un païs où les Anglois periſſoient, autant de miſere, & par le manquement des choſes les plus neceſſaires à la vie, que par les armes de leurs ennemis. Cromvel & ceux de ſa Cabale firent d'abord quelques démarches pour paroître s'être oppoſez au ſoûlevement des ſoldats; Fairfax écrivit au Parlement de l'aſſûrer qu'il n'y avoit point de part: mais cette comedie dura peu. Les ſoldats excitez ſous main par ceux mêmes qui

en public faiſoient ſemblant de les contenir,
1647. eurent bientôt mis les choſes où la faction les vouloit pour ſe declarer avec eux. Ils s'étoient formé un Conſeil des plus hardis de leurs camarades, qu'ils appellerent Agitateurs, pour avoir ſoin de leurs affaires, deſquels Cromvel & ſes partiſans ſçurent ſe ſervir à propos pour ſe rendre maîtres de l'Etat. Pour l'être ſans contradiction, cet Uſurpateur jugea bien qu'il falloit l'être du Parlement, & l'être autrement que par artifice, ayant ſouvent éprouvé que quand on ne l'eſt qu'ainſi, on y manque des coups importans. Il comprit encore qu'il falloit s'aſſurer de la perſonne du Roy, & ce fut par où il commença.

Ce Prince étoit à Holmby toûjous étroitement gardé, ſans que perſonne l'approchât que ceux que l'on avoit deſtinez à le ſervir. On avoit eu la dureté de lui refuſer juſqu'à ſes Aumôniers. On avoit eu d'abord avec lui quelque négociation pour la paix, ou plûtôt pour perſuader au peuple qu'il tenoit à lui qu'elle ſe fît, les conditions qu'on lui oſtroit étant toûjours telles, qu'on ſçavoit bien qu'il ne les accepteroit pas. Comme il perſiſtoit néanmoins à ne répondre qu'en général, qu'il contenteroit ſon Parlement quand on voudroit bien l'y entendre, & le mener à Weſtminſter pour dire publiquement ſes raiſons, on ſe trouva embaraſſé, & la diſcorde

corde étant ſurvenuë entre le Parlement & l'armée, Charles avoit été negligé & laiſſé en proye dans ſa ſolitude aux ſombres penſées que fait naître la triſteſſe d'un tel état. Il s'étoit occupé à les recueillir, & en avoit composé le Livre dont nous avons déja parlé, qui porte pour titre *le Portrait du Roy*, où rendant compte d'une conduite dont on jugea diverſement, il fait voir un eſprit & des ſentimens ſur leſquels il n'y peut avoir deux avis : tant cet Ouvrage eſt plein de brillant, de ſçavoir, de bonne morale, & ſelon la Religion de ce Prince de mouvemens de pieté. 1647.

Ce fut de cette ſolitude & de cette occupation que Charles fut enlevé au commencement de Juin pour être conduit à l'armée, où Fairfax le reçut avec civilité, & Cromvel avec un reſpect capable d'en impoſer aux moins défians. Il s'appliqua même à le conſoler & à lui donner des eſperances, & l'aſſura diverſes fois que ce changement de demeure produiroit celui de ſa fortune.

Le Tyran étant maître du Roy ſongea à l'être du Parlement : l'un lui fraya le chemin à l'autre. Le Parlement étant averti de l'enlevement de ce Prince, fit publier une Ordonnance, par laquelle il étoit porté que Charles ſeroit conduit à Richemond, que Roſſiter en auroit la garde, & que les mêmes Officiers qui l'avoient ſervi juſques-

là continueroient leurs fonctions. L'armée
1647. étoit peu en disposition de déferer à l'Ordonnance d'un Tribunal, qu'elle vouloit abattre pour s'en ériger un sur ses ruines. Fairfax qui conservoit toûjours quelques mesures de bien-séance pour le Parlement; comme si tout ce qui se faisoit se fût résolu contre ses avis au Conseil des Agitateurs, s'excusa sur l'inexecution du Decret; & envoya en même temps accuser au nom de l'armée onze Membres de la Chambre basse; sçavoir Hollis, Guillaume Waller, Maynard, Levvis, Glin, Long, Harley, Nichols, Stapleton, Clotvvorthy, le General Major Massey, les plus forts tenans qu'eût parmi les Communes la faction Presbyterienne. On demandoit que ces accusez répondissent sur des crimes d'Etat que les troupes leur imputoient, & accusant le Parlement même d'avarice & de tyrannie, on prétendoit qu'il rendît compte des deniers qu'il avoit touchez, qu'il fût cassé, & qu'on en convoquât un autre, étant contre les Loix qu'il fût perpetuel.

Ces demandes & ces prétentions furent reçûës diversement, & à Londres & à Westminster. Les onze accusez répondirent qu'ils étoient tout prêts de répondre, & convinrent qu'en attendant qu'on pût vaquer à leurs procès, ils s'abstiendroient durant six mois des assemblées du Parlement. Ceux de cette Compagnie

qui favorisoient Cromvel, se tinrent prêts à seconder ses desseins que la plùpart ne connoissoient pas : le gros flotta durant quelque temps entre l'armée & la ville de Londres, qui eurent en ce temps-là de grands démêlez. Les créatures de Cromvel engagerent le Parlement à se déclarer pour l'armée, & par autorité des deux Chambres on changea la milice de la Ville. Alors la Ville ne pouvant souffrir ce changement qui l'affoiblissoit, alla en tumulte au Parlement, & l'obligea à rétablir sur le champ l'ancienne milice. Sur cela les Chambres étant levées, le Comte de Manchester Orateur de celle des Pairs, Lenthal de celle des Communes, suivis de cinquante autres Membres, sortirent brusquement de Londres, & se rendirent dans le camp, criant qu'on avoit violé la liberté du Parlement. En ce moment ce qui étoit resté de l'assemblée à Westminster ayant choisi d'autres Orateurs, & s'étant unis avec les Bourgeois, on fit un Decret par lequel il fut ordonné que le Roy seroit amené dans la Capitale, que les onze Membres interdits seroient rétablis dans leurs fonctions, & que la milice de la Ville choisiroit un Chef pour commander les troupes qu'on y leveroit. On y en leva en effet, & Massey en fut General: mais cette armée de Bourgeois ne fut brave que jusqu'à l'approche de l'ennemie. Fair-

1647

fax & Cromvel n'eurent pas plûtôt paru à
1647. la tête de la leur, & pris leur marche du côté de Londres, qu'après quelque négociation faite tumultuairement & à la hâte, les portes leur furent ouvertes, & tout le monde se soûmis. Ils y entrerent comme en triomphe; & s'y trouvant maîtres, ils userent de leur pouvoir sans moderation. Ils avoient mené avec eux cette partie du Parlement qui s'étoit retirée dans leur camp, ils la remenerent avec pompe dans les Chambres de Westminster, d'où ayant en même temps chassé tous ceux qui leur étoient suspects, ils formerent selon leur projet un Parlement à leur dévotion. La Tour leur ayant été renduë, ils y mirent un Gouverneur & une Garnison à eux. Les fortifications, les milices furent mises dans un état à ne leur plus donner d'inquietude. Le commandement des vaisseaux fut confié à leurs créatures. Ainsi tout plia sous le joug de la Cabale indépendante, à laquelle il ne restoit plus pour fixer sa domination, que d'achever de perdre celui qui malgré sa captivité, conservoit le seul caractere qui dans une Monarchie établie donne le droit de dominer.

Quelque avancée que parut l'affaire, Cromvel étoit trop éclairé pour ne pas voir qu'elle seroit difficile à consommer. Loin pourtant d'en perdre esperance, il résolut d'y apporter une nouvelle application, &

de n'y épargner aucun des crimes dont il se connoissoit capable. 1647.

L'affection renaissante des peuples pour leur Souverain legitime à la vûë des indignitez que ses ennemis lui faisoient souffrir, le desir de le voir rétabli, & avec lui la tranquillité de l'Etat, paroissoit alors le plus grand obstacle au parricide que le Tyran méditoit. Pour le lever, il resolut de renouveller par ses artifices la haine publique contre ce Prince, en le faisant passer pour un homme que nulle complaisance ne pouvoit gagner, infléxible dans ses resolutions, & opiniâtre à rejetter tous les moyens qu'on lui proposoit pour acheminer les choses à la vûë. Ce fut dans cette vûë que les Generaux ayant fait sortir l'armée de la Ville, & l'ayant envoyée camper aux environs d'Hamptoncourt, le Roy qu'on avoit laissé pendant l'expedition de Londres, dans une maison du Comte de Bethfort, fut amené dans cette maison Royale où l'artifice de Cromvel ouvrit une nouvelle scene qui fit esperer à toute l'Europe qu'on verroit bientôt changer la fortune du Roy d'Angleterre. Ce n'étoit plus un prisonnier, mais un grand Roy environné d'une Cour nombreuse & empressée. Il vit ses enfans, il entretint ses amis, il eut la liberté d'écrire à la Reine & d'en recevoir des réponses. Chacun lui rendoit ses devoirs, & personne

ne les lui rendoit avec de plus grands de-
1647. hors de respect, personne ne faisoit paroître plus de zele pour son service, personne ne lui témoignoit plus d'envie de couper chemin à tout ce qui restoit d'obstacle à son entier rétablissement, que l'artificieux Cromvel.

Pendant ce temps-là le Parlement dévoüé à la faction dominante, continuoit à proposer ce qu'on sçavoit bien que le Roy ne pouvoit signer sans se dégrader; & comme ce Prince avoit toûjours dit que sa conscience ne pouvoit fléchir à abolir l'Episcopat qu'il croyoit d'institution divine, c'étoit toûjours ce qu'on lui proposoit sans modification & sans temperament. Afin même de s'assurer davantage de sa résistance, Cromvel joüant toûjours deux rôles, le détournoit à Hamptoncourt de signer les propositions qu'il lui faisoit porter de Westminster, en lui faisant esperer que l'armée qui entre les fausses douceurs dont elle l'avoit leurré jusques-là, lui avoit fait d'autres propositions qui paroissoient moins intolerables, lui en feroit faire enfin de conformes à sa conscience & à son honneur.

La perseverance qu'eut Charles à refuser de signer en détail les choses qu'on lui proposoit, & à demander un Traité personnel où il fut oüi dans son Parlement, fit élever des voix contre lui qui le blâ-

merent comme un homme entêté de ses sentimens, & ne voulant rien donner à 1647.
la paix : mais ces voix étoient trop connuës du public pour faire beaucoup d'impression sur ceux qui n'étoient pas dévoüez à la Cabale indépendante. Presque le reste de l'Angleterre, l'Ecosse, les Nations voisines mêmes, en un mot tous ceux qui regardoient les choses avec quelque sorte d'équité, élevoient des voix opposées, qui bien que timides, & la plûpart sourdes, ne laisserent pas de faire comprendre à Cromvel & à sa Cabale que le public étoit peu disposé à approuver leur parricide, & qu'il n'étoit pas impossible qu'avant qu'ils l'eussent executé, ce grand nombre de gens qui abhorroient leur crime, ne s'unissent pour en empêcher la consommation, & peut-être pour en punir l'entreprise. Car d'un côté, le peuple souffroit impatiemment la tyrannie dont on usoit envers le Roy, & n'en murmuroit point si bas, que ses plaintes ne vinssent aux oreilles de ceux qui les causoient : de l'autre, les Ecossois prenant des sentimens plus équitables que ceux qu'ils avoient eus jusques-là, témoignerent au Parlement que leur Nation trouvoit étrange qu'on persistât à refuser au Roy un Traité personnel, & qu'on ne voulut pas l'admettre à dire les raisons de sa conduite dans une assemblée destinée à

être ſon premier Conſeil. Outre cela tout
1647. ce qui venoit de France étoit ſuſpect aux factieux, & ce n'étoit pas ſans ſujet. Quoique le Cardinal Mazarin prit ſoin de diſſiper ces ombrages, pour empècher que le Parlement ne fît alliance avec l'Eſpagne comme elle l'en ſollicitoit fortement, ils ſe renouvelloient tous les jours par les frequens Envoyez de la Reine, par les pratiques de Montreuil en Ecoſſe en faveur du Roy priſonnier, par les bons offices de Bellievre qui s'en revint en ce temps-là, mais qui ne put faire ſi bien, malgré les inſtructions du Miniſtre & ſa propre circonſpection, qu'on ne le crût partiſan du Roy, & qu'on ne jugeât par ſon penchant de celui de ſa Nation. Le Public s'en expliquoit en France d'une maniere à faire voir que la prudence du Cardinal à ménager les Anglois rebelles, étoit un fruit de ſon païs qui n'étoit pas du goût du nôtre. On remuoit déja en certaines Provinces. Les Preſbyteriens n'étoient pas détruits, & faiſoient toûjours le plus grand nombre. Cette armée même qui donnoit ſur eux tant d'avantage aux Indépendans, n'étoit pas ſans diviſion. Les Agitateurs avoient peine à ſouffrir que Cromvel & ſes creatures ſe rendiſſent maîtres des affaires, où ils prétendoient avoir part. Ils étoient contraires à la Monarchie, mais Republicains de bonne foi qui s'appercevoient

déja que Cromvel & ses confidens ne feignoient de l'être que pour s'attirer le gouvernement à eux seuls. Une grande partie des soldats & des Officiers de l'armée s'étoient si bien accoûtumez à faire leur cour & à voir le Roy durant le temps qu'on l'avoit permis, qu'on leur remarquoit du penchant pour lui. 1647.

Cromvel vit ces choses, & en prévint les suites. Ici les Historiens Royalistes lui attribuent une politique qu'ils ne démêlent pas trop bien, & qu'ils ne prouvent pas même assez. Ils prétendent que pour aliener l'esprit des peuples de leur Souverain comme d'un homme ennemi de la paix, pour irriter l'armée contre lui comme contre un Prince sans parole, parce qu'ils lui avoient fait promettre de ne pas sortir d'Hamptoncourt sans leur consentement, pour lui attirer le mépris & le blâme des Etrangers, comme s'il eût été un esprit leger avec qui on ne pût rien finir, Cromvel lui avoit fait peur sous main d'un assassinat concerté, pour l'obliger à prendre la fuite, & par des ressorts qu'on ne voit pas, l'avoit fait conduire à l'Isle de Wight, où un Gouverneur mis exprès de la main même de ce Tyran pour executer ses desseins, arrêta l'infortuné Roy, & fut un des principaux acteurs dans l'intrigue qui le fit perir. Deux choses en ce récit me font peine; la premiere, que

1647. ceux de qui Charles se servit en son évasion qui lui tinrent des chevaux prêts, lorsqu'étant sorti d'Hamptoncourt il eut traversé la Tamise, qui l'accompagnerent dans sa fuite, étoient Barklay, Legg, Ashburnham, gens fort dévoüez à leur maître, & qu'on n'accuse pas de l'avoir trahi; la seconde, que le premier dessein du Roy étoit d'aller à Londres, & qu'en ayant été détourné, il avoit cherché un vaisseau pour aller à Grenesay, lequel ne s'étant point trouvé, le Prince pressé de chercher retraite, se réfugia dans l'Isle de Wight, où il paroît qu'il fut guidé par la necessité & par le hazard. Je laisse à éclaircir ce point à ceux qui auront là-dessus des lumieres que je n'ai pas, pour m'en tenir à ce que disent ceux qui racontent plus simplement, que Cromvel & ses partisans voyant augmenter la difficulté de faire condamner le Roy par la voix publique, & craignant qu'au contraire enfin le public ne les condamnât, délibererent de s'en défaire pendant qu'ils avoient la force en main pour cueillir le fruit de leur parricide; que leur secret s'étant éventé, le Roy en fut averti par ses amis qui le presserent de se sauver; qu'il y avoit d'abord repugné, pour ne pas violer la parole qu'il avoit donnée à l'armée de ne point sortir d'Hamptoncourt, mais que s'étant laissé persuader que son serment ne

l'engageoit pas dans un peril aussi pressant qu'étoit celui qui le menaçoit, il s'échappa, & trouvant toute autre retraite fermée, se jetta dans l'Isle de Wight, où le perfide Hammond l'arrêta, & avertit le Parlement que la fuite du Roy avoit mis en peine, qu'il lui étoit tombé entre les mains. Quelques-uns disent qu'en même temps que Cromvel tramoit la mort de Charles, il traitoit d'accommodement avec lui par l'entremise de Barklay. Sçavoir qui il vouloit tromper, c'est une chose sur laquelle l'Histoire ne décidera pas aisément. Je croi néanmoins qu'on peut dire que trouvant à perdre le Roy plus de sûreté & plus de moyens de satisfaire son ambition, son dessein fut de l'amuser par un accommodement, qui en cas de malheur lui pouvoit être une ressource pour se sauver du naufrage commun, si l'orage qui s'élevoit contre sa faction la faisoit perir. Quelque fin qu'eût dans ce Traité l'artificieux scelerat, il en sçut faire un grand usage pour décrier la conduite du Roy auprès de ceux qui étoient entrez dans le secret de ce Traité, il fit si bien qu'on crut en France que Charles l'avoit lui-même trompé. La maniere dont en parle Siri qui a écrit sur des memoires fort peu favorables à ce Prince, marque ce que le Ministre en pensoit.

1647.

Ce que Cromvel faisoit sous main pour

décrier la ſincerité & les bonnes intentions
1647. de Charles à l'occaſion de ſa retraite, la Cabale le faiſoit hautement, mais ce fut ſans beaucoup d'effet. Ce Prince avoit laiſſé ſur ſa table avant que de ſortir d'Hamptoncourt, un billet ſigné de ſa main, par lequel il donnoit avis qu'en fuyant les piéges de ſes ennemis, il ne fuyoit pas l'occaſion de donner la paix à ſes peuples; qu'il embraſſeroit avec joye celles qu'on lui en feroit naître, & qu'il iroit même au devant; qu'il ne demandoit qu'une choſe, d'être oüi dans ſon Parlement, d'y expliquer ſes intentions pour faire voir à toute l'Angleterre qu'il n'étoit pas indigne du nom de Pere de la Patrie.

Ce billet & une autre lettre que le Roy écrivit de Wight après qu'Hammond eut reçû ordre du Parlement de l'y arrêter, renouvella les murmures du peuple & les inſtances des Ecoſſois pour obliger le Parlement à accorder le Traité perſonnel. Les ſollicitations furent telles que la Cabale ne crut pas qu'il fût sûr de le refuſer. Afin de l'éluder néanmoins comme un coup fatal au parti, on s'aviſa de propoſer au Roy quatre articles préliminaires, qu'on ſçavoit bien qu'il ne ſigneroit pas, après leſquels on lui permettoit de venir à Londres en perſonne, & de traiter par lui-même avec le Parlement. Ces articles étoient d'abandonner la diſpoſition de la

milice à cette Aſſemblée, de révoquer tous les Edits portez par le Roy contre ceux qui avoient ſuivi le parti rebelle, d'exclure du nombre des Pairs tous ceux que le Roy avoit titrez, depuis que le grand ſceau d'Angleterre avoit été porté à Oxford, de laiſſer la liberté au Parlement de continuer tel qu'il étoit tant qu'il le jugeroit à propos. 1647.

Les Députez d'Ecoſſe ayant eu communication de ce préliminaire, en eurent horreur, non ſeulemeut comme d'un procedé trop dur, mais comme d'un artifice inventé à la ruine de la Monarchie : ils proteſterent contre, & rendirent leur proteſtation publique.

Le Roy étoit à Cariſbrok, Château fort dans l'Iſle de Wight, quand ces articles lui furent portez ſur la fin du mois de Décembre par le Comte de Denbigh & d'autres Députez du Parlement. On peut juger de la réponſe. La Cabale s'attendoit bien qu'elle ſeroit négative, & croyoit en tirer un grand avantage pour ramener à elle le peuple, auquel elle croyoit impoſer par l'offre qu'elle faiſoit au Roy : mais elle s'apperçut bientôt que perſonne n'étoit la duppe d'un artifice ſi groſſier, qu'on plaignoit ce Prince comme auparavant, qu'on continuoit à murmurer contre ſes Tyrans, qu'on étoit diſpoſé à remuer, & qu'on n'attendoit en divers endroits que l'occaſion de ſe declarer. Reſolus de pré-

venir ce coup par une brusque execution
1647. de l'attentat qu'ils meditoient, ils prirent toutes les précautions que leur prévoyance leur put suggerer contre les menées des Ecossois, contre les mouvemens de Londres, contre les entreprises des Royalistes, ils donnerent ordre à Hammond de resserrer le Roy à Carisbrok, d'éloigner de lui ses amis & ses domestiques : ils firent garder l'Isle de Wight avec un soin particulier, & envoyerent Rainsboroug avec des vaisseaux de ce côté-là; ils assoupirent les dissentions qui avoient troublé leur armée; ils calmerent, au moins pour un temps, l'humeur inquiete des Agitateurs, & disposerent chacun à agir selon l'intention des Generaux; ils envoyerent dans les Provinces en leur donnant des commissions, cinquante Membres du Parlement dont ils n'étoient pas assez sûrs. Après quoi le Comte de Denbigh & ses Députez étant de retour, les Chambres s'étant assemblées au commencement de
1648. l'année mil six cens quarante-huit, la réponse du Roy ayant été lûë, Cromvel & ceux de sa faction leverent le masque dans la Chambre basse, où Ireton parlant le premier : *Il y a trop long-temps*, dit-il, *qu'on abuse de la patience du premier Tribunal d'Angleterre. Le Roy fait voir par ses refus qu'il ne veut point de paix avec nous, qu'il a abandonné son peuple à toutes les*

fureurs d'une guerre dont nous ne voyons point de fin, en un mot qu'il n'a plus rien moins que le cœur d'un Roy pour ses Sujets. La nature, le droit des gens nous apprend nos droits en telle occurrence. Les contrats des Rois & des Peuples contient un engagement mutuel, aux Peuples d'obéir aux Rois, aux Rois de proteger leurs peuples : notre Roy cesse de nous proteger, de nous reconnoître pour ses Sujets; dès-là nous sommes dispensez de la soûmission & des hommages ausquels nous étions engagez par le contrat mutuel que nos peres ont fait avec ses ancêtres. Toute l'Europe a les yeux sur nous pour voir quelles résolutions prendront enfin tant de gens sages, sur une affaire où il s'agit du salut de la Nation. Vous pouvez prendre au reste toutes celles qui vous paroîtront convenables à votre zele & au bien public. Vous avez une armée dont les services passez vous répondent de ceux que vous avez sujet d'en attendre pour l'avenir : comptez sur son attachement aux interêts de cette Assemblée. J'ai charge de vous en assurer, & ne crains pas d'en être caution. Cromvel parla après son gendre, & ne fit que continuer son discours, disant qu'il ne falloit plus rien attendre pour le gouvernement de l'Etat, d'un Prince que Dieu avoit endurci, qu'on avoit de quoi s'en consoler, puisque le Parlement avoit toute l'autorité necessaire pour l'administration des affaires, qu'il ne manqueroit pas de

1648.

1648. forces, une armée tant de fois victorieuse étant résoluë de soûtenir la forme de gouvernement que l'Assemblée établiroit, au prix du sang non seulement de ses soldats, mais de ses Generaux; qu'il falloit prendre garde au reste à ne pas engager tant de braves gens dans une cause si perilleuse, pour les abandonner ensuite à la vengeance du commun ennemi; que de l'union de ces deux corps dépendoit leur conservation & la felicité des peuples; qu'ils se détruiroient en se séparant; qu'il falloit même un peu choyer la brusquerie des gens de guerre, & prévenir les partis violens qu'ils seroient capables de prendre, en cas qu'ils vinssent à soupçonner qu'on pensât à des accommodemens qui leur ôteroient le scrupule de manquer à des gens qui se manqueroient à eux-mêmes. On dit qu'un nommé Wroth eut l'impudence d'ajoûter à ces deux harangues, qu'il falloit confiner le Roy dans quelque forteresse au milieu du Royaume, où il finît ses jours en prison, que le Parlement gouvernât l'Etat, & qu'après tout il importoit peu quelle forme de gouvernement on eût, pourvû que les Rois & les diables ne s'en mêlassent plus.

Quelque autorité qu'eut Cromvel & sa faction dans la Chambre, l'abjuration du Roy fut long-temps sans trouver le nombre de voix qu'il falloit pour la conclure. Il fallut que ceux qui la proposoient assu-

rassent

rassent qu'on n'iroit pas plus loin, & que l'on n'ordonneroit rien de plus fâcheux contre ce Prince. Sous cette promesse l'affaire passa, & la Chambre fit un Decret contenant ces quatre articles : que le Parlement n'auroit plus aucun commerce avec le Roy ; que personne n'en auroit sans permission ; qu'on n'en recevroit ni message ni lettre, & que ceux qui contreviendroient à ce Decret seroient punis comme coupables de haute trahison. 1648.

La Chambre haute fit encore plus de difficulté que la Basse de souscrire à ces quatre points. La plûpart des Grands voyoient bien que de l'air dont on s'y prenoit, la ruine de la Monarchie étoit celle de leurs prérogatives, que dès qu'il n'y auroit plus de Roy il n'y auroit plus de Pairs du Royaume, que tout le monde seroit égal, & que ceux qui avoient bien sçû abattre la souveraine puissance n'auroient pas grande difficulté à détruire les subalternes. Il couroit même un bruit secret, que le dessein de la Cabale étoit d'abolir la Chambre haute, & de confondre les deux ensemble. Ces raisons de propre interêt rendirent les Pairs opiniâtres à ne point approuver le Decret de l'abjuration du Roy ; & ils ne l'eussent point passé, si l'on n'eût fait avancer des troupes qu'on mit à Saint James & à Withal. Alors plusieurs suivant l'exemple des

1648. Comtes de Northumberland, de Manchester, de WARVVICK, de Ratgland, se retirerent en protestant contre un si étrange Decret : mais ce qui resta le signa, dont l'armée leur fit compliment. Fairfax même les fit assurer que c'étoit un faux bruit semé malignement par ses ennemis, que ni lui ni ses amis projettassent de supprimer la Chambre des Pairs.

Pendant qu'on faisoit en public ces démarches pour perdre le Roy, Cromvel & ceux de son parti n'omettoient rien dans les entretiens & dans les assemblées particulieres pour détruire sa réputation, & pour le faire haïr du peuple. Ce fourbe, usant pour tromper les simples de ce talent d'hypocrisie qui fut si singulier en lui, contrefaisoit quelquefois l'inspiré, & vouloit paroître faire par ordre du Ciel les crimes dont il infectoit la terre. On lui entendit dire qu'un jour plein de zele pour rétablir le Roy, il s'étoit voulu adresser à Dieu pour lui demander son secours dans une si difficile entreprise, mais qu'en même temps qu'il avoit voulu parler, la parole lui avoit manqué ; ce qu'il avoit pris pour un témoignage que Dieu avoit rejetté ce Prince, qu'il ne vouloit plus qu'il regnât.

Pour ne rien oublier de propre à anéantir ce Monarque, la Cabale fit imprimer au nom du Parlement d'Angleterre, une

Declaration contre lui, où tout ce que la calomnie avoit pû inventer d'atroce étoit ramassé avec soin, où suivant le cours de sa vie on commençoit par le rendre suspect de la mort du Roy Jacques son pere, & d'avoir aidé à Louis XIII. à prendre la Rochelle sur les Protestans. Par ce début on peut juger de la suite de cet Ecrit : la faction s'en promettoit beaucoup, mais tout habile qu'elle étoit, elle se trompa sur cet article : les réponses que l'on y fit, & une espece de Manifeste que le Roy même adressa au peuple, où en expliquant sa conduite, il décrivit pathetiquement l'état où il étoit réduit, exciterent une indignation presque generale contre les tyrans, & ceux qui oserent la faire paroître. 1648.

La Cabale opposée au Roy ne s'étoit point encore trouvée dans une situation si douteuse ; & plus on approcha du printemps, plus on découvrit le peril où elle étoit de succomber sous les efforts qu'on se préparoit à faire pour l'abattre. En moins de trois mois toute l'Angleterre fut en armes pour la bonne cause. Dès le commencement d'Avril les apprentifs & le bas peuple crierent dans Londres, *Vive le Roy*, & causerent une telle émeute, que le Maire fut obligé de se retirer dans la Tour. Au mois de Mai les habitans du Comté de Surrey s'attrouperent, allerent

1648 en tumulte à Westminster, & presenterent au Parlement une Requête qui portoit qu'on eût à rétablir le Roy, qu'on lui accordât au plûtôt le Traité personnel qu'il demandoit, & que l'on licentiât l'armée. Pendant ce temps divers Capitaines ayant sous main levé des troupes, ou paroissoient à la campage, ou se renfermoient dans des Places qu'ils avoient forcées ou surprises, & levoient l'étendart pour le Roy captif. Il en voyoit dans toutes les parties, & presque dans toutes les Provinces du Royaume. Waith dans le Comté de Suffolk, Goring dans celui de Cornoüaille avoient une suite & des partisans. Langhorn, Poyer & Powel dans la Principauté de Galles avoient un corps de huit mille hommes & le fort château de Pembrok. Les habitans du Comté de Kent n'avoient pas une moindre armée dans leur païs & aux environs, & cette armée étoit d'autant plus à craindre qu'on y voyoit un plus grand nombre de gens de qualité du païs avec les Places de Maidston & de Colchester pour retraite. Au cœur du Royaume, vers Keinston, le Comte de Holland frere du Comte de Warwick, autrefois zelé partisan de la faction Parlementaire, & l'un des arcs-boutans du parti, le jeune Duc de Buckingham & son frere avoient assemblé cinq cens chevaux, & tous les jours en attendoient d'autres. Un autre

corps occupoit Ponfret, & tenoit en ſujettion les environs. Glenham avoit ſurpris Carliſle, & Langdall s'étoit jetté dans Barvvik, prêts l'un & l'autre à joindre leurs forces aux armes Ecoſſoiſes qui étoient en mouvement pour venir à eux. En effet, après de longues conteſtations dans le Parlement d'Ecoſſe entre la faction d'Argyle ennemie de la Royauté, & celle d'Hamilton, qui juſqu'à la mort affecta pour le Roy un zele dont il ne put perſuader perſonne, les Ecoſſois ſe mirent en marche ſous la conduite de ce Duc, & parurent en Angleterre, où leurs Manifeſtes avoient déja annoncé leur expedition, & les raiſons qu'ils avoient de l'entreprendre. Pendant que toutes choſes étoient en agitation ſur la terre, un orage s'éleva ſur la mer, dont chacun crut que la faction ſeroit infailliblement abſorbée. Lorſqu'on s'y attendoit le moins, huit vaiſſeaux de Rainſborough refuſerent de lui obéïr, & déclarerent qu'ils n'obéïroient dorénavant qu'au Prince de Galles. Ce Prince étoit alors en Hollande avec ſon frere le Duc d'York, qui s'étant déguiſé en fille s'étoit ſauvé d'entre les mains du Comte de Northumberland, ou pour mieux dire, s'étoit ſouſtrait à la tyrannie de Cromvel ; car pour le Comte, le Duc lui fit la juſtice de publier qu'il en avoit été bien traité. Les vaiſſeaux dont je viens de parler furent menez à

1648.

1648. la Haye au Prince, lequel y en ayant joint d'autres fit une flotte de vingt bâtimens, & fit voile vers la Tamise.

Si la Cabale eût observé moins d'ordre dans le parti vigoureux qu'elle prit de résister à tant d'ennemis, on auroit regardé sa resolution comme un desespoir de rebelles, qui n'esperant plus qu'on leur pardonnât, cherchoient leur salut à n'en plus attendre. Leurs démarches furent trop concertées, pour ne pas voir que celui qui les regloit agissoit par les vûës qui conduisent le courage, & non pas par l'aveuglement qui accompagne le desespoir. Cromvel ne perdit point la tête au fort de l'orage qui le menaçoit. Il étoit maître de l'armée, & encore plus de celui qui la commandoit : il s'en servit d'abord pour calmer les esprits du peuple de Londres & des soulevez de Surrey par des châtimens & des précautions qui lui réüssirent également bien ; ensuite de quoi aïant divisé l'armée en diverses parties, il en fit envoyer de petits corps aux endroits où les Royalistes étoient le moins forts & le moins en nombre. Fairfax, Lambert & lui partagerent le reste, & chacun marcha de son côté, Fairfax au Midi, Lambert au Nord, & Cromvel au païs de Galles. Les mouvemens des Comtez de Suffolk & de Cornoüaille furent bientôt appaisez. Waith & Waller y étoient trop foibles,

& ne pûrent tenir long-temps. Langhorn étoit bien plus à craindre, ayant une assez juste armée dans un païs de longue main affectionné au parti du Roy ; Horton néanmoins le vainquit, n'ayant guéres que trois mille hommes détachez de l'armée rebelle ; tant il y a de difference entre de vieilles bandes accoûtumées à la discipline & au feu, & des troupes levées à la hâte & menées au combat en tumulte. Trois mille prisonniers signalerent cette victoire. Langhorn & Povvel échapperent, & se retirerent à Pembrok que Poyer leur tenoit ouvert. Ils s'y croyoient en assurance lorsqu'ils virent paroître Cromvel, qui marchant sur les pas d'Horton, les vint assieger en personne. Ce nom redoutable ne leur fit pas peur. Persuadez que ce seroit vaincre que d'arrêter ce General, la faction aïant tant d'affaires beaucoup plus importantes ailleurs, ils resolurent de se défendre, & se défendirent assez long-temps pour rebuter un homme moins accoûtumé à quitter prise que Cromvel. 1648.

Pendant ce siege qui fut fait avec beaucoup de vigueur & d'art, les Kentiens eurent à peu près la même fortune que les Gallois. Fairfax les battit à Maidston, & poussa Goring fameux Royaliste qui en avoit ramassé quelques-uns jusques dans le Comté d'Essex ; où quoique le Baron Capel, les Chevaliers Lucas & Lisle, le

Comte d'Huntington & d'autres se fussent
1648. venus joindre à lui, le General de l'armée rebelle les obligea de se renfermer dans Colchester qu'il assiegea, & où il demeura long-temps aussi-bien que Cromvel à Pembrok.

Ce retardement remit le parti dans un peril encore plus grand que celui dont par ses victoires il commençoit à échaper. Avec l'armée étoient absens les Chefs de la faction parricide qui en vouloit à la vie du Roy, & de l'air dont alloient les affaires, ce Prince avoit sujet d'esperer qu'ils en auroient encore pour long-temps, & de telles, qu'ils ne les pourroient ni abandonner ni interrompre. Sur ce fondement bien des gens que la seule crainte empêchoit de s'opposer aux entreprises de la Cabale indépendante, trouvant l'occasion d'en secoüer le joug, resolurent d'en profiter. On vit conspirer dans ce dessein les serviteurs du Roy, les Presbyteriens, la plus grande partie des Pairs, qui nonobstant les assurances que leur avoit données Fairfax, prévoyoient leur dégradation sous un gouvernement populaire. Dans ce même projet entrerent encore la ville de Londres, lassée de la guerre & de la domination de l'armée, & la plus grande partie des Communes qui ne tenoient aux Indépendans, ni par le dogme de la secte, ni par attachement à Cromvel, ni par l'esprit

Republicain

Republicain. Ainsi malgré ces trois sortes de gens, & le nombre considerable qu'il y en avoit dans la Chambre basse; le gros du Parlement persuadé & par ses propres interêts & par les sollicitations de ceux dont je viens de parler, prit resolution de rappeller les Membres de la Chambre basse que l'armée avoit éloignez, de rentrer en négociation avec le Roy, de révoquer la défense qu'on en avoit faite, & de consentir même au desir qu'il avoit d'un Traité personnel. On proposa qu'il vint à Londres; les Cromvelistes parerent ce coup, & il fut conclu qu'il iroit un certain nombre de Députez des deux Chambres dans l'Isle de Wight, afin de conferer avec lui. Le lieu fut laissé à son choix; car Colbrok étoit une prison mal propre à négocier une paix. Il choisit Nevvport, & s'y rendit avec une suite assez nombreuse, le Parlement aïant permis que ses domestiques & ses serviteurs retournassent auprès de lui. 1648.

Les Comtes de Northumberland, de Pembrock, de Salisburi, de Midlesex, le Vicomte Say, Députez de la Chambre haute, s'étant transportez à Nevvport accompagnez de dix de la basse, les Conferences y commencerent environ la fin de Septembre. Comme le Parlement agissoit alors par l'esprit du Presbyterianisme, c'est-à-dire qu'en consentant au rétablisse-

1648. ment du Roy, il vouloit le Roy ſans autorité, les Députez ne lui preſenterent point d'autres propoſitions à ſigner, que les dernieres qu'il avoit rejettées, les plus dures qu'on lui eût encore faites. Le Lecteur en pourra juger par l'abregé que j'en mets ici.

Le Parlement établiſſant pour fondement de ſes prétentions la neceſſité où il s'étoit vû de prendre les armes pour ſa défenſe, demandoit au Roy. I. Qu'il caſſât tous Edits, toutes Proclamations, toutes Declarations faites à ce ſujet contre les deux Chambres & ceux qui avoient pris leur parti. II. Qu'il abolît entierement l'Epiſcopat, & fît vendre les biens des Evêques; qu'il ſupprimât la Liturgie & confirmât le Directoire; qu'il établît dans les Egliſes le Gouvernement Preſbyterial; qu'il ſignât la Ligue & le Convenant, & obligeât ſes Sujets à les ſigner; qu'il réprimât les Catholiques; qu'il fît élever leurs enfans dans la Religion Proteſtante; qu'il établît certains ſermens contre le Pape, l'Euchariſtie, les Images & le Purgatoire, pour reconnoître ceux qui ſuivoient la foi de l'Egliſe Romaine; qu'il empêchât qu'on ne dît la Meſſe en aucun endroit du Royaume. III. Qu'il abandonnât au Parlement la diſpoſition de la Milice, & lui laiſſât la liberté de s'en ſervir comme il le jugeroit à propos, de lever des ſubſides pour l'en-

tretenir, ſans que le Roy ni ſes ſucceſſeurs s'en mêlaſſent durant vingt ans, après quoi il ſeroit permis au même Parlement de lever des armées, d'équiper des flotes, de faire des taxes pour les entretenir; & cela quand le Prince même refuſeroit d'y conſentir. IV. Qu'il caſſât tous les Traitez faits avec les Catholiques d'Irlande; que le Parlement eût l'entiere diſpoſition de cette guerre; que le Viceroy, le Chancelier, le Garde du grand Sceau, & generalement tous les Officiers de ce Royaume faits depuis la premiere tréve, fuſſent caſſez & remplacez par l'autorité du Parlement. V. Que le Parlement eût pouvoir de lever deſormais des ſubſides pour les neceſſitez publiques, ſelon qu'il lui ſembleroit bon. VI. Que tous les titres donnez par le Roy depuis l'année mil ſix cens quarante-deux fuſſent ſupprimez, & que dorénavant ceux à qui le Roy en donneroit, n'euſſent ſéance parmi les Pairs que du conſentement des deux Chambres. VII. Que tous ceux qui avoient ſuivi le parti du Roy fuſſent punis de diverſes peines, ſelon qu'ils avoient temoigné y être plus ou moins attachez, ſur-tout qu'on ne fît jamais grace aux deux Princes Palatins, au Marquis de Nevvcaſtle, au Comte de Briſtol, à Georges Digby, à Jermin, à Goring, à Opton, à Biron, à Langdall, au Chevalier Hyde, celui qui

1648.

fut depuis Comte de Clarendon, grand
1648. Chancelier & beau-pere du Duc d'York, au Marquis de Winchester, & generalement à tous les Catholiques Romains qui s'étoient declarez pour leur Prince. Je marque ces noms entre beaucoup d'autres, comme les plus connus en cette histoire, & au païs où je l'écris. VIII. Que toutes les grandes Charges du Royaume fussent remplies durant vingt ans par le choix du Parlement. IX. Qu'un nouveau Sceau fait par ordre des deux Chambres fût reconnu pour le grand Sceau d'Angleterre. X. Que les privileges de Londres fussent de nouveau confirmez. XI. Qu'on supprimât la Cour des Pupilles & les Charges qui en dépendoient.

Il paroissoit si peu vrai-semblable que le Roy consentît jamais à de telles propositions, desquelles neanmoins les Deputez n'avoient aucun pouvoir de se relâcher, qu'aussi-tôt qu'on les eut apprises, ceux qui vouloient la paix ne l'espererent plus, & ceux qui ne la vouloient pas cesserent de la craindre. On y fut trompé. Charles cédant enfin à sa mauvaise destinée, & se flattant que de meilleurs temps rendroient à la Couronne d'Angleterre les fleurons qu'il en laisseroit ôter pour sauver sa tête, se resolut d'accorder des demandes qu'il avoit tâché tant de fois inutilement de moderer. Après des discours éloquens & de

frequentes conferences où il ne prit pas assez garde qu'il consumoit trop d'un temps bien cher, il passa neuf des propositions du Parlement sans y rien changer. Dans la seconde qui regardoit l'abolition de l'Episcopat, il consentit qu'on supprimât entierement les Archevêques, que les Evêques fussent privez de Jurisdiction pour gouverner l'Eglise, mais non pour conferer les Ordres; encore se relâcha-t-il jusqu'à condescendre qu'ils ne les exerçassent qu'après qu'on auroit tenu un Synode convoqué par le Parlement où il y auroit vingt Theologiens, promettant de se soumettre à ce qui y seroit arrêté. Il ne voulut pas non plus qu'on vendît les fonds des Eglises Cathedrales, mais il permit qu'après que ceux qui en étoient en possession en auroient retenu quelque chose pour vivre, on les donnât à bail emphitheothique, lequel fini ces mêmes fonds retourneroient à la Couronne. La septiéme proposition qui regardoit ses serviteurs & ceux qui avoient suivi son parti, qu'on vouloit qu'il abandonnât à la vengeance du Parlement, fut celle où il eut plus de peine à apporter des temperamens qui conservassent ses amis & ne rebutassent pas les Députez. Il ménagea néanmoins la chose d'une maniere dont les uns & les autres parurent contens, permettant qu'on recherchât ceux qui avoient embrassé son 1648.

1648. parti, mais avec des conditions qui mettoient leur vie à couvert, ſans trop détruire leur fortune.

Un incident troubla quelque temps le cours paiſible de ces Conferences. Le Parlement avoit appris juſtement dans cette conjoncture, que le Marquis d'Ormond Viceroi d'Irlande avoit reçû ordre de s'accommoder avec la faction Catholique, & de s'unir à elle pour ſecourir le Roy. C'étoit un crime capital à ce Prince maltraité, captif, toûjours en danger de ſa vie, de demander du ſecours contre ſes perſecuteurs. Quelques lettres qu'il avoit écrites, non ſeulement aux Rois ſes Alliez pour implorer leur aſſiſtance, mais à la Reine ſa femme, aux Princes ſes enfans, ayant été interceptées, furent publiées comme des attentats contre la tranquillité publique. L'ordre donné au Marquis d'Ormond fit à peu près le même effet : comme on vouloit néanmoins la paix, on ſe contenta que cet ordre fût revoqué, ce que le Roy promit de faire, quand le reſte ſeroit conclu.

Cette concluſion paroiſſoit infaillible, & il ne falloit rien moins que tout le malheur de ce Prince pour l'empêcher. On manqua de temps. On en avoit perdu, comme il arrive dans tous les préliminaires, en conteſtations inutiles : mais le pis fut que les factieux en avoient trop peu em-

ployé à terminer la grosse guerre qu'ils avoient de tous côtez sur les bras. Ce seul Eté fut si fecond en avantages & en victoires pour tous les Chefs du mauvais parti, que quoique Cromvel eût été occupé au siege de Pembrok jusqu'en Juillet, Fairfax à celui de Colchester jusqu'au commencement de Septembre, la guerre avoit été terminée, avant qu'on fût entré dans l'hyver. Le Comte d'Holland & le Duc de Buckingham avoient été défaits à Kinston & à Saint Neds par deux Colonels détachez de l'armée de Fairfax. Le Comte y avoit été pris. Le Duc après avoir perdu Mylord Francis l'un de ses freres, avoit eu peine à se sauver. Rossiter avoit disposé Pomfret à se rendre par un combat où il avoit tué un grand nombre de ceux qui défendoient cette Place. Le Comte de Warvvik envoyé sur la mer pour commander ce qui restoit de la flote au parti rebelle, avoit rendu tous les efforts du Prince de Galles inutiles. Cromvel ayant réduit Pembrok, & fait ceux qui y commandoient prisonniers, avoit volé du côté du Nord au secours du Major Lambert, qui avoit sur les bras le Duc d'Hamilton avec plus de vingt mille Ecossois, Langdall & Glenham avec un corps assez nombreux d'Anglois Royalistes, l'un maître de Carlisle, l'autre de Barvvik. 1648.

A peine Cromvel & Lambert faisoient

1648. ſemble dix mille hommes : l'habileté de ces deux Chefs & la qualité de leurs troupes auroit ſuppléé à la multitude. Ayant trouvé près de Preſton le Duc d'Hamilton & Landgall, ils les avoient combattus & défaits. Les Generaux s'étoient ſauvez, chacun avec aſſez de troupes pour faire tête aux vainqueurs diſperſez à la pourſuite des fuyards : mais la conſternation avoit été ſi grande que par tout ils avoient été atteints & battus. Le Duc d'Hamilton & Langdall avoient été du nombre des priſonniers, qu'on fait monter juſqu'à neuf mille, & parmi leſquels ſe trouverent beaucoup de gens de qualité.

Pendant que divers Capitaines avec les corps qu'ils commandoient avoient ſuivi ces reſtes de l'armée vaincuë, Cromvel ne perdant point de temps, avoit pris le chemin d'Ecoſſe où le Comte de Laneric frere du Duc d'Hamilton & le Capitaine Monroc avoient des troupes qui tenoient en bride le Marquis d'Argyle & ſa faction. Il avoit pris en chemin Carliſle & Barvvik, & s'étant avancé juſqu'à Edimbourg, avoit été reçû des uns en ami, des autres en vainqueur, de tous en maître, auquel chacun par inclination ou par neceſſité s'étoit ſoûmis. Là avoit été renouvellé la Ligue entre les deux Royaumes, & Cromvel y avoit reçû le nom de Conſervateur de l'Ecoſſe.

Pendant cette expedition Colchester s'étoit enfin rendu à Fairfax, qui l'ayant prise à discretion, avoit fait passer par les armes les Chevaliers Lucas & Lisle, mener le Comte d'Huntington, Capel & Goring en prison : ensuite de quoi après avoir fait la visite de quelques Places où il croyoit utile de se montrer, il étoit allé camper près de Londres où son armée s'étoit grossie des troupes de la faction qui avoient été les plus promptes à dissiper leurs ennemis. 1648.

Ce fut-là que se concerterent les intrigues & les violences qui firent avorter le Traité du Parlement avec le Roy, & qui en rendirent l'issuë si funeste à ce Prince. Ireton, ce gendre de Cromvel si semblable à son beau-pere, suivant les instructions qu'il en recevoit, entreprit l'affaire & en vint à bout. Il employa d'abord l'artifice. Pendant que lui & Fairfax instrument souple dans la main de quiconque le sçavoit gouverner, faisoient semblant d'attendre en repos l'évenement des Conferences, il suscitoit sous main par ses émissaires, entre lesquels le Ministre Peters fit remarquer son talent pour le crime, tantôt un Régiment de l'armée, tantôt une Communauté dans les Provinces, tantôt une assemblée d'Officiers pour présenter au Parlement des Requêtes contre le Traité, & demander que sans excep-

tion tous ceux qui ſe trouveroient cou-
1648. pables des troubles paſſez fuſſent punis. Cette ſcene dura quelque temps, mais comme elle ne parut pas aſſez vive, & que le Parlement qui vouloit la paix, alloit ſon chemin ſans trop s'étonner, les Acteurs craignant de tomber dans la même faute que cette Aſſemblée, c'eſt-à-dire de perdre du temps en diſpoſitifs inutils, leverent le maſque, & attaquant le Roy & le Parlement tout enſemble, publierent ſous le nom de remontrance adreſſée au nom de l'armée & du peuple Anglois aux deux Chambres, le plus ſcandaleux écrit qu'on eût encore vû. Là ſe plaignant du Traité de Wight, & invectivant contre Charles, ils demandoient qu'il fût puni comme coupable de tout le ſang verſé dans les dernieres guerres, qu'on fît le procès à certains Membres du Parlement qu'ils déſignoient, qu'on employât à payer l'armée les revenus du Roy & des Eccleſiaſtiques, qu'on caſſât le preſent Parlement, & qu'on trouvât pour l'avenir une forme de repréſentation, c'eſt-à-dire de Corps repréſentant le Peuple qui gouvernât l'Etat en ſon nom.

L'horreur de ces propoſitions, & l'indignation qu'elles cauſerent, inſpira au Parlement une fermeté qu'il n'avoit encore euë que contre le Roy. Hors ceux qui étoient de la faction, tous les déteſterent,

& resolurent de n'y avoir aucun égard. Ainsi on continuoit le Traité, à la perfection duquel on n'attendoit plus qu'une Declaration des Chambres pour témoigner qu'on étoit content du Roy ; lorsque Fairfax d'autant plus hardi, que Cromvel arriva dans ces circonstances, coupant court aux formalitez par la voye de fait, fit entrer dix mille hommes dans Londres, en même temps qu'un autre corps alla enlever le Roy à Nevvport, le transporta au château d'Hurst, & peu de temps après à Windsor. Les Députez étoient encore en conference avec ce Prince, quand on lui vint dire qu'il falloit partir. Ce changement l'étonna moins qu'eux. Il en reçut la nouvelle avec une constance qui les toucha d'une vive compassion ; sur-tout quand leur disant adieu : *Je crois que nous ne nous reverrons plus*, dit-il d'une contenance tranquille, *la volonté de Dieu soit faite. J'ai fait ma paix avec lui ; j'attend avec résignation tout ce qui m'arrivera de la part des hommes. Au reste, vous voyez maintenant que ma ruïne entraîne la vôtre. Je vous souhaite de meilleurs amis que je n'en ai trouvé. Je n'ignore rien de ce que l'on machine contre moi & contre les miens : mais tout cela ne me touche point à l'égal des maux qui menacent mes peuples, par l'excessive ambition de ceux qui sous prétexte du bien public, cherchent leur propre élevation.*

1648.

1648. Ce fut après ces dernieres paroles que Charles quitta l'Isle de Wight pour s'approcher peu à peu du theatre où ses ennemis préparoient au public pour la nouvelle année qui alloit commencer, la catastrophe la plus tragique que le soleil éclaira jamais. Les dernieres mesures en furent prises par exclure du Parlement ceux dont on crut avoir sujet d'appréhender la conscience. Malgré l'approche de l'armée, dont le General logeoit à Withal, & la presence de Cromvel qui alloit en personne à la Chambre basse soûtenir ceux de sa faction, le Parlement avoit déclaré les réponses du Roy satisfactoires, & moyens légitimes de paix. Cette fermeté coûta cher à ceux qu'on en crut les auteurs. L'armée s'étant saisie des portes des deux Chambres du Parlement, exclut de la basse cent cinquante Membres qu'elle obligea de se retirer, & en mit quarante-un en prison. Alors Cromvel & sa faction demeurerent encore une fois maîtres absolus dans cette Chambre, qui quoique la derniere, étoit devenuë tellement l'arbitre de toutes les déliberations, que la premiere ne se comptoit plus. Ainsi quarante scelerats, la plûpart de la lie du peuple, devinrent le souverain Tribunal d'Angleterre, où tout ce que les deux Chambres avoient fait depuis quelques mois pour la paix, fut cassé & tenu pour nul, le Roy déclaré

ſujet aux peines des crimes de haute trahiſon, comme coupable de tout le ſang verſé dans les dernieres guerres; & parce que la Chambre des Pairs ne voulut point paſſer cet article, on déclara dans celle des Communes que le pouvoir de faire des Loix lui appartenoit uniquement, & qu'on n'y avoit pas beſoin du conſentement des Seigneurs, la ſouveraine puiſſance étant originairement dans le peuple. 1648.

On s'attendoit que cette Chambre dût faire le monſtrueux procés qu'on alloit mettre ſur le Bureau, mais ſon bonheur voulut que Cromvel n'eut pas aſſez mauvaiſe opinion d'elle pour lui confier cet attentat. Quelque ſoin qu'il eût pris d'en ôter tous ceux qui lui donnoient quelque ombrage, il ne laiſſa pas de trouver en pluſieurs de ceux qui la compoſoient des mouvemens d'une conſcience effarouchée à la vûë d'un tel crime: il avoit beſoin de mains moins tremblantes pour immoler à ſon ambition une tête chargée de trois Couronnes. Comme il ſe connoiſſoit bien en méchans hommes, il en fit choiſir cent cinquante, deſquels quelques-uns néanmoins s'excuſerent de la commiſſion, & Fairfax fut de ce nombre. Cromvel n'eut pas cette retenuë, non plus que ſon gendre Ireton.

Ce Tribunal fut érigé ſous le titre de Cour de haute Juſtice par autorité des

Communes, ou pour mieux dire de leur
1648. fantôme, portant le nom de Parlement. Un ſcelerat nommé Bradhavv en fut établi Preſident, on lui donna pour Aſſeſſeur Doriſlavvs Docteur Allemand, & COOKE pour Solliciteur.

Le bruit de cette nouvelle érection s'étant répandu dans la Ville, paſſa bientôt dans tout le Royaume, & de-là chez les Etrangers. Tout le monde jugea le Roy perdu : mais ceux qui l'aimoient, ne laiſſerent pas de faire leurs derniers efforts pour le ſauver. Comme on n'en voyoit plus de voye que la remontrance & la priere, la plûpart des Miniſtres repréſenterent dans leurs Sermons & en divers Ecrits, combien c'étoit un crime horrible à des Sujets de tremper leurs mains dans le ſang de leur Souverain. Les Ecoſſois députerent en hâte pour proteſter contre ce parricide. Les Etats Generaux ordonnerent à leur Ambaſſadeur de remontrer que cette action ſeroit à jamais le ſcandale de la Réforme. Le Duc de Richemond, le Marquis d'Hertford, les Comtes de Lindſey & de Southampton préſenterent leurs têtes pour ſauver celle du Roy, ſoutenant qu'ils étoient les ſeuls coupables des choſes dont on l'accuſoit. Le Prince de Galles & le Prince d'Orange chercherent dans toute la Hollande des amis, des parens, des alliez de Cromvel, d'Ireton, des autres

Juges nommez pour le procès du Monarque, les envoyerent en Angleterre, & les chargerent de tout offrir pour lui ſauver la vie, au moins pour differer ſa condamnation. La Reine écrivit à l'Orateur des Communes en termes capables de toucher tout autre, & la lettre fut renduë par l'Ambaſſadeur de France qui étoit moins que jamais en état de ſecourir autrement le Roy que par ſes ſollicitations & ſes bons offices, la guerre civile affligeant alors la France, comme elle avoit fait l'Angleterre. 1648.

Toutes ces ſollicitations furent vaines, Cromvel inſpirant ſon eſprit à ceux qu'il employoit à executer ſes deſſeins : par une hypocriſie inouïe chacun d'eux s'excuſoit auprès de ceux qui ſollicitoient pour le Roy ſur les ordres de la Providence, qu'ils étoient, diſoient-ils, contraints d'executer malgré qu'ils en euſſent; l'eſprit de Dieu qui les inſpiroit demandant d'eux cette ſoumiſſion. Une fille viſionnaire celebre ſous le nom de la Vierge d'Herford, leur fit le plaiſir de publier qu'elle avoit eu révélation, que tout ce que les Chefs de l'armée avoient fait pour punir le Roy, avoit été ſaintement fair. Le furieux Miniſtre Peters trouvoit dans tous les livres de l'Ecriture quelque paſſage, ou quelque exemple qui autoriſoit la mort de ce Prince. Tantôt c'étoit un de ces Rois prophanes, que les Saints à qui Dieu con-

ſie le glaive à deux tranchans de ſa juſtice,
1648. (il entendoit par-là Cromvel & les Commiſſaires nommez) doivent lier de chaînes de fer, & leurs courtiſans avec eux. Tantôt c'étoit un Benhadad, Roy digne de mort, & auquel les Juges ne pouvoient laiſſer la vie, ſans engager leurs ames pour la ſienne. Plein de ces idées, ce Comedien montoit en chaire, & les débitoit pathetiquement, ſouvent juſqu'à verſer des larmes. On n'avoit pas beſoin de ſon éloquence pour perſuader un parricide à des éleves de Cromvel, & pour lui donner les couleurs d'un ſacrifice agréable à Dieu. Car ce Tyran prêchoit auſſi, & contrefaiſoit d'autant mieux l'inſpiré, qu'il prêchoit ſans qu'on s'y attendît, dans un Conſeil, dans une Aſſemblée, ſouvent à la tête d'un Eſcadron.

Ce fut ſuivant les inſtructions & l'im-
1649. preſſion d'un tel oracle, qu'au commencement de l'année mil ſix cens quarante-neuf, la nouvelle Cour de Juſtice cita Charles Stuart Roy d'Angleterre (ainſi portoit la ciation) comme coupable de tyrannie, de haute trahiſon, de tous les meurtres & de toutes les violences commiſes dans le Royaume durant la guerre. On l'amena de Windſor à Londres pour comparoître à Weſtminſter où la Chambre tint ſes ſéances. On dit que lorſqu'il y parut, & qu'on lui

fût ſon accuſation intentée au nom du peuple Anglois, la femme de Fairfax de la Maiſon de Were qui étoit à une tribune, ſe leva, & interrompant celui qui liſoit le papier: *C'eſt un menteur*, s'écria-t-elle, *à peine la dixiéme partie du peuple Anglois a part à ce crime, qui eſt l'effet des artifices du traître Cromvel que voilà.* On admira en même temps le courage de la Dame & le ſang froid du Tyran, qui ne ſe laiſſant pas donner le change, mépriſa ce reproche, & continua ſon chemin. 1649.

L'affaire alla vîte. Le Roy montrant dans cette derniere action de ſa vie une fermeté digne du diadême, refuſa conſtamment de reconnoître la Juriſdiction de la Chambre. On refuſa auſſi de l'entendre quand il voulut ſe juſtifier, & on le condamna par contumace à avoir la tête tranchée, comme tyran, traître, homicide, l'ennemi public de la Nation. Jamais Prince ne mérita moins ces noms injurieux que lui. Charles n'avoit rien d'un tyran, & perſonne n'aima moins le ſang. La ſoif que ſes ennemis eurent du ſien, ne leur permit pas de differer long-temps l'execution de leur Sentence. Il eut néanmoins encore le loiſir de ſe diſpoſer à la mort par la pratique de beaucoup de vertus, qui en auroient fait un martyr, ſi, comme je l'ai dit autrefois, il eut ſouffert

pour avoir maintenu la vraye Religion
1649. contre les Sectes, ce qu'il souffrit pour avoir voulu étendre une Secte par la destruction d'une autre. Ne pouvant donner de prix à ses souffrances, je m'épargnerai l'horreur de les écrire, & à une Nation que j'estime, la honte d'avoir produit des monstres que le genre humain desavouë.

L'unique consolation que Charles reçut durant ce triste intervalle, fut d'embrasser deux de ses enfans qui étoient demeurez à Londres, le Duc de Glocestre le dernier de ses trois fils, & la Princesse Elisabeth aînée d'Henriette que sa Gouvernante avoit apportée en France au berceau. Après les avoir caressez, il leur recommanda sur toutes choses d'honorer la Reine leur mere, pour laquelle il eut jusqu'à la mort une tendresse & une estime dont il ne passa point d'occasion de donner des témoignages publics. Il avoit couru un bruit que les factieux vouloient couronner le Duc de Glocestre : Charles lui fit promettre que jamais il n'accepteroit la Couronne pendant que ses aînez vivroient. Il lui ordonna de mander au Prince de Galles, que s'il avoit jamais le pouvoir en main, il n'en usât pas pour venger sa mort, au Duc d'YORK qu'il obéït à son frere comme à son legitime Roy ; leçon qu'encore aujourd'hui ce Prince fait gloire

d'avoir pratiquée avec une exactitude, dont il ne s'est jamais démenti. 1649.

Attendri par ce touchant adieu, Charles ne voulut plus voir personne, non pas même le Duc de Richemont qui en avoit obtenu permission, ni l'Electeur Palatin son neveu venu à Londres, ne pouvant rien de plus solliciter en sa faveur. Il se renferma dans Saint-James qui lui servoit alors de prison, où s'étant préparé au moment fatal, il le vit venir sans frayeur. Ce fut le neuviéme de Fevrier qu'ayant été conduit à Withal il monta sur un échafaud dressé exprès devant la porte de cette demeure des Rois d'Angleterre, où haranguant en peu de mots, il se justifia de la guerre, il reconnut que l'injuste Sentence qui le condamnoit à la mort étoit le châtiment d'une autre à laquelle il avoit souscrit. Chacun vit bien qu'il vouloit parler de celle du Comte de Strafford. Il assura qu'il pardonnoit de bon cœur à ses meurtriers : il dit que l'unique moyen d'avoir une solide paix étoit de rentrer sous l'obéïssance de la puissance legitime qui résidoit en son successeur, de rendre à chacun ce qui lui appartenoit, à Dieu ce qui est à Dieu, au peuple ce qui est au peuple, au Roy ce qui est au Roy. Ayant ainsi parlé, il tendit la tête qu'un bourreau masqué lui trancha en la cinquante-unié-

me année de ſon âge, de ſon regne la
1649. vingt-cinquiéme. On dit que Cromvel voulut voir ſon corps, & que s'étant fait ouvrir la biere dans laquelle on l'avoit porté de deſſus l'échaffaud dans Withal, il leva la tête & la regarda, ſans être effrayé d'un ſpectacle qui lui reprochoit tant de crimes. Le Duc de Richemond, le Marquis d'Hertford, les Comtes de Dorſet & de Lindſey ayant obtenu permiſſion de l'inhumer, le firent porter à Windſor & enterrer près d'Henri VIII. comme ſi la Providence eût voulu faire ſouvenir la poſterité, que les malheurs de Charles étoient dans le fils une punition des pechez du pere.

A cette mort l'Angleterre vit la plus univerſelle & la plus étonnante révolution qu'elle eût encore vûë. Tout y changea de face, & à peine y reconnoiſſoit-on les veſtiges de ce qu'elle avoit été depuis deux mille ans. La Royauté auſſi ancienne dans cette Iſle que l'Iſle même, fut détruite juſqu'au fondement. On en proſcrivit les deux plus proches heritiers, le Prince de Galles, alors Charles Second, & le Duc d'YORK, celui de ſes freres qui étoit le plus âgé après lui. On n'eut pas l'inhumanité de verſer le ſang du Duc de Glocestre qui n'avoit encore que neuf ans. On le fit paſſer en Hollande : mais la Princeſſe Eli-

[Eliz]abeth ne fut pas si doucement traitée. On [d]élibera si on ne lui feroit point appren- 1649.
[d]re un métier, & on conclut à l'envoyer [à] Carisbrok dans l'Isle de Wight, où le [m]auvais air & le peu de soin qu'on en prit [l]a fit bientôt mourir. Tous ceux qui avoient [f]ait des efforts en ces derniers temps pour soûtenir le Trône furent punis, & parmi ceux-là le Duc d'Hamilton, le Comte d'Holland, le Baron Capel eurent la tête tranchée par Sentence de la même Cour de Justice qui avoit condamné le Roy. Le sort du Duc d'Hamilton fut bizarre, & mérite d'être observé par ceux qui appliquent l'Histoire aux mœurs. C'étoit un homme d'esprit & de courage, né avec des vûës étenduës, un cœur noble, un génie élevé, mais avec un air de finesse, qui avoit tellement prévenu le monde contre sa sincerité, qu'en mourant pour son Roy, il laissa douteux s'il lui avoit été fidele.

La Maison des Pairs eût été un trop beau monument de la Monarchie, si elle eût été conservée, & le Parlement d'Angleterre eût encore retenu quelques traits de la Royauté dans cette Compagnie. Les Tyrans ne le permirent pas. Ils abolirent cette Chambre, dont ils choisirent deux ou trois des plus dévoüez à la faction, & des plus indignes de leur naissance, pour

1649. mettre avec quelques autres des plus attachez à Cromvel dans la chambre des Communes, qui fut regardée desormais comme la dépositaire du pouvoir supreme, qu'on déclara dévolu au peuple par l'institution d'une Republique, sous le nom de laquelle l'Usurpateur s'empara insensiblement du gouvernement de l'Etat.

Fin du neuviéme Livre.

TABLE

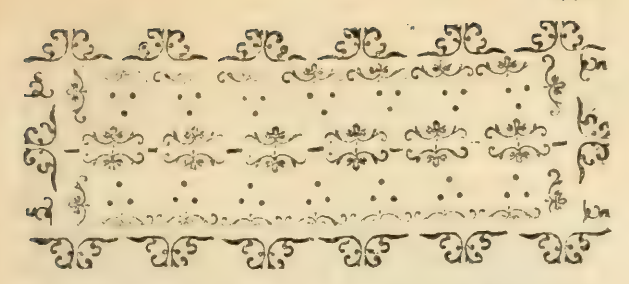


TABLE DES MATIERES du troisiéme Volume.

A

B

D

E

L

M

N

O

P

R

Sollicitations

S

T

V

Fin de la Table du troisiéme Tome.